

Mgr de Ségur

**QUESTIONS
BRULANTES**

**100 tracts
d'apologétique**

tome 1

Mgr. de SÉGUR

QUESTIONS BRULANTES

**Qu'ai-je à faire
de la Religion ?**

**Je n'en ai pas
Et cela ne m'empêche pas
de me bien porter.**

N° 1

TOLRA, Libraire - Editeur

28. Rue d'Assas, PARIS

N° 1.

Qu'ai-je à faire de la Religion ?

**Je n'en ai pas, et cela ne m'empêche pas
de me bien porter.**

Aussi ne viens-je pas vous la donner comme un moyen de grandir ou de vous bien porter.

Mais, de bonne foi, ne sommes-nous donc en ce monde que pour cela ? et n'avons-nous point une destinée plus haute que nos bœufs, nos chiens et nos chats ?... Tous les peuples, dans tous les temps, dans tous les lieux, ont toujours été convaincus du contraire, et il me paraît difficile que vous ayez raison contre tout le monde.

C'est de cette destinée, qui est la vôtre, la mienne, celle de tous nos semblables, que s'occupe la Religion. Rien ne peut nous toucher de plus près, vous et moi ; rien ne peut mériter davantage l'attention d'un homme raisonnable.

Suivant, en effet, que la Religion est trouvée véritable ou fausse, tout change dans la direction pratique de notre vie, dans nos idées, dans nos sentiments les plus intimes, les plus importants.

Or, non seulement *il se peut* que la Religion soit vraie, mais il y a de bien graves préjugés en sa fa-

veur dans les immenses bienfaits de civilisation qu'elle a répandus sur la terre et dans le respect que lui ont accordé une foule d'hommes éminents par leur vertu et leur génie, tels que Bossuet, Fénelon, Saint Louis, Bayard, du Guesclin, Turenne, le Grand Condé, Napoléon, saint Vincent de Paul, saint François-Xavier, saint François de Sales, Pasteur, Brunetière et tant d'autres.

Laissez-moi donc discuter avec vous la cause de la Religion.

Croyez-moi : vous ne la repoussez que parce que vous ne la connaissez pas... Telle que vous vous la représentez, je conçois sans peine qu'elle vous répugne. Mais vous la représentez-vous telle qu'elle est réellement ? Là est toute la question. Hélas ! que de préjugés, que d'étranges erreurs règnent sur son compte !

Il ne me sera pas difficile, mon cher lecteur, dans ces simples causeries, de vous montrer que ces préjugés sont injustes, que la Religion n'est pas ce qu'on veut bien dire ; que non seulement elle n'est pas absurde, mais qu'elle est souverainement raisonnable, belle, harmonieuse, et qu'elle repose sur les preuves les plus solides.

Je viens vous montrer qu'elle est faite pour vous, et que vous êtes fait pour elle !...

Si, comme moi, vous la voyiez, chaque jour, cette Religion bénie, sécher les larmes du pauvre, changer les cœurs les plus vicieux, arrêter le mal, réparer les injustices, apaiser les haines, répandre

partout la résignation, la vérité, la paix, l'espérance, la joie dans les âmes... vous changeriez sans doute de langage, et je n'aurais pas besoin de vous presser !

Mais, malheureusement, cette preuve *pratique et expérimentale* de la Religion doit se sentir plutôt que se dire. C'est l'expérience non la parole, qui en fait comprendre la force invincible.

Permettez-moi néanmoins, avant de commencer nos petits et très grands entretiens, de choisir, entre mille traits touchants qui se présentent à mon esprit un fait assez récent et dont je puis vous garantir l'absolue vérité, puisque j'en ai été le témoin et presque l'acteur. Il parlera, ce me semble, en faveur de ma thèse, plus que tous les discours.

Il y a quelques années, un pauvre sergent, condamné à mort, attendait dans la prison militaire de Paris l'exécution de la fatale sentence.

Son crime était bien grave. Il avait tué avec préméditation, son lieutenant, pour se venger d'une punition dont celui-ci l'avait menacé.

Aumônier de cette prison, je vis le sergent Herbuel et lui apportai les secours de la Religion. Repentant déjà de son crime, il les reçut sans difficulté. Dès le deuxième ou troisième jour après sa sentence, il s'approcha des Sacrements, et à partir de ce moment cet homme parut tout changé.

« Maintenant, me répondait-il, maintenant je suis heureux. Je suis prêt, que le bon DIEU fasse de moi ce qu'il voudra. Je suis dans une paix profonde : je

ne regrette la vie que pour pouvoir faire pénitence. » Il se confessait et communiait environ tous les huit jours.

Après deux mois de prison, le 1^{er} novembre, on lui notifia l'exécution de sa sentence. Il l'entendit avec le calme d'un chrétien. J'étais auprès de lui. Son corps était ébranlé par une sorte de tremblement convulsif ; mais l'âme dominait cette émotion violente, et il gardait la paix du cœur. « La volonté de DIEU soit faite », dit-il au commandant.

Je restai seul avec lui. Je reçus une dernière fois l'aveu de ses fautes ; je lui apportai le saint Viatique. Il pria toute la nuit, causant de temps à autre tranquillement avec les deux gendarmes qui le veillaient.

La triste voiture qui devait nous conduire à Vincennes arriva vers six heures. Herbuel embrassa le concierge de la prison et le commandant : nul ne pouvait retenir ses larmes. Je montai avec lui dans la voiture cellulaire.

Il était paisible, même gai, pendant le trajet. « Vous ne sauriez croire, monsieur l'aumônier, me disait-il, quelle excellente journée j'ai passée hier ! Comme j'étais heureux ! C'était un pressentiment permis par la bonne Providence, je savais que c'était la Toussaint ; j'ai prié tout le temps... Le soir j'étais tout content... *et maintenant je le suis bien encore. Rien ne peut exprimer quelle paix j'ai goûtée cette nuit : c'était une joie dont on ne peut se faire une idée.* » — Et il allait à la mort !...

« La mort, ajoutait-il, n'est plus rien pour moi. — Je sais où je vais ; je vais là-haut, chez mon Père ; je vais *chez nous*... Dans quelques moments j'y serai. — Je suis un grand pécheur, le plus grand de tous les pécheurs. Je me mets au rang des plus bas ; j'ai offensé DIEU ; j'ai péché... mais DIEU est bon, et j'ai une confiance immense en lui. »

Et lisant une prière qui lui rappelait la communion :

« Mon DIEU est là », murmurait-il tout bas ; et il était plein de joie.

« Oh ! que je crois fermement, disait-il, dans toutes les vérités de l'Eglise ! Oh ! que je suis dans un grand calme !... ET QUEL BEAU JOUR ! — Je vais bientôt être avec DIEU ! » Et, se tournant vers moi avec un sourire : « Mon Père, je vais vous attendre : je viendrai vous faire entrer à mon tour, ou bien je n'y pourrai rien. » — Puis rentrant en lui-même : « Je ne suis rien, DIEU seul est tout. Tout ce que j'ai de bon est à lui, vient de lui seul... Je ne mérite rien, je suis un grand pécheur !... »

Il montrait son *Manuel du chrétien* : « Les soldats devraient toujours avoir ce petit livre-là, et ne le jamais quitter. Si je l'avais lu toute ma vie, je n'aurais pas fait ce que j'ai fait, et ne serais pas où je suis... »

Nous étions arrivés depuis quelque temps dans la plaine de Vincennes. Le moment de l'exécution approchait. Je présentai au pauvre condamné le crucifix ; il le prit avec transport, et, le regardant

avec une tendresse inexprimable, il dit doucement et à plusieurs reprises : « Mon Sauveur ! mon Sauveur ! Oui, le voilà bien ! mort pour moi ! Et moi aussi, je vais mourir pour lui ! » — Et il baisait la sainte image.

Tout était prêt. On descendit. Herbuel demanda qu'on lui laissât commander son feu ; on le lui accorda. « J'AI EU LE COURAGE DU CRIME, dit-il, IL FAUT QUE J'AIE CELUI DE L'EXPIATION ! »

Il reçut à genoux une dernière bénédiction. Il se plaça devant le piquet de soldats qui devaient le fusiller. « Camarades, cria-t-il d'une voix vibrante, je meurs chrétien ! Voici l'image de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST ! Regardez bien, je meurs chrétien ! » — Il leur montrait à tous la Croix. — « Ne faites pasce que j'ai fait ; respectez vos Supérieurs ! »

Je l'embrassai une dernière fois... Un instant après, la terrible détonation se fit entendre... et Herbuel parut devant le DIEU qui pardonne tout au repentir !..

Que pensez-vous, dites-moi, d'une Religion qui fait mourir ainsi un grand coupable ? Et n'y a-t-il pas là de quoi vous faire réfléchir ?





QUESTIONS BRULANTES

Mgr DE SÉGUR

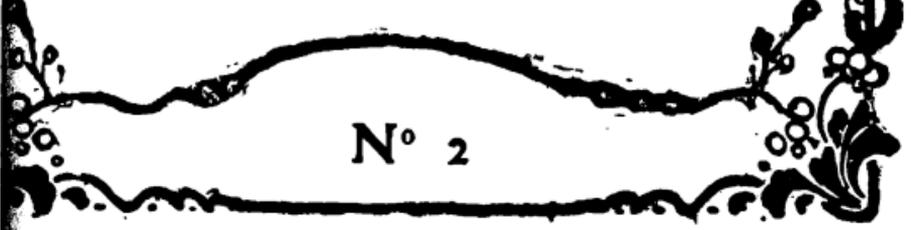
**Il n'y a pas
de Dieu**



**Quand on est mort
tout est mort**



N° 2



TOLRA, LIBRAIRE-ÉDITEUR
28, Rue d'Assas, Paris (6°)

N° 2.

I

Il n'y a pas de Dieu

EN ÊTES-VOUS BIEN SÛR? — Et qui donc alors a fait le ciel, la terre, le soleil, les étoiles, l'homme, le monde?

Tout cela s'est-il fait tout seul? — Que diriez-vous si quelqu'un, vous montrant une maison, vous affirmait qu'elle s'est faite toute seule? Que diriez-vous même s'il prétendait que cela est possible? — Qu'il se moque de vous, n'est-il pas vrai? ou bien qu'il est fou; et vous auriez grandement raison.

Si une maison ne peut se faire toute seule, combien moins encore les merveilleuses créatures qui remplissent l'univers, à commencer par notre corps, qui est la plus parfaite de toutes.

IL N'Y A PAS DE DIEU? — Qui vous l'a dit? Un étourdi sans doute, qui n'avait pas vu le bon DIEU, et qui concluait de là qu'il n'existait pas. — Mais est-ce qu'il n'y a de réels que les êtres que l'on peut voir, entendre, toucher, sentir? — Votre pensée, c'est-à-dire votre âme qui pense, n'existe-t-elle pas? Elle existe si bien, et vous en avez le sentiment si intime, si évident, que nul raisonnement au monde

ne pourrait vous persuader le contraire. — Avez-vous cependant jamais vu, ou entendu, ou touché votre âme? Voyez donc comme il est ridicule de dire : Il n'y a pas de DIEU, parce que je ne le vois pas.

DIEU est un *pur esprit*, c'est-à-dire un être qui ne peut tomber sous les sens matériels de notre corps, et qui ne s'aperçoit que par les facultés de l'âme. Notre âme aussi est un *pur esprit*; DIEU l'a faite à son image.

On raconte que dans le dernier siècle, où l'impie-té était à la mode, un homme d'esprit se trouvait un jour à souper avec quelques prétendus philosophes, qui parlaient de DIEU et niaient son existence. — Pour lui, il se taisait.

L'horloge vint à sonner quand on lui demanda son avis. Il se contenta de la leur montrer du doigt, en disant ces deux vers pleins de finesse et de bon sens :

Pour ma part, plus j'y songe, et moins je puis penser
Que cette horloge marche et n'a point d'horloger.

On ne dit pas ce que ses amis répondirent.

On cite encore une parole fort piquante d'une jeune dame à un célèbre incrédule de l'école voltairienne. Il avait inutilement tâché de convertir cette dame à son athéisme. Piqué de la résistance : « Je n'aurais pas cru, dit-il, dans une réunion de gens d'esprit, être le seul à ne pas croire en DIEU. »

« Mais vous n'êtes pas le seul, monsieur, lui répliqua-t-elle. »

qua la maîtresse du logis, mes chevaux, mon épagneul et mon chat ont aussi cet honneur ; seulement, ces pauvres bêtes n'ont pas la bêtise de s'en vanter. »

En bon français, savez-vous ce que veut dire cette grossière parole : « Il n'y a pas de bon DIEU ! » — La voici fidèlement traduite : « Je suis un méchant, qui ai grand'peur qu'il n'y ait là-haut quelqu'un pour me punir. »



Quand on est mort, tout est mort

J

Oui, chez les chiens, les chats, les ânes, les serins, etc. Mais vous êtes bien modeste si vous vous mettez du nombre.

Vous êtes un homme, mon cher, et non pas une bête. Il est étrange qu'on ait besoin de vous le dire. Vous avez *une* AME, capable de réfléchir, de faire le bien ou le mal, et cette âme est immortelle ; les bêtes n'en ont pas.

Ce qui fait l'*homme*, c'est l'*âme* ; c'est-à-dire ce qui pense en nous, ce qui nous fait connaître la vérité, et aimer le bien. C'est ce qui nous distingue des bêtes. Voilà pourquoi c'est une grande injure que de dire à quelqu'un : « Vous êtes une bête, vous êtes un animal, » etc. C'est lui refuser sa première d'être *homme*.

Donc dire : « Quand je serai mort, je serai mort tout entier », c'est dire : Je suis une bête, une vraie brute et un animal. Et quel animal encore ! Je vaudrais bien moins que mon chien, car il court plus vite, dort mieux, y voit plus loin, a le nez plus fin, etc., etc. ; moins que mon chat, qui y voit la nuit, qui n'a pas à s'inquiéter de son vêtement, de sa chaussure, etc. En un mot, je suis une très pauvre bête, et le plus indigent des animaux !

Si cela vous fait plaisir, dites-le ; croyez-le, si vous le pouvez ; mais permettez-nous d'être un peu plus fiers que vous et de déclarer hautement que nous sommes des *hommes*. C'est bien le moins.

II

Eh ! que deviendrait le monde si votre assertion était fondée ? Ce serait un véritable coupe-gorge ! — Le bien et le mal, la vertu et le vice, ne seraient plus que de vains mots ou plutôt d'odieux mensonges !

Pourquoi, en effet, si, d'une part, je n'ai rien à craindre dans une autre vie, et si, d'autre part, je m'arrange avec assez d'adresse pour n'avoir rien à craindre en celle-ci, pourquoi ne volerai-je pas, ne tuerai-je pas, quand mon intérêt m'y engagera ? Pourquoi ne me livrerai-je pas à tous les raffinements du libertinage ? Pourquoi contenir mes passions ? Je n'ai plus rien à craindre ; ma conscience est une voix menteuse à qui j'imposerai silence... Une seule chose attirera mon attention : ce sera d'éviter les regards du commissaire de police et du

gendarme. — Le *bien*, pour moi, comme pour tout homme sensé, sera de leur échapper ; le *mal*, c'est d'être attrapé par eux.

« Quel langage ! dites-vous ; il faudrait avoir perdu la tête pour le tenir sérieusement ».

Sans doute. Et cependant si tout était fini pour nous au jour de la mort, ce langage si odieux, si absurde, je vous défierais de le confondre.

S'il n'y avait pas une vie future, je vous défierais de me montrer en quoi saint Vincent de Paul est plus estimable que Cartouche !

Par les fruits, jugez donc l'arbre, comme l'enseignent le bon sens et l'Évangile. — Par les horribles conséquences, jugez le principe.. — Et osez répéter : « Quand on est mort, on est mort tout entier. » — Nous saurons désormais ce que cela veut dire...

III

Contraire au bon sens, le matérialisme l'est encore au sentiment général et invincible de tous les hommes. Partout et toujours, on a cru à une vie à venir. Partout et toujours, l'innocent injustement persécuté, l'homme de bien malheureux, ont attendu dans une autre vie la justice et le bonheur qui leur étaient refusés sur la terre ; partout et toujours on a cru à un DIEU vengeur du crime impuni...

Partout et toujours, enfin, on a prié pour les morts, on a espéré retrouver par delà le tombeau,

dans un monde meilleur, ceux que l'on avait aimés.

« Pourquoi pleurer ? disait à son épouse et à ses enfants Bernardin de Saint-Pierre mourant. Ce qui vous aime en moi vivra toujours... Ce n'est qu'une séparation momentanée ; ne la rendez pas si douloureuse !... *Je sens que je quitte la terre, non la vie !* »

Telle est la voix de la conscience ; telle est la voix, la douce, la consolante voix de la vérité.

Telle est aussi la solennelle parole du Christianisme. Il nous montre la vie présente comme une épreuve passagère que le bon Dieu couronnera d'un éternel bonheur. Il nous excite à mériter ce bonheur par le sacrifice et par le fidèle accomplissement du devoir. Arrivé à son heure dernière, le chrétien remet avec confiance son âme entre les mains de son Dieu ; et à une vie pure, sainte et paisible, succède une éternité de joies !...

Loin de nous donc, loin de notre France si éclairée, ce désolant matérialisme qui voudrait nous ravir de si sublimes espérances ! Loin de nous ces mensonges qui avilissent le corps, qui détruisent tout ce qui est bon, tout ce qui est respectable et doux sur la terre !

Loin de nous la doctrine qui ne veut laisser au pauvre qui souffre et qui pleure, à l'innocent opprimé, que le désespoir pour partage !

La conscience humaine la repousse avec mépris !



QUESTIONS BRULANTES

**C'est le Hasard
qui mène tout**



**Il est clair que Dieu
ne s'occupe pas de nous.**



N° 3

N° 3.

I

**C'est le hasard qui mène tout,
autrement il n'y aurait pas tant de
désordres sur la terre.**

**Que de choses inutiles, imparfaites,
mauvaises!**

Il est clair que Dieu ne s'occupe pas de nous.

Si un ignorant qui ne sait pas lire ouvrait un volume de Corneille ou de Racine, et, voyant tant de lettres inconnues, rangées en mille manières différentes, les unes réunies aux autres, quelquefois huit ensemble, six, d'autres fois trois ou sept, ou deux, pour composer les mots; voyant plusieurs lignes qui se suivent l'une l'autre, celle-ci au commencement d'une page, celle-là à la fin; plusieurs feuillets rangés, l'un en tête du livre, l'autre au milieu, l'autre à l'extrémité; apercevant des endroits blancs, d'autres chargés d'impression; ici, des lettres majuscules, là, des lettres moindres, etc.; si, voyant tout cela, à quoi il ne comprend rien, il demandait pourquoi ces lettres, ces feuilles, ces lignes, sont mises en ce lieu plutôt qu'en cet autre; pourquoi ce qui est au commencement n'est pas au milieu ou à la fin; pourquoi la vingtième page n'est pas la cinquième, etc., on lui dirait: « Mon ami, c'est un

Fin de l'aperçu

La suite du livre est en qualité visuelle diminuée. Le livre est toutefois complet.

Pour une version entièrement en haute définition, il est possible de se procurer à prix abordable une édition papier du livre en visitant le site suivant :

canadienfrancais.org

Ce PDF peut être distribué librement quoique certaines restrictions s'appliquent. Les détails sont indiqués à la dernière page.

grand poète, un homme de génie qui a disposé cela de la sorte pour exprimer ses pensées, et si l'on mettait une page au lieu d'une autre, si on transposait, non seulement les lignes, mais même les mots ou les lettres, il y aurait du désordre dans ce bel ouvrage, et le dessein de l'auteur serait anéanti.»

Et si cet ignorant voulait faire l'entendu, et se mêlait de censurer l'ordre de ce volume; s'il venait à dire : Mais il me semble qu'il eût été bien mieux de réunir toutes les lettres qui se ressemblent, les grosses avec les grosses, les petites avec les petites; c'eût été un plus bel ordre de faire tous les mots de même longueur, de les composer du même nombre de lettres : pourquoi ceux-ci sont-ils si courts, et ceux-là si longs? etc. Pourquoi du blanc ici, et non pas là? Tout cela est mal coordonné; il n'y a pas d'ordre. Celui qui a fait cet ouvrage n'y entend rien; tout est jeté au hasard. — Nous lui répondrions : Ignorant que vous êtes! c'est vous-même qui n'y entendez rien. Si les choses étaient disposées selon votre idée, il n'y aurait ni sens ni raison dans ce livre. Une intelligence plus grande cent fois que la vôtre a présidé et préside toujours à cette disposition; et si vous n'en savez pas la raison, ne vous en prenez qu'à votre ignorance.

Ainsi faisons-nous quand nous critiquons les œuvres de Dieu!

C'est son grand Livre que nous regardons quand nous jetons les yeux sur le Monde. Tous les siècles en sont comme les pages qui se suivent l'une l'autre; toutes les années en sont comme les lignes; et toutes les créatures différentes, depuis l'Ange, depuis l'homme, jusqu'aux derniers brins d'herbe et aux plus petits grains de poussière, en sont comme les lettres, disposées chacune en leur place propre par la main de ce grand Compositeur, qui seul connaît ses éternelles conceptions, et l'ensemble de son ouvrage.

Si vous demandez pourquoi une créature est plus parfaite que l'autre; pourquoi celle-ci est mise à

cette place, et celle-là à cette autre; pourquoi le froid d'hiver, et pourquoi la chaleur d'été; pourquoi la pluie en ce moment, et non en cet autre; pourquoi cet accident de fortune, de santé; pourquoi cette maladie; pourquoi la mort de ce jeune enfant auprès de ce vieillard qui demeure; pourquoi cet homme bienfaisant enlevé par la mort, et non pas ce méchant qui ne fait que le mal? etc.; je vous répondrai qu'une intelligence *infinie*, qu'une sagesse *infinie*, qu'une justice, qu'une bonté *infinies* ont ainsi réglé les choses, et qu'il est certain que tout est dans l'ordre, bien que cela ne nous semble point ainsi.

Je vous répondrai que pour juger sainement une œuvre, il faut la connaître *entièrement*; il faut l'embrasser dans son ensemble et dans ses détails, comparer les moyens avec la fin qu'ils doivent atteindre. Or, quel homme, quelle créature a jamais pénétré le secret des conseils éternels du Créateur?

Cela serait surtout nécessaire pour apprécier la sagesse et la justice de la Providence relativement aux hommes raisonnables et *libres*, destinés à une vie immortelle, capables de faire le bien et le mal, capables de mériter et de démériter.

Quelquefois, s'accommodant à notre faiblesse, DIEU daigne se justifier, dès ce monde, par des faits, ou consolants ou terribles. Il n'est pas de siècle où l'on ne voie de ces effets signalés de la justice ou de la bonté divine; des crimes cachés avec un art infernal se découvrent par les moyens les plus inattendus, les plus extraordinaires; des blasphémateurs audacieux sont frappés au moment même où ils défient ce DIEU invisible auquel ils ne croient pas. — En 1848, près de Toulouse, pendant les élections de l'Assemblée Constituante, un impie démagogue haranguait des paysans électeurs, et cherchait à détruire dans leur esprit le respect pour la Religion, cet obstacle toujours si redoutable aux projets des méchants.

L'orateur attaquait tout, mais tout, jusqu'à l'existence de DIEU. — « Qu'il parle donc, s'écriait-il

en montrant le poing au ciel, qu'il parle s'il m'entend!... »

Il n'avait point achevé, qu'un terrible coup de foudre éclate et renverse le blasphémateur au milieu de la foule épouvantée! - On le crut mort; il reprit ses sens après deux heures; je doute qu'à l'avenir il ait demandé de nouvelles preuves de la Providence de DIEU.

Un autre misérable, plus coupable sans doute, fut frappé plus terriblement encore, en 1849, dans un petit village près de Caen. C'était un dimanche, pendant la messe. Cet homme était avec un ami dans un cabaret voisin de l'église. Le son des cloches le mit en fureur. Après mille affreux blasphèmes contre la Religion, contre les prêtres, en proie à une sorte de rage, il prend son verre, et se levant, devant son compagnon et le cabaretier, qui voulaient en vain le calmer : « S'il y a un DIEU, s'écrie-t-il, qu'il essaye donc de m'empêcher de boire mon verre de vin! » — Et il tombe au même moment, frappé d'une apoplexie foudroyante! — On pourrait ajouter une foule de traits semblables de la justice divine dès ce monde. Ce sont des échantillons, et comme des *arrhes* de la justice à venir.

DIEU donne aussi des gages de sa Providence sur les bons. Combien de misères soulagées contre toute attente! Combien souvent on découvre que l'on a servi d'instrument à la sainte bonté de DIEU! Les pauvres, et les chrétiens qui secourent les pauvres, sont là pour le dire. Leur vie, c'est la Providence en action; c'est la preuve vivante de la Providence.

II

Maintenant, pourquoi DIEU ne justifie-t-il pas toujours de la sorte sa justice, sa bonté, sa sainteté dès ce monde? — La raison en est bien simple. C'est que la vie présente n'est que le germe, le commencement de ce qui nous concerne, et que le complément de l'œuvre de DIEU en nous est plus conve-

nablement placé dans l'éternité ; là, seulement, nous arrivons au développement parfait de notre être. C'est que la vie présente est le temps de la foi qui doit croire sans voir, qui doit croire, même malgré les apparences contraires, ce qu'elle verra bientôt à découvert quand le voile sera levé.

Il ne faut jamais perdre de vue l'éternité, lorsqu'il s'agit de juger les choses humaines. Elle rétablit merveilleusement les désordres apparents de ce monde. — Pourquoi, se disait-on, DIEU ne punit-il pas ce grand coupable ? Pourquoi ce méchant comblé de prospérité, et cet homme de bien accablé de tant de maux ? Quel soin DIEU prend-il donc de cela ? Où est sa justice ? Où est sa sagesse ? Où est sa bonté ?

Voici l'*Eternité* qui explique le mystère ! Il était juste et sage de récompenser par les passagères prospérités de la terre le peu de bien qu'avait fait cet impie, ce grand pécheur que l'*Eternité* devait punir. Et ces justes, que le monde réputait si malheureux, payaient justement par des afflictions passagères la peine des fautes légères échappées à la faiblesse humaine ; l'*Eternité* bienheureuse était la récompense de leur vertu !

C'est à la mesure de l'Eternité qu'il faut juger tout ce qui arrive à l'homme en ce monde. Hors de là, il est impossible de rien comprendre aux desseins de DIEU sur nous.

Réformons donc désormais notre manière de voir. Ne jugeons plus notre Grand Juge ! — Ni vous ni moi, croyez-le bien, n'avons la vue aussi longue que lui.

Ce qu'il fait est bien fait, et s'il permet le mal, c'est toujours pour un plus grand bien.

Ne vous souvenez-vous plus du jardinier de la Fable ? — Il se trouvait dans son jardin, près d'une grosse citrouille :

A quoi songeait, dit-il, l'auteur de tout cela ?

Il a bien mal placé cette citrouille-là !

Eh ! parbleu ! je l'aurais pendue

A l'un des chênes que voilà !

C'eût été justement l'affaire;
 Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
 C'est dommage, Garo, que tu n'es pas entré
 Au conseil de Celui que prêche ton Curé!
 Tout en eût été mieux. — Et pourquoi, par exemple,
 Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
 Ne pend-il pas en cet endroit?
Dieu s'est mépris; plus je contemple
 Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
 Que l'on a fait un quiproquo.

Il faisait chaud; l'ami Garo était fatigué; il se couche au pied des chênes voisins. Il commençait à s'endormir, quand un gland se détache, et du haut de l'arbre, lui tombe sur le nez. Garo réveillé en sursaut, pousse un cri, et, voyant la cause de son accident :

Oh! oh! dit-il, je saigne! Et que serait-ce donc
 S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
 Et que ce gland eût été gourde?
 Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison.
 J'en vois bien à présent la cause.
Et, louant Dieu de toute chose,
Garo revint à la maison.

Faites comme ce brave homme : et, loin de nier la divine Providence, gardez-vous même de vous plaindre d'elle.



Mgr de SÉGUR

QUESTIONS BRULANTES

**La Religion
est bonne
pour les Femmes**



**Il suffit d'être honnête
homme, c'est la meilleure
des religions.**

N° 4

**TOLRA, Libraire - Editeur
28, Rue d'Assas, PARIS**

N° 4

I

La Religion est bonne pour les femmes

Et pourquoi donc pas pour les hommes ?

Ou elle est vraie, ou elle est fausse. Si elle est vraie, elle est aussi vraie (et dès lors aussi bonne) pour les hommes que pour les femmes. Si elle est fausse, elle n'est pas meilleure pour les femmes que pour les hommes ; car le mensonge n'est bon pour personne.

Oui, certes, « la Religion est bonne pour les femmes ; » mais aussi, et absolument pour les mêmes raisons, elle est bonne pour les hommes.

Comme les femmes, les hommes ont des passions souvent fort violentes, à combattre ; et comme les femmes, les hommes ne les peuvent vaincre sans la crainte et l'amour de DIEU, sans les moyens puissants que la Religion seule leur présente.

Pour les hommes comme pour les femmes, la vie est remplie de devoirs difficiles et pénibles : devoirs envers DIEU, devoirs envers la société, devoirs envers la famille, devoirs envers soi-même.

Pour les hommes comme pour les femmes, il y a un DIEU à adorer et à servir, une âme immortelle à sauver, des vices à réprimer, des vertus à pratiquer, un paradis à gagner, un enfer à éviter, un jugement à craindre, une mort sans cesse menaçante à laquelle il faut se préparer.

Pour les uns comme pour les autres, JÉSUS-CHRIST est mort sur la croix, et ses commandements regardent tout le monde.

La Religion est donc aussi bonne pour les hommes que pour les femmes, et s'il y a une différence, c'est qu'elle est encore plus indispensable aux hommes qu'aux femmes. Ils sont en effet exposés à plus de dangers ; ils peuvent faire le mal plus facilement, et ils sont plus entourés de mauvais exemples, principalement en ce qui touche les mauvaises mœurs, l'intempérance et la négligence des devoirs religieux.

La Religion est bonne pour tout le monde. Elle est surtout nécessaire à ceux qui disent qu'elle n'est pas faite pour eux. Plus on en a besoin, moins on en veut.

Il suffit d'être honnête homme ; c'est la meilleure des religions, cela suffit.

I

Oui, pour ne pas être pendu, mais non pas pour aller au ciel. — Oui, devant les hommes ; non devant Dieu, le souverain juge.

« Il suffit d'être honnête homme ? » dites-vous. — Soit ; mais entendons-nous. Qu'appellez-vous un *honnête homme* ? — Voilà une parole qui me paraît bien élastique, bien commode, et qui se prête à tous les goûts.

Demandez, en effet, à ce jeune homme aux mœurs déréglées, si, avec la conduite plus que légère qu'il mène, on peut être *honnête homme* ? — « Quelle question ! vous répondra-t-il ; des folies de jeunesse n'empêchent nullement d'être honnête

homme. J'ai, certes, la prétention de l'être ; et je voudrais bien voir que quelqu'un vint me contester ce beau titre ! »

Demandez ensuite à ce marchand qui achète des étoffes de qualité inférieure et les vend comme étant de première qualité ; à cet ouvrier qui travaille moitié moins quand on le paye à la journée que lorsqu'il est à ses pièces ; à ce patron qui abuse de la misère des temps pour ravir à ses ouvriers le repos nécessaire du dimanche, demandez-leur si ce qu'ils font là les empêche d'être des *honnêtes gens* ? Et aucun d'eux n'hésitera à vous répondre qu'il est un honnête homme, et que ces petits ruses, ces habiletés ne font rien à l'affaire.

Demandez encore à ce dissipateur si sa prodigalité, à ce vieillard si son avarice sordide, à cet habitué du cabaret si l'ivrognerie détruisent leur *honnêteté* ? Et chacun demandera grâce pour sa passion favorite, tout en se proclamant honnête homme et très honnête homme !

Même de l'aveu des *honnêtes gens* dont il est question ici, un homme débauché, trompeur, ivrogne, avare, usurier, prodigue, libertin, peut être un *honnête homme*, et nul ne peut lui dénier ce titre, pourvu qu'il n'ait point volé d'argent ou assassiné...

Ne trouvez-vous pas cette nouvelle morale fort commode ? Quiconque n'a rien à démêler avec la cour d'assises n'aura point de compte à rendre à DIEU. — Ce ne sera plus au cœur, ce sera à l'épaule désormais qu'il faudra regarder pour juger les gens ; et quiconque n'aura point le T. F. ou le T. P. (1), sera réputé bon pour le Ciel.

(1) Travaux forcés, travaux perpétuels.

Quelle *religion*, que celle de l'honnête homme! — Et vous dites que c'est là votre religion! que c'est la meilleure des religions! Une religion qui permet tout, hormis le vol et l'assassinat! Mais vous n'y pensez pas! C'est une perversion et une abominable doctrine, et non point une religion.

H

« Mais dites-vous, j'entends alors par *honnête homme* plus que l'on n'entend d'habitude. J'appelle, aussi HONNÊTE HOMME *celui qui remplit bien tous ses devoirs ; qui fait le bien, et évite le mal.* »

Et moi, je vous réponds alors et j'affirme, appuyé sur l'expérience, que si vous êtes tel que vous dites sans l'aide puissante de la Religion, vous êtes la huitième merveille du Monde ; mais qu'il y a cent à parier contre un que vous ne l'êtes pas.

Car vous ne me ferez pas croire que vous n'avez point de passions, de penchants déréglés ; tout homme en a, et beaucoup. — Si donc vous êtes enclin au libertinage, à la gourmandise, aux plaisirs des sens, qui vous modérera ? — Si vous êtes porté à la violence, ou à la paresse, ou à l'*orgueil*, qui dominera ces passions ? qui retiendra votre bras ? qui arrêtera votre langue ? — Sera-ce la crainte de DIEU ? — Mais il n'en sera pas question dans cette religion de l'honnête homme. — La voix de la raison ? — Mais nous savons ce que vaut le raisonnement aux prises avec une passion violente. — Quoi donc ? En vérité, je ne vois pas autre chose^t que la crainte de la police, la force brutale. Mais alors

quelle noble religion !... Je vous en fais mon compliment. — J'aime mieux la mienne.

Seule, la religion chrétienne offre des remèdes efficaces à nos passions, et oppose un frein suffisant à leurs emportements. A moins d'admettre qu'un homme est impeccable, qu'il est un ange (ce qui n'est pas) il est nécessaire de conclure que, sans les puissants secours que nous donne le Christianisme, nous ne pouvons être *constamment fidèles à tous les grands devoirs dont l'observation constitue un parfait honnête homme.*

Sans le Christianisme, nous ne pouvons surtout les remplir avec cette droiture d'intention qui en fait toute la beauté morale.

Les chrétiens les plus vertueux (tant est grande cette faiblesse humaine dont vous vous prétendez exempt !) manquent eux-mêmes parfois à leurs devoirs, malgré la force surhumaine qu'ils puisent dans la foi. Et vous, privé de ce frein tout-puissant, abandonné aux inclinations de la nature, exposé aux mille dangers du monde, vous prétendriez être toujours fidèle !

Je l'affirme avec assurance : celui qui n'étant pas chrétien, se dit *honnête homme* (dans le sens que nous avons indiqué tout à l'heure), ou bien se fait à lui-même une grossière illusion, ou bien ment à sa conscience.

III

Mais je vais plus loin. Alors même que je vous verrais remplir parfaitement vos devoirs de citoyen, de père, d'époux, de fils, d'ami, en un mot les devoirs

qui font l'honnête homme selon le monde, je vous dirais encore : « Cela ne suffit pas ! »

Non, *cela ne suffit pas*. — Et pourquoi ? — Parce qu'il y a un DIEU qui règne dans les Cieux, qui vous a créé, qui vous conserve, qui vous appelle à lui, que vous impose une loi déterminée qu'il n'est en la puissance d'aucun homme d'anéantir. — Parce que vous avez envers ce grand Dieu des *devoirs* déterminés d'adoration, d'actions de grâce, de prières, aussi rigoureux, aussi nécessaires, et même plus essentiels, plus imprescriptibles que vos devoirs vis-à-vis de vos semblables.

Un ingrat, un révolté peut-il se dire : « Je suis bon, je n'ai rien à me reprocher ? » — Non, certes ! — Eh bien, vous êtes un ingrat, un révolté, vous, honnête homme du monde, qui oubliez le bon DIEU ! — Il est votre Père ; vous lui devez l'être, la vie, l'intelligence, la dignité morale, la santé, les biens, tout ; il a créé le monde pour vous, pour votre utilité, pour votre agrément. — Il vous a enseigné lui-même sa loi ; il vous a sauvé. Il vous prépare dans le Ciel un magnifique bonheur. — Il est votre Seigneur, il est votre Maître : il vous bénit, il vous pardonne ; il vous aime ; il vous attend.

Et vous que lui rendez-vous en échange ? Quel amour, quel respect, quel hommage ? Vous discutez froidement les prétextes qu'inventent ses ennemis, pour vous soustraire à son service. Vous n'avez peut-être que des sarcasmes, que de la haine, du mépris pour tout ce qui se rattache à son culte ! Vous ne le priez pas. Vous ne l'adorez pas. Vous ne le remerciez pas. Vous plaisantez de la foi à sa parole, de la pratique de sa loi ?

Ingrat ! Et vous n'avez rien à vous reprocher ? Et *vous* remplissez tous vos *devoirs* !...

Cessez, croyez-moi, de vous faire cette illusion. A quoi bon se séduire soi-même ? A quoi bon dissimuler ses torts ?

Reconnaissons bien plutôt que le joug de la religion, c'est-à-dire du devoir, nous a effrayés, et que c'est pour nous en décharger sans trop d'impudence que nous avons imaginé cette *religion de l'honnête homme*.

Non seulement elle ne suffit pas, mais elle n'est à vrai dire qu'un mot sonore, vide de sens, destiné à pallier, aux yeux du monde et à nos propres yeux, des désordres, des faiblesses dont la pratique du Christianisme est le seul remède.



Mgr de SÉGUR

QUESTIONS BRULANTES

**Ma Religion
à moi
c'est de faire
du
bien aux autres**

N° 5

TOLRA, Libraire-Editeur
28, Rue d'Assas, PARIS

N° 5

I

**Ma Religion à moi, c'est de faire
du bien aux autres**

Rien de mieux ! C'est aussi ce que la Religion chrétienne nous ordonne avec le plus d'insistance ; elle va même jusqu'à assimiler ce devoir au grand et fondamental devoir d'aimer DIEU : « Tu aimeras, nous dit-elle, le Seigneur ton DIEU de tout ton cœur » ; c'est là le premier Commandement. Et voici le second, *qui est semblable au premier* : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

Ce sont les propres paroles de JÉSUS-CHRIST (Ev. s. Matth., ch. xxi) ; mais il ajoute quelque chose à quoi vous ne prenez pas garde : « *En ces DEUX commandements consiste toute la loi* ».

Vous, dont la Religion, dites-vous, consiste seulement à faire du bien aux autres, vous supprimez un des deux commandements, le principal, celui qui ordinairement fait naître l'autre, qui le développe, l'alimente, le fait monter jusqu'à l'héroïsme, celui qui seul s'élève à la hauteur d'un devoir *religieux* : le commandement de l'amour de DIEU, et l'obligation de le servir.

Il faut avoir ses *deux* jambes pour marcher, n'est-il pas vrai ? Egalement, pour remplir notre destinée sur la terre et arriver au ciel, il faut la pratique des *deux* grands Commandements :

1° Tu aimeras ton Dieu.

2° Tu aimeras tes frères comme toi-même.

Aussi le deuxième subsiste-t-il bien rarement là où ne règne pas le premier ; l'expérience de dix-neuf siècles est là pour l'attester. Les chrétiens qui appuient l'amour de leurs semblables sur l'amour de Dieu sont les seuls qui les aiment *véritablement, efficacement, purement et constamment*.

Quels ont été les plus grands bienfaiteurs de l'humanité souffrante ? Des *Saints*, c'est-à-dire des hommes brûlant de l'amour de Dieu.

Pour n'en citer qu'un, entre tous, voyez *saint Vincent de Paul*, ce héros de la charité fraternelle, ce père de tous les malheureux, qui fait encore du bien par toute la terre au moyen des Oeuvres bienfaisantes qu'il a fondées ! Qu'était Vincent de Paul ? Un prêtre, un homme de l'Église ! Où puisait-il ce prodigieux dévouement envers ses semblables ? Dans l'amour de Dieu, dans la pratique de la Religion de JÉSUS-CHRIST.

Quelles sont les institutions de bienfaisance qui prospèrent le plus (pour ne pas dire qui prospèrent *seules*) ? Quelles sont celles qui vivent, qui se développent, qui subsistent à travers les siècles ? Celles que fonde l'Église ; celles qui reposent sur une pensée religieuse ; celle que couronne la croix de JÉSUS-CHRIST.

Qui a fondé les hospices ? L'Église.

Qui a recueilli dans tous les temps ; qui, de nos jours encore, malgré les entraves que d'aveugles gouvernements lui suscitent, recueille toutes les misères soit de l'âme, soit du corps, soit de l'enfance, soit de l'âge viril, soit de la vieillesse ? L'Église.

Qui a créé, pour soulager chacune de ces misères, des Ordres religieux d'hommes et de femmes, appliqués les uns aux petits enfants abandonnés, les autres à l'éducation des pauvres, les autres au soin des malades ? ceux-ci au soin des fous, ceux-là à la rédemption des captifs, à l'hospitalité des voyageurs, etc., etc. ? L'Église, et l'Église seule.

C'est elle qui enfante les plus parfaits dévouements à l'humanité ; c'est elle qui fait la *Sœur de charité*, comme elle fait le *missionnaire* et le *moine du Saint-Bernard* ! — Toujours l'amour de Dieu comme fondement le plus solide de l'amour des hommes.

De notre temps, plus que jamais, on parle beaucoup d'humanité, de fraternité, d'amour des pauvres. On bâtit des systèmes ; les belles paroles ne coûtent rien ; on fait des livres et des discours. Pourquoi tout cela a-t-il si peu de résultats ? Parce que la Religion ne vivifie pas ces efforts. Un effet ne peut exister sans sa cause ; la cause, le principe le plus fécond de la charité fraternelle, est la charité divine ou l'amour de Dieu.

Méiez-vous donc des beaux systèmes de fraternité qui font abstraction de la Religion. Sans Notre Seigneur Jésus-Christ il n'y a pas d'amour des hommes *efficace, pur, solide et durable*.

II

**La Religion, au lieu de tant parler
de l'autre vie, devrait bien plutôt s'occuper
de celle-ci, et y détruire la misère**

La Religion parle beaucoup de l'autre vie, parce que l'autre vie, étant éternelle, est d'une immense importance et mérite, bien plus encore que celle-ci, que l'on s'occupe d'elle.

C'est là, en effet, que se décide à tout jamais la grande question du bonheur ou du malheur ; sur la terre, nous ne faisons que préparer cette solution. Mais si elle parle beaucoup de la vie éternelle, la Religion n'a garde de négliger la vie de ce monde. Tous les intérêts de l'homme lui sont présents : son âme, son corps, sa vie passagère, sa vie future et immuable ; elle n'oublie rien.

Si elle ne détruit pas entièrement la misère, c'est que *la misère NE PEUT PAS être détruite* ; — et la misère ne peut être détruite, parce que les causes qui la produisent ne peuvent être supprimées.

La première est l'inégalité des forces physiques, des santés, des talents, de l'intelligence, de l'activité entre les hommes. — Si, par suite d'un accident, ou simplement par le fait de la vieillesse, je viens à perdre la force nécessaire pour remplir mon état, ne tomberai-je pas dans la misère ? — Si, malgré mes efforts, je suis tellement inepte que je

travaille moins bien que mes confrères, mes pratiques n'iront-elles pas s'adresser de préférence aux plus habiles, et ne tomberai-je pas dans la misère ? — Et cependant, qui peut garantir de la maladie, des accidents, de la vieillesse ? Qui peut donner de l'esprit à celui qui n'en a pas ? Qui peut rendre tous les hommes égaux en force, en intelligence, en bonne volonté ?... Voici donc une cause de misère bien féconde et qu'il est impossible, même à la Religion, de détruire.

La seconde cause de la misère, non moins profonde que l'autre, ce sont les vices de notre pauvre nature, corrompue par le péché : la paresse, la débauche, l'ivrognerie, l'amour du plaisir, la vengeance, l'orgueil, etc. Parmi les pauvres, combien sont malheureux *par leur faute* ? dix-neuf sur vingt. Ils accusent DIEU et ne devraient accuser qu'eux-mêmes. Les bons pauvres trouvent promptement du secours ; DIEU, et les amis de DIEU ne les abandonnent jamais !

La pauvreté est, comme la maladie et la mort, la punition du péché. Il est impossible de la détruire, car il est impossible de détruire le péché originel qui est un fait accompli, et de rendre l'homme impeccable. — Mais ce qui est possible et ce que la Religion fait admirablement, c'est de diminuer la misère, de la soulager, de l'adoucir, de la rendre supportable, enfin de la sanctifier.

La Religion vénère dans notre corps le temple de cette âme immortelle qui est elle-même le temple vivant de DIEU. Elle s'ingénie à en guérir, à en prévenir même toutes les douleurs par ces mille

Institutions charitables, ces hospices de tous genres qui couvrent le monde chrétien.

Partout où sa voix est écoutée, le riche devient l'ami, le frère, souvent le serviteur du pauvre. Il verse avec joie son superflu dans le sein des malheureux. Le pauvre, à son tour, apprend à espérer. Il apprend, à l'école de Jésus-Christ, à supporter patiemment, et quelquefois il va jusqu'à aimer des souffrances qu'il sait destinées, dans les desseins adorables de son Père céleste, à éprouver sa fidélité, à le purifier de ses fautes, à le rendre plus semblable à son Sauveur, pauvre et crucifié, à lui faire amasser d'ineffables trésors de bonheur dans l'éternelle patrie. Combien n'ai-je pas vu de bons pauvres remercier Dieu de leurs souffrances, se réjouir dans leurs privations ?

La Religion fait donc ce qu'elle doit en s'occupant de nous en cette vie, et en s'occupant davantage encore de la vie à venir.

Nul ne peut se plaindre d'elle. Que les riches deviennent bons chrétiens et dès lors charitables ; que les pauvres deviennent bons chrétiens et dès lors patients : là est tout le mystère.



Mgr DE SÉGUR

QUESTIONS BRULANTES

Il faut jouir
de la vie



Il faut prendre
du
bon temps

965

N° 6

TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-ÉDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS

N° 6

**Il faut jouir de la vie ;
Il faut prendre du bon temps
car le bon Dieu n'a pu nous faire
que pour nous rendre heureux**

Oh, oui ! Dieu, dans sa bonté, ne nous a faits que pour nous rendre heureux ! Mais la grande question est de ne pas nous méprendre sur le BONHEUR.

Vous cherchez à être heureux. Vous avez raison. Mais gardez-vous de vous tromper dans le choix des moyens ! Plusieurs voies sont ouvertes devant vous ; *une seule* est la vraie... Malheur à qui en prend une fausse !!!...

Cette erreur est plus facile que jamais de nos jours : car jamais, je pense, la France n'a été inondée de plus de doctrines mensongères sur ce sujet. — Des hommes coupables ou égarés répandent de tous côtés, et par les mille moyens que fournit la presse, des doctrines qui, en flattant toutes les passions, pénètrent aisément dans l'esprit des populations.

Ils veulent nous persuader que nous ne sommes sur la terre que pour jouir ; que les espérances de la vie future sont des chimères ; que le bonheur consiste dans la prospérité matérielle, dans l'argent

et dans les jouissances que procure l'argent. -- C'est la doctrine *du plaisir*.

C'est la doctrine qui cherche en ce moment à prévaloir sur le Christianisme et à matérialiser le bonheur.

Dans le siècle dernier on l'appelait *Philosophie* ; de notre temps, on l'appelle SOCIALISME.

Je ne vous ferai pas l'injure de vous prouver que ce bonheur de jouissance est *dégradant*. Cela saute aux yeux. Ce qui nous distingue des bêtes : le bien, la vertu, le dévouement, l'ordre moral, il l'anéantit. L'homme ne diffère plus de son chien que par la peau et la figure ; le *bonheur* est le même pour l'un comme pour l'autre : la satisfaction de tous ses penchants, la jouissance!

Mais ce dont on n'est point assez convaincu, et ce sur quoi je veux appeler votre attention, c'est l'*impossibilité pratique* de la doctrine socialiste, l'*absurdité* de son bonheur universel.

Je voudrais vous faire toucher du doigt son *opposition absolue avec la nature des choses, avec les faits existants que nul ne peut changer* ; vous convaincre qu'elle n'est qu'un rêve, une dangereuse et ridicule utopie, et que sous les grands mots dont elle se pare il n'y a rien.

S'il est un fait avéré, aussi clair que la lumière du soleil, c'est sans contredit la triste nécessité où nous sommes tous ici-bas de souffrir et de mourir : c'est la condition de tous les hommes sur la terre ; c'est l'état où je suis, où vous êtes, où ont été nos pères, où seront nos enfants, dont nul effort humain ne nous peut retirer.

N'y a-t-il pas, je le demande, ici-bas, et n'y aura-

t-il pas *toujours, toujours et toujours*, des maladies, des peines, des douleurs ? N'y a-t-il pas et n'y aura-t-il pas toujours des veuves et des orphelins ? des mères pleurant inconsolables devant le berceau vide de leur enfant ?...

N'y a-t-il pas et n'y aura-t-il pas toujours des conflits de caractères, des chocs de volonté, des déceptions profondes ?

Rien pourra-t-il changer cet état de choses ? Une *organisation nouvelle de la société*, QUELLE QU'ELLE SOIT, empêchera-t-elle que nous ayons des maladies, des souffrances, des fluxions de poitrine, la fièvre, la goutte, le choléra ? que nous perdions ceux que nous aimons ? Empêchera-t-elle les intempéries si désagréables des saisons, la rigueur du froid d'hiver, l'ardeur brûlante du soleil d'été ?... Empêchera-t-elle que l'homme n'ait des vices ? qu'il n'ait de l'orgueil, de l'égoïsme, de la violence, de la haine ? Empêchera-t-elle surtout de MOURIR ?

Tout cela est-il, ou n'est-il pas ? Et n'est-il point aussi certain que *cela est*, qu'il est certain que *cela sera toujours* ? Il faudrait avoir perdu la tête pour le nier.

Et que devient, dites-moi, en présence de ce fait, que devient, au milieu de tant de maux inévitables, *cette jouissance constante*, ce BONHEUR TERRESTRE PARFAIT que nous promet le Socialisme ? — La seule approche de la maladie, du chagrin et de la mort suffit pour l'anéantir !... Et ces terribles ennemis sont toujours à notre porte.

Donc, votre Communisme, votre Socialisme (appelez-le comme vous voudrez) est un rêve, une vaine utopie, contraire à la nature des choses.

Donc, il se trompe, ou il me trompe, quand il me promet le repos du bonheur sur la terre, où il ne peut être, et quand il le fait consister dans un état impossible de jouissances.

Donc, il faut que je cherche autre part ; car il est quelque part, je le sais ; la sagesse, la bonté, la puissance de DIEU m'en sont un sûr garant.

Où donc ? — Là où me le montre le Christianisme : *en germe sur la terre, en perfection dans le ciel.*

Le Christianisme lui, s'accorde parfaitement avec le grand *fait* de notre condition mortelle. Il nous explique le redoutable problème de la souffrance et du bonheur.

Il prend l'homme tout entier et *tel qu'il est* ; il tient compte des *faits* essentiels que méconnaît le Socialisme (la dégradation originelle, la condamnation à la pénitence, la Rédemption de JÉSUS-CHRIST, la nécessité d'imiter le Sauveur pour avoir part à sa Rédemption, la vie éternelle qui nous attend, etc.). Il ne raisonne point en l'air, comme le Socialisme, et sur des suppositions chimériques.

Le Socialisme ne voit en nous que l'écorce ; il oublie le noyau, l'âme. — Le Christianisme n'oublie point l'écorce, le corps, mais il voit aussi le noyau, et il trouve que le noyau vaut encore mieux que l'écorce. — Il rapporte tout à l'âme, à l'éternité, à DIEU.

Par une action aussi douce que puissante, il purge peu à peu l'âme de son orgueil, de ses cupidités, de ses concupiscences, de ses excès, de son égoïsme, en un mot de tous ses vices ; et il pénètre ainsi à la racine la plus profonde de la plupart de

ces maux que nous constatons tout à l'heure. Presque toujours, en effet, nos malheurs viennent de nos passions ; et ces passions, le Christianisme les apaise, il les contient, il les dompte.

Il donne à notre cœur cette joie, cette paix si douce que produit la pureté de la conscience.

La foi nous montre clairement la voie qui mène au bonheur ; l'espérance et l'amour nous font courir dans cette voie, et rendent doux, aimable, le joug du devoir !

S'il fait tant pour l'âme, le Christianisme, nous l'avons dit, n'oublie pas le *corps*. Nous avons vu plus haut les soins dont il l'entoure.

Il s'en occupe, non comme du principal et du maître (ce serait un désordre), mais comme de l'accessoire et du compagnon. Il le conserve par la sobriété et la chasteté ; il le sanctifie par le culte extérieur, par la réception des sacrements, et surtout par l'union au Corps sacré de JÉSUS-CHRIST dans l'Eucharistie.

Il recueille ses derniers soupirs, il l'accompagne avec honneur jusque dans sa demeure dernière ; et là encore il ne lui dit point un éternel adieu !... Il sait qu'un jour ce corps chrétien, purifié par le baptême de la mort, sortira radieux de sa poussière, ressuscitera dans la gloire, sera réuni à son âme et goûtera avec elle, dans le paradis, d'ineffables délices !

Tel est le Christianisme.

Il connaît, il promet, il donne le bonheur.

Il donne sur la terre ce qui est possible sur la terre. S'il ne donne pas tout, c'est que tout ne doit pas, ne peut pas être donné ici-bas.

Il appuie ces promesses des preuves les plus irréfragables. Ce qu'il n'a point encore, le chrétien *sait*, est sur qu'il l'aura un jour.

Aussi, *tout vrai chrétien est HEUREUX*. Il a des chagrins, des douleurs... Il est impossible de n'en pas avoir, mais son cœur est toujours rempli, toujours calme et content.

Le Socialisme traite-t-il ainsi les pauvres égarés qu'il berce de ses chimères ? Il promet ce que nulle puissance humaine ne peut donner ; il promet *l'impossible*... Il n'a point d'autres preuves que l'audacieuse affirmation de ses chefs ; et ses chefs sont-ils bien propres à inspirer la confiance ?

« Le monde sera heureux, disent-ils, *quand tout sera changé.* » — Oui ; mais *QUAND tout sera-t-il changé ?* — Si, comme nous croyons l'avoir prouvé, ce changement est contraire à la nature des choses, le monde court grand risque de ne jamais connaître le bonheur !

Le Socialisme fait comme ce perruquier gascon qui mettait sur son enseigne :

Demain, ici, on rase pour rien.

Demain restait toujours demain ; et aujourd'hui n'arrivait jamais.

Le Socialisme veut la récompense sans le travail ; le Chrétien veut la récompense après le travail.

L'un dit comme les mauvais ouvriers, l'autre comme les bons. Aussi tout fainéant, tout paresseux reçoit-il volontiers les doctrines du Socialisme, et repousse-t-il instinctivement la voix de la Religion.

Que notre France se garde donc de ces promesses creuses mais séduisantes, dont ses ennemis rem-

plissent leurs journaux, leurs romans, leurs pamphlets...

Qu'elle les repousse, qu'elle fasse justice, par son mépris, des hommes qui ne rougissent pas de proposer à leurs frères l'ignoble bonheur des bêtes, la jouissance !

Relevons la tête, ranimons notre foi engourdie ; soyons, redevenons chrétiens ! Là seulement est le remède à nos maux. Apprenons à comprendre, comme nos pères, les divines leçons que le GRAND MAITRE NOUS A LAISSÉES SUR LE BONHEUR :

« HEUREUX, dit-il, *heureux les pauvres en esprit*
« (c'est-à-dire ceux qui sont détachés des biens fragi-
« giles de la terre); *car le royaume du Ciel est*
« *à eux !*

« HEUREUX *ceux qui sont doux et pacifiques ; parce*
« *qu'ils seront les enfants de DIEU !*

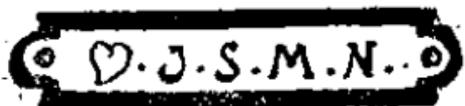
« HEUREUX *ceux qui pleurent ; parce qu'ils seront*
consolés !

« HEUREUX *les miséricordieux ; car ils obtiendront*
« *miséricorde !*

« HEUREUX *ceux qui ont le cœur pur ; car ils ver-*
« *ront DIEU !*

Instruisons-nous, pénétrons-nous de cette Religion catholique qui a créé la France ! pénétrons-en notre esprit, notre cœur, nos habitudes, nos institutions, nos lois... Nous aurons le *bonheur* POSSIBLE en ce monde, et le *bonheur* PARFAIT dans l'autre !

Qui veut plus est un insensé, qui n'aura ni l'un ni l'autre.





QUESTIONS BRULANTES

Est-il bien sûr
que
nous ne sommes pas
des Bêtes ?

N° 7

TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-ÉDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS

N° 7

**Est-il bien sûr que nous ne sommes
pas des bêtes ?**

Il y a peu de temps, un brave homme, gros fermier d'un département voisin de Paris, s'était laissé endoctriner par je ne sais quel franc-maçon, lecteur enragé du *Siècle*, et chaud partisan de la *socialie*. Le fermier, revenant un soir de son ouvrage, se mit à réfléchir... à la façon de Barbarie.

Il se mit la tête dans les mains, afin d'avoir les idées plus claires ; et là, réfléchissant et raisonnant à sa manière, il se demanda s'il y avait une différence essentielle, une différence tout de bon, entre lui et son chien, son chat, son âne et son bœuf... « Mon chien a quatre pattes, il est vrai, se dit-il, et moi je n'en ai que deux. Il a une tête, et moi aussi. Il mange, et je mange. Il boit... et moi aussi ! Il dort, il a chaud, il a froid, il entend, il voit, il respire ; et moi aussi. Il est très intelligent... et moi je ne suis pas déjà si bête. Il vit, il est malade, il crève ; et moi, je vis comme lui, et un jour je mourrai... N'est-ce pas absolument la même chose ? »

Un voisin entra sur ces entrefaites. C'était un

médecin habile dans son art (quoique médecin de campagne) et, ce qui vaut mieux encore, homme de bien et fort instruit.

Après les bonjours et les bonsoirs d'usage : « Qu'avez-vous donc, voisin ? dit le médecin ; vous avez l'air tout drôle. — C'est que je réfléchis, répond le brave homme, et qu'il me semble qu'il n'y a guère de différence entre nous et les bêtes. » Et il se met à lui développer ses idées là-dessus.

Le médecin, se pinçant les lèvres pour ne pas rire, lui laissa défiler tout son chapelet ; et quand il eut terminé : « Ecoutez bien, mon brave, lui dit-il très gravement : vous n'êtes qu'une bête, une brute, un franc animal. »

Le fermier le regarde, se lève, fronce le sourcil, ferme les poings : « Qu'est-ce que vous dites là ? s'écrie-t-il en colère ; vous m'insultez ! — Pas du tout, lui répondit tranquillement l'autre : je dis comme vous ; je dis que vous êtes ce que vous croyez être.. » Et se mettant à causer sérieusement avec le pauvre imbécile, il lui montra ce que valaient ses raisonnements et où mènent les mauvaises doctrines.

Ce fermier avait grandement raison de s'indigner en s'entendant appeler bête, brute et animal. Et qu'un camarade, vous entendant parler, vint vous dire, en guise de réponse : « Tu n'es qu'une bête, une brute, un franc animal », on se fâcherait tout rouge, et on riposterait sans aucun doute à coups de poing ; on aurait raison : pourquoi cela ? Parce que confondre l'homme avec la bête, c'est lui faire une grossière insulte ; c'est lui ravir son honneur et la première de ses qualités.

C'est que, même chez les impies et les athées, le bon sens est là, le sens commun, qui nous atteste et nous crie : L'homme n'est pas une bête ; l'homme est au-dessus de l'animal, de toute la hauteur de sa raison, de sa conscience et de son âme.

La brute n'a point, comme nous, une ~~âme~~ raisonnable et immortelle ; elle n'agit que *par instinct*, sans pouvoir jamais se perfectionner, sans jamais être capable de bien et de mal : tandis que l'homme a une âme immortelle, raisonnable, libre, capable de réfléchir et de juger, capable de mériter en faisant le bien, de démériter en faisant le mal.

Ce qui pense en nous, c'est notre âme ; ce qui raisonne et réfléchit en nous, c'est notre âme ; ce qui, en nous, est généreux, dévoué, aimant, bon, patient, charitable, c'est notre âme ; et chez les méchants, c'est encore l'âme qui fait le mal, qui trompe le prochain, combine et médite les mauvais coups ; le corps n'est que l'*instrument* de l'âme, soit pour le bien, soit pour le mal ; l'âme est dans le corps comme un ouvrier au milieu de ses outils : c'est l'ouvrier qui travaille ; mais il ne travaille qu'au moyen de ses outils.

L'homme est donc composé d'une âme et d'un corps ; la bête, au contraire, n'a qu'un corps, avec des instincts que DIEU lui a donnés pour la conservation et le bien-être de ce corps. Ces instincts sont des forces aveugles, des attrait irrésistibles qu'elle suit sans savoir pourquoi. Elle n'a pas, comme nous, une âme raisonnable et libre, capable de connaître la vérité, d'aimer et de vouloir le bien. En cela consiste, entre l'homme et la bête,

une différence profonde. L'homme est une *personne*, tandis que la bête n'est qu'une *chose*.

Tous les peuples anciens et modernes, tous les grands hommes, même païens, même idolâtres, ont été d'accord sur ce point.

Savez-vous quels sont les gens qui doutent de leur âme ? Ce sont ceux qui vivent comme des brutes. Tout dernièrement, à Paris, on amenait à un bon Religieux un apprenti de quinze ou seize ans, dont la mauvaise conduite faisait le désespoir de ses honnêtes parents. Le Religieux lui parla avec douceur et fermeté, essayant de le faire rentrer en lui-même, et de l'amener au repentir. Tous ses efforts furent inutiles. Pour toute réponse, le misérable lui dit d'une voix sourde : « Je voudrais être un chien, pour faire le mal sans remords !... » Voilà les gens qui doutent de leur âme, et qui finissent quelquefois par se persuader qu'ils n'en ont pas.

Il est donc très sûr et absolument sûr que nous ne sommes pas des bêtes ; et vous en particulier, mon cher lecteur, par cela seul que vous comprenez ce que je dis, et que vous jugez que j'ai raison, vous montrez que, loin d'être une bête, vous êtes un homme d'esprit. C'est votre âme, et votre âme seule, qui vous donne de l'esprit.

II

**S'il est bien sûr qu'il y a un Dieu vivant,
Créateur de tout ce qui existe**

Cela est encore si sûr, si évident, qu'il n'y a jamais eu un peuple, dans aucun siècle, qui en ait douté. On a bien pu altérer l'idée de DIEU ; mais jamais on n'a pensé à la détruire. Cette grande voix de l'humanité tout entière, qui proclame qu'il y a un DIEU vivant et créateur, c'est la voix du sens commun, c'est-à-dire du sentiment commun de tous les hommes.

Si quelqu'un s'avisait de penser autrement, il n'aurait pas le *sens commun*, c'est évident. Quelle folie, en effet, que de s'imaginer qu'on a raison contre tout le monde ; surtout lorsque, à la tête de tout le monde, se trouvent les plus grands génies, les plus profonds philosophes, les savants les plus respectés !

De même qu'en regardant votre horloge, il vous est impossible de douter qu'il n'y ait un horloger ; de même, en voyant l'immense et merveilleuse machine qu'on appelle l'univers, il est impossible à un homme de bon sens de douter un seul moment qu'il n'y ait un ÊTRE créateur, souverainement puissant, infiniment sage ; un Être suprême, souverain, de qui tout dépend, et qui ne dépend de rien, qui a

tout créé et qui n'a pas été fait ; or, c'est cet Être admirable, éternel, incompréhensible, très parfait et très infini, que l'on appelle DIEU.

Le mot DIEU signifie : *Celui qui est*. Lorsque vous entendez dire par quelque grossier ignorant ou par quelque méchant impie : « Il n'y a « pas de DIEU », c'est comme si l'on venait vous dire : « Celui qui est, n'est pas » : c'est absurde, n'est-il pas vrai ? Autant vaudrait dire que ce qui est blanc n'est pas blanc ; que ce qui est rond n'est pas rond, et que deux et deux ne font pas quatre.

Sachez-le bien : on ne doute de l'existence du bon DIEU que quand on a intérêt à en douter. Où entend-on ordinairement cet ignoble blasphème ? Dans les cabarets, de la part de sales ivrognes ; dans les bas-fonds des prisons et des bagnes, de la part des filous, des gueux, des galériens, vrais scélérats, rebuts de la société. Ce cri-là part d'en bas, jamais d'en haut. Il accompagne le crime, jamais la vertu.

Donc, pour ce point-là comme pour le précédent, vous pouvez être bien sûr, mon très cher, qu'il y a un DIEU créateur et souverain Seigneur de tout ce qui existe. On ne le voit pas des yeux du corps, parce qu'il est un pur esprit ! comme notre âme, que nous ne voyons pas et que nous ne touchons pas non plus, bien qu'elle existe très réellement. DIEU est partout et en tout ; il est en nous, au fond de notre âme ; il nous voit partout et toujours, et rien, pas même la pensée la plus secrète, ne peut se dérober à son tout-puissant regard.

Les chiens, les chats et les bêtes ne connaissent pas DIEU, leur créateur ; mais ils ont l'esprit de ne

pas s'en vanter. Les hommes qui disent qu'il n'y a pas de Dieu, et qui s'en vantent, descendent au-dessous des bêtes. Ils ne croient pas le premier mot de ce qu'ils disent, et il ne faut pas les prendre au sérieux.





QUESTIONS BRULANTES

Mgr de SÉGUR

**Ce que c'est
qu'un Schisme**



**L'Église doit-elle durer
longtemps encore ?**

526

N° 8

TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-ÉDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS

N° 8

I

Ce que c'est qu'un schisme

Un schisme est un grand péché et une grande sottise. C'est la séparation d'avec le Pape, Chef de l'Eglise; et par conséquent la séparation d'avec l'Eglise, société de DIEU; et par conséquent la séparation d'avec DIEU même.

Le schisme est la révolte d'un certain nombre de chrétiens, ecclésiastiques ou laïques, contre l'autorité légitime de l'Eglise et de son Chef. C'est un péché mortel de premier ordre; et les princes, les Evêques, les prêtres et les laïques qui s'en rendent coupables, auront à rendre au tribunal de JÉSUS-CRIST un compte d'autant plus terrible que presque toujours ce crime de haute trahison catholique est suivi du crime d'hérésie plus grave encore; la désobéissance a pour digne salaire l'apostasie de la foi. La Grèce, la Russie, la Suède, la Prusse, l'Angleterre ont été, par le schisme, jetées dans l'hérésie.

Une Eglise schismatique, c'est-à-dire séparée du Pape et de l'Eglise universelle, tombe immédiatement sous le joug des puissances de ce monde; et s'avilit bientôt dans une honteuse servitude. Elle perd toute sa sève religieuse, toute son autorité

morale, toute sa force, toute sa doctrine; elle devient, entre les mains du pouvoir, un instrument servile et méprisé, et trop souvent son ministère n'est qu'une succursale de la police. On appelle cela une *Eglise nationale*, et un clergé ravalé de la sorte a le bonheur de posséder une *Constitution civile*.

Pauvres Eglises nationales et pauvres Constitutions civiles du clergé! Vous êtes trop pitoyables pour que nous vous redoutions, trop absurdes pour que nous songions à vous réfuter! Membres vivants de la sainte Eglise de DIEU, nous voulons toujours vivre de sa vie, ne faire qu'un avec elle et avec le Christ, et demeurer inviolablement unis au Souverain Pontife, qui est le centre de l'unité chrétienne, le seul Docteur qui ne s'égare jamais, l'Evêque universel de tous les enfants de DIEU! Le schisme, c'est la mort, c'est le déshonneur; et nous n'en voulons pas!

II

Des mensonges historiques contre l'Eglise et la Papauté

« Mentons, mentons ferme, écrivait l'honnête Voltaire à l'un de ses honnêtes amis; il en restera toujours quelque chose. » Voilà le mot d'ordre que suivent fidèlement, depuis plus d'un siècle, tous les ennemis de la foi. Ils ont menti, ils mentent,

et ils mentiront; et DIEU sait s'il en reste quelque chose!

Hélas! ce déluge de mensonge inonde non pas seulement la France, mais l'Europe, mais le Monde entier. C'est une vaste conspiration, qui dénature tous les faits, parodie tous les caractères, invente toutes les faussetés, pour faire croire à la jeunesse, au peuple et à tout le monde, que l'Eglise catholique est un éteignoir, un foyer d'intrigues, de noirceurs, de crimes; que la Papauté est violente et sanguinaire; que son existence est incompatible avec la sûreté de l'Etat, avec la paix publique; qu'elle ne vit que d'ambition et de cupidité; que les Papes ont été les ennemis du genre humain, et que le temps est venu de venger cet abominable passé. Voilà ce qu'on dit, voilà ce qu'on écrit, ce qu'on imprime dans les trois quarts de nos journaux, de nos romans soi-disant historiques, assistés en cela des innombrables pamphlets anticatholiques que répand par millions la propagande protestante. Voilà ce qu'on dit et voilà ce qu'on croit; le MENSONGE HISTORIQUE est la grande arme des impies.

Je ne puis ici réfuter en détail ces calomnies aussi grossières qu'abominables; je me borne à constater le fait, à l'affirmer devant DIEU et devant la science, et à supplier tout honnête homme, dans l'intérêt de son salut éternel, de ne pas ajouter foi à ces assertions malfaisantes qu'enfante chaque jour, non l'amour de la vérité, mais une aveugle ignorance et une haine satanique contre Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST.

III

Que l'Eglise seule est la Mère des pauvres et des petits

C'est un fait si connu et si public, qu'il est inutile de l'établir par des preuves. Seule, l'Eglise catholique fait les *Sœurs de charité*, les *Frères des Écoles chrétiennes*, les *Petites-Sœurs des pauvres*, etc... La sève divine que possède seule la vraie Eglise peut seule enfanter, perpétuer et développer dans de gigantesques proportions ces incomparables dévouements, cet humble héroïsme de chaque jour, dont le ciel sera la magnifique récompense. Les sectes protestantes et les Eglises nationales ont voulu tenter ce prodige; elles ont fait comme le corbeau de la fable, qui voulut imiter l'aigle en enlevant un mouton; elles ont été prises là où elles croyaient prendre, et l'on a vu une fois de plus que la vérité seule engendre la charité.

L'Eglise catholique est la mère des pauvres, des enfants, des petits, des faibles, de tous ceux qui ont besoin d'amour. Elle seule les aime, en pratique aussi bien qu'en théorie. Les autres ont parfois la théorie, et bavardent et écrivent sur la bienfaisance; mais ils laissent à l'Eglise, à ses ministres et à ses Ordres religieux le rude labeur du service des pauvres, de l'éducation religieuse des enfants, du soin des malades, du soin des fous, des abandon-

nés, la visite des pauvres honteux, en un mot le soulagement des misères humaines.

L'amour de JÉSUS-CHRIST, qu'on le sache bien, l'amour de la Vierge MARIE, l'amour du Saint-Sacrement, le célibat catholique, l'abnégation de la vie religieuse, voilà le secret, voilà la source intarissable de la charité chrétienne de l'Eglise. Elle seule possède ce secret, cette source vivante; et voilà pourquoi, seule, malgré les ingrattitudes dont on l'abreuve tous les jours, elle a passé et elle passe, comme JÉSUS, en faisant le bien, *transiit benefaciendo*.

UNITÉ, VÉRITÉ, CHARITÉ : telle est l'inimitable devise catholique!

IV

Du grand crime de ceux qui attaquent l'Eglise

Attaquer l'Eglise et le Saint-Siège, c'est attaquer JÉSUS-CHRIST, c'est attaquer DIEU. « Qui vous méprise, me méprise. » La guerre à l'Eglise, de quelque prétexte qu'on essaye de la couvrir, est une guerre sacrilège et parricide, parce que l'Eglise est l'œuvre de DIEU, et la Mère de l'humanité. Quel nom donner au mauvais fils qui hait sa mère, qui la calomnie, qui l'outrage, la frappe, qui voudrait la chasser et la tuer?

Attaquer l'Eglise, c'est attaquer l'âme et le salut éternel de chacun de nous; car notre âme et notre

salut sont, par la Providence, confiés à l'Eglise, comme notre vie et notre santé, lorsque nous étions enfants, étaient, par cette même Providence, confiés à notre bonne mère.

C'est attaquer la société et la civilisation, qui sont également l'objet de la mission sacrée de l'Eglise catholique, et qui dégénèrent bientôt lorsque la lumière de la foi et la force de la religion ne sont plus là pour les garantir.

C'est attaquer surtout le pauvre peuple, le nombre infini des malheureux qui n'ont pour partage en ce monde que les larmes et les privations, et que l'Eglise seule sait consoler, en leur montrant l'Eternité qui approche, en leur montrant la crèche et la croix de JÉSUS-CHRIST, les souffrances des martyrs, les travaux des Saints, le tabernacle de l'Eucharistie, le cœur paternel du prêtre, l'amour tutélaire et chéri de la Bienheureuse Vierge MARIE, Mère du très doux Sauveur.

Enfin, c'est attaquer l'enfance, dont l'innocence et la faiblesse n'ont d'autre abri que l'Eglise, et de laquelle DIEU a dit dans son Evangile : « Si quelqu'un scandalise un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux qu'on lui attachât une meule au cou, et qu'on le jetât au fond de la mer ! »

Le même Seigneur a dit encore : « Si quelqu'un n'écoute point l'Eglise, qu'il soit pour vous comme un païen et un voleur. » Que sera-ce des hommes qui non seulement n'écoutent point l'Eglise, mais qui se révoltent ouvertement contre elle, lèvent sur sa tête sacrée une main maudite ! Ces gens-là sont sur le grand chemin qui mène droit en enfer, *lata via quæ ducit ad perditionem.*

V

Si l'Eglise doit durer longtemps encore

Nous n'en savons rien ; mais ce que nous savons, parce que JÉSUS-CHRIST et ses Apôtres nous l'ont dit, c'est que l'Eglise durera autant que le Monde, vu que le Monde n'existe que pour le Christ et son Eglise. Ce que nous savons, c'est qu'à l'approche des derniers temps de l'Eglise et du Monde, il y aura des séductions terribles, capables d'ébranler les élus eux-mêmes ; une apostasie générale des sociétés, en tant que sociétés ; une perte quasi universelle de la foi, des fléaux et des misères de tout genre ; enfin, une persécution générale, plus redoutable que toutes les précédentes, et une tribulation telle, dit l'Évangile, qu'il n'y en aura point eu de semblable depuis le commencement du monde.



Mg DE SEGUR

QUESTIONS BRULANTES

Y a-t-il une
vraie Religion ?



Pouvons-nous
nous en passer ?



N° 9

TOLRA, LIBRAIRE-EDITEUR
28, Rue d'Assas, Paris (6°)

N° 9

I

S'il est bien sûr qu'il y a une vraie religion, et que nous ne pouvons pas nous en passer

Il en est de la nécessité de la Religion, comme de l'existence de DIEU : c'est une vérité de sens commun, admise par tous les peuples et dans tous les temps, hautement professée par l'humanité tout entière.

La Religion, c'est ce qui unit DIEU à l'homme, et l'homme à DIEU. La Religion, c'est la connaissance de DIEU, le service de DIEU, et l'amour de DIEU.

Il est bien évident qu'ayant reçu de DIEU une intelligence capable de le connaître, nous devons, avant tout, chercher à connaître le bon DIEU, et que cette connaissance-là est la vérité la plus importante, la plus grande, la plus excellente que nous puissions jamais acquérir.

Il est évident aussi que, créés par DIEU et pour DIEU, nous lui appartenons, nous sommes ses serviteurs et ses enfants ; que nous devons obéir à ses lois ; que nous devons lui rendre tous les hommages qu'il mérite : l'adorer, parce qu'il est DIEU ; le prier, parce qu'il est la source de tous les biens ; l'aimer, parce qu'il est notre père et notre très bon père ; lui obéir, parce qu'il est le Maître suprême ; craindre sa justice, parce qu'il est infiniment saint et qu'il

déteste le mal. Nous sommes sur la terre, avant tout, pour connaître ainsi, servir et aimer le bon DIEU.

Or, la religion n'est autre chose que l'ensemble de tous ces hommages et de tous ces devoirs. Dès le commencement du Monde, DIEU s'est *révélé*, c'est-à-dire s'est fait connaître au premier homme, et a daigné lui apprendre lui-même ce qui était bien et ce qui était mal, ce qu'il fallait croire et faire pour accomplir la volonté du Créateur.

Il y a donc une vraie religion, comme il y a un vrai DIEU. La Religion est la principale affaire de tous les hommes qui ont été, qui sont et qui seront : un homme sans religion, c'est un œil sans lumière, un corps sans vie, un poisson privé d'eau. L'homme qui vit sans religion, est un être manqué, un être perdu, un pauvre ignorant qui ne sait pas pourquoi il existe, un mauvais fils qui oublie et blasphème son père. La religion est la nourriture de l'âme, la vraie vie de l'âme, le premier et le plus essentiel de tous les biens.

Donc il est absolument certain qu'il y a une **vraie religion**, et qu'il est impossible à un homme raisonnable de vivre sans religion.

II

S'il est bien sûr que la religion chrétienne est la vraie religion

Nos impies les plus intelligents et les plus effrontés avouent très franchement que s'il y a un DIEU et une religion, ce DIEU est le DIEU des chrétiens, et cette religion est la religion chrétienne.

Cet aveu nous suffit pour être certains que la religion chrétienne est la vraie religion ; car, d'une part, le sens commun atteste jusqu'à l'évidence l'existence de DIEU, ainsi que la nécessité et l'existence de la Religion en général ; et, d'autre part, nos ennemis avouent que, s'il en est ainsi, la religion chrétienne est divine.

La religion chrétienne est la seule religion qui ait des preuves : les religions fausses (le *mahométisme* des Turcs et des Bédouins, le *bouddhisme* des peuples de l'Asie, le *fétichisme* des sauvages et des nègres, l'*idolâtrie* des païens) ne peuvent soutenir l'examen d'un homme sérieux ; et l'on voit facilement que ce sont des inventions humaines, sans preuves, sans fondement. La vraie religion au contraire se propose tout d'abord à la raison de l'homme, et même quand elle lui dit, de croire des choses qu'il ne peut comprendre, elle lui fait comprendre très clairement qu'il doit les accepter et les croire sans les comprendre. La vraie religion expose ses titres devant notre raison, comme les honnêtes gens montrent volontiers leurs papiers aux gendarmes : et les gendarmes, au lieu d'arrêter ceux qui les portent, leur donnent aide et protection. Les coquins, au contraire, n'ont pas de passeports, ou bien n'en ont que de faux : pour peu que le gendarme ait le nez fin, il s'en aperçoit facilement, et empoigne du même coup et l'homme et le passeport.

La religion chrétienne, étant vraie et divine, étant faite pour l'homme afin de le rendre bon et heureux, elle ne craint pas le regard scrutateur de la raison humaine ; bien loin de là, elle court au-

devant de tous les hommes, leur expose les preuves de sa divinité, répond clairement à leurs difficultés, et, tout en leur ordonnant de la part de DIEU de se soumettre à son autorité, elle ne leur demande jamais cependant qu'une soumission raisonnée et par conséquent raisonnable.

Les incrédules sont des gens qui ne raisonnent pas, ou qui raisonnent de travers : cette règle-là n'a pas d'exceptions. Ils injurient, ils calomnient, ils se fâchent ; mais ils ne raisonnent pas tout de bon. Ils méprisent ce qu'ils ignorent ; en attaquant le christianisme ils ne comprennent pas ce qu'ils disent, ou bien, ce qui arrive encore plus souvent, ils ne croient pas ce qu'ils disent. Nous autres chrétiens, nous sommes tout l'opposé : nous raisonnons à fond notre croyance ; nous sommes des hommes logiques et raisonnables ; nous comprenons et nous croyons ce que nous affirmons.

Et qu'on ne dise pas : « Chaque religion en dit autant ». Cela n'est pas vrai ; les fausses religions n'ont pas de preuves, et ne se soucient pas d'en avoir ; ce sont des superstitions plus ou moins grossières, qui s'imposent aux hommes, soit par le sabre et la crainte, comme le mahométisme ; soit par la seule habitude, comme les religions de l'Asie et de l'Afrique. De plus, elles sont toutes très commodes, flattent les passions ; et chacun sait combien les hommes sont disposés à adopter comme vraies toutes les doctrines qui les flattent.

La religion chrétienne est la **vraie religion**, le vrai culte du vrai DIEU. Ce qu'elle enseigne, c'est DIEU qui l'enseigne ; ce qu'elle ordonne, ce qu'elle défend, c'est DIEU qui l'ordonne et le défend.

Elle embrasse tous les siècles : elle remonte jusqu'au berceau du Monde, jusqu'au premier homme à qui DIEU l'a révélée; elle durera jusqu'à la fin du Monde, et même par delà le temps, pendant toute l'éternité.

Plus on l'étudie, et plus on la trouve logique, belle, harmonieuse, grande et admirable; elle repose sur des preuves sans réplique, elle est comme une forteresse bâtie sur le roc. Elle est vraie, elle est divine; elle vient de DIEU, elle mène à DIEU : elle est la vraie religion de Dieu.

III

S'il est bien sûr que la religion chrétienne est la SEULE vraie religion

Du moment qu'elle est la vraie religion, elle est la seule vraie religion; car il ne peut pas y avoir sur la terre deux vraies religions.

En effet, de deux choses l'une : ou bien deux religions enseigneraient la même doctrine et commanderaient les mêmes choses, ou bien elles enseigneraient des doctrines différentes et imposeraient des lois opposées. Dans le premier cas, elles ne font pas deux religions distinctes, mais bien une seule; dans le second, une des deux se trompe nécessairement : le *oui* et le *non* ne pouvant être vrais à la fois sur un même point. Par exemple : la religion chrétienne enseigne qu'il y a trois personnes en un seul DIEU, que la seconde personne divine s'est faite homme, que le Pape et

les Evêques catholiques sont les ministres légitimes de la Religion, et que les hommes doivent les croire et leur obéir s'ils veulent sauver leurs âmes; elle enseigne qu'il y a sept sacrements, que JÉSUS-CHRIST est présent dans le sacrement de l'Eucharistie, qu'après la mort il y a le jugement suivi du bonheur éternel pour les bons et du malheur éternel pour les méchants, etc. — Voici une autre religion : sur plusieurs ou même un seul de ces points, elle enseigne autre chose que la religion chrétienne : il est évident que l'une des deux se trompe. Or, une religion qui enseigne l'erreur, ne fût-ce que sur un seul point, n'est pas, ne peut pas être la vraie religion du DIEU de vérité. DIEU ne peut pas se tromper, et sa religion, qui est sa parole, son enseignement, sa loi, est également inaccessible à l'erreur.

Il n'y a donc pas sur la terre deux religions vraies : excepté la religion chrétienne, toutes les religions de la terre sont fausses. Ce sont des altérations plus ou moins complètes de la vraie religion. Tout ce qu'on voit en elles de vrai et de bon appartient au christianisme, vient du christianisme.

Parmi les religions fausses, la moins éloignée de la vraie religion c'est le schisme russe et grec; puis la religion anglicane; puis la religion luthérienne; puis les sectes calvinistes; puis le judaïsme; puis le mahométisme; puis le bouddhisme de l'Inde et de la Chine; enfin l'idolâtrie brutale et le fétichisme des pauvres sauvages.

Mg DE SEGUR

QUESTIONS BRULANTES

Est-il bien sûr
que Jésus-Christ
est
Dieu fait Homme ?

N° 10

TOLRA, LIBRAIRE-ÉDITEUR
28, Rue d'Assas, Paris (6^e)

N° 10

**Est-il bien sûr que Jésus-Christ est Dieu
fait homme?**

Ce point, qui est le centre de la religion chrétienne, est aussi certain que l'existence de DIEU. Ou il n'y a pas de Dieu, ni d'âme, ni de bien, ni de mal, ni de vérité, ni d'erreur : ou bien JÉSUS-CHRIST est DIEU et la religion chrétienne est divine. Nos incrédules modernes l'avouent hautement ; et c'est parce qu'ils ne veulent pas croire en Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, qu'ils sont conduits, pour ainsi dire malgré eux, sinon à nier effrontément l'existence de DIEU, du moins à gazer cet affreux blasphème sous de belles paroles destinées à faire avaler la pilule à leurs disciples.

Les miracles de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, et surtout le miracle suprême de sa Résurrection et de son Ascension au ciel, opérés en plein jour, devant des centaines et des milliers de témoins, en présence d'ennemis acharnés, tout-puissants et très habiles, sont, en effet, une preuve tellement évidente de la divinité du Fils de MARIE, que les incrédules, même les plus fûtés, tels que Voltaire, Rousseau, Renan et compagnie, en sont réduits, quand ils veulent les expliquer, à dire de si grosses bêtises, qu'ils semblent se moquer de leurs lecteurs. Ils font tout ce qu'ils peuvent : mais que faire contre la vérité ? Comment prouver que deux et deux ne font pas quatre ? que ce qui est vrai n'est pas vrai ? que

Jérusalem n'a pas vu ce qu'elle a vu ? et que la face du Monde a été changée sans cause ?

Les Juifs, en voyant les miracles de JÉSUS-CHRIST et de ses Apôtres, disaient entre eux avec une impuissante colère : « *Ils font des miracles, et nous ne pouvons les nier !* » Ce que les Juifs eux-mêmes ne pouvaient nier, parce que c'était trop évident, trop palpable, qui pourra raisonnablement le nier ? Nos pauvres incrédules sont, en vérité, pires que ces Juifs ; ils pourraient en remonter à Caïphe et à Pilate.

JÉSUS-CHRIST est le Fils éternel de DIEU, DIEU comme le Père et le Saint-Esprit, fait homme dans le sein de la Vierge MARIE. JÉSUS-CHRIST, c'est DIEU au milieu de nous ; c'est le Créateur, le Seigneur et le Sauveur des hommes descendu au milieu de nous, afin d'être le Chef de la Religion, le Grand-Prêtre de DIEU ici-bas, le Docteur de la vérité, et le modèle parfait de la sainteté et de la vertu.

Il est apparu pendant trente-trois ans sur cette terre, dont il était le Créateur et le Seigneur ; en la quittant, au jour de son Ascension, pour remonter dans la gloire de son Père, il a trouvé le moyen, par la Sainte-Eucharistie, de demeurer tous les jours avec nous, et en nous, jusqu'au jour solennel où il redescendra, plein de gloire et de majesté, pour juger les vivants et les morts, c'est-à-dire les bons et les méchants, et rendre à chacun selon ses œuvres !

Quand il était au milieu de nous, il a déclaré hautement qu'il était le Fils de DIEU fait homme, l'Envoyé du Père céleste ; il s'est dit DIEU, et il a prouvé son dire par des œuvres que DIEU seul peut faire : « Si vous ne croyez point à mes paroles, du moins croyez à mes miracles », disait-il aux Juifs rebelles. Par une seule parole, par le seul attouchement de sa main, il rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux

sourds, le mouvement et la force aux paralytiques et aux infirmes ; il guérissait les malades, apaisait par un geste les vents et les tempêtes, multipliait les pains dans le désert pour rassasier les foules innombrables suspendues à ses lèvres ; enfin, il ressuscitait les morts ; et chacun sait la touchante et mémorable histoire de la résurrection miraculeuse de Lazare.

JÉSUS-CHRIST donc a prouvé sa divinité d'une manière irrécusable ; de sorte que l'ignorance seule ou la mauvaise foi empêchent de l'adorer. S'il a voilé sa majesté divine sous des apparences pauvres et humiliées, c'est qu'il l'a voulu, afin de prendre sur lui l'expiation et les douloureuses conséquences des péchés du monde : il s'est fait pauvre, pour expier notre amour de l'argent ; il s'est humilié, pour expier notre orgueil ; il a souffert pour expier nos coupables jouissances ; il a voulu mourir, et mourir crucifié, pour nous racheter de la mort éternelle. C'est donc par amour pour nous, et non par impuissance, que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST ne s'est pas montré tout resplendissant de gloire : ce n'est qu'à la fin du Monde, quand il reviendra pour juger tous les hommes, que nous serons tous témoins de sa gloire.

Nous devons l'en aimer davantage ; car la mesure de ses anéantissements, c'est la mesure de sa miséricorde ; et JÉSUS n'est pas seulement notre DIEU, il est encore notre bon et notre très bon DIEU.

Tombons tous à ses pieds, comme l'Apôtre saint Thomas, incrédule d'abord et incrédule obstiné ; il ne voulait point croire à la résurrection de son Maître, bien que les autres disciples l'assurassent avoir vu de leurs yeux JÉSUS ressuscité, l'avoir touché de leurs mains, entendu de leurs oreilles, et cela à plusieurs reprises. « Si je ne mets ma main dans la plaie de son côté, répliquait Thomas, et si je ne

touche de mes doigts les plaies de ses mains et de ses pieds, je ne croirai pas. » Huit jours après la résurrection, saint Thomas et les autres Apôtres étant réunis dans la salle du cénacle, les portes et les fenêtres étant closes, JÉSUS-CHRIST apparaît tout à coup au milieu d'eux, et se tournant vers saint Thomas stupéfait : « Thomas, lui dit-il, approche ta main et touche mon côté, mets ton doigt dans mes plaies... et ne sois plus incrédule, mais fidèle ». L'Apôtre, vaincu par l'évidence, se prosterne aux pieds de JÉSUS, et s'écrie : « Mon Seigneur et mon DIEU ! — Parce que tu m'as vu, Thomas, tu as cru, lui répond sévèrement le Sauveur ; *bienheureux sont ceux qui croiront sans avoir vu !* »

Ces bienheureux, ce sont les Chrétiens fidèles qui adorent JÉSUS-CHRIST comme leur Seigneur et leur DIEU : dans le ciel, ils le verront face à face, et jouiront avec lui de son bonheur éternel.

Ceux qui ne veulent pas croire en JÉSUS-CHRIST sont des réprouvés : ils n'auront point de part au salut, et le désespoir éternel de l'enfer sera la juste punition de leur révolte.

Vous voyez, bons lecteurs, que l'existence de votre âme, que l'existence de DIEU, que la divinité de la religion chrétienne et de JÉSUS-CHRIST, son Chef et son Auteur, sont de bonnes grosses vérités démontrées par le simple bon sens, appuyées sur des raisonnements que tout le monde peut comprendre : des vérités évidentes, claires comme le jour. L'autorité divine de l'Église catholique est aussi une de ces grosses vérités-là.

Ce sont encore nos incrédules modernes qui le déclarent ; et Proudhon, le plus audacieux d'entre eux, répétait que, du moment que l'on croyait en DIEU, il était nécessaire de croire en JÉSUS-CHRIST, et de se soumettre à l'autorité de l'Église catholique !

« Venez jusqu'à moi, disait-il aux protestants et aux déistes, ou bien, à genoux aux pieds du Pape ! Il faut être logique avec soi-même ; et quand on adopte un principe, il faut savoir en tirer toutes les conséquences. »

Or, Proudhon disait : « DIEU, c'est le mal. La propriété, c'est le vol. Le gouvernement parfait, c'est l'anarchie ». Le bon sens se révoltait nécessairement contre ces folies, et il était impossible, absolument impossible à un honnête homme, même tout à fait incrédule, de se ranger du parti de cet énergumène.

Mais alors, c'est lui, Proudhon, qui se chargeait de prouver impitoyablement, la logique en main, que l'on ne pouvait pas, que l'on ne devait pas s'arrêter en route, et que, du moment que l'on ne voulait pas adopter ses doctrines, il fallait, bon gré, mal gré, arriver jusqu'à l'Église catholique, tomber et rester aux pieds du Pape, Vicaire du Christ, et Chef de l'Église.

Pour nous autres, qui avons le bonheur de croire en DIEU et en JÉSUS-CHRIST, il y a un moyen bien simple de distinguer entre les différentes *Églises* (ou *Sociétés religieuses*) qui se disent toutes la vraie Église de JÉSUS-CHRIST, celle qui seule a droit à notre obéissance et à notre amour : dans l'Évangile, nous lisons que Notre-Seigneur, après avoir entendu l'Apôtre saint Pierre lui dire devant tous les autres : « Vous êtes le Christ, Fils du DIEU vivant ! » lui adressa ces grandes paroles : « Tu es bienheureux Simon, fils de Jean, parce que c'est mon Père céleste qui te l'a révélé ; et moi je te dis que tu es PIERRE, et c'est sur cette pierre que j'élèverai mon Église ».

Voyez, JÉSUS parle de son Église : « J'élèverai *mon Église* ». Donc, il a une Église, c'est-à-dire qu'il a fondé sur la terre une Société religieuse formée de

tous ses disciples, et organisée d'une certaine manière. — Non seulement Jésus a une Église, mais il n'en a qu'une seule ; il ne dit pas : mes Églises, mais bien « *mon Église* ».

Parmi les différentes Églises qui se disent la vraie Église de JÉSUS-CHRIST, à quel signe *évident* les chrétiens reconnaîtront-ils cette seule Église véritable ? Eh ! mon DIEU ! c'est bien simple, et c'est Jésus lui-même qui nous l'apprend : « Tu es Pierre, dit-il, et c'est sur cette pierre que j'établirai mon Église ». Voilà le signe, voilà la marque certaine qui distingue la véritable Église de toutes les Églises fausses. La vraie Église de JÉSUS-CHRIST, c'est l'Église qui repose sur saint Pierre, c'est-à-dire sur le Pape, successeur de saint Pierre, héritier de son ministère et de son siège épiscopal, Chef de l'Église jusqu'à la fin du monde.

L'Église catholique, seule, de l'aveu de tous, repose sur saint Pierre, sur l'autorité du Pape ; seule, elle a le Pape pour Chef spirituel, pour Souverain Pontife, pour Docteur, pour Juge et pour Pasteur. Donc, seule entre toutes les sociétés chrétiennes qui se disent l'Église de JÉSUS-CHRIST, la sainte Église catholique, apostolique, romaine, d'après la parole même du Sauveur, est *évidemment* la seule véritable Église.

Depuis saint Pierre, les Papes, Évêques de Rome et successeurs du Prince des Apôtres, gouvernent l'Église au nom de JÉSUS-CHRIST ; il n'y a d'Évêques vraiment catholiques et de Pasteurs vraiment légitimes que ceux qui reconnaissent le Pape pour leur Chef, comme jadis les Apôtres reconnaissaient saint Pierre pour leur Chef unique, et, à ce titre, lui obéissaient en toutes choses. Et si un chrétien veut savoir s'il est, oui ou non, dans la vraie Église de JÉSUS-CHRIST, il n'a qu'à se poser cette simple

question : Suis-je dans l'Église qui obéit au Pape, dans l'Église du Pape ?

Les protestants nous appelaient autrefois *papistes*. Ils croyaient nous adresser une injure. Sans le vouloir, ils proclamaient notre premier titre de gloire : en nous appelant *papistes*, c'est-à-dire *disciples du Pape*, ils professaient ce que nous disions ici ; que ce qui distingue avant tout les catholiques, c'est leur dépendance du Pape. Nous sommes *papistes disciples du Pape*, comme nous sommes chrétiens disciples du Christ : nous sommes papistes, parce que nous sommes chrétiens catholiques.

Donc, il est très sûr et très certain que l'Église catholique est la vraie Église, et que tous les chrétiens sont obligés, s'ils veulent rester fidèles à JÉSUS-CHRIST et à DIEU, d'entrer et de demeurer dans l'Église catholique.

Il n'y a qu'une Église, parce qu'il n'y a qu'un Christ, qu'une foi, qu'un baptême ; et il n'y a qu'un Christ, qu'une Religion, parce qu'il n'y a qu'un DIEU. Un seul DIEU, une seule Église, tout cela se tient et ne fait qu'un.



QUESTIONS BRULANTES

Guerre à Dieu !
Guerre à son Christ !
Guerre à son Eglise !

N° 11

N° 11

I

Guerre à Dieu !

Guerre à son Christ !

Guerre à son Eglise !

La vraie Franc-Maçonnerie qui est occulte et toute secrète n'est plus celle des Loges, elle n'est plus même celle des hauts grades : elle est purement et simplement *la société secrète*.

Dans l'arrière-Loge, les Maçons jettent le masque ; ils dédaignent et repoussent le symbolisme à la fois ridicule et pervers des initiations premières ; ils vont droit au fait : *Guerre à DIEU, à son Christ et à son Eglise ! guerre aux rois et à toute puissance humaine qui n'est pas avec nous !* Telle est leur devise ; tel est leur cri de ralliement.

Là, plus de Grands-Orients, plus de Grands-Maitres, mais une unité effrayante, réalisée par un gouvernement occulte, aussi simple que savamment organisé. « Souvenez-vous, disait le scélérat Mazzini, souvenez-vous qu'une *association d'hommes libres et égaux* (toujours la même formule !), qui veulent changer la face d'un pays (il aurait pu dire : de tous les pays) doit avoir une organisation simple, claire et populaire. »

À la tête de toute cette armée ténébreuse, il y a un chef unique et inconnu, qui reste dans l'ombre et qui tient tous les *Ateliers* et toutes les Loges dans sa main ; chef mystérieux et terrible auquel sont liés, par un serment d'obéissance aveugle, tous les

Maçons de tous les rites et de tous les grades, qui ne connaissent même pas son nom, et qui, pour la plupart, ne veulent pas croire à son existence. Cet homme diabolique est plus puissant qu'aucun roi de ce monde. Au dernier siècle, ce fut pendant de longues années, un Allemand obscur, nommé Weishaupt.

Le patriarche des sociétés secrètes n'est connu que de quatre ou cinq adeptes choisis, qui le mettent en rapport chacun avec une *section* ou *vente* ou Loge (le nom importe peu), et les adeptes de cette section ignorent le rôle que le lieutenant du grand chef remplit parmi eux. Chacun des Maçons de la section la représente à son tour dans une section ou Vente inférieure, toujours à l'insu des adeptes réunis là; et ainsi de suite jusqu'aux Loges les plus insignifiantes de la Maçonnerie extérieure, jusqu'aux assemblées maçonniques en apparence les plus étrangères aux complots des sociétés secrètes.

Dans cette hiérarchie *sous-maçonnique*, chacun est conduit sans savoir par qui, et exécute des ordres dont il ignore et l'origine et le but réel. C'est la vraie société secrète, pour ceux-là mêmes qui en font partie. Il y a une soixantaine d'années, la police romaine fut sur le point d'atteindre le chef même de la grande conspiration : le Cardinal Bernetti, Secrétaire d'Etat de Léon XII, parvint à saisir une partie de la correspondance intime des chefs de la *Vente suprême*, c'est-à-dire de cette première Loge maçonnique que dirige immédiatement le grand chef. Un de ces scélérats était attaché à la personne du prince de Metternich, premier ministre de l'empereur d'Autriche, qui avait en lui toute confiance. Son nom de guerre était *Nubius*. Un autre était un juif qui avait pris pour nom de guerre le nom de *Petit-Tigre*. La correspondance d'un troisième dénotait un riche propriétaire italien. A cette époque, le centre du grand complot était en Italie.

Pour distinguer la Franc-Maçonnerie occulte, on l'appela *Charbonnerie*. Comme la Franc-Maçonnerie, la Charbonnerie est une et universelle; elle est « la partie militante de la Franc-Maçonnerie ». On ignore le nombre de ses adeptes.

Le Fr. Louis Blanc admirait, en la constatant officiellement, l'organisation de la Charbonnerie; c'est, disait-il, « quelque chose de puissant et de merveilleux... » Il fut convenu qu'autour d'une association mère (quelle mère, grand DIEU!), appelée la *Haute-Vente*, on formerait, sous le nom de *Ventes centrales*, d'autres associations, au-dessous desquelles agiraient des *Ventes particulières* (le mot *Vente* veut dire réunion). On fixa le nombre des membres à vingt par association, pour échapper au Code pénal. La *Haute-Vente* se recrutait elle-même.

« Pour former les *Ventes centrales*, on adopta le mode suivant : deux membres de la *Haute-Vente* s'adjoignaient un tiers sans lui faire confiance de leur qualité, et ils le nommaient *Président* de la *Vente* future en y prenant eux-mêmes l'un le titre de *Député*, l'autre celui de *Censeur*. La mission du *Député* était de correspondre avec l'association supérieure, et celle du *Censeur* de contrôler la marche de l'association secondaire, la *Haute-Vente* devenait par ce moyen comme le cerveau de chacune des *Ventes* qu'elle créait, tout en restant vis-à-vis d'elle maîtresse de son secret et de ses actes... Il y avait dans cette combinaison une admirable élasticité (celle du serpent). Bientôt les *Ventes* se multiplièrent à l'infini. »

Le Fr. Louis Blanc ajoutait avec la naïveté d'un enfant terrible : « On avait prévu l'impossibilité de déjouer complètement les efforts de la police¹ : pour en diminuer l'importance, on convint que les *Ventes* agiraient en commun, sans cependant se connaître les unes les autres, et de manière que la police ne pût qu'en pénétrant dans la *Haute-Vente* saisir tout l'ensemble de l'organisation. Il fut conséquemment interdit à tout *Charbonnier* appartenant à une *Vente* de chercher à s'introduire dans une autre. Cette interdiction était sanctionnée par la peine de mort.

1. Pour y mieux réussir, et pour attirer les militaires, la secte avait joint à l'organisation commune des *Ventes* une organisation militaire, ou plutôt des dénominations militaires : *Légions*, *Cohortes*, *Centuries*, *Manipules*; et, selon les besoins du moment, elle présentait tantôt une face, tantôt l'autre.

« Les devoirs du *Charbonnier* étaient d'avoir un fusil et cinquante cartouches (précaution éminemment philanthropique), d'être prêt à *se dévouer* (on sait ce que cela veut dire), d'obéir *aveuglément* aux ordres des chefs inconnus¹. » — Cette organisation redoutable, éventée par le Fr. Louis Blanc, avait été combinée dans la *Loge des Amis de la vérité*.

Ainsi, derrière la Loge est l'arrière-Loge; derrière le Franc-Maçon Apprenti, Compagnon, Maître, et même derrière les Francs-Maçons des hauts grades se cache le Franc-Maçon *Charbonnier*, l'homme de la société secrète et des *Ventes*. Les Loges que la Franc-Maçonnerie affirme cachent à tous les regards les arrière-Loges, les grades cachent les arrière-grades, la doctrine avouée cache la doctrine mystérieuse, les rites et les cérémonies grotesques cachent les trames occultes; les secrets ridicules n'ont été imaginés que pour mieux cacher le vrai secret; en un mot la Maçonnerie publique cache la Maçonnerie secrète.

Il y a union intime, mais occulte, entre la Franc-Maçonnerie et la Charbonnerie; l'une est le corps, l'autre est l'âme; l'une est l'armée des soldats, l'autre l'armée des chefs, l'une est menée, l'autre mène.

Telle est l'innocente Franc-Maçonnerie qui se prétend calomniée par l'Eglise.

1. *Histoire de dix ans*, tome I^{er}.

II

A quels affreux excès se portent les Maçons des arrière-loges

Bon nombre de ces sectaires ne reculent ni devant le sacrilège, ni devant l'assassinat. A Rome, durant les troubles de 1848, on découvrit plusieurs réunions nocturnes, une entre autres au faubourg du *Trans-tévère*, où les adeptes, hommes et femmes, se réunissaient pour célébrer ce qu'ils appelaient « la messe du diable ». Sur un autel orné de six cierges noirs, on déposait un ciboire; chacun, après avoir craché sur le crucifix et l'avoir foulé aux pieds, apportait et mettait dans le ciboire une hostie consacrée, qu'il avait été recevoir le matin dans quelque église, ou bien qu'il avait achetée de quelque méchante vieille pauvre à prix d'argent, comme Judas. Puis commençait je ne sais quelle cérémonie diabolique, qui se terminait par un ordre donné à tous de firer le poignard, de monter à l'autel et de frapper le Saint-Sacrement à coups redoublés. La messe finie, on éteignait toutes les lumières...

D'Italie, ces pratiques sacrilèges se sont infiltrées chez nous; et tout récemment on a découvert l'existence d'une sorte de sous-Franc-Maçonnerie, déjà tout organisée, dans le but exclusif de s'entendre sur les moyens de détruire la foi plus efficacement et plus sûrement. La secte est divisée en petites sections de douze à quinze membres chacune, pas davantage, de peur d'éveiller l'attention. Elle se recrute parmi les gens lettrés, ou du moins parmi les personnes qui par leur position, leurs talents ou leur fortune, exercent autour d'elles quelque influence. Les chefs de section ne résident point aux lieux des réunions, mais à Paris, qui est leur centre d'action. Chose horrible! chaque adepte, pour être agrégé, doit apporter, le jour de son initiation, le Très-Saint-Sacrement de l'autel et le culer aux pieds, en présence des Frères! On m'a assuré que

cette secte infernale existe déjà dans la plupart des grandes villes de France. On m'a nommé, comme renseignement absolument certain, Paris, Marseille, Aix, Avignon, Lyon, Châlons-sur-Marne, Laval.

On m'a également affirmé, comme la tenant d'un témoin auriculaire, prêtre vénérable on ne peut plus digne de foi, la réalité du fait suivant, qui n'est du reste que la répétition de crimes de même nature, accomplis fréquemment en Italie, depuis une vingtaine d'années.

Un jeune homme s'était fait initier à la Franc-Maçonnerie. Il paraît qu'il fut bientôt trouvé *mur* pour les grandes choses. De la Loge il passa à l'arrière-Loge, et un beau jour il fut désigné pour faire disparaître une victime de la secte. Il fut obligé de la poursuivre partout, et ne put l'atteindre qu'en Amérique. Il revint en France bourrelé de remords, à moitié décidé à ne plus prendre part aux *travaux* de la Maçonnerie secrète. Mais bientôt un nouvel ordre lui fut intimé : il fallait un second meurtre, une seconde vengeance. Cette fois, son cœur se révolta, et il résolut d'échapper par la fuite à cette tyrannie du poignard.

Il quitta donc furtivement Paris pour se rendre *incognito* en Algérie. A peine arrivé à Marseille, il reçoit à l'hôtel où il était descendu un billet *fraternel* ainsi conçu : « Nous savons ton projet ; tu ne nous échapperas point. L'obéissance ou la mort. » Epouvanté, il rebrousse chemin et s'arrête à Lyon, dans une auberge obscure. Une demi-heure après, un inconnu apporte pour lui un billet à peu près conçu dans les mêmes termes : « Tu obéiras, ou tu mourras ! »

Il quitte aussitôt l'auberge et la ville, et l'âme pénétrée de repentir non moins que de terreur, il va par des chemins détournés chercher un abri au monastère de la Trappe des Dombes, près Belley. Le lendemain de son arrivée, même avertissement, même menace : « Nous te suivons ; en vain tu cherches à nous échapper. »

Enfin, éperdu, hors de lui-même, et sachant par expérience que la secte ne pardonne jamais, il alla, d'après le conseil d'un des Pères de la Trappe,

consulter le prêtre qui a raconté tout ceci et qui a trouvé moyen, en le confiant à d'intrépides missionnaires, de dépister les terribles limiers attachés à sa poursuite.

Ce fait effrayant n'est que la réalisation littérale des instructions précises qui régissent aujourd'hui la secte. Voici quelques-uns des articles de cette constitution occulte, rédigée par Mazzini :

« Art. XXX. Ceux qui n'obéiront point aux ordres de la Société secrète ou qui en dévoileraient les mystères, seront poignardés sans rémission. Même châtiment pour les traîtres.

« Art. XXXI. Le tribunal secret prononcera la sentence, et désignera un ou deux afiliés pour son exécution immédiate.

« Art. XXXII. Quiconque refusera d'exécuter l'arrêt, sera censé parjure et, comme tel, tué sur-le-champ.

« Art. XXXIII. Si le coupable s'échappe, il sera poursuivi sans relâche, en tout lieu ; et il devra être frappé par une main invisible, fût-il sur le sein de sa mère ou dans le tabernacle du Christ ! »

Après cela, allez donc vous faire Franc-Maçon !



QUESTIONS BRULANTES

Ne nous
trompons-nous pas
en écoutant
le Pape
et les Evêques ?

N° 12

N° 12.

I

**Ne nous trompons-nous pas
en écoutant le Pape et les Évêques,
Pasteurs de l'Église catholique?**

Il est absolument certain que nous ne pouvons pas nous tromper en obéissant au pape et aux Évêques catholiques, parce qu'en leur obéissant, c'est à JÉSUS-CHRIST lui-même que nous obéissons, et que, obéir à JÉSUS-CHRIST c'est obéir à DIEU même.

Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, en envoyant aux hommes, pour leur prêcher la Religion, le premier Pape et les premiers Évêques, leur a dit ces paroles solennelles : « Recevez le Saint-Esprit. De même
« que mon Père m'a envoyé, moi je vous envoie.
« Allez donc, enseignez tous les peuples et baptisez-
« les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.
« Prêchez l'Évangile à toute créature : celui qui vous
« croira sera sauvé ; celui qui ne vous croira pas
« sera condamné. Celui qui vous écoute, m'écoute ;
« celui qui vous méprise, me méprise. Et voici que
« moi-même, je suis avec vous tous les jours jusqu'à
« la fin du monde ».

Il avait dit en outre à Saint Pierre, au premier Pape : C'est à toi que je donnerai les clefs du royaume des cieux : tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux ».

Ces paroles du Fils de DIEU n'ont pas besoin d'explication. Elles montrent clairement que l'autorité du Pape et des Évêques, successeurs de Saint Pierre et des Apôtres, est l'autorité même de JÉSUS-CHRIST, et que lorsque le Pape enseigne, commande ou condamne, c'est JÉSUS-CHRIST, c'est DIEU lui-même qui, par la bouche de son représentant ici-bas, enseigne, commande, condamne. Toujours assisté de DIEU, quand il parle à l'Église, le Pape ne peut pas se tromper ni par conséquent nous tromper : sa parole, son autorité, c'est la parole infallible, l'autorité suprême du Seigneur JÉSUS. Personne sur la terre, entendez-vous bien cela, personne n'a le droit de dire au Pape : « Vous vous trompez ; je n'obéirai pas. »

L'obéissance aux Pasteurs de l'Église et principalement au souverain Pasteur, telle est donc, pour toute créature humaine, le moyen très simple et très facile de savoir au juste ce qu'il faut croire, ce qu'il faut faire, ce qu'il faut éviter, pour être disciple de JÉSUS-CHRIST.

Il suffit d'écouter son curé, lequel est l'envoyé de l'Évêque, lequel est à son tour le représentant du Pape, représentant de DIEU. Par cette union de foi, d'enseignements et de parfaite obéissance entre nos prêtres, nos Évêques et le Pape, chaque chrétien se trouve uni à JÉSUS-CHRIST, comme le fruit d'un arbre est uni à la racine par le tronc, par les grosses branches et par les branches secondaires auxquelles il est attaché. L'Église catholique est comme le grand arbre du bon DIEU, qui porte tous les élus.

Il n'est pas besoin d'être savant, ni même de savoir lire pour être chrétien : il suffit d'être obéissant, d'avoir un cœur humble, sincère et fidèle. Or, cette bonne disposition est à la portée de tout le monde

chacun de nous peut l'avoir, s'il le veut ; ceux qui l'ont, DIEU les bénit et les comble de ses grâces ; ceux qui ne l'ont pas, DIEU les rejette comme des rebelles et des orgueilleux qu'ils sont. Ce sont des branches détachées du tronc, des rameaux desséchés et morts. Tels sont les pauvres protestants, et spécialement leurs ministres.

Rien n'est plus doux et plus simple que d'obéir : c'est la désobéissance qui a perdu les mauvais anges et tous les hérétiques ; c'est l'obéissance qui sauve tous les fidèles et qui leur ouvre la porte du Paradis.

Accessible à tous, aux pauvres comme aux riches, aux ignorants comme aux savants, la religion chrétienne, que l'Église catholique apporte au monde, est ainsi la religion populaire, la religion de ceux que DIEU aime de préférence : les petits, les pauvres les faibles. Si tous doivent l'aimer et la pratiquer avec reconnaissance, les ouvriers et les pauvres gens du peuple le doivent faire avec plus de gratitude encore que les autres. L'Église catholique est, en effet, la mère des peuples, la protectrice de tout ce qui souffre sur la terre : un pauvre qui insulte l'Église, c'est un fils qui insulte sa mère.

II

S'il est bien sûr qu'il ne suffit pas d'être honnête homme, mais qu'il est absolument nécessaire de pratiquer la Religion.

La religion catholique, que nous enseigne l'Église, c'est la loi de DIEU, enseignée aux hommes par les ministres de DIEU. Est-on libre. dites-moi. d'obéir

aux lois civiles ? Évidemment *il faut* y obéir, sous peine d'amende ou de prison. Si cela est vrai pour les lois humaines, que sera-ce pour les lois divines, pour les lois religieuses que DIEU nous impose par son Église ?

En matière de religion, comme en matière de propriété, on ne peut pas faire tout ce que l'on veut ; de même qu'il y a des lois obligatoires qui disent nettement ce qu'un propriétaire, ce qu'un fermier, ce qu'un commerçant, etc., *doit* faire et ne pas faire ; de même il y a des lois obligatoires qui nous apprennent très positivement ce que nous devons faire et éviter en matière de conscience. La justice divine, dont la justice humaine n'est qu'une imitation, est là, qui attend les violateurs des lois divines, pour les punir exactement, soit en ce monde par des peines et des afflictions, soit dans l'autre monde par les terribles expiations du purgatoire, ou par le feu éternel de l'enfer, bien plus terrible encore.

Ces lois de la conscience, auxquelles nous sommes absolument obligés de nous soumettre, ce sont les commandements de DIEU, les commandements de l'Église, et la pratique des vertus chrétiennes : l'humilité, la charité, la douceur, la miséricorde, le pardon des injures, la chasteté, la pénitence, le travail, l'amour de DIEU, la piété envers la Sainte Vierge.

C'est la pratique de nos devoirs chrétiens : les prières de chaque jour, la sanctification de nos dimanches, l'observation des abstinences et des jeûnes de l'Église quand la santé ou le travail n'empêchent pas de s'y conformer ; c'est la fréquentation des sacrements, au moins une fois par an, à Pâques, et plus souvent si on le peut ; en un mot, c'est l'obéis-

sance à tout ce que les Pasteurs de l'Église nous commandent de la part du bon DIEU. Il ne suffit donc pas d'être honnête homme selon le monde, c'est-à-dire de mener vis-à-vis des autres une vie honorable ; il faut sans doute être honnête homme de la sorte ; mais, en outre, il faut être bon chrétien, bon catholique ; il faut pratiquer sérieusement sa religion, prier et adorer DIEU chaque jour, aller à la messe et aux offices le dimanche, sanctifier le jour du Seigneur, écouter et respecter le prêtre, se confesser et communier de temps en temps, faire le bien autant qu'on le peut, donner à tous de saints exemples, souffrir patiemment les peines de la vie pour l'amour de JÉSUS-CHRIST, enfin vivre pour le bon DIEU. Tout cela est obligatoire : ce ne sont pas de simples conseils, mais des lois, des commandements proprement dits.

Les honnêtes gens selon le monde manquent au premier, au plus grave de tous leurs devoirs : à leurs devoirs envers DIEU et envers son Église. En pratique, ce sont des apostats, c'est-à-dire des hommes qui vivent sans religion, comme s'ils n'étaient pas baptisés, comme s'ils n'étaient pas enfants de l'Église, comme si JÉSUS-CHRIST n'était pas leur Rédempteur et leur Maître, comme s'il n'y avait ni DIEU, ni jugement, ni éternité, ni ciel, ni enfer. Cette indifférence est plus qu'un péché, c'est un crime, et un crime d'autant plus dangereux, que ceux qui s'en rendent coupables finissent peu à peu par si bien s'engourdir, par s'abrutir si complètement, qu'ils ne s'aperçoivent même plus qu'ils font mal, et qu'ils en viennent souvent jusqu'à perdre la foi.

Tous, qui que nous soyons, pauvres et riches, jeunes et vieux, nous sommes créés et mis au

monde non pour gagner de l'argent, non pour nous amuser, non pour nous reposer après avoir fait fortune, mais principalement et *avant tout* pour servir DIEU, pratiquer sa loi, être de bons chrétiens, bien vivre et bien mourir, et parvenir ainsi au bonheur éternel du Paradis.

Ceux qui ne vivent pas de la sorte sont de triples fous et de grands coupables : les chrétiens seuls sont les vrais *honnêtes gens*, c'est-à-dire les hommes qui mènent vraiment une vie bonne et honorable, et qui remplissent dignement tous leurs devoirs envers DIEU, envers leur prochain et envers eux-mêmes.

Que DIEU vous bénisse, mon cher lecteur, et vous accorde la grâce de bien comprendre et de bien pratiquer tout ce que ie viens de vous dire.





QUESTIONS BRULANTES

Mgr de SÉGUR

**On ne parle plus
que du Pape!
Qu'est-ce donc
que le Pape ?**



N^o 13

TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-ÉDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS

N° 13.

1

On ne parle plus que du Pape.**Qu'est-ce donc que le Pape ?**

Le Pape est le Chef de la religion chrétienne.

La religion n'a qu'un chef qui est JÉSUS-CHRIST dans les cieux; mais sur la terre ce divin chef a un représentant visible, un Vicaire, un dépositaire de sa toute-puissance spirituelle; ce Vicaire du Christ, ce représentant de DIEU; ce Grand-Prêtre de la religion chrétienne, c'est le Pape, Evêque de Rome, et successeur de saint Pierre.

L'Eglise est l'armée de DIEU, qui, sur la terre, marche à la conquête du Paradis. De même que dans la glorieuse campagne de Crimée, notre armée, commandée par un général en chef, avait cependant pour chef véritable l'Empereur Napoléon, éloigné d'elle, de même les chrétiens, gouvernés spirituellement ici-bas par le Pape, enseignés et jugés par lui, n'obéissent cependant qu'à JÉSUS-CHRIST, qu'à DIEU seul. L'autorité du Pape, c'est l'autorité du Christ; son infailibilité doctrinale est l'infailibilité divine de JÉSUS-CHRIST, et lorsque nous nous agenouillons en présence du Pape pour recevoir ses bénédictions et lui témoigner nos respects religieux, ce n'est pas devant un homme, mais devant JÉSUS-CHRIST lui-même que nous nous prosternons.

Il serait trop long d'exposer ici tous les attributs de la puissance pontificale; il suffira de dire qu'elle

est suprême et absolue en matière religieuse, et qu'il est défendu, de droit divin, à toute créature humaine de s'y soustraire.

Tout ce qui touche le Pape touche directement tous les chrétiens, tous les catholiques ; il ne faut donc point s'étonner que dans la crise actuelle les chrétiens se préoccupent vivement et parlent beaucoup du Pape.

II

L'Évangile parle-t-il du Pape ?

L'Évangile ne prononce pas le nom de la Sainte Trinité, bien qu'il parle souvent et fort souvent de la Trinité. Il ne prononce pas non plus le nom du Pape, bien qu'à plusieurs reprises il parle de son autorité et de sa mission divine.

Qui ne connaît le célèbre passage de l'Évangile de saint Matthieu, en son xvi^e chapitre, où Jésus-Christ constitue l'Apôtre saint Pierre chef de l'Église et fondement de la société chrétienne ? « Et moi, je
« te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre j'élè-
« verai mon Église, et les puissances de l'enfer ne
« prévaudront jamais contre elle ; c'est à toi que je
« donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout
« ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les
« cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera
« délié dans les cieux. »

Cette promesse n'a pas besoin de commentaires ; elle est confirmée par le Sauveur peu de jours avant son Ascension, par ces paroles, non moins claires, de l'évangile de saint Jean : « Sois le Pasteur de mes agneaux ; sois le Pasteur de mes brebis. »

L'Apôtre saint Pierre a donc été choisi par JÉSUS-CHRIST pour être la pierre fondamentale de l'Eglise, le Pasteur des fidèles et des Evêques, le Chef spirituel du peuple chrétien et le Dépositaire suprême de la toute-puissance de DIEU. On ne peut rejeter l'autorité de saint Pierre sans rejeter l'Evangile. Or, notez-le bien, saint Pierre c'est le Pape. Comme homme, saint Pierre est mort ; comme Pape, il vit toujours, dans la personne des Evêques de Rome, ses successeurs.

III

Y aura-t-il des Papes jusqu'à la fin du monde ?

Oui, jusqu'à la fin du monde, et voici pourquoi : Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST en envoyant son Eglise prêcher l'Evangile à tous les peuples, lui déclara solennellement « qu'il serait avec elle *jusqu'à la fin du monde* ». Il l'a promis, Lui, dont les paroles ne passent point. L'Eglise catholique, l'Eglise de saint Pierre et des Apôtres durera donc autant que le monde ; et comme le Pape est le chef de l'Eglise, le Pape durera autant qu'elle. Le Pape est aussi essentiel à la vie de l'Eglise, que la tête est essentielle à la vie du corps. Plus de Pape, plus d'Eglise ; plus d'Eglise, plus de religion ; plus de religion, plus de société humaine. Tout cela se tient ; DIEU l'a ainsi réglé.

Donc, il y aura des Papes jusqu'à la fin du monde, jusqu'à l'Antéchrist. Pie X mourra, mais le Pape ne mourra pas.

Rien n'est démocratique et populaire comme l'Eglise. Tous les citoyens de cette grande et divine monarchie peuvent être appelés à la gouverner.

Tout homme, tout chrétien, quelque basse que soit son extraction, et quelque pauvre que soit sa naissance, peut devenir non seulement prêtre, mais Evêque, mais Archevêque, mais Cardinal, mais Pape.

Et cela n'est pas seulement une belle théorie, c'est un fait glorieux pour la religion, et fréquemment enregistré par l'histoire. Sur nos deux cent soixante Papes, plus de cent sont sortis des rangs du peuple, et un petit nombre seulement appartenait aux classes élevées de la société. De même que Pie X, glorieusement régnant, est de très modeste origine, de même Grégoire XVI, prédécesseur de Pie IX, était de famille pauvre; le grand Sixte-Quint avait, dans son enfance, gardé les troupeaux; Célestin V était un humble Religieux, et tant d'autres semblables en cela au premier Pape, le pêcheur de Galilée.

Plus des trois quarts de nos Evêques appartiennent, par leur naissance, à la plus modeste bourgeoisie, et plusieurs à la classe du pauvre peuple. Un de nos Cardinaux-Archevêques les plus distingués aimait à parler de son village et du moulin dans lequel il a servi jusqu'à l'âge de vingtans. Il en est de même de plusieurs de nos Prélats, que l'orgueil et l'ignorance accusent si injustement de fierté.

IV

Tout le monde peut-il devenir Pape?

Rien ne ressemble moins à une *caste* que le sacerdoce catholique; rien n'est plus mêlé aux rangs du peuple chrétien que les prêtres, les Evêques et les Papes. DIEU, qui aime les pauvres et ne fait point acception des personnes, met à la portée de tous ses

fidèles les charges les plus éminentes de son Eglise. Je le répète, tout le monde peut devenir Pape, excepté les femmes. La fable ridicule de la prétendue Papesse Jeanne, accréditée jadis par les historiens protestants, est maintenant rejetée des protestants eux-mêmes. Il n'y a de *Papesses* qu'en Angleterre. On avait, par dérision, donné ce surnom au pape Jean VIII, à cause de sa faiblesse ; et les écrivains pervers ont pris au sérieux cette mauvaise plaisanterie, et s'en sont fait une arme contre l'Eglise et la Papauté.

V

**Pourquoi le Pape est-il roi temporel
puisque'il est le Vicaire de Jésus-Christ
qui a dit :**

« Mon royaume n'est pas de ce monde » ?

Notre-Seigneur a dit en effet : « Mon royaume n'est pas de ce monde » ; mais, de grâce, pas de jeux de mots. Il s'agit ici de choses sérieuses.

Traduite en notre langue, cette parole de l'Evangile prête à un double sens, et presque toujours on la prend dans le sens qu'il ne faut pas. JÉSUS a dit : *Regnum meum non est DE HOC MUNDO*, ce qui veut dire en bon français : Mon royaume n'est pas d'ici, ne vient pas de ce monde, mais du ciel ; et toi, Pilate, qui m'interroges, tu te méprends en croyant que ma royauté ressemble à celle de César. — Mon royaume est céleste, et ma royauté divine. — Où voit-on que Notre-Seigneur dise : Mon royaume n'est pas

sur la terre? Ce royaume qui est son Eglise est sur la terre, tout en ayant une origine et une fin célestes ; sa royauté, qu'il a laissée à son Vicaire, n'est pas de ce monde, mais elle est en ce monde. Il ne s'agit pas ici de pouvoir temporel, et cette objection, aussi dévote qu'évangélique, tombe d'elle-même devant les premiers éléments de la grammaire latine. De ce que Notre-Seigneur affirme que son royaume vient de DIEU, s'ensuit-il que ce royaume ne puisse en ce monde être garanti par un pouvoir temporel? S'il ne l'a pas ordonné, il est loin de l'avoir défendu.

Le pouvoir temporel du Pape ne se confond pas plus avec la royauté spirituelle, que le vêtement avec la personne qu'il recouvre et garantit.

Si les Papes ont reçu dès les premiers siècles une puissance temporelle, ce n'a été que par nécessité et parce que le libre exercice de leur ministère pontifical exigeait cette garantie d'indépendance. A tous propos, on les violentait : un Etat temporel leur a été donné comme armure défensive.

Les Papes ne sont donc souverains temporels que pour pouvoir être plus librement et plus complètement pontifes. Il n'y a pas là confusion, mais union des deux puissances. La principale est certes la puissance spirituelle ; la temporelle n'est que l'accessoire, mais l'accessoire nécessaire, comme le vêtement est l'indispensable accessoire du corps.



Mgr DE SÉGUR

QUESTIONS BRULANTES

Peut-on être
bon Catholique
sans
toujours écouter
le Pape ?



N° 14

TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-ÉDITEURS
28. RUE D'ASSAS. PARIS

Peut-on être bon catholique sans toujours écouter le Pape ?

La question est de savoir ce que c'est qu'un bon catholique.

Pour être *bon catholique*, il ne suffit pas d'avoir des sentiments religieux, de respecter *en gros* la religion, et même d'en pratiquer les observances extérieures ; il faut de plus avoir l'esprit chrétien, l'esprit catholique, l'esprit de soumission à l'autorité divine du Souverain Pontife et des Evêques.

Notre-Seigneur, en donnant à saint Pierre et aux Apôtres leur mission, leur a dit : « Celui qui vous écoute, m'écoute ; celui qui vous méprise, me méprise. » On ne peut être chrétien en méprisant JÉSUS-CHRIST ; et mépriser les Pasteurs de l'Église, ne pas tenir compte de leurs enseignements, de leurs décisions, de leurs sentences, ce n'est pas mépriser une autorité humaine, mais l'autorité divine de JÉSUS-CHRIST.

Or, l'Église, réunie en Concile général et infailliblement assistée du Saint-Esprit a décidé, à deux reprises, que ses biens étaient des biens sacrés, et comme tels, les a protégés contre l'usurpation en fulminant l'*excommunication* contre tout chrétien, prince ou autre, qui oserait y porter atteinte, directement ou indirectement.

Cette conduite de l'Église catholique au Concile de Trente vous montre assez quelle doit être la règle de nos jugements sur cette grave question si vivement discutée en ces temps-ci. Il y a là de quoi réfléchir. C'est une obligation de conscience qui, pour n'être pas un article de foi, n'exige pas moins de tous les catholiques obéissance, et obéissance pratique.

II

Est-ce donc chose si terrible que l'excommunication ?

Terrible, en effet. L'excommunication est la sentence par laquelle l'Eglise catholique retranche de son sein ceux de ses membres qu'elle répute indignes.

Sans vouloir faire ici un cours de théologie, je me contenterai de rappeler qu'il y a deux sortes d'excommunications : l'une dans laquelle le coupable n'est pas désigné par son nom ; l'autre nominale, où il est nommé en toutes lettres.

Toutes deux privent l'excommunié de la participation aux sacrements, aux prières et à la vie de la société chrétienne ; mais les effets extérieurs de l'excommunication nominale sont beaucoup plus terribles. Quand un grand coupable a le malheur d'être frappé de cette sentence, il n'a plus le droit de mettre les pieds dans une église ; et s'il vient à violer cette défense, le temple, souillé par sa présence, est par là-même interdit, de telle sorte qu'on n'y peut plus célébrer le culte divin, tant que l'Évêque n'y a pas accompli les cérémonies de la réconciliation. En outre, l'excommunié est privé de la sépulture chrétienne, et enterré comme un païen, et après sa mort il est défendu de prononcer son nom dans les prières publiques de la liturgie. — Combien de grands coupables auraient, dans ces dernières années, mérité l'excommunication nominale ! Si le Saint-Siège ne leur a pas infligé cette très juste flétrissure publique, ce n'a été que par égard pour le clergé et le peuple fidèle qui auraient pu en souffrir beaucoup. Devant DIEU et dans leur conscience, ils n'en sont pas moins frappés d'anathème.

Les prêtres n'ont pas le droit d'absoudre de l'excommunication ; elle ne peut être levée que par le

Souverain Pontife ou par celui à qui il délègue spécialement ce pouvoir.

Pour quiconque conserve en son cœur un reste de foi, est-il, je le demande, quelque chose de plus redoutable que l'excommunication, nominale ou non ?

Non, certes, les choses spirituelles ne peuvent être mises aux ordres des temporelles, et l'Eglise n'a jamais excommunié pour un intérêt purement humain.

Si l'Eglise excommunie tous les violateurs de l'intégrité de son domaine, c'est parce qu'elle juge que cette violation porte une atteinte directe à son indépendance religieuse, ce qui est un intérêt *tout spirituel*.

La *pieuse* sollicitude que les francs-maçons témoignent pour les intérêts catholiques est très touchante, et le Pape, ainsi que les Evêques, devraient en être profondément émus.

Cette piété ressemble aux soins charitables du larron qui dépouillait un pauvre voyageur de son manteau, de ses habits et de sa bourse, ne lui laissant que sa chemise, et lui disant avec douceur : « Marchez, maintenant, mon bon ami, et courez tout à votre aise ; vous voici débarrassé de ce qui gênait vos allures. »

Que l'Eglise serait donc « libre » si elle n'avait plus rien de tous ses biens ! Oui, on le voit, elle est libre comme l'oiseau plumé, libre de mourir de faim, ou d'être croquée par le premier chat venu.

Sous la peau du mouton, Pie X voit briller l'œil et la dent du loup révolutionnaire qui a déjà envahi son bercail après avoir ravagé et ensanglanté toutes les contrées de l'Europe. Il sait ce qu'il doit penser de cette douceur et de cette piété, et il nous crie à tous, ce que jadis le divin Maître disait aux Apôtres : « Prenez garde de vous laisser séduire. *Videte ne qui vos seducat.* »

Ne trouvez-vous pas tout naturel alors que l'Eglise menace de ses anathèmes quiconque essaye d'ébranler une pareille institution ?

Pour continuer notre comparaison du corps et de l'habit, que diriez-vous, je vous prie, si quelqu'un

frappant le manteau que vous portez, et qui n'est pas vous-même, trouvait mauvais que vous vous défendissiez énergiquement?

III

On dit que ce sont les ultramontains fanatiques qui défendent le temporel du Pape et les biens de l'Eglise, mais que les Catholiques vraiment éclairés en désirent la suppression.

Ces catholiques éclairés-là sont les paroissiens du « bon curé » de Béranger, qui est tout, hormis bon curé.

S'il pouvait rester un doute dans l'esprit d'un catholique sur la nécessité du temporel du Pape, ce doute ne serait-il pas résolu, et résolu mille fois, par cette simple considération que tous les incrédules, tous les impies, tous les socialistes, tous les hérétiques, en un mot tous les ennemis avoués de l'Eglise s'unissent pour attaquer ce pouvoir? Aussi les Evêques, qui sont les représentants-nés du catholicisme, sont-ils tous unanimes sur cette question. Devant un tel accord, quel est le catholique qui ne craindrait pas de faire bande à part?

Fanatiques, ultramontains, obscurantistes, jésuites, cléricaux, etc., ce sont là de grands mots dont se paye le vulgaire, mais qui, dans la bouche des ennemis de l'Eglise, signifient tout simplement : les Chrétiens.

Nous sommes catholiques, c'est-à-dire enfants de l'Eglise, fils spirituels du Pape; quand on attaque notre père, tous nous nous serrons autour de lui.

et nous sommes prêts à mourir pour le défendre. Que l'on appelle ceux-là ultramontains, soit : nous sommes tous ultramontains. Archevêques, Evêques, prêtres, laïcs, nous aimons le Pape, qui est *ultramontain*, c'est-à-dire à Rome, au delà des monts, *ultra montes*, mais qui, pour nous, catholiques français, n'est pas un *souverain étranger*. Le Pape étant le Chef de la Catholicité, n'est *souverain étranger* nulle part. Il est Italien en Italie, Anglais en Angleterre, Allemand en Allemagne, Français en France, etc.

Le fanatisme intolérant et aveugle n'existe que chez nos ennemis, et c'est une de leurs tactiques les plus communes, que de nous charger des excès dont ils se rendent coupables eux-mêmes.

IV

Les catholiques, en défendant le temporel du Pape et les biens de l'Église, font-ils de la politique ?

Non pas ; ils défendent un intérêt religieux.

Il y a, je le sais, des hommes politiques qui sont heureux de couvrir, comme on dit, du manteau sacré de la religion, leurs passions politiques ; ceux-là font de la politique en paraissant traiter des questions religieuses. Mais il n'en est pas ainsi de l'Épiscopat catholique, du clergé et des fidèles, qui, dans le monde entier, se lèvent et se lèveront toujours comme un seul homme pour défendre l'Église et sa liberté.

Les mauvais journaux voudraient, sur ce point, donner le change à l'opinion publique ; mais nous savons que penser, et il ne faut pas beaucoup d'esprit pour comprendre que, derrière cette question toute politique en apparence, se cache la grande et imposante question de l'indépendance religieuse de l'Église catholique et de son Chef.

La religion, il est vrai, touche ici aux choses politiques, mais elle n'y touche qu'au point de vue de la foi, de la conscience, des droits catholiques et des intérêts du monde chrétien. La religion touche à toutes les choses humaines par ce côté, et c'est tout simple, puisque tout dépend de DIEU, et que l'Eglise a pour mission de faire connaître aux hommes la volonté de DIEU. Dans tous les siècles, et sans sortir de sa sphère, l'Eglise a, exercé ce droit qui, pour elle, est un devoir, DIEU veut que les puissances de ce monde respectent le Pape et tous ses droits; quiconque touche au Pape est perdu.

C'est donc à tort que l'on reproche à nos Evêques et à nos prêtres, de s'occuper de ce qui ne les regarde pas, quand ils défendent, avec le Pape, la sainte cause de la liberté catholique.

V

Ce que c'est qu'aimer et respecter le Pape.

C'est avant tout lui obéir et demeurer fidèle à la sainte Eglise. Comme Notre-Seigneur, le Pape peut dire : « *Celui qui m'aime, observe mes lois* ».

Aimer et respecter le Pape, c'est croire d'une très ferme et très pure foi tout ce que l'Eglise enseigne, et particulièrement ce qu'enseigne le Pape, Chef de l'Eglise, relativement aux erreurs du siècle où l'on vit. La pureté d'une foi bien catholique est la base du religieux amour que nous devons tous au Pape.

Aimer et respecter le Pape, c'est prendre à cœur les intérêts de la religion, de l'Eglise, du Saint-Siège. Le dévouement est inséparable du véritable amour; on se dévoue parce qu'on aime. L'indifférence religieuse est un signe certain que l'on n'aime ni le Pape ni Celui dont le Pape est le Vicaire.

Quand on aime, quand on respecte le Pape, on ne parle de lui qu'avec révérence; on ne se permet pas de juger sa personne sacrée, ni ses actes; on accueille avec un cœur filial toutes ses décisions, et

l'on ne permet à personne de les contredire, encore moins de les railler. Quel est le bon fils qui laisserait tranquillement insulter son père? Si l'on ne peut toujours imposer silence aux gens, on peut du moins et l'on doit toujours se séparer d'eux. Rougir du Pape devant n'importe qui serait une faiblesse indigne d'un vrai catholique.

Enfin, celui qui aime et respecte le Pape, n'épargne rien pour sa cause, et il tâche de lui gagner les sympathies de tous ceux au milieu desquels il vit. Si tous les catholiques remplissaient bien ce grave devoir, l'Eglise n'aurait pour ainsi dire rien à craindre des complots des impies. Unis à nos prêtres, à nos Evêques et au Vicaire de JÉSUS-CHRIST, nous formerions une armée véritablement invincible.

Que la Vierge MARIÉ daigne répandre dans tous nos cœurs cet esprit d'union, de foi et d'obéissance! Qu'elle daigne nous obtenir de son Fils un franc et véritable amour pour l'infaillible Vicaire de son Fils! Surtout en ce temps-ci, c'est la grâce des grâces; et je vous la souhaite, ami lecteur.



Mg DE SÉGUR

QUESTIONS BRULANTES

Qu'est-ce que
le Pape ?



Est-il vraiment
infaillible ?



N° 15

TOLRA, LIBRAIRE-ÉDITEUR
28, Rue d'Assas, Paris (6^e)

N° 15

I

**Ce que c'est que le Pape, et comment
il est le Chef suprême de l'Église.**

Un jour, le vénérable Archevêque de Rennes rencontra, dans une de ses tournées pastorales, un brave paysan qui, s'agenouillant à ses pieds, lui demanda sa bénédiction. L'excellent Prélat l'interrogea quelque peu sur son catéchisme. C'était en 1860, au commencement des malheurs de Pie IX; tout le monde parlait de Rome et du Pape : « Mon fils, dit l'Archevêque, sais-tu ce que c'est que le Pape ? » Le bonhomme se mit à se gratter l'oreille; il savait bien à peu près, mais ne pouvait exprimer ce qu'il pensait. « Le Pape, Monseigneur..., le Pape, dit-il..., ma foi, c'en est un qu's'il était là, vous ne seriez pas tout de même grand'chose ! » Le bon Archevêque rit de bon cœur de cette réponse originale : « Tu as bien raison, mon fils, lui dit-il. Je suis, tout comme toi, le fils spirituel du Saint-Père »; et il le quitta après l'avoir béni.

Certes, un Evêque, c'est une bien grande chose; un Evêque, c'est plus qu'un roi : et cependant, qu'est-ce qu'un Evêque auprès du Pape ? N'est-ce pas une brebis auprès du Pasteur ? une étoile auprès du soleil ?

Le Pape est le Chef suprême de la religion chrétienne. Il est le successeur de saint Pierre, pro-

mier Evêque de Rome et premier Souverain Pontife de l'Eglise de JÉSUS-CHRIST ; et c'est parce qu'il est évêque de Rome et successeur de saint Pierre, que le Pape est le Chef spirituel de l'Eglise entière. C'est à ce titre qu'il hérite des promesses divines faites à saint Pierre, à qui JÉSUS-CHRIST a déclaré qu'il ferait reposer sur lui, et sur lui seul, tout l'édifice de son Eglise ; qu'il lui donnerait les clefs du royaume des cieux ; que sa foi ne pourrait jamais défaillir, afin qu'à son tour il pût confirmer ses frères ; enfin, qu'il l'établissait, en son lieu et place, Pasteur de ses brebis et de ses agneaux.

Le Pape est donc l'héritier de ces belles et magnifiques promesses. Il est le Chef, la tête, le centre de toute l'Eglise ; il est le grand intendant de la maison de DIEU, le lieutenant général du royaume de DIEU, c'est-à-dire de l'Eglise de DIEU. Il est le Vicaire, le représentant visible, le lieutenant général de JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur ; et parce que JÉSUS-CHRIST le confirme dans l'infailibilité de la foi, et il est à son tour le confirmateur de ses frères, c'est-à-dire le Docteur infailible de tous les Evêques, de tous les prêtres, de tous les baptisés.

Il est le Pasteur, le Conducteur, l'Evêque de l'Eglise universelle, l'Evêque des Evêques, le Pasteur des Pasteurs, le Docteur des Docteurs, le Père des Pères, le Chef des Chefs.

Tous doivent révéler le Pape comme le représentant visible du fils de DIEU ici-bas. Lui obéir, lui désobéir, ce n'est pas obéir ou désobéir à un homme : c'est obéir à DIEU, c'est désobéir à DIEU.

Le Pape, ou plutôt JÉSUS-CHRIST dans le Pape, est donc le Chef unique de la vraie religion ; il est le Père de nos âmes, le Père du peuple chrétien tout

entier; et un jour viendra où tous les peuples du monde, réunis dans la même foi, ne formeront qu'un seul troupeau sous la houlette pastorale du Pape, Vicaire de JÉSUS-CHRIST.

Que de grandeurs accumulées sur la tête d'un homme! Que c'est bien là le digne représentant de l'Homme-DIEU! Et de quelle divine majesté Notre-Seigneur fait resplendir son Vicaire!

II

**Qu'il est tout simple que le Pape soit
infaillible lorsqu'il nous parle comme
chef de l'Église.**

Lorsque le Pape enseigne, lorsqu'il déclare à l'Église que telle doctrine est vraie ou fausse, que telle ligne de conduite est bonne ou mauvaise, c'est JÉSUS-CHRIST lui-même qui parle par la bouche de son Vicaire; et comme JÉSUS-CHRIST est la vérité infaillible, il ne souffre jamais que son Vicaire puisse enseigner l'erreur. Il l'assiste si puissamment, qu'il le maintient dans la vérité, selon la promesse qu'il lui en a faite : « J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne puisse défaillir ».

N'est-il pas tout simple que, tout homme qu'il est, le Pape, ainsi assisté par notre Seigneur, ne puisse pas se tromper?

Et puis, la foi nous apprend que chaque Evêque, chaque prêtre, chaque fidèle est obligé en conscience, sous peine de révolte et de schisme, de soumettre son esprit à l'enseignement du Pape, de

croire du fond du cœur tout ce qu'il dit; le silence respectueux ne suffit pas : c'est la foi qu'il faut, la foi proprement dite, la soumission pleine et entière de l'esprit, du jugement et du cœur. Dès lors, n'est-il pas évident que si le Pape pouvait se tromper, toute l'Eglise se tromperait nécessairement avec lui? Or, il est également de foi que l'Eglise catholique ne peut sortir des voies de la vérité, qu'elle possède et possédera toujours la vraie foi, en un mot, qu'elle est infaillible.

Le Pape est donc infaillible parce qu'il est le Chef suprême de l'Eglise infaillible, laquelle doit toujours lui obéir. Il est son Chef, c'est-à-dire sa tête. Elle le suit partout et nécessairement, comme le corps et les membres suivent partout la tête. Pour que le corps ne s'égaré pas, il faut de toute nécessité que la tête ne puisse s'égarer. Le Pape guide l'Eglise : c'est sa fonction nécessaire; l'Eglise doit le suivre, et elle le suit toujours : or s'il s'égarait, elle s'égarerait forcément avec lui. Donc, il ne peut s'égarer; donc il ne peut enseigner l'erreur : donc il est infaillible. N'est-ce pas clair comme le jour?

III

Des idées ridicules que l'on se fait parfois de l'infaillibilité du Pape

Il y a des gens qui croient bonnement que parce que le Pape est infaillible, il ne peut pas dire une parole qui ne soit un oracle.

Ainsi, un beau jour, le Pape dira en s'éveillant,

qu'il a mal dormi, que le temps doit être à l'orage : parole infaillible, dogme de foi !

Il dira : « Apportez-moi ma tabatière, elle est sur mon bureau » ; — dogme de foi qu'il faudra croire pour être sauvé !

Il demandera à son valet de chambre une soutane plus large ; celle qu'on lui présente est, dit-il, trop étroite : oracle inspiré, parole infaillible !

Un fourbe se présente à son audience ; le bon Pape croit aux protestations de dévouement qui lui sont faites ; il dit de cet hypocrite : « C'est un homme de bien » ; — il le faudra croire, car le Pape est infaillible !

Eh non, mille fois non ! C'est avec ces niaiseries-là qu'on ridiculise la foi, et qu'on éloigne une quantité d'esprits honnêtes.

Il faut distinguer ici : dans le Chef de l'Eglise, il y a le Pape et l'homme. L'homme est faillible, comme tous les autres hommes. Lorsque le Pape parle comme homme, comme personne privée, il peut parfaitement se tromper, même quand il parle des choses saintes. Comme homme, le Pape n'est pas plus infaillible que vous et moi.

Mais quand il parle comme Pape, comme Chef de l'Eglise et comme Vicaire de JÉSUS-CHRIST, c'est une autre affaire. Alors il est infaillible : ce n'est plus l'homme qui parle, c'est JÉSUS-CHRIST qui parle, qui enseigne, qui juge par la bouche de son Vicaire.

Or, comme Chef de l'Eglise et Vicaire de JÉSUS-CHRIST, le Pape a pour mission de garder pur et intact le dépôt de la foi, de maintenir partout la pureté de la doctrine chrétienne et de la pratique de

la religion, de faire régner JÉSUS-CHRIST sur le monde, de sauver et de sanctifier les hommes, de proclamer en toutes choses la vérité et la justice, de condamner l'erreur, l'injustice et le péché. Voilà sa mission sacrée ; il n'en a pas d'autre. C'est la mission même de l'Eglise, la mission de JÉSUS-CHRIST, Chef céleste de l'Eglise.

Le Pape est infaillible en tout cela ; mais, en dehors de cela, il n'est nullement infaillible. En d'autres termes, il est infaillible quand il parle comme Pape, mais non pas quand il parle comme homme. Et il parle comme Pape lorsqu'il enseigne publiquement et officiellement des vérités qui intéressent toute l'Eglise, au moyen de ce qu'on appelle une *Bulle*, ou une *Encyclique*, ou quelque autre acte de ce genre.

En pratique, les simples fidèles savent que le Pape a parlé comme Pape, lorsqu'ils l'apprennent de leur Evêque et de leur curé, à la condition, toutefois (et ce n'est pas difficile à savoir) que l'Evêque ou le curé ne soit pas hérétique ou schismatique, c'est-à-dire en opposition *évidente* avec les enseignements du Chef de l'Eglise.



QUESTIONS BRULANTES

Pourquoi,
comment,
pour qui,
le Pape peut-il
être infailible ?



N° 16

N° 16

I

**Ce n'est pas pour lui-même,
mais pour nous que le Pape est infallible.**

L'infaillibilité du Pape doit nous être aussi chère que le don de la foi, que l'espérance du salut. Pourquoi, en effet, le bon DIEU a-t-il voulu que son Vicaire fût infallible, sinon pour nous assurer à tous une foi exempte d'erreurs et une lumière tout à fait certaine qui guide nos pas dans la voie du salut éternel ?

Pourquoi le Pape est-il infallible ? Est-ce pour sa satisfaction personnelle ? Est-ce dans un dessein d'orgueil et de domination ? Evidemment non. L'autorité n'est jamais donnée à un homme que pour le bien des autres ; et cette règle est, s'il se peut, plus vraie encore en matière d'autorité religieuse.

Le prêtre est-il prêtre pour lui, ou pour les autres ? N'est-ce pas pour les autres, uniquement pour les autres, qu'il reçoit le pouvoir de prêcher la religion, de pardonner les péchés, de célébrer la Messe, d'administrer les sacrements, de diriger les consciences ?

L'Evêque n'est pas davantage Evêque pour lui, mais bien pour ses diocésains. Il n'est revêtu de cette grande et belle autorité épiscopale que pour sanctifier son clergé, et, par ce clergé ainsi sanctifié, sauver les âmes, faire régner le bon DIEU dans tout son diocèse, et, avec le bon DIEU, la paix, la justice, le vrai bonheur. Voilà pourquoi l'Evêque est Evêque.

Il en est de même du Souverain Pontife. La suprême et infallible autorité ne lui est pas donnée

pour lui, mais pour l'Eglise, pour chacun de nous. En effet, c'est grâce à son autorité souveraine en matière de religion, que la foi se maintient pure dans toute l'Eglise, que les erreurs sont condamnées, que les sacrements nous sont administrés, que le culte divin se célèbre comme il convient; en un mot, que les voies du salut demeurent toujours ouvertes et accessibles à chacun de nous.

Le Pape est Pape pour nous, et son autorité, son infaillibilité sont le vrai trésor des Evêques, des prêtres et des chrétiens. Voilà pourquoi, tout en étant le Chef et le Supérieur de tous, le Pape est véritablement le Serviteur de tous, « le Serviteur des serviteurs de DIEU ».

A entendre certaines gens, on dirait vraiment que le Pape n'est pas pour eux, mais contre eux; que son autorité amoindrit la leur; que son infaillibilité n'est bonne qu'à humilier les chrétiens et à lui donner de l'orgueil. Ces esprits-là sont bien peu catholiques; et ils oublient que tout, dans l'Eglise, est institué pour le bien et le bonheur des enfants de DIEU. L'autorité et l'infaillibilité du Pape sont une des plus grandes preuves d'amour, de miséricorde, de bonté, que la Providence ait pu donner à chacun de nous.

Donc, c'est pour nous que le Pape est infaillible; c'est pour vous, ingrats qui l'attaquez.

II

Comment le Pape peut être infaillible quoiqu'il ne soit qu'un homme.

D'abord, du moment que nous savons qu'il est infaillible, il importe très peu de savoir *comment* il l'est. S'il l'est, il peut l'être. Or, il est de foi qu'il l'est.

En second lieu, qu'y a-t-il d'impossible à ce que le bon DIEU éclaire et assiste si bien l'esprit d'un

homme, dans telle et telle circonstance données, que cet homme ne puisse enseigner l'erreur? Il n'y a évidemment rien d'impossible. Je dirai plus : il n'y a rien de surprenant, du moment que l'Eglise est le royaume de DIEU sur la terre, et que l'homme choisi pour en être le Chef est le Vicaire, le représentant de DIEU. N'est-il pas tout à fait dans l'ordre que le Vicaire de DIEU, que le Chef suprême de l'Eglise soit le Docteur infallible de la vérité?

Nous l'avons dit déjà : ce n'est pas comme homme, c'est comme Pape que le Souverain Pontife est infallible ; c'est comme Pape, et lorsqu'il parle comme Pape, qu'il est assisté de l'Esprit de vérité. La faiblesse naturelle de l'esprit humain ne fait rien à la chose, et n'apporte aucun obstacle à l'action de DIEU sur son Vicaire.

Ajoutons que cette assistance surnaturelle du bon DIEU ne tombe jamais que sur une terre merveilleusement préparée à la recevoir ; car, toutes les fois que les Souverains Pontifes ont eu à *définir*, c'est-à-dire à décider souverainement un point de doctrine, ils se sont toujours entourés de précautions infinies : prières, études approfondies, conseils et consultations de tout genre, avis préalables de savants théologiens, de Cardinaux, d'Evêques ; rien n'est épargné. De sorte que, même au point de vue purement humain, il y aurait déjà là de tels éléments de vérité, un tel faisceau de lumières et de science, qu'il serait bien difficile de se tromper. L'assistance divine venant par là-dessus, l'infaillibilité doctrinale du Souverain Pontife n'est-elle pas, je vous prie, chose toute simple?

III

Si le Pape est impeccable parce qu'il est infallible.

Pas le moins du monde. Tout en étant infallible comme Vicaire de JÉSUS-CHRIST, le Pape ne cesse

pas d'être peccable, parce qu'il ne cesse pas d'être homme.

S'il eût été nécessaire au bien de l'Eglise et au salut du monde que le Chef de l'Eglise fût impeccable, nul doute que DIEU ne l'eût fait impeccable comme il l'a fait infaillible. Cela n'était pas nécessaire : il ne l'a pas fait.

Que faut-il, en effet, à l'Eglise ? qu'elle ait une règle certaine et infaillible en matière de croyance ; et elle l'a, au moyen de l'infaillibilité de son Chef ; puis, qu'elle ait une autorité souveraine, indiscutable, certainement sainte, en matière de direction et de conduite ; et cette autorité, elle la trouve dans la suprême autorité, à laquelle il n'est jamais permis de désobéir. Voilà ce qui est nécessaire à l'Eglise. Mais on ne voit pas à quoi lui servirait l'impeccabilité de son Chef. Si le Pape était impeccable, cette grâce lui serait certainement très précieuse ; mais elle ne servirait guère qu'à lui. Pour la conduite de l'Eglise, son infaillibilité et son autorité souveraine suffisent complètement.

IV

Comment un mauvais Pape peut être et est infaillible, tout comme un bon.

Ce qui a été dit déjà l'explique parfaitement, ce me semble. Ce n'est pas parce qu'il est bon et saint, que le Chef de l'Eglise est infaillible ; c'est parce qu'il est Pape ; c'est parce qu'il est Vicaire de DIEU et Chef suprême de l'Eglise.

De même qu'un mauvais prêtre ne cesse pas pour cela d'être prêtre, de sorte que sa messe, ses absolutions, etc., sont valides ; de même un Pape, qui aurait le malheur de n'être pas vertueux et saint, ne cesserait pas pour cela d'être Pape, et, comme tel, de jouir de tous les privilèges accordés par le

bon DIEU à la Papauté. Quelque mauvais qu'on le suppose, il n'en serait pas moins le Pape, le représentant visible de JÉSUS-CHRIST, le Pasteur et le Docteur infallible de toute l'Eglise. Méprisable comme homme, il serait toujours vénérable comme Pape, et Notre-Seigneur, dont les promesses sont immuables, le rendrait aussi facilement infallible que s'il avait affaire à un homme saint et pur.

Dans la longue série des deux cent soixante Papes qui, depuis saint Pierre jusqu'à ce jour, ont gouverné l'Eglise de DIEU, il y a eu *deux* ou *trois* Papes qui ont été notoirement indignes de leur sainte mission; et DIEU a permis que ces deux ou trois indignes n'aient eu à définir aucune vérité durant leur pontificat. Néanmoins, s'il eût été nécessaire qu'ils le fissent, ils eussent été, comme les autres, assistés de la grâce de l'infaillibilité.

Jamais un Pape ne s'est trompé en enseignant la foi, parce que le bon DIEU y a pourvu, en maintenant son Vicaire, quel qu'il soit, bon ou mauvais, au-dessus de l'infirmité naturelle de l'intelligence humaine, qui peut toujours se tromper, qui peut toujours faillir.

Ainsi, au point de vue de l'autorité et de l'infaillibilité, il importe très peu que le Pape soit bon ou mauvais, juste ou pécheur.

Pour être catholique, il faut croire toutes les vérités que l'Eglise catholique enseigne au monde de la part de DIEU. Or, l'Eglise catholique, rassemblée en Concile au Vatican, a proclamé infailliblement, comme dogme de foi, l'infaillibilité du Pape. On serait *hérétique*, si l'on refusait d'y croire.

L'infaillibilité du Chef de l'Eglise est une vérité révélée dès l'origine par Notre-Seigneur à ses Apôtres; une vérité qui a été crue pratiquement dans tous les siècles; une vérité dont l'Eglise a vécu, et que le Concile du Vatican a *définie*, parce que des esprits mal faits avaient bouleversé les consciences en l'attaquant violemment. Ce n'est pas « un dogme nouveau », comme quelques-uns l'ont prétendu : il n'y a pas de dogme *nouveau* dans l'Eglise; il n'y a de nouveau que le décret par

lequel l'Eglise déclare solennellement que telle ou telle croyance fait partie de la foi révélée.

Le Concile, c'est-à-dire l'Eglise enseignante, ayant défini comme dogme de foi l'infailibilité du Souverain Pontife, n'y pas croire ce serait nier l'infailibilité du Concile, l'infailibilité de l'Eglise enseignante; or, cette infailibilité a été dès l'origine un dogme indiscutable, indiscuté, absolument certain. Au fond, le décret du Concile du Vatican, qui a défini l'infailibilité du Pape, n'a fait autre chose que mieux préciser, mieux déterminer le grand dogme de l'infailibilité de l'Eglise.

Tout le monde est donc obligé, sous peine de péché mortel, sous peine d'hérésie et d'apostasie, de croire, du fond du cœur, sans aucune restriction, que le Souverain Pontife ne peut errer lorsqu'il enseigne l'Eglise. On doit le croire, parce que c'est une vérité divine et révélée, une vérité définie par l'Eglise. On doit le croire de cœur, et le professer de bouche, comme on croit toutes les autres vérités de la foi : la Trinité, l'Incarnation, la présence réelle, etc.

Si l'on refusait cet acte de foi, on ne pourrait plus recevoir les sacrements; on ne serait plus enfant de DIEU ni de l'Eglise.

Avis à tous ceux qui ont eu l'imprudence de lire ces brochures, ces pamphlets, ces journaux où l'autorité du Souverain Pontife était indignement attaquée et ridicularisée de mille manières; où la liberté du Concile du Vatican était journellement mise en doute avec autant de légèreté que d'audace; où l'histoire était défigurée et la science faussée; où le venin de l'hérésie était habituellement distillé, afin d'empoisonner les âmes.

Oh ! que les hommes qui ont mené cette conspiration ont donc été coupables ou du moins aveugles ! Que de milliers d'âmes ils ont égarées ! De combien de blasphèmes contre la foi ne sont-ils pas et ne seront-ils pas longtemps encore peut-être responsables devant DIEU !

Laissons-les dire : ils se trompent. Ne prêtons pas l'oreille à leurs discours plus ou moins captieux

N'a-t-on pas toujours eu une cargaison d'arguments au service des plus mauvaises causes ?

Quels qu'ils puissent être, laïques ou ecclésiastiques, prêtres, Religieux, Evêques même (ce qu'à Dieu ne plaise !) séparons-nous d'eux sans discuter, et demeurons à tout prix fidèles à DIEU, en demeurant fidèles à son infallible Vicaire.





QUESTIONS BRULANTES

Mgr de SÉGUR

**La Révolution
est-elle vraiment
l'ennemie du Pape
et de l'Eglise ?**



N° 17

TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-ÉDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS

N° 17

I

La Révolution est-elle l'ennemie mortelle du Pape et de l'Église ?

Ce qu'on appelle *la Révolution*, c'est une grande et universelle révolte de la société contre Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST et contre son Église. C'est un ensemble de soi-disant principes, d'idées et de systèmes, mis en avant au XVIII^e siècle par Voltaire, Rousseau et quelques autres impies, afin de déchristianiser la société. Voilà ce que c'est que la Révolution, ni plus ni moins. C'est la guerre à l'Église, origée en *principe* ; c'est la guerre à toutes les institutions sociales de l'Église et, par conséquent, à la monarchie chrétienne, telle que l'Église l'avait donnée au monde sur les ruines du Césarisme païen et de l'esclavage.

Un *révolutionnaire* est donc un homme qui adopte ces principes et ces idées détestables, qui se laisse attraper par les illusions de ces systèmes, comme par les dents d'un engrenage. Il peut n'être pas un méchant homme, un *rouge*, comme on dit ; mais, qu'il le sache ou non, qu'il le veuille ou qu'il ne le veuille pas, il est un révolutionnaire, un homme à principes faux, à principes anticatholiques ; il est soldat de la Révolution ; il est dans le camp des ennemis mortels de JÉSUS-CHRIST, de l'Église et de la foi. Certes, il n'y a pas là de quoi plaisanter, et il faut y regarder de près.

Il y a des révolutionnaires dans tous les rangs de la société ; il y en a, et beaucoup, parmi les hommes d'Etat, dans les Chambres, dans les palais et jusque sur les trônes. Plus ils sont haut placés, plus ils sont dangereux.

Que la Révolution soit donc l'ennemie acharnée

du Pape, personne ne songe à le nier ; c'est non seulement évident et hautement avoué, mais de plus, c'est nécessaire : la Révolution repousse le Pape et l'Eglise, comme la nuit repousse le soleil et la lumière ; et réciproquement, le Pape repousse la Révolution, comme le jour repousse et combat la nuit.

De quel côté nous rangeons-nous ? Sous quel chef, dans quelle armée voulons-nous combattre ? Il n'y a pas à dire, il faut combattre ; nul ne peut rester neutre. « *Celui qui n'est pas avec moi est contre moi* », a dit JÉSUS-CHRIST. Le Pape, son Vicaire, répète ce même cri de guerre et de salut : « *Celui qui n'est pas avec moi est contre moi* ». Telle est aussi, du reste, le mot d'ordre de la Révolution et de Satan, son digne père.

Si nous ne voulons pas apostasier notre baptême, notre foi, notre Dieu ; si nous voulons sauver notre âme et contribuer à sauver la France et le monde, soyons de vrais catholiques, et détestons de toutes nos forces, repoussons toutes ces idées malsaines et mortelles que la Révolution sème à pleines mains dans tous les rangs de la société.

Elle les sème au nom de la politique, par l'organe de la plupart des gouvernements modernes, qui ont perdu la foi. Elle les sème au nom sacré de la « Loi », qu'elle fait ainsi servir au mal et à l'injustice. Elle les sème par la presse, par des milliers de journaux, par des millions de romans, de pamphlets et de mauvais livres qui infiltrent les principes révolutionnaires dans les campagnes comme dans les villes, chez les pauvres comme chez les riches, dans les ateliers, dans les chaumières comme dans les palais et dans les académies. Elle en infecte notre jeunesse par des systèmes d'enseignement et d'éducation sans religion. Elle pénètre partout ; elle veut tout envahir.

Parfois même elle s'affuble du masque de la religion ; elle dit qu'elle est chrétienne, qu'elle aime et vénère la morale de l'Évangile et qu'elle n'attaque le sacerdoce que pour supprimer les abus et donner aux peuples une religion plus pure. C'est entre

autres le jargon des *Loges Maçonniques*, institution essentiellement anticatholique, et qui cache son véritable esprit sous des apparences de bienfaisance et de fraternité.

Tenons-nous bien contre toutes ces menées perfides. Soyons des chrétiens tout de bon. Gardons la pureté de nos principes : ils viennent de DIEU ; ils sont vrais ; seuls, ils apportent le bonheur. Veillons à nos lectures, surtout aux journaux. Écoutons docilement la voix de nos prêtres.

La Révolution est la grande ennemie de DIEU et des enfants de DIEU : combattons-la partout de notre mieux, sous la direction du Vicaire de DIEU et des ministres de Dieu.

II

Que la cause du Pape est notre cause, à tous.

On n'y pense pas assez ; la cause du Pape est, pour chacun de nous, une cause personnelle ; une cause d'où dépend directement notre bonheur ou notre malheur, ici-bas d'abord, puis dans l'éternité. Voyez plutôt :

Sans le Pape, il n'y a pas d'Eglise, comme il n'y a pas de corps vivant sans tête, pas d'armée sans chef. Sans l'Eglise, il n'y a pas de christianisme : l'Eglise est la divine gardienne du christianisme, de la foi, de l'Évangile, de la morale chrétienne, des sacrements, de tous les canaux de la grâce. Enfin, sans la religion chrétienne, le monde entier retombe dans la barbarie païenne, c'est-à-dire dans l'odieuse domination de l'homme sur l'homme, dans le culte et la pratique de tous les vices, et dans tous ces horribles abus qu'on appelle le césarisme, l'esclavage, la polygamie, le culte du démon.

En pratique, la paix et le bonheur de l'humanité reposent donc sur la religion chrétienne, qui est la seule vraie religion ; sur l'Eglise catholique, qui

seule est la vraie Eglise ; et, au sommet de l'Eglise, sur le Pape, seul Chef suprême de l'Eglise.

Ce qui touche au Pape intéresse tout le monde, jusqu'au dernier fidèle. Les sociétés secrètes, qui étendent leurs ramifications dans le monde entier, font aujourd'hui une guerre à mort à la Papauté. Si elles venaient à réussir, ne fût-ce que pour un temps, tous les Evêques, tous les chrétiens seraient immédiatement atteints, comme tous les membres, tous les organes d'un homme sont mortellement atteints par le coup qui vient abattre ou briser la tête. En pratique, le Pape, c'est pour nous la paix dans le service de DIEU, la sécurité dans la foi, la lumière dans la voie du devoir et du salut ; c'est la possession tranquille et la jouissance des choses saintes, des consolations divines de la religion, soit dans la vie, soit à l'heure suprême de la mort ; c'est le baptême de nos petits enfants ; ce sont les joies ineffables de la première communion ; c'est la prédication régulière de la parole de DIEU, la célébration du Saint-Sacrifice et de nos belles fêtes religieuses ; c'est JÉSUS-CHRIST demeurant avec nous dans ses tabernacles ; c'est le consolant pardon du confessionnal ; c'est le maintien de la famille chrétienne ; c'est l'éducation religieuse de la jeunesse ; c'est la conservation des vrais principes et des bonnes mœurs ; en un mot, c'est le bonheur public, c'est la paix, le salut des sociétés chrétiennes, des familles et des individus. Voilà ce que nous est le Pape ; voilà ce que le Pape nous représente, ce qu'il nous apporte, ce qu'il nous conserve. Voilà ce qu'est sa cause.

Pour nier cela, il faudrait nier la foi, nier la divine mission de l'Eglise, nier JÉSUS-CHRIST, nier DIEU ; c'est-à-dire perdre la tête.

Nous autres catholiques, nous sommes les grands bienfaiteurs du monde, par cela seul que nous maintenons hautement les droits, la cause sacrée du Pape envers et contre tous.

Cette cause est la cause de DIEU, la grande cause du salut public ; nous ne saurions trop nous y

dévouer. Coûte que coûte, il faut la faire triompher ; sans quoi le monde est perdu.

III

Pourquoi la cause du pouvoir temporel du Pape est une cause religieuse à laquelle tout chrétien doit s'intéresser vivement.

Eh ! c'est bien simple : le pouvoir temporel du Pape est la garantie de l'indépendance de son pouvoir spirituel ; le Pape n'est Roi que pour pouvoir exercer librement son ministère de Pape : voilà pourquoi la cause du pouvoir temporel est, au fond, quoi qu'on en dise, une cause toute religieuse, une cause beaucoup plus spirituelle que temporelle.

Voilà aussi pourquoi les ennemis de l'Eglise attaquent à outrance ce pauvre temporel, et tâchent de le faire passer pour une affaire purement politique. Ils savent bien qu'il n'en est rien ; ils savent ce qu'ils veulent : le renversement du Chef de l'Eglise, et partant, de l'Eglise elle-même ; mais pour ne pas trop effaroucher les peuples, à leur avis, encore trop chrétiens, ils enveloppent leur complot dans le manteau de la politique et se croient dès lors tout permis contre le Saint-Père.

Ce qu'il y a de douloureux, c'est de voir des millions et des millions de braves gens donner en plein dans le panneau, et croire naïvement ce que ces séducteurs leur ont corné aux oreilles. Ils font dès lors cause commune avec les impies, et quand le crime sera consommé (si Dieu permet qu'il le soit jamais), il sera trop tard pour se repentir utilement.

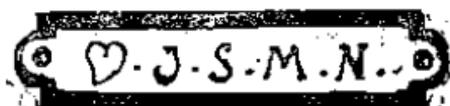
De grâce, unissons-nous comme les soldats d'une même armée, et ne laissons pas l'ennemi dépouiller le Roi de nos âmes ; unissons-nous comme les membres d'une même famille, et ne laissons pas les voleurs ravir le bien de notre père. Le Pape a besoin d'être protégé et environné de la majesté du pouvoir royal, parce qu'il est le père spirituel de la grande famille humaine, qui se doit à elle-même de maintenir son Chef dans un état de liberté et de

grandeur proportionné à sa dignité suprême. C'est comme Roi, et non pas seulement comme homme, ni comme Evêque, que le Pape a droit à l'assistance efficace de tous les chrétiens. Cette assistance doit être grande, doit être royale, comme il convient à un Pontife-Roi ; et l'on ne saurait trop exalter l'importance, l'excellence, la nécessité de la grande Œuvre catholique du *Denier de saint Pierre*.

Le Denier de saint Pierre est une aumône : oui ; mais c'est une aumône catholique et royale. C'est l'aumône glorieuse que les enfants de DIEU ont l'honneur et le bonheur d'offrir chaque année au Vicaire de JÉSUS-CHRIST, pour l'aider à vivre d'une manière digne de lui-même, d'une manière digne de la sainte Eglise catholique, c'est-à-dire en Roi.

Fermons l'oreille aux calomnies absurdes de la mauvaise presse, relativement au pouvoir temporel et aux prétendus abus du Denier de saint Pierre. Ne nous laissons pas de donner au Saint-Père. Il aura besoin de nous, aussi longtemps que ses ennemis retiendront injustement et sacrilègement les quatre cinquièmes de ses États, qui jadis suffisaient largement à tous ses besoins de Roi-Pontife. Surtout ne nous laissons jamais séduire par les belles paroles de ces messieurs, et n'oublions pas qu'à plusieurs reprises, et en particulier aux grandes solennités du *Centenaire*, en 1867, le Pape, et avec lui tout l'épiscopat, a proclamé solennellement la nécessité du pouvoir temporel ; il a déclaré que, dans l'état actuel du monde, le pouvoir temporel était la seule véritable garantie de l'indépendance de son ministère spirituel ; et il a de nouveau frappé d'excommunication tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, par leurs paroles, ou par leurs écrits, ou par leurs actes, directement ou indirectement, oseraient attaquer le pouvoir temporel du Saint-Siège.

Jugez par là si cette cause doit être chère à un cœur chrétien !





QUESTIONS BRULANTES

Mgr de SÉGUR

L'Eglise est-elle
purement
spirituelle ?



N° 18

TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-ÉDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS

N° 18.

I**L'Église est-elle purement spirituelle ?**

Non, l'Église n'est pas purement spirituelle, et voici pourquoi :

L'Église étant la société des chrétiens, qui connaissent et pratiquent sur la terre la vraie religion, elle est de même nature que les chrétiens, c'est-à-dire à la fois spirituelle et corporelle. Nous ne sommes pas de purs esprits; notre religion ne peut être purement spirituelle. Elle est spirituelle et toute céleste et divine; parce qu'elle vient de DIEU et parce qu'elle unit nos âmes à DIEU; mais elle a nécessairement tout un côté terrestre et visible, qui associe notre corps au culte que nous rendons à DIEU, et nous applique ainsi tout entiers au service de notre Père qui est dans les cieux.

Ainsi, l'enseignement religieux de l'Église, tout divin qu'il est, est confié par JÉSUS-CHRIST au Pape et aux Evêques, qui sont des hommes; le sacerdoce de l'Église, qui est le divin sacerdoce du Christ, s'exerce au milieu de nous par les Prêtres, qui sont des hommes; la grâce de DIEU, qui est purement spirituelle, nous est communiquée par des sacrements, qui sont des signes extérieurs et sensibles, choisis à cet effet par Notre-Seigneur lui-même; enfin, le culte que l'Église rend à DIEU et dont l'objet est également tout spirituel, est accompagné de cérémonies, de rites extérieurs, qui en sont comme le corps.

Les gens qui prétendent que l'Eglise est purement spirituelle ne comprennent rien au Christianisme; ou, pour mieux dire, ils comprennent parfaitement qu'en se débarrassant du côté visible de la Religion, qui n'est autre chose que l'Eglise, ils se débarrasseraient du même coup de ce *décatalogue* insupportable qu'ils violent du matin au soir, et de ces désagréables vérités chrétiennes, qui ne parlent que de sainteté et de justice, et qui osent menacer les méchants du feu éternel de l'enfer. Une Eglise purement spirituelle serait bien plus commode; personne ne la verrait, personne n'en entendrait parler : elle ne générerait aucun *honnête homme*. Voilà l'Eglise qu'il faut aux consciences des libres-penseurs!

II

L'Eglise et la Religion.

La Religion est le lien spirituel qui unit DIEU et l'homme; l'Eglise est la force extérieure que DIEU lui-même a donnée à ce lien. La Religion est la connaissance, le service et l'amour du vrai DIEU; l'Eglise est la société des hommes fidèles qui connaissent et pratiquent la Religion.

L'Eglise est à la Religion ce que le corps est à l'âme. Le corps et l'âme créés par le même DIEU, et unis ensemble composent l'homme vivant, l'homme tout entier. Ainsi en est-il dans le Christianisme, que JÉSUS-CHRIST a formé de deux éléments, l'un, spirituel et invisible, qui comprend la vérité religieuse, la sainteté, la vie de l'âme, etc., et l'autre, extérieur, visible et terrestre, qui comprend la hiérarchie des pasteurs, l'enseignement catholique,

les sacrements, le culte divin, etc.; l'un et l'autre sont d'institution divine, et leur union compose le Christianisme.

L'Eglise est aussi divine que la Religion; la Religion c'est ce qu'enseigne l'Eglise, ce qu'elle conserve et défend, au nom de DIEU même; et tout en *distinguant* l'Eglise de la Religion, il est tout aussi impossible de les séparer qu'il est impossible de séparer l'âme du corps, si l'on veut conserver la vie, « Que l'homme ne sépare pas ce que DIEU a uni; » telle est la grande loi de la vie religieuse de l'humanité. Les protestants ont fait cette scission; il ne leur est plus resté qu'une chimère de religion. En rejetant l'Eglise, ils ont perdu le Christianisme et la foi. Le Christianisme et l'Eglise ne font qu'un.

III

Comment il ne peut y avoir qu'une seule Église de Jésus-Christ.

Il n'y a qu'un DIEU; il n'y a qu'un Christ, qu'une foi, qu'un baptême : donc il ne peut y avoir qu'une Eglise, c'est-à-dire une seule société qui possède la vraie foi, qui connaisse et adore le seul vrai DIEU, le seul vrai Christ.

L'Eglise est l'envoyée de JÉSUS-CHRIST sur la terre; JÉSUS n'a pas deux envoyées, pas plus qu'il n'a deux religions, deux doctrines, deux baptêmes. L'Eglise est une, comme JÉSUS-CHRIST est un. Elle est sa seule épouse légitime et bien-aimée, qui lui donne des enfants, qui lui engendre des chrétiens. Aussi les apôtres ont-ils écrit dans le symbole de la foi : « Je crois à LA sainte Eglise; » et non pas AUX saintes Eglises; et le premier Concile général a for-

mulé cette même vérité plus clairement encore en disant dans le symbole de Nicée : — Je crois à l'Eglise qui est UNE. »

Si par impossible on supposait deux Eglises véritables, de deux choses l'une : ou bien ces Eglises enseigneraient et pratiqueraient la même religion, et alors elles se confondraient en une seule ; ou bien, elles se contrediraient, et l'une d'elles serait nécessairement dans le faux, et par là même cesserait d'appartenir à JÉSUS-CHRIST, qui est la vérité infinie. Donc il ne peut y avoir qu'une seule Eglise de JÉSUS-CHRIST.

IV

Que la seule Église catholique est l'Église de Jésus-Christ.

Il est presque inutile de le démontrer. Seule, l'Eglise catholique remonte par une succession non interrompue de Pontifes et d'Evêques jusqu'à saint Pierre, premier Souverain-Pontife, et jusqu'aux Apôtres, premiers Evêques et premiers prédicateurs de l'Evangile ; or, qui ne sait que JÉSUS-CHRIST a lui-même envoyé au monde saint Pierre et les Apôtres ? C'est pour cette raison que l'Eglise catholique est aussi nommée *Apostolique et Romaine*. Elle est Romaine depuis son origine, depuis que son premier Pape, par l'inspiration de DIEU, a choisi la ville de Rome pour Siège épiscopal, et y est mort martyr. Le Pape, successeur de saint Pierre, et Chef visible de l'Eglise, est Evêque de Rome ; et toute l'Eglise, prenant le nom de son Chef, se glorifie du nom d'Eglise Romaine.

Toutes les autres Eglises bâtardees, qui, dans le

cours des siècles, se sont séparées les unes après les autres de la grande et sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, se sont par là même séparées de JÉSUS-CHRIST, ont perdu la grâce de DIEU, et ont été des adultères et non point des épouses. L'histoire a enregistré la date de leur naissance, c'est-à-dire de leur divorce, et le nom connu des hommes pervers qui ont présidé à cette séparation est à lui seul une condamnation sans appel : ainsi, le divorce de l'Eglise gréco-russe en Orient a été consommé au ix^e siècle par l'impie Photius, patriarche de Constantinople; celui de l'Eglise protestante d'Angleterre, par Henri VIII et sa digne fille Elisabeth, au xvi^e siècle; la séparation des sectes protestantes d'Allemagne, de France, etc., par le moine apostat Luther, par le fanatique Calvin, et par d'autres hommes de cette trempe; tous séparés de JÉSUS-CHRIST et des Apôtres, non seulement par l'interruption des siècles, mais encore par des doctrines tout opposées à la vraie foi apostolique.

Au milieu des défections des fausses Eglises, l'Eglise catholique avance à travers les siècles, toujours immuable dans sa doctrine, toujours unie dans sa constitution, dans sa foi, dans sa morale, enfantant des Saints, continuant ses miracles, redressant les erreurs humaines, et répandant partout où elle pénètre la lumière de la vraie civilisation, et la vie de la vraie religion.

V

Si l'on peut se sauver hors de l'Eglise.

Oui, en apparence; non, en réalité.

Oui, en ce sens que l'on peut se sauver sans

appartenir *extérieurement* à la sainte Eglise catholique. Il y a, en effet, hors de l'Eglise, des âmes qui sont dans une parfaite et *invincible* bonne foi, qui aiment sincèrement la vérité, et qui se feraient certainement catholiques, si elles se savaient dans l'erreur; si d'ailleurs ces âmes droites observent de leur mieux ce qu'elles croient être la volonté de Dieu, si elles évitent le mal de tout leur pouvoir, il est certain que leur salut est possible; car il est de foi que « DIEU veut le salut de tous les hommes », et que ceux-là seuls se perdent qui mettent *volontairement* obstacle à cette très sainte et paternelle volonté.

Et cependant il est également vrai de dire que l'on ne peut se sauver hors de l'Eglise. En effet, ces âmes de bonne foi, dont je viens de parler appartiennent à l'Eglise sans le savoir. Elles appartiennent à ce qu'on appelle l'âme de l'Eglise, c'est-à-dire au Christ, Notre-Seigneur, qui vit et opère dans l'Eglise. Ce sont des catholiques qui s'ignorent et qui ne sont pas responsables du malheur involontaire qui les sépare extérieurement de la grande famille de JÉSUS-CHRIST. Elles ne se sauvent que parce qu'elles sont catholiques, et ainsi il reste toujours vrai que, hors de l'Eglise, il n'y a point de salut. Cela revient à dire que, sans la bonne foi, il est impossible d'être à DIEU ni en ce monde ni en en l'autre. Quoi de plus simple?





QUESTIONS BRULANTES

Mgr de SÉGUR

Le Dogme
de l'infailibilité
ne fait-il pas
du Pape une sorte
de demi-Dieu ?



N° 19

TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-ÉDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS

N° 19

I

**Le dogme de l'infaillibilité fait-il du Pape
une sorte de demi-Dieu, maître absolu
de l'entendement humain ?**

Le dogme de l'infaillibilité montre aux hommes ce qu'est au milieu d'eux cet homme, cet homme unique, qui est le *Vicaire de DIEU*. Il ne fait du Pape ni un demi-Dieu, ni un Dieu, ni une quatrième personne de la Sainte-Trinité, comme l'ont dit de mauvais plaisants : il fait du Pape ce qu'il est par la grâce de DIEU, à savoir le Docteur suprême et infaillible de la doctrine, en tout ce qui touche le salut des hommes, la pureté de la foi, la sainteté de la vie, le bonheur des sociétés, des familles et des individus.

La mission doctrinale du Souverain Pontife est, comme la mission de l'Eglise elle-même, comme la mission du Verbe incarné sur la terre, une mission toute de lumières, toute de bienfaits. Sans confondre le moins du monde l'ordre surnaturel avec l'ordre naturel, JÉSUS-CHRIST, par le ministère du Chef de son Eglise, apprend aux hommes, aux sociétés, aux gouvernements, à toutes les institutions humaines, ce qu'il faut croire et ce

qu'il faut faire pour accomplir pleinement les volontés de DIEU, et pour trouver dans l'obéissance au Seigneur la paix, le bonheur et le salut.

Sous ce rapport, le dogme de l'infaillibilité pénètre le monde entier, touche à tout, porte partout la lumière et la vie. Y a-t-il lieu de s'en plaindre ? Et quel est l'esprit assez mal avisé pour repousser la vérité, pour fermer les yeux à l'infaillible lumière qui montre à tous ce qui est vrai et ce qui est faux, ce qui est bien et ce qui est mal, ce qui est commandé, ce qui est permis, ce qui est défendu ?

Quant à réduire autrement l'intelligence humaine ou à en gêner l'essor en tout ce qui concerne les intérêts de ce monde, le Pape n'y songe aucunement, et son infaillibilité ne gêne, ne peut gêner personne. Il laisse ces choses de la terre aux disputes des hommes, aux recherches des savants, aux combinaisons périssables des politiques ; à l'exemple et par l'ordre de son divin Maître, il n'étend son autorité qu'à *l'unique nécessaire* ; il ne s'occupe des hommes et des choses de ce monde que par rapport à la bienheureuse éternité ; et, vrai serviteur de DIEU, supérieur aux intérêts et aux bagatelles d'ici-bas, il n'existe, il ne parle, il ne commande, il ne juge que pour faire régner partout, en tout et sur tous, le seul vrai Roi du monde, le seul Seigneur dont il est le Vicaire, JÉSUS-CHRIST, pour qui le monde a été fait.

Ceux qui se plaignent de ce prétendu accaparement universel du Pape infaillible sont les mêmes qu'offusque la splendeur divine de la foi, qui blasphèment DIEU et son Christ, qui ne veulent pas de l'Eglise, parce qu'ils ne veulent pas être gênés

dans leur licence, repris dans leurs travers; ce sont les éternels ennemis de l'autorité, de la vérité et du bien.

II

Si la proclamation de l'infailibilité du Pape réduit le moins du monde l'autorité des Évêques.

Comme la Papauté, l'Épiscopat est d'institution divine; l'autorité des Évêques vient de DIEU, comme l'autorité du Pape vient de DIEU. Mais, dans la grande œuvre de l'Église, tout est ordonné et à sa place; et, quelque absolue, quelque souveraine qu'elle soit, l'autorité du Pontife Romain laisse intacte toute l'autorité de l'Épiscopat.

« Pourquoi les Évêques auraient-ils à renoncer à leur autorité épiscopale, en présence de la définition de l'infailibilité pontificale? écrivait, quelques mois avant cette définition, le Cardinal-Secrétaire d'Etat, en réponse aux objections du gouvernement français. Non seulement cette prérogative est aussi ancienne que l'Église elle-même, mais elle a toujours été exercée en fait dans l'Église Romaine, sans que l'autorité et les droits conférés par DIEU aux Pasteurs de l'Église en aient reçu la moindre atteinte. La définition de cette infailibilité ne saurait donc en aucune manière modifier les rapports des Évêques avec leur Chef. Les droits des uns et les prérogatives de l'autre sont nettement définis dans la divine Constitution de l'Église. La confirmation du magistère et de la suprême autorité du Pontife Romain, loin de porter préjudice

au droit des Évêques, deviendra un nouvel appui de leur magistère et de leur autorité, puisque les membres acquièrent d'autant plus de force et de vigueur, que la tête leur en communique davantage. »

Il en est à peu près de l'autorité du Pape et de celle des Evêques comme de l'autorité du père et de la mère dans la famille : l'autorité du père, parce qu'elle est prédominante et, en un sens, suprême, lèse-t-elle en quoi que ce soit l'autorité de la mère sur les enfants et sur les serviteurs ? Loin de la léser, elle l'appuie, elle la fortifie, et lui enlève, en cas de conflit, toute crainte d'un appel. C'est que dans cette autorité domestique, qui est une, il y a deux éléments, ou, si on l'aime mieux, deux degrés : l'un, suprême et définitif ; l'autre, secondaire. Le père, seul chef de la famille, possède l'autorité domestique au premier degré, il en a la plénitude ; la mère ne possède cette autorité qu'à son degré secondaire, essentiellement subordonné au premier. Ainsi elle obéit d'un côté, et elle commande de l'autre ; elle est à la fois et soumise et maîtresse. Elle commande à la famille avec d'autant plus de puissance que l'exercice de son autorité est uni plus intimement, par l'obéissance, à l'autorité du père.

Telle est, dans la sainte Eglise, l'autorité des Evêques, par rapport à l'autorité souveraine du Pontife Romain, et par rapport aux prêtres et aux fidèles. C'est une autorité véritable et même divine, comme l'est dans l'ordre naturel l'autorité de la mère de famille ; mais c'est en même temps une autorité subordonnée, une autorité

secondaire (1), qui ne peut légitimement commander par en bas qu'à la condition d'obéir par en haut. Plus un Evêque est soumis au Pape, et plus il est fort, plus il est inattaquable dans l'exercice de sa juridiction.

Non, la proclamation de l'infaillibilité pontificale n'a rien changé à l'état des Evêques catholiques ; elle n'a rien diminué de leur autorité vénérable ; elle l'a fortifiée, au contraire, en fortifiant l'autorité suprême, qui sert d'appui immuable à l'autorité des Evêques. Ce qu'elle a fait, et ce qui, hélas ! a pu froisser quelques esprits orgueilleux, c'est de mettre plus en évidence que jamais la supériorité divine du Pape sur les Evêques, et par conséquent l'obligation rigoureuse de leur soumission à l'autorité du Saint-Siège. Il y a des ménages où la femme, quelque peu fière et hautaine, n'aime pas qu'on lui rappelle sa dépendance ; s'exagérant ses droits, elle n'aime pas qu'on lui rappelle le premier de ses devoirs. Ainsi ont fait quelques Prélats dans ces derniers temps : s'exagérant peut-être certains côtés de leur autorité, aimant trop l'indépendance, ils ont vu, dans la résurrection mille fois bénie de l'amour envers le Saint-Siège, une diminution de leur puissance, un empiètement de la Papauté sur ce qu'ils regardaient comme leurs droits. De là, des résistances plus ou moins ouvertes ; de là, une opposition vive et déplorable, qui a troublé extérieurement les premiers

(1) Il est un cas cependant où cette autorité décide sans appel, en premier et en dernier ressort : c'est le cas du Concile œcuménique, où les Evêques jugent souverainement avec le Pape. Les Evêques ne sont jamais plus Evêques, plus Docteurs, plus juges de la foi que lorsqu'ils siègent en Concile et décident avec le Souverain Pontife.

temps du Concile, qui a malédifié les bons fidèles, qui a fait naître des polémiques ardentes mais nécessaires et dont la Providence s'est servie pour faire discerner le bon grain d'avec le mauvais, les vrais enfants du Saint-Siège et de l'Église d'avec les désobéissants et les rebelles.

Qu'on le sache bien, cette malheureuse levée de boucliers contre je ne dis pas seulement l'infailibilité, mais contre l'autorité même du Saint-Siège, se préparait sourdement depuis plus de vingt années (1) ; et les scandales qui ont été donnés au moment de l'explosion, avaient leurs racines dans un triste passé d'orgueil, d'insoumission, de menées ambitieuses et d'intrigues fort actives.

Quant à l'immense majorité des véritables Evêques, héritiers de l'esprit des Apôtres, non moins que de leur soumission à l'autorité de Pierre, loin de voir avec chagrin la proclamation des droits

(1) En 1853, Mgr Sibour, Archevêque de Paris, se mit, en quelque sorte, à la tête de ce mouvement ; et dans ce dessein, il fit une tournée en Allemagne, afin de gagner à son idée les principaux Archevêques et Evêques de cette contrée. A Munich, il lui arriva une mésaventure assez originale, et qui eût été capable d'en faire recueillir bien d'autres. Ayant demandé à se faire conduire chez l'Archevêque de Munich, il exposa tout son plan au Prélat à qui il parlait. Malheureusement pour lui, le cocher s'était trompé, et l'avait conduit à la Nonciature ; et c'était au Nonce du Pape, à Mgr Sacconi (depuis Nonce à Paris et Cardinal) que le pauvre Mgr Sibour venait de révéler ainsi son plan de campagne contre le Saint-Siège. En vrai diplomate, Mgr Sacconi l'avait laissé s'enfermer, sans dire un mot.

Quand Mgr Sibour eut fini, le Nonce lui dit avec une grande simplicité : « Pardon, Monseigneur ; mais il me semble que Votre Grandeur croit parler à l'Archevêque de Munich. Vous êtes ici chez le Nonce du Pape. »

Chose inconcevable ! Mgr Sibour, sans paraître démonté, continua la conversation pendant quelques instants, et se retira pour se faire conduire, cette fois, à l'archevêché. Ce qu'il venait de dire au Nonce, il eut le triste courage de le répéter à l'Archevêque ; mais il s'adressait au courageux et excellent Mgr de Reisach, depuis Cardinal ; et je sais, de source certaine, qu'il n'eut pas lieu de s'applaudir de sa confiance.

souverains de leur Chef, ils y ont applaudi, ils y applaudissent de tout leur cœur ; et sachant que l'autorité ecclésiastique est une, comme dans la famille l'autorité domestique, ils se réjouissent justement d'un acte qui fait resplendir à tout jamais et qui fortifie cette autorité dans le Chef de l'Eglise. Loin d'y perdre, ils y gagnent ; et d'avance ils savaient qu'ils n'auraient qu'à y gagner. La grandeur du roi rejaillit sur la reine : la grandeur de la Papauté rejaillit sur tout l'Episcopat.





QUESTIONS BRULANTES

Mgr de SÉGUR

**Est-il possible
qu'un homme
peccable
soit infailible ?**



N^o 20

TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-EDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS

I

S'il est possible en soi qu'un homme peccable soit infaillible.

Les Papes sont des hommes, des hommes peccables et faillibles comme tous les autres; personne ne le nie; ils sont les premiers à le reconnaître, et ils le reconnaissent si bien qu'ils se confessent. Plusieurs, d'une haute vertu, se confessaient même tous les jours; entre autres, Clément VIII, de sainte mémoire, qui a élevé saint François de Sales à l'évêché de Genève; chaque soir, il se confessait au Cardinal Baronius. Les Papes sont donc peccables, comme les Évêques, comme les Prêtres, comme les autres chrétiens.

Mais ce n'est pas en temps qu'hommes peccables qu'ils sont infaillibles, c'est en temps que Papes. Dans toute magistrature publique, il faut essentiellement distinguer ce qui est essentiellement distinct: la magistrature, avec l'autorité et les prérogatives dont elle est revêtue, et l'individu qui exerce cette magistrature. Les qualités plus ou moins précieuses, les défauts, les vices même, si vous le voulez, de l'individu n'altèrent en rien l'autorité ni les prérogatives de la magistrature qu'il exerce. Un juge,

par exemple, s'il est légitimement nommé par le pouvoir suprême, rend la justice, prononce des sentences uniquement parce qu'il est juge; et l'autorité de ses sentences est absolument indépendante de ses qualités personnelles ou de ses défauts, de ses vertus privées ou de ses vices. S'il est bon tant mieux pour lui, s'il est mauvais tant pis pour lui : c'est son affaire; le juge, en tant que juge, n'y gagne rien, n'y perd rien.

Il en est de même dans l'Église. Il en est ainsi du Prêtre, de l'Évêque, du Pape. Il y a, dans le Pape, l'homme privé et l'homme public; l'homme privé a, comme tous les hommes, des défauts et des qualités; il a souvent de hautes et très hautes vertus; il peut avoir des vices, et parfois (beaucoup moins souvent qu'on ne l'a dit), il en a eu. Dans le Pape, l'homme privé est faillible, tout comme vous, tout comme moi. Mais quand on parle de l'infailibilité, il n'est question que de l'homme public, que du Pape en tant qu'il est Pape.

Et de même qu'il est parfaitement possible qu'un homme peccable et même vicieux rende, s'il est juge, des sentences légitimes, obligatoires et irréformables, parce qu'il parle au nom de la loi, de même dans l'Église il est parfaitement possible qu'un homme peccable et même vicieux porte, s'il est Pape, des sentences infailibles, parce que ce n'est plus lui qui parle, mais JÉSUS-CHRIST qui parle en lui; parce qu'il ne juge plus d'après ses propres lumières essentiellement faillibles, mais d'après la lumière essentiellement infailible de l'Esprit-Saint.

La seule question est de savoir si la promesse de cette assistance parfaite a été donnée par le Fils de

DIEU au Chef de son Église. Or, nous avons vu plus haut, et c'est *de foi* maintenant, que cette assistance avait été promise, à plusieurs reprises et de la manière la plus formelle, à Pierre et à ses successeurs.

Rien n'empêche donc que le Pape, quelles que soient d'ailleurs ses qualités personnelles ou ses défauts, quelle que soit sa science ou sa simplicité, soit infaillible lorsqu'il parle comme Pape, lorsqu'il enseigne au nom de JÉSUS-CHRIST, du haut de la Chaire de saint Pierre.

II

Si l'infailibilité du Pape peut être dite personnelle.

En ces derniers temps, des esprits chagrins ont cherché à rendre odieuse l'autorité suprême et infaillible du Pape, en lui donnant des épithètes qui, dans le langage politique, sont synonymes d'autocratie et de despotisme. Ils ont affecté de l'appeler *personnelle, séparée et absolue*.

Chez le Pontife Romain, l'infailibilité n'a aucun des caractères odieux que voudraient lui attribuer les ennemis de l'autorité. Si, par *personnelle*, on entend une autorité capricieuse, aveugle, imprudente, que rien ne règle ni ne peut régler, une autorité autocratique et césarienne, nous protestons tous, et le Pape proteste le premier, contre une

pareille supposition. Non, la souveraine autorité doctrinale du Pape n'a point ce caractère odieux de caprice ou de bon plaisir.

Mais si, par *personnelle*, on entend une prérogative qui appartient à la personne même du successeur de Pierre, au Pape seul, nous affirmons tous, l'Évangile et la Tradition en main, que l'infaillibilité du Pape est un privilège *personnel*.

En effet, dans les trois célèbres passages de l'Évangile que nous avons rapportés et glosés plus haut, ce caractère *personnel* des promesses faites par Notre-Seigneur à son Vicaire, est d'une évidence incontestable.

Dans le texte de saint Matthieu, Notre-Seigneur parle à Pierre, et à Pierre seul : « *Ego dico tibi; moi, je dis à toi;* » à toi, donc pas aux autres. « *Tu es Pierre; sur cette pierre. C'est à toi que je donnerai les clefs. Tout ce que tu lieras; tout ce que tu délieras.* » Tout cela est on ne peut plus personnel à saint Pierre; tout cela regarde saint Pierre seul, et non point les autres Apôtres. Or, il est de foi que ces paroles du Seigneur regardent chacun des successeurs de Pierre, aussi bien que l'Apôtre saint Pierre lui-même. Le privilège, ici concédé par JÉSUS-CHRIST à son Vicaire, est donc un privilège essentiellement personnel.

Il en est de même, nous l'avons vu, des deux textes de saint Luc et de saint Jean : « *Satan vous a tous demandés; mais moi, j'ai prié pour toi, pro te; pour que ta foi, fides tua, ne puisse défaillir. Et toi, confirme tes frères.* » Également dans le passage de saint Jean : « *Pasce agnos pasce oves meas; sois le Pasteur de mes brebis, le Pasteur de mes agneaux.* » Y a-t-il rien de plus clair?

La prétention des théologiens gallicans, qui voulaient que le Pape ne fût infaillible que lorsque l'enseignement des Évêques serait venu compléter et confirmer le sien, est donc manifestement contraire au sens clair et naturel des promesses du Sauveur. Le privilège pontifical de l'infaillibilité est, de droit divin, un privilège personnel, accordé ici au Pape seul; un privilège parfait et complet en lui-même, qui n'a besoin d'aucun complément, d'aucune confirmation.

L'infaillibilité du Pape est encore *personnelle* à un autre point de vue : elle appartient, non pas seulement à la Papauté considérée comme personne morale, mais en outre au Pape vivant, à la personne même du Pape. Si elle appartenait à la Papauté et non au Pape, au Saint-Siège et non à celui qui l'occupe, elle reposerait sur une abstraction, ce qui est absurde.

Maintenant, si par « la personne du Pape » on voulait entendre la personne privée, indépendamment de sa fonction de Pape, on dirait une énorme sottise, en parlant d'« infaillibilité personnelle ». Jamais l'Église n'a admis pour personne, si ce n'est pour l'humanité adorable de Notre-Seigneur, ce genre d'infaillibilité personnelle; nul, en dehors de Notre-Seigneur, n'étant personnellement infaillible par nature.

Le Pape *personnifie* en lui l'infaillibilité de la Papauté. Il n'y a pas plus de Papauté sans Pape qu'il n'y a de royauté sans roi, de magistrature sans magistrat.

« Le Concile du Vatican n'a rien changé à ce qui existait. Il ne parle pas d'une infaillibilité « personnelle » du Pape, mais de « l'infaillibilité de l'Au-

torité enseignante du Pontife Romain, » et il déclare : « Que le Pontife Romain, lorsqu'il parle *ex cathedra*, c'est-à-dire lorsque remplissant la charge « de Pasteur et Docteur de tous les chrétiens, en « vertu de sa suprême Autorité Apostolique, il « définit qu'une doctrine sur la foi ou les mœurs « doit être tenue par l'Église universelle, jouit pleinement, par l'assistance divine qui lui a été promise dans la personne du bienheureux Pierre, de « cette infailibilité dont le divin Rédempteur a « voulu que son Église fût pourvue en définissant « la doctrine touchant la foi ou les mœurs ; et par « conséquent, que de telles définitions du Pontife « Romain sont irréformables par elles-mêmes et non « en vertu du consentement de l'Église. »

« Le Concile ne parle donc pas ici de la personne privée du Pape, qui certes peut tomber dans l'erreur, mais il considère le Pape avec sa prérogative de suprême et universel Pasteur et Docteur de l'Église, et il ne lui attribue l'infailibilité que dans les cas où, en cette qualité, il définit du haut de la Chaire Apostolique, en s'adressant à toute l'Église, une doctrine touchant la foi ou la morale, obligatoire pour tous les chrétiens. Il enseigne que l'infailibilité jointe à l'exercice de l'Autorité enseignante du Pape consiste dans *une grâce d'état*, dans une assistance spéciale du Saint-Esprit, qui préserve le Pape, comme suprême Docteur des chrétiens, de toute erreur dans les matières de foi et de morale et le maintient dans la vérité de la doctrine traditionnelle ; il enseigne enfin que l'infailibilité de l'Autorité enseignante du Pape s'étend à l'exclusion de tout autre objet, uniquement aux vérités divinement révélées de la religion chrétienne : car « le

« Saint-Esprit ne lui a pas été promis pour qu'il
 « publiât, d'après une révélation particulière, une
 « doctrine nouvelle, mais pour que, avec son assis-
 « tance, il gardât saintement et exposât fidèlement
 « la révélation transmise par les Apôtres, c'est-
 « à-dire le dépôt de la foi. »

« Le Concile renverse donc en propres termes et
 de la manière la plus formelle cette interprétation
 insensée ou malveillante, d'après laquelle le Pape
 aurait le pouvoir et la faculté de décider, selon son
 caprice, sur toute espèce d'objets, d'ériger en dogmes
 ou en propositions de foi catholique tout ce qui lui
 viendrait à l'esprit, de les imposer à la croyance
 des fidèles, et de prétendre en tout cela jouir du
 privilège de l'infaillibilité.

« Il n'y a donc point dans ce sens d'infaillibilité
 personnelle du Pape, mais seulement une infailli-
 bilité de l'*Autorité enseignante* du Pape; et encore
 cette infaillibilité ne s'étend-elle qu'à la révélation
 déjà donnée de DIEU, c'est-à-dire au dépôt de la
 foi. Elle préserve le Pape dans ses décisions dog-
 matiques, d'imposer à la croyance de l'Église, par
 faiblesse ou par ignorance, quelque chose de faux,
 d'erroné, d'opposé à la foi catholique (1) »

(1) Instruction pastorale de l'Épiscopat suisse, sur l'infaillibilité
 (Juin 1871).





QUESTIONS BRULANTES

**Ce qu'il
faudrait faire
en cas de schisme
et de division**



N° 21

TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-ÉDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS

N^o 21

1

**Ce qu'il faudrait faire en cas de schisme
et de division.**

Il est un cas douloureux, qu'il est nécessaire de prévoir.

Dans tous les siècles, il y a eu des prêtres apostats, et même des Evêques apostats; oui, des Evêques. Au milieu des agitations du nôtre, cet affreux scandale nous sera-t-il épargné? Sera-t-il épargné à l'Europe, à la France? Dieu le veuille! Mais enfin, si l'esprit de révolte venait à briser quelque'une des colonnes du temple; si l'orgueil et la passion venaient à séparer de l'unité catholique quelque prêtre, quelque Evêque, que faudrait-il faire? Demeurer inébranlable dans la foi de Pierre, dans la foi du Pape infallible. Là où il est, là est l'Eglise, et là seulement.

« Lorsque, par malheur, il se rencontre quelque'un de ces orateurs, de ces écrivains qui se tournent contre l'Eglise après lui avoir prêté d'abord un utile

concours, nous devons déplorer sa perte, sans en trop craindre les fâcheuses conséquences. C'est un navigateur téméraire et indiscipliné, qui n'a voulu prendre conseil que de sa présomption. Un coup de vent l'a emporté à la mer. Tous les moyens de sauvetage seront mis à sa disposition ; s'il les repousse, il sera submergé par les flots, tandis que l'impérissable vaisseau, d'où il sera tombé par sa faute, poursuivra sa route et sera poussé au port par les tempêtes mêmes qui semblaient devoir le briser et l'engloutir (1). »

Saint Augustin allait plus loin : commentant la parole de saint Jean : « *Ils sont sortis du milieu de nous, mais ils n'étaient point des nôtres : car s'ils eussent été des nôtres, ils seraient demeurés avec nous* », le grand Docteur ne craint pas de dire : « Ces hommes sont dans le corps de JÉSUS-CHRIST comme des humeurs mauvaises. Le corps devra les vomir, afin de recouvrer la santé. Ainsi, l'Église éprouve du soulagement quand ces mauvais esprits la quittent. Elle dit en les vomissant et en les rejetant hors de son sein : « Ce sont là des humeurs « morbides qui sortent de mon sein, mais qui « n'étaient pas de moi. Qu'est-ce à dire, n'étaient « pas de moi ? Cela veut dire qu'elles n'ont pas été « retranchées de ma substance. Elles n'étaient

(1) Lettre pastorale de Mgr Régnier, Archevêque de Cambrai Rome, mai 1870.

« dans mon sein que pour l'accabler. Ne vous
« attristez donc pas de leur sortie : je n'ai rien
« perdu de ce qui était vraiment à moi. » Avis aux
opposants, passés, présents, futurs.

En 1860, dans une tournée pastorale, le bon Mgr Georges, ancien Evêque de Périgueux, demandait un jour à un petit garçon de la campagne si c'était le Pape ou bien le gouvernement qui lui avait donné à lui, Evêque de Périgueux, la puissance d'enseigner la religion aux fidèles et de leur administrer les sacrements. Le petit bonhomme avait répondu sans hésiter : « Monseigneur, c'est le Pape. — Bien, mon garçon, reprit l'Evêque. Mais si, après moi, le gouvernement envoyait ici un Evêque dont le Pape ne voudrait pas, un Evêque qui ne serait pas envoyé par le Pape? » — L'enfant, ne sachant que répondre, secouait la tête avec un air d'indignation. « Lui obéirais-tu? continua Mgr Georges. — Non, fit brusquement le petit garçon. — Mais si tu le voyais arriver avec une belle soutane violette, avec une belle mitre d'or, avec une belle crosse?... Que ferais-tu? — J'y jetterais des pierres! »

L'Evêque rit de bon cœur, et après avoir embrassé son énergique petit diocésain, il lui recommanda de rester toujours bien fidèle au Pape et aux Evêques du Pape.

Sans aller jusqu'à jeter des pierres, il faut savoir résister, le cas échéant, à un Evêque en révolte contre le Pape. En ce cas, on ne résiste que pour

obéir : on résiste au colonel, pour obéir au général.

Si, à l'occasion des condamnations portées par le Concile du Vatican ou par le Saint-Siège, un Évêque (ce qu'à DIEU ne plaise!) voulait demeurer dans des voies désormais interdites, il faudrait refuser énergiquement de le suivre. Ce n'est pas son clergé, ce n'est pas son peuple qui se séparerait alors de lui : ce serait lui qui, se séparant du Saint-Siège et brisant au-dessus de lui le lien de la hiérarchie, le verrait se briser nécessairement au-dessous.

A plus forte raison en serait-il ainsi d'un curé par rapport à ses paroissiens, et d'un confesseur par rapport à ses pénitents. Avant tout, l'obéissance, l'obéissance catholique, l'obéissance au Pape, centre de l'unité catholique !

C'est l'obéissance des Pasteurs, dit éloquemment un de nos Évêques, qui doit enseigner l'obéissance des fidèles, comme la soumission des fidèles doit suivre avec docilité la soumission des Pasteurs.

Mais en pratique, sauf des cas tellement exceptionnels qu'ils prouvent la règle au lieu de l'infirmer, obéir au Pape, c'est obéir à son Évêque et à son curé. Notre curé nous transmet fidèlement l'enseignement et les directions de notre Évêque : et celui-ci ne fait qu'un avec le Pape dans son enseignement et dans sa direction. C'est comme dans la Trinité : l'unité de nature existe dans trois personnes distinctes; ainsi l'unité de doctrine existe entre le Pape, l'Évêque et le Prêtre.

Si malheureusement quelque doute sérieux s'élevait sur cette parfaite communauté de sentiments et de directions, il serait permis, il serait même nécessaire de se tenir sur la réserve; mais pour autoriser une scission ouverte, il faudrait l'*evidence*.

II

Demi-schisme et demi-hérésie.

Y a-t-il, en ce temps-ci, à craindre des révoltes ouvertes, des hérésies, des schismes? On ne le pense généralement pas. Un Prélat des plus influents, à qui l'on rapportait un jour qu'on le soupçonnait de vouloir se mettre à la tête d'un schisme, répondait, dit-on, en haussant les épaules : « Quelle folie ! Je ne serais suivi de personne, pas même de mon secrétaire ».

Il avait vingt fois raison. Le rationalisme et l'indifférence, les erreurs du jour, ne sont guère compatibles avec une hérésie proprement dite : ou l'on croit, et l'on est catholique; ou l'on ne croit pas, et l'on cesse d'être chrétien.

Mais, ce qui pourrait peut-être bien arriver, sous le couvert de tels ou tels gouvernements soi-disant catholiques, c'est qu'il se formât insensiblement je ne sais quel demi-schisme politico-religieux, je ne sais quelle demi-hérésie mesquine, taquine, vexatoire,

s'accrochant à des détails et harcelant le camp fidèle, qu'elle n'oserait point attaquer de front.

Si ce mal venait à se manifester, il serait certainement l'effet de l'ignorance religieuse, des préjugés et des faiblesses de certains catholiques et surtout de l'influence malsaine des gouvernements sur certains membres du clergé. Il aurait pour apôtres les journalistes du tiers-parti, qui croient qu'on peut plaire à tout le monde, et qu'un chrétien peut sans blesser sa conscience, esquiver les décisions et les directions du Saint-Siège, sous prétexte de nécessités politiques, de nécessités du temps, de raisons d'État, et autres faux-fuyants de ce genre.

Un homme averti en vaut deux, dit le proverbe. Veillons sur nous; sauvégarçons l'avenir de notre fidélité; et dans ce but, fermons l'entrée de notre maison aux revues, aux journaux, aux productions du libéralisme. Instruisons-nous très solidement, et puisons uniquement notre instruction religieuse auprès des hommes et dans les livres qui font profession d'être catholiques avant tout.





QUESTIONS BRULANTES

Faut-il lutter
contre
l'impossible ?



N° 22

TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-EDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS

N° 22

I

Faut-il lutter contre l'impossible?

La question est de savoir si c'est *impossible*. Le mot *impossible* n'est pas français, dit-on ; est-ce bien vrai ? Je l'ignore ; ce que je sais, c'est qu'il n'est pas chrétien. « Ce qui est impossible aux hommes, est possible à DIEU. » Le monde païen étant ce que chacun sait, n'était-il pas impossible et trois fois impossible que douze pêcheurs juifs le convertissent à la folie de la croix ? N'était-il pas impossible que saint Pierre remplaçât Néron au Vatican ? L'histoire de l'Église est l'histoire des impossibilités vaincues ; c'est la réalisation permanente de l'oracle du Sauveur : *Et nihil impossibile erit vobis* : Pour vous, rien ne sera impossible. » (Saint Luc, xvii, 19.) Il est moins difficile, si je ne m'abuse, d'épurer le monde actuel, qu'il ne l'a été à nos pères d'épurer le monde païen. Prenons les mêmes moyens, les mêmes armes ; la foi triomphera maintenant comme alors.

« Soit, diront peut-être quelques chrétiens timides ; mais, les idées modernes et démocratiques étant répandues et enracinées partout, l'impossibilité pour l'Église d'exercer ses droits sur les sociétés paraissant un fait accompli, et l'avenir paraissant devoir favoriser de plus en plus ce fâcheux état de choses, ne serait-il pas plus raisonnable, peut-être même plus utile à la bonne cause, d'accepter le fait, de faire des concessions sur le droit, et de pactiser sans crainte avec les principes modernes ? Agir autrement, n'est-ce

pas risquer de tout compromettre ? n'est-ce pas même exposer la Religion aux récriminations publiques ? » — Gardez-vous de le croire. Dans les temps de transition comme le nôtre, les hommes ont besoin de la vérité, de la vérité tout entière. Les vérités ont été affaiblies et abandonnées par les passions humaines, *diminutæ sunt veritates a filiis hominum* ; dépositaires de tous ces principes sacrés de vie religieuse, sociale, politique et domestique, rendons-les au monde, qui se meurt faute de les connaître. Pas de prudence humaine ; elle perdrait tout. *Prudentia carnis mors est*. Soyons prudents, oui ; mais prudents dans le Christ. Nous passerons, comme toujours, pour des insensés, et nous serons très sages ; « insistons, comme la foi nous l'ordonne, insistons à temps et à contre-temps ; reprenons, supplions, signalons le mal en toute persévérance et doctrine. » Ce sont les propres paroles de l'Apôtre saint Paul qui nous en adjure « devant DIEU et devant JÉSUS-CHRIST, Juge des vivants et des morts ». Et il ajoute, prophétisant les défaillances des hommes et du temps où nous vivons : « Car il « viendra un temps où ils ne supporteront plus la « saine doctrine, mais, selon leurs passions, s'aban- « donneront à une foule de docteurs qui les flatte- « ront ; et, se détournant de la vérité, ils se nour- « riront de fables. Pour vous, veillez et ne craignez « point la peine » (1). Rien de plus clair que cette ligne de conduite ; ayons le courage de l'adopter.

« Mais on criera contre l'Église ? » — On criera ; et puis, on ne criera plus. Est-ce que l'on ne crie pas maintenant ? Qu'est-ce que le journalisme, qu'est-ce que la politique dans l'Europe entière, sinon un cri permanent contre l'Église, sous le nom de parti clérical, d'empiétements ultramontains, de fanatisme ? Parlons haut et ferme au milieu de ces

(1) II Ad Tim., iv.

clameurs ; rappelons-nous qu'il n'est pas permis de se taire. *Væ mihi, quia tacui!*

« Mais, en demandant trop, vous n'obtiendrez rien. » — Nous ne demandons pas trop ; nous demandons ce que DIEU veut, ce que les hommes *doivent* lui donner, ce qui est juste, et, en outre, ce qui peut seul nous sauver tous. Remarquez-le bien : c'est ici une question de vie ou de mort, comme jadis entre le paganisme et le Christianisme ; ce sont deux principes qui s'excluent, l'Église et la Révolution, le Christ et le démon ; il n'y a pas de terme moyen. D'ailleurs, auriez-vous encore la simplicité de croire qu'avec les révolutionnaires les concessions servent à quelque chose ? « Une seule concession peut nous satisfaire : *c'est la pleine et entière destruction du pouvoir temporel de l'Église* », ce sont les paroles textuelles des chefs de la Révolution. Et il faut ajouter avec eux : « Et du pouvoir spirituel » ; car le temporel n'est que l'armure destinée à protéger, à sauvegarder le spirituel. En demandant moins, nous ne gagnerions rien.

« Mais il faut être charitable. » Oui, la charité et la douceur peuvent ramener les coupables ; aussi faut-il toujours être doux et charitable ; mais les questions de principe sont des questions de VÉRITÉ, et non de charité ; il n'y a là matière à aucune concession. Avant d'être la société de la charité, l'Église catholique est la société de la vérité. Jamais la charité et la vérité ne doivent s'exclure, la charité qui sacrifierait la vérité ne serait plus charité, mais faiblesse et trahison.

« Mais il faut de la prudence dans l'exposition de la vérité elle-même ; il ne faut pas jeter les perles devant les pourceaux. » — Sans aucun doute ; mais il ne faut jamais trahir la vérité, ni l'Église, ni le Christ, sous prétexte de gagner plus facilement les sympathies des hommes. Jamais l'Église n'a tenu cette conduite ; jamais les Apôtres, les Papes et les Saints n'ont eu recours à cette fausse prudence.

Les chrétiens qui voudraient faire autrement seraient évidemment dans le faux ; et s'ils n'étaient souvent excusés par la droiture de leurs intentions, ils seraient certainement coupables devant DIEU.

« Mais enfin toute vérité n'est pas bonne à dire. »
— Je le sais ; mais cela n'est vrai que des vérités qui blessent inutilement, et non de celles qui peuvent guérir et sauver. Or, les vérités de l'ordre catholique antirévolutionnaire peuvent *seules* sauver le monde à l'heure qu'il est ; et elles sont toujours bonnes à dire. Proclamons-les, et, par une charitable fermeté, sauvons nos frères malgré eux. C'est beaucoup, croyez-moi, quand on a la vérité pour soi, d'attaquer le préjugé, même le préjugé universel, même le préjugé soit-disant inattaquable. L'attaquer, c'est déjà diminuer son prestige, et c'est énorme, car sous le prestige il n'y a rien. Et puis, comme dit le P. Lacordaire dans une de ses magnifiques Conférences : « il vaut mieux tenter quelque chose, que de ne rien tenter du tout ».

Rien n'est encore perdu. Les circonstances sont graves, tout le monde le reconnaît ; l'Eglise catholique perd de plus en plus son influence, pour ne pas dire son existence *sociale* ; il y a partout des catholiques et de bons catholiques, mais il n'y a plus de puissances catholiques, plus d'Etats constitués selon l'ordre divin ; le flot révolutionnaire monte de jour en jour comme les flots du premier déluge ; mais enfin les éléments de salut sont toujours là. Je le redis avec assurance, l'état actuel du monde est un état transitoire. De deux choses l'une : ou bien l'Eglise, dans un temps donné, triomphera de la Révolution, comme elle a triomphé de tant d'autres ennemis, et alors les nécessités de transition, que l'on voudrait aujourd'hui nous faire accepter comme des principes, disparaîtront d'elles-mêmes, laissant le champ libre aux principes éternellement vrais du Christianisme ; ou bien la Révolution l'emportera pour un temps, et alors à quoi

auraient servi les concessions que l'on nous conseille maintenant ? Si « l'heure des ténèbres », l'heure du prince de ce monde est arrivée, s'il est dans les desseins de DIEU que nous succombions dans la lutte, en défendant les droits de DIEU jusqu'au bout, au moins nous aurons été de bons et fidèles serviteurs, et nous pourrons dire avec le grand Apôtre : « J'ai combattu le bon combat ; j'ai fini ma course ; j'ai gardé la foi. Il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne de justice que me donnera Notre-Seigneur, le juste Juge ».

« La Révolution peut-elle donc triompher tout à fait de l'Église ? l'œuvre de Dieu peut-elle donc périr ? » — L'œuvre de DIEU ne périra pas ; mais il en sera de l'Église comme de son divin Chef ; elle aura, comme lui, « son heure », sa Passion, son calvaire, son sépulcre, avant de régner sur l'univers, et de rassembler toute l'humanité sous la houlette du céleste Pasteur. Tout cela est prophétisé dans l'Évangile.

Cette solution *très possible* de la question révolutionnaire, mérite qu'on s'y arrête un moment.

Quoi qu'il en soit, l'Église touche à une grande crise ; que ce soit ou non la dernière, il faut absolument nous préparer à combattre et à souffrir ; il faut nous détacher de cœur des biens périssables que la Révolution peut nous ravir, usant de ce monde comme n'en usant pas, tendant à la céleste patrie et, sur la terre, ne vivant que pour l'éternité. Il faut que la Vierge immaculée soit la Reine bien-aimée de notre cœur ; l'Eucharistie, notre pain de chaque jour ; le saint Évangile, notre lecture la plus chère ; le Sacré-Cœur de Jésus, notre souverain refuge. Vivons tout à DIEU, inébranlables au milieu de l'entraînement universel. Indissolublement unis en toutes choses au Vicaire de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, cherchons dans la pure lumière catholique le guide fidèle qui nous fera traverser d'un pas sûr les ténèbres de la Révolution.

Surtout ne perdons pas courage ; saluons d'avance le triomphe promis à la Vérité. Après l'heure des ténèbres, la sainte Eglise ressuscitera glorieuse, et régnera par tout l'univers. Alors se réalisera, dans toute son étendue, l'infailible et consolante prophétie de l'Evangile : *Il n'y aura plus qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur* : ET ERIT UNUM OVILE ET UNUS PASTOR.





QUESTIONS BRULANTES

Devons-nous
avant tout
suivre
le Pape ?



N° 23

TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-EDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS

N° 23.

I

Croire et professer l'infaillibilité pontificale

Devant le décret dogmatique de l'infaillibilité, inclinons avec amour notre jugement et notre volonté, et croyons sans restriction aucune à la vérité révélée que l'infaillible Église a définie.

Avant le 18 juillet 1870, on pouvait dans une mesure hésiter encore ; depuis, on ne le peut plus. On est catholique ou on ne l'est pas ; on croit à l'enseignement infaillible de l'Église ou l'on n'y croit pas ; si vous êtes catholique, si vous avez la foi, soumettez-vous d'esprit et de cœur, intérieurement et extérieurement ; et croyez à la vérité révélée de l'infaillibilité pontificale, comme vous croyez à toutes les autres vérités révélées du Symbole. Croyez-y pour la même raison.

DIEU parle par son Église : l'Église assemblée en Concile général, l'Église infaillible dans tous ses décrets a défini l'infaillibilité de son Chef lorsqu'il parle comme Souverain Pontife : donc, je crois. Je me sou mets entièrement à cet enseignement infaillible, comme à la parole de DIEU même.

II

**Il le faut sous peine de péché mortel
et d'hérésie**

Quiconque hésiterait à faire immédiatement cet acte de foi, tomberait dans le crime d'hérésie.

L'hérétique est le chrétien, quel qu'il soit, qui refuse de croire intérieurement et de professer extérieurement une doctrine définie par l'Église comme *dogme de foi*. Or, l'Église a défini ainsi l'infailibilité du Pape.

Il n'y a plus désormais « d'opinion gallicane ». Désormais, gallican est synonyme d'hérétique; et il n'est plus permis en conscience d'être gallican. Ce n'est plus une *opinion* : c'est une erreur formelle contre la foi, une hérésie proprement dite. Personne, ni laïque, ni prêtre, ni Évêque, personne au monde ne peut plus la soutenir, sans cesser par là même d'être orthodoxe.

« Les Constitutions promulguées dans le Concile sont authentiques, disait en revenant de Rome le docte Mgr Freppel. Je les déclare dûment et suffisamment promulguées pour le diocèse, par le seul fait de leur proclamation au sein du Concile général; je dois vous rappeler en même temps que les définitions dogmatiques d'un Concile général confirmé par le Pape ont droit à une soumission pleine et entière de la part de tous les chrétiens; que c'est pour tous un devoir strict et rigoureux d'y adhérer de cœur et d'âme, comme à la parole de Dieu même,

et que quiconque se mettrait en opposition avec elles, fût-il prêtre ou Evêque, se retrancherait par là même de la communion de l'Eglise ; il quitterait le droit chemin de la vraie foi, pour aller se perdre misérablement dans les voies tortueuses du schisme et de l'hérésie. »

Les Pères du Concile sont eux-mêmes liés par cette règle. Ils sont obligés, comme les plus humbles des fidèles, de se soumettre de cœur et d'esprit. « Ils ne pourraient sans crime, disait Fénelon, à l'occasion d'un décret apostolique moins solennel que celui du Vatican, ils ne pourraient sans crime hésiter et délibérer s'ils doivent adhérer ou s'opposer à la définition commune déjà proclamée. Ce serait un acte évident de schisme, de trahison, d'hérésie. »

Mgr Manning, le savant et pieux Archevêque de Westminster, qui a été une des plus fermes colonnes du Concile, dit également, au sujet du décret de l'infailibilité : « Ceux qui diffèrent leur assentiment aux Actes du Concile, sous le prétexte qu'il n'est pas terminé, sont en danger de perdre la foi. Ceux qui rejettent les définitions conciliaires du Vatican sont déjà tombés dans l'hérésie (1). »

III

C'est avant tout le Pape qu'il faut suivre

Ne nous laissons éblouir par aucun nom, par aucune gloire ; nous avons cet honneur unique, nous autres catholiques, de ne reconnaître que DIEU

(1) *Histoire du Concile*, chap. 1.

seul, que JÉSUS-CHRIST pour Docteur et pour Maître. Nous ne sommes les disciples d'aucun homme sur la terre; et si nous obéissons au Pape et à l'Épiscopat, c'est que JÉSUS-CHRIST nous commande, nous enseigne, nous régit par leur ministère.

Le Pape, chef de l'Épiscopat, a été déclaré infail-
lible : c'est à JÉSUS-CHRIST que nous obéissons lorsque nous recevons humblement, amoureusement la parole de son Vicaire.

Mais lorsque nous abandonnons cette voie pour suivre tel ou tel Docteur, fût-il prêtre, fût-il même Evêque, ce n'est plus à DIEU, c'est à l'homme que nous adhérons; et cela est indigne d'un chrétien.

« Nous n'écouterons, vous n'écouteriez vous-mêmes, écrivait de Rome à ses diocésains le savant Evêque d'Angoulême, vous n'écouteriez ni la voix de la chair et du sang, ni les anciennes relations de société, ni les affections particulières, ni les admirations les plus enthousiastes pour tel ou tel talent d'orateur ou d'écrivain, ni les engagements dans tel ou tel partipolitique, ni même la reconnaissance pour les services rendus à l'Eglise, si on les invoquait aujourd'hui pour la combattre. C'est l'Eglise, l'Eglise seule, qu'il nous faut toujours suivre et écouter, non point ce Prêtre et cet Evêque en particulier, qui nous agréé davantage, mais celui qui est chargé par l'Eglise de nous conduire, et qui se laisse conduire lui-même par le Conducteur de tout le troupeau de JÉSUS-CHRIST (1). »

(1) Rome, mai 1870.

« Je ne connais ni Paulin, ni Méléce, disait jadis saint Jérôme au Pape saint Damase, c'est uniquement à Votre Béatitude que je m'attache. Que faut-il croire, que faut-il dire? » — Telle est la règle de l'obéissance catholique; il faut la suivre maintenant comme alors, comme toujours.

Et nous non plus, nous ne connaissons ni celui-ci ni celui-là; c'est uniquement au Pape, à Pie IX, à son enseignement infallible, à son autorité suprême, que nous nous attachons et que nous voulons rester attachés.

On citait dernièrement une parole étrange, échappée à un lecteur assidu des revues et journaux de l'opposition libérale: « Lors même que je verrais le Pape avec tous les Evêques d'un côté, et de l'autre Mgr un tel, je n'hésiterais pas. Je ne dirais rien parce que je n'aime point le scandale; mais je ne pourrais m'empêcher de croire que Mgr un tel a raison et que tous les autres se trompent, y compris le Pape. » Voilà où l'on en arrive lorsque, dans les choses religieuses, on s'attache à l'homme et non à DIEU. Ce n'est plus de la foi: c'est de la superstition, du fétichisme. Ce n'est plus de l'obéissance: c'est de l'aveuglement.

Ce propos, que peut seule excuser l'ignorance, est le contre-pied de la belle réponse donnée jadis par le Cardinal d'Astros, Archevêque de Toulouse, et que son vénérable successeur rappelait naguère à son clergé. « Interrogé sur ce qu'il conviendrait de faire dans le cas, chimérique sans doute, où tous les Evêques du monde seraient d'un côté, et le Pape

seul de l'autre côté, le Cardinal répondit : « *Il faut aller vers le Pape. On ne court jamais risque de s'égarer, quand on va vers le centre* ».

Donc, allons toujours au Pape ; par lui seul, JÉSUS-CHRIST nous enseigne et nous guide infailliblement. Il n'y a qu'une tiare dans le monde ; regardons-la, par-dessus toutes les têtes, par-dessus toutes les couronnes, par-dessus toutes les mitres, et suivons, vénérons les couronnes, les têtes, à proportion qu'elles sont dans l'alignement de la tiare. Avec cette règle, il est impossible de s'égarer.

IV

La pierre de touche, en matière de doctrine

A la lumière du décret de l'infailibilité et de tout ce qui l'a préparé et accompagné, apprenons à juger plus sainement, et des doctrines, et des institutions, et des hommes.

« *Ne jugez pas selon l'apparence, mais portez un jugement juste* », nous dit l'Écriture. La justesse du jugement dépend uniquement de la vérité dont il est l'expression. Or, en matière de doctrines, voici que nous avons désormais une règle immuable, un phare sans ombre : c'est l'enseignement, l'enseignement infaillible du Souverain Pontife. Avant le décret du Vatican, nous l'avions déjà sans doute ; mais il ne brillait pas d'un éclat aussi incontesté.

Voulons-nous savoir ce que vaut, au point de vue de la foi (et par conséquent de la vérité), une doctrine quelconque ; ce que vaut un livre, ce que vaut un auteur, un savant, un professeur, une revue, un

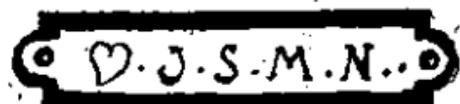
journal, une maison d'éducation ? Allons droit au fait ; voyons comment cet homme, comment cette institution, comment ce livre, ce journal, parle du Pape, respecte pratiquement son autorité, se conforme à son enseignement. Voilà *la pierre de touche*, où l'or pur se distingue immédiatement du cuivre doré.

« Le seul moyen d'échapper à une folle crédulité qui déshonore la raison, c'est d'écouter la voix du Chef de l'Eglise, non seulement en matière de foi, mais même dans les choses les plus ordinaires de la vie. Là se trouve le vrai point d'appui de l'intelligence, de la saine philosophie, de la vraie science, de toute morale sérieuse, et même de la bonne pratique des intérêts sociaux (1). »

Mais c'est surtout quand il est question de doctrines religieuses, d'enseignement ecclésiastique proprement dit, de foi, de morale, de piété, de direction de conscience, de pratiques des sacrements, etc., que l'enseignement infallible de Rome est la pierre de touche qui va nous aider à discerner le vrai du faux ; et cela, sans contestation possible. Pour mériter notre confiance, *il faut* que l'on soit d'accord avec l'enseignement de Rome, pleinement et totalement d'accord.

Je le répète : c'est là la grande pierre de touche. Bénissons l'Esprit-Saint et le Concile qui nous l'ont donnée.

(1) Lettre circulaire de Mgr de Rodez. Rome, 2 juillet 1870.





QUESTIONS BRULANTES

La
Persécution
véritable



N° 24

TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-EDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS

N° 24.

I

**Comment il faut porter la rude épreuve
de la persécution proprement dite**

La persécution véritable, la grande persécution, c'est la tempête que soulèvent de temps à autre contre l'Église les fureurs de l'impunité ou de l'hérésie. Elle est toujours plus ou moins violente ; elle sévit toujours contre les chrétiens marquants, et plus encore contre les prêtres et les Religieux. Quand elle ne peut pas emprisonner, elle traque, elle outrage, elle harcèle de mille manières.

Pour faire son œuvre, le Persécuteur, c'est-à-dire le démon, se sert des persécuteurs ; le plus souvent il se sert de ceux qui gouvernent, leur tournant la tête, leur faisant édicter de prétendues lois, et leur remplissant la bouche de belles paroles : *raison d'Etat, nécessités politiques, salut de la patrie, réforme des abus, répression du fanatisme et de la réaction*, et autres mensonges de ce genre. N'est-ce pas ce que nous entendons répéter chaque jour ?

Ne nous faisons pas illusion : la persécution est incessamment à nos portes. Depuis Luther et

Calvin, depuis Voltaire et Robespierre, elle ne s'est pour ainsi dire point endormie. Elle gronde sourdement, comme un volcan, et de temps à autre elle éclate. Soyons toujours prêts ; car nul ne sait le jour ni l'heure.

D'abord, ne nous étonnons pas, si nous la voyons nous calomnier et chercher à nous mettre hors la loi. *Ne vous étonnez point, nous dit JÉSUS-CHRIST, si le monde vous hait. Ne m'a-t-il point hait le premier ? Il vous hait, parce que vous êtes mes disciples. Le disciple n'est pas au-dessus du Maître : ils m'ont persécuté ; ils vous persécuteront, vous aussi. Mais ne les craignez point ; ne craignez point ceux qui ne tuent que le corps, et après cela ne peuvent plus rien. Ne craignez pas, petit troupeau ; car il a plu à votre Père céleste de vous donner son royaume. Ayez confiance ; j'ai vaincu le monde.*

Sur la terre, la persécution est le pain quotidien de l'Eglise. En un sens, c'est bon signe d'être hait et persécuté par les méchants. Saint Jérôme écrivait jadis à saint Augustin : « Je vous ai toujours honoré et j'aime Notre-Seigneur qui habite en vous. Le monde entier célèbre votre courage : les catholiques vous admirent et vous révèrent comme le défenseur de la vraie foi, et, ce qui est plus glorieux encore, tous les hérétiques vous détestent. »

Si nous ressemblions aux méchants, ils ne s'acharneraient pas ainsi après nous. C'est JÉSUS-CHRIST, qui vit en nous et dont nous sommes les

membres terrestres, que le démon et ses suppôts poursuivent en nous. N'est-il pas bien glorieux de souffrir ainsi pour la vérité et pour la justice ?

Ne perdons point cela de vue, lorsque la persécution nous couvre de ses vagues et de son écume, comme une mer furieuse. Tenons-nous plus fortement unis que jamais à JÉSUS-CHRIST, par une vie très sainte, très pure, et par une prière très fervente. « *Veillez et priez, nous dit-il, afin de ne point succomber dans l'épreuve.* » C'est parce qu'ils n'avaient pas suffisamment prié, qu'au moment de la Passion les Apôtres ont abandonné leur Maître. Donc, lorsque la persécution menace, et plus encore lorsqu'elle sévit, prions plus que d'habitude, prions mieux que d'habitude, et approchons-nous plus souvent et plus saintement des sacrements de l'Église, source de toute force.

Si les persécuteurs nous dépouillent de notre avoir, ne nous en désolons pas : ils ne peuvent nous ravir notre vrai trésor, qui est JÉSUS-CHRIST.

S'ils vont jusqu'à nous frapper, n'oublions pas que leurs prédécesseurs du jardin des Olives et du Prétoire en ont fait autant et plus à notre DIEU. Taisons-nous, et souffrons avec lui. Autant de coups, autant de rayons éternels de gloire.

S'ils nous jettent en prison, entrons-y, demeurons-y paisiblement avec le plus doux des compagnons, avec JÉSUS, jeté, lui aussi, dans les prisons du Temple, où, pendant toute la nuit qui précéda

le Vendredi-Saint, il fut livré à la merci des soldats juifs, seul, abandonné des hommes. Il descend dans les prisons et dans les cachots avec ses fidèles serviteurs.

S'ils nous exilent, s'ils nous déportent, allons avec DIEU ! Pour un chrétien, la vraie patrie est partout ; comme le disait saint Augustin : « JÉSUS-CHRIST lui-même est la patrie et l'habitation de notre âme ».

Enfin, s'ils nous accusent de crimes imaginaires ; s'ils nous condamnent à mourir, parce que nous sommes à JÉSUS-CHRIST, parce que nous voulons rester fidèles à son Vicaire et à son Eglise, parce que nous détestons leurs impiétés et leurs lois sacrilèges, ah ! ayons assez de foi pour rendre grâce à DIEU, qui nous juge dignes de souffrir et de mourir pour lui ! Souffrons et mourons avec notre Sauveur, comme lui, pour l'amour de lui. Tout cela ne dure qu'un temps, et la récompense est éternelle.

Aussi, l'un de nos récents martyrs du Ton-King, le jeune missionnaire Théophile Vénard, allait-il tout joyeux au lieu de son supplice ; et comme le bourreau lui offrait de lui trancher la tête d'un seul coup, le généreux martyr lui répondit avec ferveur : « Plus cela durera, mieux cela vaudra ! »

Voilà l'esprit qui doit nous animer.

La foi transforme, en effet, le plus faible des hommes en un héros. C'est la foi, la foi vivante et ardente qui fait les martyrs. Demandons-la humblement à JÉSUS-CHRIST, « Auteur et consommateur de

notre foi », comme nos saints martyrs la lui demandaient : il nous l'accordera.

C'est cette foi que professaient et confessaient d'avance tous ceux qui, depuis l'origine, ont vécu et sont morts pour le vrai DIEU. « *Par la foi, dit l'Apôtre saint Paul, ils ont vaincu les rois, ils ont brisé la gueule des lions, ils ont éteint les ardeurs du feu, ils ont émoussé le tranchant du glaive. Faibles, ils ont triomphé ; ils sont devenus des héros dans la lutte. Les uns ont vu leurs membres disloqués, ne voulant pas racheter leur vie en ce monde, afin de se rendre dignes d'une résurrection meilleure ; d'autres ont affronté les insultes et les coups, les chaînes et les prisons ; ils ont été lapidés, ils ont été sciés, ils ont été éprouvés par les supplices ; ils sont morts sous le glaive. Ils ont été obligés de fuir, dépouillés de tout, réduits à la misère, dans les angoisses, dans l'affliction la plus amère, eux dont le monde n'était point digne ! Ils erraient dans les déserts, se cachaient dans les montagnes, dans les antres et les cavernes de la terre.*

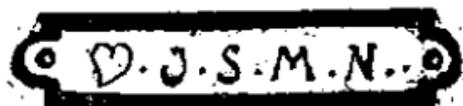
« *Et nous, continue saint Paul, nous qui avons devant les yeux une si grande, une si splendide nuée de martyrs, foulons aux pieds le péché qui nous environne, et courons par la patience au combat qui nous est offert.* » JÉSUS-CHRIST combattra avec nous, comme il a combattu avec eux. Seulement, soyons-lui fidèles à la vie et à la mort.

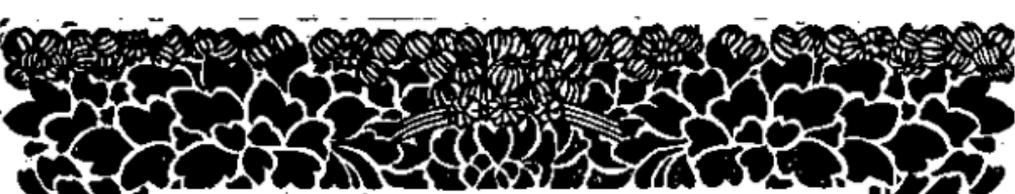
En tout ce qui touche la pureté de la foi, tenons-nous humblement unis au Pape, Docteur infallible

de l'Eglise ; croyons ce qu'il enseigne ; rejetons ce qu'il condamne ; n'écoutons aucun de ceux qui voudraient faire bande à part, fût-il prêtre, fût-il même Evêque. C'est surtout dans les temps de trouble, d'ébranlement, de persécution, qu'il faut demeurer uni au Vicaire de JÉSUS-CHRIST par une parfaite obéissance.

Demandons à DIEU et imitons le courage de ce généreux catholique qui écrivait naguère, au milieu des plus mauvais jours de la révolution de 1870 et à la face des blasphémateurs triomphateurs : « Je promets, je jure, je prends devant DIEU et devant les hommes l'engagement de reconnaître toujours l'autorité du Pape, de lui obéir toujours, de croire ce qu'il enseigne, de rejeter ce qu'il condamne, de me gouverner, dans la région de la croyance, de la doctrine et de la pensée, absolument selon ses enseignements infallibles, lesquels ont été, sont et seront pour moi jusqu'à mon dernier soupir l'enseignement de DIEU même. »

Et puis, il faut demander chaque jour à JÉSUS et à MARIE le don de *force*. C'est un des dons les plus précieux du Saint-Esprit. Il est spécialement nécessaire en temps de persécution. C'est lui qui a soutenu les martyrs, au milieu de leurs terribles épreuves.





QUESTIONS BRULANTES

La Liberté

**Qu'est-ce que
la
Liberté ?**



N° 25

TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-EDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS

N° 25

I

**Des divers sens du mot Liberté, et d'abord
du Libre Arbitre**

Afin de prévenir toute confusion, distinguons d'abord les divers sens que l'on peut donner à cette grande parole : *la liberté*.

Il y en a trois, très distincts. La liberté; c'est d'abord la puissance radicale de choisir; puis, c'est l'exercice de cette puissance, l'acte de l'être intelligent et libre qui choisit; enfin, c'est l'état où il se trouve, lorsque ceux qui l'entourent lui facilitent l'exercice de sa volonté, ou du moins, lorsqu'ils n'y apportent point d'entraves.

Dans le premier sens, la liberté s'appelle plus directement *le libre arbitre*. Toute créature intelligente est douée du libre arbitre, et c'est par là que les Anges et les hommes se distinguent des bêtes et des machines; c'est le libre arbitre qui les rend capables de mériter et de démériter de faire le bien et de faire le mal. Nier le libre arbitre, c'est nier tout l'ordre moral; c'est tomber dans le fatalisme ou dans le matérialisme.

La plupart des hérésies ont attaqué le libre arbitre; Luther, entre autres, a composé un traité spécial, intitulé *De servo arbitrio*, pour démontrer à sa façon que la grâce divine nous enlevait le libre arbitre. Il fut suivi dans cette voie insensée par Calvin et par l'école janséniste. Nos panthéistes

modernes en sont tous là, du moins en théorie. Le sens commun, la conscience et la foi s'unissent pour les confondre.

Nulle créature au monde ne peut nous enlever le libre arbitre. Nous pouvons le perdre : oui, sans doute ; mais alors nous ne sommes plus des hommes, des êtres raisonnables et responsables. Tels sont entre autres, les pauvres fous, les idiots, les imbéciles. La terreur peut jusqu'à un certain point paralyser momentanément notre libre arbitre. Les passions et l'ignorance peuvent le diminuer, l'altérer, l'émousser, sans toutefois le détruire tout à fait.

En ce monde, à cause de l'état d'épreuve qui est un état d'imperfection, notre libre arbitre est essentiellement imparfait ; et de cette imperfection découle la possibilité de faillir et de pécher. Dans le ciel, notre libre arbitre sera plein et parfait : notre intelligence sera si totalement éclairée, notre volonté si complètement fixée dans le bien et dans l'amour, que, tout en choisissant volontairement le vrai et le bien, nous serons, comme les Anges et les Saints, dans l'heureuse impossibilité de faillir. Durant leur vie mortelle, JÉSUS et MARIE avaient la plénitude de leur arbitre, bien qu'ils fussent impeccables, l'un par nature, l'autre par grâce ; ils n'étaient pas, en effet, comme nous, dans un état d'épreuve, mais simplement *in via*, en voyage sur le chemin du ciel. Ils ne pouvaient pécher ; ils choisissaient volontairement et librement le bien et même le plus parfait, sans y être nécessités par rien ni par personne, uniquement parce qu'ils le voulaient.

Notre libre arbitre, à nous autres enfants d'Adam pécheur, n'a pas été et ne peut avoir cette perfection. Dans l'état d'innocence, le libre arbitre de notre premier père était beaucoup plus parfait que le nôtre : car Adam n'était pas, comme nous, « *vulneratus in naturalibus*, blessé dans ses facultés natu-

relles », selon la belle expression du Concile de Trente ; tout incliné au bien, il pouvait cependant faillir, Et chacun sait comment il a failli.

Tel est le résumé de la doctrine de l'Eglise, touchant la liberté contemplée dans sa racine, qui est le libre arbitre.

II

De la liberté contemplée dans son second sens, c'est-à-dire dans l'exercice intérieur du libre arbitre.

Dans le second sens, la liberté est le libre arbitre, non plus seulement en puissance, mais en acte ; ce n'est plus seulement l'arbre, c'est le fruit ; ce n'est plus seulement la faculté de choisir, c'est le choix effectué.

Selon que ce choix a ou n'a pas d'effets extérieurs, selon qu'il reste au fond de la volonté ou qu'il se manifeste au dehors par un acte sensible, la liberté est *intérieure* ou *extérieure*. Ainsi, les bonnes et les mauvaises pensées, les bons et les mauvais désirs, les projets que l'on médite, etc., sont des actes de liberté purement intérieure ; au contraire, les paroles qu'on profère, les projets qu'on exprime ou que l'on exécute, toutes les bonnes actions, toutes les mauvaises, appartiennent à la liberté extérieure. Le libre arbitre est la racine de l'une et de l'autre.

Les hommes ne peuvent rien sur l'essence de notre liberté intérieure, pas plus que sur notre libre arbitre : personne ne peut m'empêcher de préférer intérieurement le bien au mal, le mal au bien ; de croire ou de ne pas croire à l'enseignement de l'Eglise ; d'aimer mon prochain ou de le haïr ; en

un mot, de penser et de vouloir à ma guise. L'Église elle-même n'étend pas sa juridiction jusqu'au for intérieur : « *de internis non judicat* », comme dit l'axiome du droit.

Ce n'est pas que nous puissions indifféremment et impunément choisir au fond du cœur le mal, au lieu du bien : non certes. Notre-Seigneur est le souverain Juge de notre âme, comme de toutes choses ; et sa loi, promulguée par son Eglise, oblige la conscience, atteint la volonté jusque dans ce qu'elles ont de plus intime. Mais cette obligation toute spirituelle ne lèse en rien la puissance radicale de choisir ; et devant la vérité et le bien que Dieu nous propose, notre libre arbitre demeure toujours maître de son choix.

La vérité et le bien nous sont à la fois *proposés* et *imposés* : proposés dans le sens que nous venons de dire ; imposés en ce sens que si nous avons le *pouvoir* de les repousser, nous n'en avons pas le *droit*. Tout en *pouvant* faire le mal, nous *devons* faire le bien. Quand nous choisissons le mal, nous *abusons* du libre arbitre ; quand nous choisissons le bien, nous en *usons* légitimement, et notre liberté, unie à la sainte volonté de Dieu, demeure dans l'ordre, et « *pratique la vérité* », selon la profonde parole de l'Évangile : *facientes veritatem*.

La grâce du bon Dieu aide, élève, surnaturalise, sanctifie notre liberté, c'est-à-dire l'exercice de notre libre arbitre ; bien loin de la détruire, elle l'éclaire, elle la dirige et la fortifie divinement ; comme la foi, qui, bien loin d'étouffer ou de paralyser la raison, l'illumine de merveilleuses splendeurs en étendant son horizon jusque dans les cieux. Et, dans le sens opposé, les tentations du démon, les séductions du monde et les suggestions des concupiscences ne peuvent pas davantage détruire notre liberté intérieure : elles attaquent la liberté de notre conscience, sans pouvoir jamais l'entamer malgré nous. Elles peuvent la fatiguer,

l'opprimer et même l'altérer dans une mesure ; mais l'anéantir, jamais. Pour le mal comme pour le bien, nous demeurons toujours maîtres de l'acte intérieur de notre volonté. S'il en était autrement, notre acte ne serait plus un acte moral ; nous cesserrions d'être responsables.

Donc, prise dans ce second sens, la liberté est un phénomène purement intérieur, un phénomène de conscience, un acte de pure volonté qu'aucune puissance ne peut entraver ; DIEU lui-même, en nous créant intelligents et libres, se contredirait si ses miséricordieuses influences lésaient en nous cette puissance.

Quant à l'exercice extérieur de notre liberté, qui a toujours lieu au milieu des mille et une créatures qui nous entourent, il nous constitue dans un *état* de liberté qui peut varier à l'infini ; et c'est là le troisième sens du mot *liberté*. Exposons-le brièvement.

III

De la liberté contemplée dans les conditions extérieures et accidentelles de son développement.

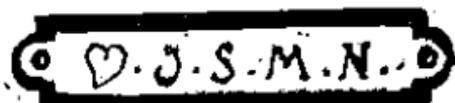
Prise dans ce sens essentiellement relatif, la liberté est le pouvoir de développer extérieurement l'exercice du libre arbitre, relativement à ce qui nous entoure. Ce n'est plus la liberté considérée dans sa racine et dans son essence ; c'est la liberté contemplée par le dehors et dans les conditions extérieures où les sympathies ou les oppositions des créatures viennent modifier son développement légitime. C'est plutôt la condition extérieure et accidentelle de la liberté, que la liberté elle-même.

Ainsi, plus je trouve au dehors de facilités à faire ce que je veux, plus je suis *libre* ; plus ma liberté personnelle rencontre d'obstacles au dehors, moins je suis *libre*.

Ces obstacles viennent d'abord des concessions mutuelles qu'exigent nécessairement mes rapports avec tous ceux qui m'entourent ; puis, de la puissance et de la malice du démon, des pécheurs et du monde. Sur la terre, ma liberté extérieure, plus encore que ma liberté intérieure, est ainsi toujours plus ou moins restreinte, et par conséquent plus ou moins imparfaite : extérieurement comme intérieurement, je ne serai dans un état de liberté parfaite que dans le ciel.

Notre divin Sauveur lui-même s'est soumis à cette oppression extérieure de sa liberté si sainte, si bienfaisante : dans l'exercice de son bon vouloir à l'égard de ses créatures, il a été constamment combattu et par le démon, son ennemi mortel, et par toutes les mauvaises passions, par les ignorances, par les folies de ces pauvres pécheurs pour lesquels il venait se sacrifier ; ils l'ont persécuté, ils l'ont obligé de fuir ; ils ont fini par le lier et par le crucifier. Et son Eglise, qui est sa continuation à travers les siècles, partage le même sort. Comme Jésus, elle ne peut être forcée dans sa liberté intérieure, mais elle peut l'être, elle l'a toujours été, elle l'est terriblement et le sera toujours dans l'exercice extérieur de ses œuvres de salut et de sanctification. Tant qu'elle sera militante, l'Eglise sera combattue au dehors dans sa liberté ; comme Jésus et avec Jésus, son Chef adorable, elle n'aura la plénitude de sa liberté extérieure que lorsqu'elle triomphera avec lui pour toujours.

Tels sont les trois sens, forts distincts quoique unis, du mot *liberté* : la puissance radicale de choisir l'exercice de cette puissance considéré en lui-même ; exercice de cette puissance considéré dans les conditions extérieures et accidentelles de son développement.





QUESTIONS BRULANTES

Licence
et
Liberté



N^o 26

TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-ÉDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS

N° 26.

I

En quoi la licence diffère de la liberté

Considérée sous les trois aspects que nous venons d'indiquer (1), la liberté est bonne en elle-même; comme la parole, comme la force, comme toutes les puissances que le bon DIEU nous a départies. L'abus que nous pouvons en faire ne saurait leur enlever leur caractère intrinsèque de bonté. Ici l'abus s'appelle licence; à l'usage, à l'usage légitime doit seul être donné le beau nom de liberté.

Mais qui déterminera avec une certitude absolue l'abus de l'usage et l'usage de l'abus? En d'autres termes, comment distinguer la *licence* de la *liberté*, l'abus de l'usage?

Saint Thomas, témoin et organe de la tradition catholique non moins que de la saine philosophie, nous donne le secret de cette importante distinction. Il nous dit que c'est la *fin dernière* d'un être raisonnable, individuel ou collectif, qui détermine, en fait de liberté, et l'usage légitime, et l'abus toujours coupable. Et comme, selon l'enseignement infail-
lible de l'Église, la fin de l'homme, de la famille, de la société civile ou religieuse, et en général de toutes les créatures, est l'accomplissement de la volonté de DIEU; le grand Docteur nous donne les éléments certains de la vraie notion de la liberté, intérieure et extérieure, individuelle et sociale, domestique, civile, religieuse.

(1) Voir tract n° 25 : *Qu'est-ce que la liberté?*

La liberté, la vraie, la seule vraie liberté, c'est la puissance que possède un être raisonnable de réaliser sa fin dernière, de faire ce qu'il doit faire, d'accomplir sa destinée; ou, pour parler plus clairement encore, d'accomplir pleinement et en toutes choses la très sainte volonté de DIEU.

Voilà ce que c'est que la liberté! La liberté intérieure et spirituelle est la puissance que DIEU nous donne de le connaître, de l'aimer, de le servir ici-bas, d'accomplir aussi parfaitement que possible ses volontés adorables, d'observer fidèlement sa loi, d'éviter le mal, et, par ce moyen, d'arriver à la vie, à la liberté éternelles. Auteur de la nature, il nous donne le libre arbitre, le raison, la volonté et tout ce qu'il faut pour choisir le bien, de préférence au mal; auteur de la grâce, il joint à la lumière de la raison les lumières mille fois plus splendides de la foi, à la force de la volonté la force véritablement divine de l'espérance et de l'amour surnaturels. Outre cela, il daigne nous donner incessamment ces secours que la théologie appelle *grâces actuelles*; et ainsi armés de pied en cap, nous pouvons et nous devons combattre le bon combat, vivre saintement, mériter et gagner le ciel.

La liberté extérieure est l'état où DIEU veut que nous soyons, quant à l'exercice extérieur de notre vraie liberté, c'est-à-dire de l'accomplissement de sa très sainte volonté; et par conséquent c'est l'état où doivent nous mettre ou nous maintenir toutes les créatures, et surtout celles qui sont revêtues de l'autorité. Toute créature, quelle qu'elle soit, par cela seul qu'elle est créature de DIEU, doit respecter une puissance qui s'exerce pour la gloire de DIEU, et pour l'accomplissement de sa loi. Attenter à la liberté d'un être quelconque, c'est commettre une sorte de sacrilège; c'est s'opposer à DIEU, c'est se révolter contre la loi de DIEU, contre la volonté de DIEU.

On voit dès lors ce que c'est que la *licence*. Dans

l'ordre spirituel et personnel, la licence c'est le péché; c'est l'abus détestable, plus ou moins coupable selon les circonstances, de la puissance que DIEU nous donne d'être nous-mêmes les artisans de notre sainteté et de notre bonheur, et de réaliser par nous-mêmes notre destinée magnifique, avec la dignité et la souveraineté qui conviennent à des êtres raisonnables, à des enfants de DIEU, à des chrétiens.

Dans l'ordre extérieur et public, la licence est la violation non moins détestable de la volonté de DIEU, qui ordonne que le bien soit favorisé, protégé, encouragé par tous et en toutes choses; qui ordonne que le mal soit prévenu, réprimé et poursuivi, aussi parfaitement que le comporte l'infirmité de la de la vie présente.

Dans l'ordre spirituel et personnel, la licence c'est le mal préféré au bien, par un acte volontaire; dans l'ordre public et extérieur, la licence, c'est la tolérance du mal qu'on peut empêcher; c'est la sympathie et la protection accordées au mal, contre la volonté divine.

La liberté, c'est donc l'ordre, la vérité, le bien, la paix, le bonheur, et la licence est le désespoir, l'illusion, le mensonge, le mal, la ruine. La liberté est absolument et essentiellement sainte; elle vient de DIEU, elle est pour DIEU, elle mène à DIEU: la licence est absolument et essentiellement mauvaise; elle vient du démon, père du péché: elle détourne de Dieu; elle déshonore et perd ceux qui s'y abandonnent. Chez Satan, la licence a été purement et simplement le péché, c'est-à-dire l'abus volontaire et coupable du libre arbitre: chez nous, elle est en outre l'effet de la séduction qu'exerce sur nous le tentateur, soit par lui-même, soit par le monde, soit par les concupiscences.

La licence est à la liberté ce que les ténèbres sont à la lumière, ce que le mal est au bien, ce que la mort est à la vie, ce qu'est Satan à Notre-Seigneur Jésus-

Christ. Aussi la licence est-elle l'ennemie mortelle de la liberté. Incompatible avec la liberté comme le mensonge est incompatible avec la vérité, comme la révolte est incompatible avec l'obéissance, la licence tue la liberté et nous fait passer du pur et noble service de DIEU à l'ignoble et impur esclavage du démon.

Autant nous devons aimer la liberté, autant nous devons détester la licence. Demandons à Notre-Seigneur de nous accorder cette double grâce dans toute sa plénitude.

II

Pourquoi la possibilité de faire le mal n'entre pour rien dans la notion essentielle de la liberté parfaite.

Beaucoup de gens s'imaginent, aujourd'hui, qu'il est de l'essence de la liberté de pouvoir faire le bien ou le mal. C'est là une erreur fondamentale. « Le pouvoir de faire le mal n'est ni la liberté, ni une partie de la liberté », dit saint Anselme. Ce qui est de l'essence de la liberté, c'est, ajoute Saint Thomas, le pouvoir d'agir ou de ne pas agir ; mais laisser le bien pour faire le mal n'est nullement de l'essence de la liberté : c'en est au contraire la défaillance, *defectus libertatis*.

Cette conclusion ressort de la définition même de la liberté.

A priori, nous en sommes certains ; car la foi nous apprend que dans le ciel nous serons pleine-

ment, parfaitement libres : or, il est également de foi que dans le ciel nous n'aurons plus la triste possibilité de faire le mal.

« Soit! dira-t-on peut-être; mais sur la terre, dans l'état d'épreuve, en est-il de même? » — Sur la terre, il est vrai, la possibilité de faire le mal est inhérente à notre état et à notre liberté; mais elle n'est point de l'essence de la liberté. L'imperfection d'une puissance a-t-elle jamais fait partie de l'essence de cette puissance? La possibilité de faire le mal est accidentelle, et non essentielle dans notre liberté, même ici-bas.

Pourquoi cela? D'abord, parce que la liberté, même imparfaite, est une puissance, une force; et ensuite parce qu'elle est donnée, et à l'individu et à la société, uniquement pour réaliser sa fin dernière. »

I. « La liberté, dit S. Thomas, est une puissance, *potestas*. » Le mal, sous toutes ses formes, est au contraire une faiblesse, une défaillance, une négation. Il use ou plutôt il abuse des forces spirituelles ou matérielles, qui constituent notre vie; mais en lui-même, le mal n'est qu'une négation : « *nihil quod factum est* »; c'est ainsi que le définit S. Augustin. La liberté est une puissance, un don de DIEU, donc l'idée du mal n'entre pour rien dans son essence; et si, dans l'état présent, la possibilité de faire le mal lui est inhérente, elle ne lui est pas plus essentielle, que la possibilité de mourir n'est essentielle à la vie.

II. En second lieu, la liberté est essentiellement « la puissance donnée à l'individu ou à la société, de réaliser sa fin ». La fin, la fin dernière, voilà la raison d'être de la liberté. Pour avoir droit à ce don divin, il faut avant tout être destiné de DIEU et à une fin toujours bonne et sainte, puisqu'elle vient de DIEU.

Or, le mal toléré de DIEU uniquement comme conséquence possible de notre imperfection durant

l'épreuve, n'a point de fin dernière; non seulement il n'est point voulu de DIEU, mais il est repoussé de lui, détesté, condamné, comme chacun sait. Quelle fin dernière, dites-moi, quelle fin légitime peut-on assigner au péché, à l'erreur, à l'hérésie, au mal sous toutes ses formes? Je ne parle pas de la joie criminelle que l'on peut trouver dans le fruit défendu; je ne parle ici du mal qu'en tant qu'il est le mal. Or, au point de vue de la fin dernière, aussi bien qu'au point de vue de la puissance, le mal ne vient point de DIEU. Le mal n'a point de fin dernière; donc le mal reste complètement en dehors de la pure et sainte notion de la liberté parfaite. Le mal, c'est la mort; c'est la négation pratique du bien, de la vérité, de l'ordre, de la vie; en un mot, de tout ce qui est de DIEU. Loin d'être une puissance, le mal n'est qu'une défaillance, et loin d'être partie essentielle de la liberté, il en est l'ennemi, et même le seul ennemi. Plus un être, individuel ou social, est étranger au mal, plus il est libre, plus il jouit de la puissance d'atteindre sa fin, d'accomplir la volonté de Dieu.

La possibilité de faire le mal, de sortir de la vérité, n'entre ni directement ni indirectement dans la notion essentielle de la liberté parfaite. La liberté est le pouvoir de faire le bien, comme l'entendement est la faculté de connaître le vrai. La possibilité de faire le mal n'est pas plus de l'essence de la liberté, que la possibilité de se tromper n'est de l'essence de l'entendement, que la possibilité d'être malade n'est de l'essence de la santé. Il est vrai, je le répète, dans l'état d'épreuve tout cela est inhérent à notre pauvre nature, à cause de l'imperfection même de cet état; mais cela ne fait point partie de l'essence de notre entendement, de notre volonté, de notre santé. L'impeccabilité est la perfection de la liberté, comme l'infailibilité est la perfection de l'entendement, comme l'impossibilité d'être malade est la perfection de la santé.

La liberté est comme la lumière, comme la beauté, comme la vie, auxquelles les ténèbres, la laideur, la mort, sont non seulement étrangères, mais diamétralement opposées. Quelle pure et sainte chose, que la liberté ! Et, sur ce point comme sur les autres, combien la doctrine catholique est noble, grande, digne de l'homme, digne de Dieu !





QUESTIONS BRULANTES

La Liberté
et
le respect des droits
de chacun



N° 27

TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-EDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS

N° 27

1

**Si la liberté n'est que le respect
des droits de chacun**

« La liberté, disent quelques-uns, est le respect des droits de chacun. » Non pas : le respect des droits de chacun est une condition indispensable pour que chacun soit effectivement libre, c'est-à-dire pour qu'il puisse, sans obstacles, tendre à sa fin ; mais ce n'est pas là l'essence de la liberté.

Dans nos rapports avec les autres, nous devons bien évidemment respecter les droits, les vrais droits de chacun. Mais avant tout, nous devons respecter le droit souverain et absolu de DIEU, qui déteste le mal, quel qu'il soit, qui ne le tolère dans le temps que parce qu'il le châtie dans l'éternité, qui n'est patient avec ceux qui le commettent que pour leur laisser le temps de se convertir. Tout droit vient de DIEU, et le mal, qui ne vient pas de DIEU, n'a pas, ne peut avoir de droits. Les hommes qui le font peuvent avoir des droits en tant qu'ils sont hommes, mais non en tant qu'ils sont les hommes du mal : incrédules, impies, hérétiques,

ennemis de l'Église, libertins, etc. Personne n'a le droit d'être incrédule : tous en ont le pouvoir ; aucun n'en a le droit. Personne n'a le droit d'être hérétique, d'être schismatique, d'être impie, rationaliste. Personne, personne au monde n'a le droit de mettre au service de l'erreur ou du mal ce que Dieu donne uniquement pour le service de la vérité et du bien : la pensée, l'amour, la mémoire, la force, le pouvoir, la fortune, la science. Je l'ai déjà dit, nous en avons tous ici-bas le triste pouvoir, mais aucun de nous n'en a le droit. Seules, la vérité et justice ont des droits, les droits que Dieu leur donne.

Toutes ces notions sont d'une extrême importance. Elles s'appliquent à tout, à la vie privée et à la vie publique, à la conscience, aux affections du cœur, à l'intelligence, aux sciences, à l'éducation, à l'ordre religieux, à l'ordre civil, à l'ordre domestique. Oui, en toutes choses, pour tous et pour chacun, la liberté consiste à pouvoir accomplir la sainte volonté de Dieu.

Le droit est inséparable du devoir ; et, en toutes choses, le devoir consiste à faire ce que Dieu veut. Les chrétiens qui aiment tant à parler de leurs droits et des droits des autres, glissent, sans s'en apercevoir, sur le terrain purement naturel, sortent de la vérité, oublient le *droit* souverain, imprescriptible, universel, de JÉSUS-CHRIST et de son Église ; et ainsi ils perdent de vue le premier de tous les devoirs de l'homme et de la société ici-bas, le devoir d'être catholiques, d'obéir à Notre-Seigneur, de se laisser guider par la sainte Église.

La vraie définition de la liberté est celle que donne saint Thomas, et que domine la notion de la fin surnaturelle.

II

Pourquoi et comment la liberté du libre-penseur est tout l'opposé de la liberté telle que l'entend l'Eglise.

Nous comprendrons davantage encore l'importance de la notion chrétienne de la liberté, si nous considérons ce qu'est logiquement la liberté, en dehors des données de la foi.

Pour celui qui n'a point la foi, il n'y a pas de fin dernière surnaturelle, n'est-il pas vrai? JÉSUS-CRIST, l'Église, le Pape n'ont aucun droit à enseigner et à diriger soit l'homme, soit la société. L'homme et la société n'ont d'autre maître qu'eux-mêmes; et, sauf l'impossibilité matérielle, ils ont le droit, je dirai presque le devoir de faire tous ce qu'ils veulent, de suivre tous leurs instincts naturels. Pour eux, la liberté sera l'indépendance absolue, la puissance de faire tout ce qu'ils veulent. C'est la conséquence logique du système.

Observons d'abord que cette notion rationaliste de la liberté confond tout simplement l'homme avec DIEU. Seul, en effet, le bon DIEU est absolument indépendant, il n'a d'autre maître que lui-même; sa volonté, c'est son droit; il fait tout ce

qu'il veut, comme il le veut et parce qu'il le veut. Mais la créature n'est point DIEU ; elle dépend nécessairement de son Créateur ; elle reçoit de lui et l'existence, et la loi, et la fin dernière qui doit dominer sa destinée ; elle a donc pour première règle de faire, en toutes choses, non ce qu'elle veut, mais ce que DIEU veut. En dehors de la foi, la liberté n'est que le cri de révolte du premier pécheur : « Je n'obéirai pas ! *Non serviam !* » La notion rationaliste de la liberté n'est pas seulement fautive ; elle est impie et blasphématoire.

En second lieu, comme la nature humaine est déchue, quoique les libres-penseurs l'ignorent ou le nient, il en résulte que la liberté, telle qu'ils l'entendent, se met au service de la nature corrompue, c'est-à-dire de toutes les erreurs et de toutes les passions. La raison, telle que DIEU nous l'a donnée, est assurément excellente ; mais la raison déchue, altérée par l'ignorance et par les illusions, est bien loin d'être aussi excellente qu'ils le disent : il en est de même de la volonté, de l'amour et de toutes les autres puissances de l'homme : tout cela est bon et très bon en soi ; mais le venin du péché originel a, non pas détruit, mais altéré tous ces dons naturels ; de sorte que, maintenant, prendre pour règle la nature et ses instincts, c'est s'assujettir à toutes les corruptions de l'esprit et du cœur ; c'est prendre pour règle l'orgueil, l'ignorance, les passions brutales, la cupidité, tous les vices et toutes les faiblesses. Voilà, au fond, la liberté du libre-penseur, la liberté en dehors de la foi.

Le plus souvent on n'a pas l'intention d'aller jusque-là : l'honnêteté naturelle et un petit reste de christianisme retiennent sur la pente ; et d'ailleurs ces gens éclairés ne soupçonnent pas l'abîme qui les attend. Mais la logique est là, et toujours les théories de la *pure nature* aboutiront aux excès des impures passions. Toujours 89 produira son 93. Dans notre monde moderne, qu'est-ce qui enfante ruines sur ruines, révolutions sur révolutions ? n'est-ce pas la fausse notion de la liberté ? Tant qu'on en vivra, on en mourra.

Enfin, notons encore l'antagonisme fondamental de la liberté, telle que l'entend le monde moderne, et de la liberté telle que l'entend l'Église : la liberté moderne est systématiquement indifférente à la vérité et à l'erreur, au bien et au mal ; elle ne se soucie ni de DIEU, dont elle fait abstraction, ni du CHRIST, en qui elle ne croit pas, ni de l'Église, qu'elle regarde nécessairement comme une puissance non seulement étrangère, mais opposée à l'ordre et au bien publics. Si elle se contente de laisser vivre l'Église à côté d'elle, et si parfois elle va même jusqu'à lui témoigner quelque bienveillance, c'est uniquement parce que les hommes sont moins mauvais que leurs principes, et qu'ils ne tirent heureusement pas du mal et de l'erreur toutes les conséquences logiques. Quand ils sont logiques jusqu'au bout, les libres-penseurs pur sang avouent la haine profonde que leur inspirent JÉSUS-CHRIST et l'Église. Un de leurs journaux disait naguère : « Si les athées arrivaient au pouvoir, ils ne devraient

accorder aucune tolérance, et ils devraient imposer leurs idées à la manière de la commune de Paris en 1793. Tout le monde prêche la tolérance, mais personne ne l'exerce. Nous aimons mieux être francs, et dire que nous ne la demandons pas plus pour nous, que nous ne sommes prêts à la donner à nos ennemis ».

La liberté rationaliste est diamétralement l'opposé de la liberté chrétienne. C'est tout simple : elle est une erreur ; et l'erreur est toujours contraire à la vérité. La liberté, telle que l'Église l'enseigne et la pratique, est, pour l'individu comme pour la société, la délivrance des ignorances et des illusions, des corruptions, des abus de tous genre, qui nous arrêtent dans l'accomplissement de notre vraie destinée et dans l'acquisition de notre vrai bonheur ; l'autre, au contraire, est une force ennemie qui nous arrache au bon DIEU et qui nous détourne des voies de la vérité, de la justice, de l'ordre, de la paix et du bonheur véritable, auquel DIEU nous appelle. Quel abîme entre ces deux conceptions ! C'est le jour et la nuit.

III

Comment, en cette matière, on abuse perfidement des mots, pour séduire les masses.

Avant d'aller plus loin, il nous faut protester, et protester énergiquement, contre une perfidie de langage qui n'a pas peu contribué à brouiller les

idées, et à séduire les masses. Je veux parler du détournement calculé, systématique, des mots les plus chrétiens, au profit de l'erreur.

Signalons, en premier lieu, le mot même de *liberté*, si sympathique à tous les cœurs élevés. Il a été volé à l'Évangile et à la sainte Église par l'hérésie d'abord, puis par l'incrédulité et la Révolution. Le nom de liberté, aussi bien que la grande chose qu'il exprime, est du domaine du christianisme ; car c'est l'Église, et l'Église seule, qui a rendu la liberté à l'humanité asservie presque entièrement sous le joug avilissant du vice et des hommes du vice. Le mot *liberté* fait partie de la langue chrétienne. Dans le vocabulaire du protestantisme et de la Révolution, *liberté* ne signifie plus liberté ; cela signifie : *indépendance, révolte, licence.*





QUESTIONS BRULANTES

**L'Église
est-elle l'ennemie
de la
Liberté?**



N° 28

**TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-ÉDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS**

N° 28

I

Des préjugés déplorables qui courent le monde contre l'amour de l'Eglise pour la liberté

Par ses Papes, par ses Evêques et par tous ses disciples, le Fils de Dieu répand dans le monde la vie et la liberté : par ses suppôts de tous genres, Satan contredit sans cesse et combat cette action bienfaisante ; et, à force de calomnies, à force de mensonges, il est parvenu à faire croire à un nombre infini d'honnêtes gens, que la Papauté, que l'Eglise est l'ennemie intime de la liberté ; que partout où elle règne, elle en fait litière ; qu'elle ne connaît, qu'elle ne prêche que l'autorité brutale, et que, pour être bon catholique, il faut mettre au sac toute liberté, intellectuelle, morale, politique. Depuis un siècle surtout, depuis les mensonges effrontés et permanents de la secte voltairienne, ce préjugé s'est enraciné profondément dans les esprits. C'est là un odieux mensonge.

Parmi les hommes qui s'en vont, aujourd'hui, cherchant en dehors de l'Eglise et même contre

l'Eglise, des solutions aux maux présents, combien de cœurs généreux, combien d'esprits sincères séduits par des préjugés, trompés par des chimères! Dès leur enfance, on leur a présenté l'Eglise comme la cause de tous les malheurs sociaux. En leur enseignant l'histoire, on leur a présenté la Papauté comme l'ennemie des rois et des peuples, et toutes les institutions catholiques, les Ordres religieux, la plupart des Saints, les bons Souverains, tout ce qui était catholique, comme rétrograde, ami de l'ignorance, ennemi de la science, de la civilisation et du progrès; au contraire, tous les hérésiarques et tous les sectaires, tous les ennemis de la Papauté et de la foi leur ont été montrés comme des esprits généreux, précurseurs des émancipateurs modernes, des gens d'intelligence et de cœur, amis des peuples, ennemis de la tyrannie et des ténèbres. Qu'on ose le nier! n'est-ce point là la quintessence de l'histoire, telle que l'ont faite le protestantisme, le Césarisme, la Révolution? de l'histoire, telle qu'on l'enseigne encore aujourd'hui dans la plupart des chaires et des livres universitaires? C'est une formidable conspiration contre la vérité.

Méconnaissant ainsi le véritable rôle de l'Eglise dans le monde, nos générations modernes se sont tout naturellement laissé prendre à ces allégations. Elles ont cru, elles continuent à croire que l'Eglise est, sinon la cause unique, du moins la complice

responsable des tyrannies et des abus de tout genre qu'elle-même n'a jamais cessé de combattre. La liberté est leur idéal : on leur a dit que l'Eglise était l'ennemie de toute liberté.

L'Eglise, ennemie de la liberté ! N'est-ce pas elle, elle seule qui, dans tous les siècles, a maintenu avec une inébranlable fermeté, enseigné avec l'inflexibilité du dogme, la grande doctrine de la liberté de l'homme, base et source nécessaire de toute liberté ? Les fausses religions, la plupart des hérétiques et presque tous les rationalistes sont plus ou moins fatalistes ; le matérialisme d'aujourd'hui est la négation radicale de la liberté. Cette observation tranche la question ; l'Eglise seule est *libérale*.

L'Eglise, ennemie de la liberté ! N'est-ce pas elle, elle seule, qui l'a rétablie dans le monde ? N'est-ce pas elle qui l'a ramenée dans le cœur de l'homme en brisant les chaînes du péché et le joug de toutes les passions ? L'Eglise, ennemie de la liberté ! N'est-ce pas elle qui a rétabli la liberté de la famille, en renversant le triple despotisme du père, du mari et du maître ? N'est-ce pas elle qui a introduit la liberté dans l'Etat, en niant le pouvoir absolu de César, et en lui disant en face qu'il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes ?

N'est-ce pas la Papauté, n'est-ce pas l'Eglise catholique qui a formé, élevé, constitué ces nations chrétiennes qui possèdent incomparablement plus de liberté que toutes les civilisations antiques si

vantées par nos païens modernes? L'Eglise ne leur a-t-elle pas donné, avec les principes oubliés de la justice, du droit et de la fraternité humaine, le modèle de sa propre constitution? merveilleuse hiérarchie où tous les droits sont respectés, où tous les devoirs sont définis, et qui renferme tant de vraie liberté, qu'aucune constitution politique n'en pourrait supporter pareille dose? Enfin, en luttant à la fois comme elle le fait, contre le césarisme moderne et contre cette volonté populaire qui, depuis un siècle, veut s'ériger en maîtresse suprême, source de toutes les lois et de tous les droits, n'est-ce pas encore pour la liberté que l'Eglise combat, et ne la défend-elle pas, au péril de son existence, contre l'ennemi le plus terrible peut-être qui l'ait jamais menacée?

Non seulement l'Eglise n'est point l'ennemie de la liberté, mais elle en est la vraie mère, la plus fidèle gardienne, la seule protectrice efficace; elle n'est l'ennemie que du mal. De grâce, qu'on la juge sur ses actes, sur ses actes véritables, et non sur ses actes supposés ou falsifiés. Au lieu de la haïr sans la connaître, qu'on l'étudie de bonne foi; et l'on apprendra à la respecter, à l'aimer, à la servir.

II

L'autorité, telle que DIEU la veut, telle que l'entend l'Eglise, telle que les hommes sensés la réclament, est une délégation divine et un don plus par-

fait encore que la liberté. On pourrait la définir « la puissance déléguée par DIEU à certains hommes pour protéger, aider et activer la liberté des autres ».

L'autorité est une puissance déléguée par DIEU. En effet, « toute puissance vient de Dieu », dit saint Paul; directement ou indirectement, peu importé; mais elle vient toujours de DIEU et par conséquent du Christ, qui est DIEU incarné. La raison de cela est très simple : JÉSUS-CHRIST est le seul Seigneur, le seul souverain Maître des hommes et du monde; pour qu'un homme devienne légitimement seigneur et maître, il faut qu'il reçoive ce qu'il n'a point et ce que le Christ seul possède : l'autorité, le droit de commander et de diriger. Dans l'ordre religieux, dans l'ordre civil, dans l'ordre domestique, l'autorité est une délégation divine: elle a le pouvoir d'obliger la conscience de ceux sur lesquels elle est appelée à s'étendre; et elle-même est au premier chef, pour celui qui en est revêtu, une affaire de conscience extrêmement sérieuse, dont Notre-Seigneur demandera un compte rigoureux.

Le but de l'autorité est le règne du Christ et le bien public. La liberté est la puissance, donnée à chaque membre d'une société, d'atteindre sa fin et d'accomplir les volontés divines; en d'autres termes, la puissance de faire le bien : l'autorité est la puissance, donnée aux chefs de cette société, de faire faire le bien; ou, ce qui revient au même, de sauvegarder et de servir avec dévouement la liberté de

chacun. L'autorité, soit religieuse, soit civile, soit domestique, est pour la liberté, et non la liberté pour l'autorité, c'est un service public, un *ministère* sacré, qui fait participer l'homme au caractère du divin Seigneur JÉSUS, lequel, tout Seigneur, Roi et souverain Maître qu'il était, a dit solennellement : « Je ne suis point venu pour être servi, mais pour servir ». Le Pape, l'Évêque, le prêtre, les *ministres* de l'Église, tout revêtus qu'ils sont de l'autorité divine de JÉSUS-CHRIST, n'en sont pas moins les serviteurs de DIEU et des âmes ; les rois et les magistrats, tels que les a faits le christianisme, sont les serviteurs des peuples, et ils savent que les peuples ne sont point faits pour eux, mais bien eux pour les peuples. Enfin, dans la famille chrétienne, telle que DIEU l'a constituée et reconstituée, le père n'exerce son autorité que pour le bien de la mère, des enfants et des serviteurs ; et la mère, également, sous la direction du père. Le père et la mère sont pour la famille, et non la famille pour le père et la mère. On le voit : l'égoïsme, l'orgueil, l'arbitraire sont absolument étrangers à la notion chrétienne et véritable de l'autorité, force essentiellement bonne et sainte, qui conserve entre les mains de la créature son caractère divin, de justice, de bonté, d'amour, de sacrifice. L'autorité a une double mission, par rapport à la liberté des sujets : d'abord, elle doit la respecter et la laisser se développer dans toute sa belle énergie ; l'étouffer serait

un crime ; et si, pour remplir la mission qu'elle tient de DIEU, elle est obligée de donner des règles à l'exercice de la liberté, ces règles doivent toujours être inspirées par l'intérêt général et par le vrai bien de la société ; appréciation qui n'est point laissée aux caprices du chef, mais que règle l'enseignement infallible de la sainte Eglise. L'Eglise est, en effet, au milieu des hommes, la gardienne de toute justice, et de toute vérité, même dans l'ordre naturel ; il est de foi qu'elle est l'infaillible interprète du droit naturel comme du droit surnaturel.

En second lieu, l'autorité a pour mission, et par conséquent pour devoir proprement dit, de faire faire le bien ; elle ne doit pas se contenter d'empêcher le mal et de laisser les gens faire le bien s'ils le veulent ; elle *doit*, dans la mesure du possible et selon les circonstances, s'employer tout entière, avec un zèle infatigable, à aider, à fortifier, à exciter la volonté de chacun et de tous, afin que JÉSUS-CHRIST règne le plus parfaitement possible, et dans l'ordre directement religieux, et dans l'ordre civil et politique, et dans l'ordre domestique et privé. Ce caractère actif de la mission de l'autorité est fort méconnu aujourd'hui ; il est cependant le plus brillant fleuron de sa couronne. C'est une si grande et si sainte chose que de faire faire le bien aux hommes !



QUESTIONS BRULANTES

L'Eglise
et
la Liberté
de
Penser

N° 29

TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-EDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS

N^o 29

Dé la liberté de l'esprit humain dans la foi catholique

Ici vient se poser tout naturellement la fameuse question de la *liberté de penser*. C'est la formule favorite de l'incrédulité moderne : « L'Église enlève à l'homme la première de ses libertés, la liberté de penser ! »

L'Église n'enlève rien à l'homme : Qu'on applique à son autorité doctrinale et infaillible ce que nous venons de dire de l'autorité en général, et l'on verra immédiatement que, dans sa soumission à l'Église, la pensée humaine n'est ni détruite ni gênée, mais simplement guidée dans la voie de la vérité, éclairée d'une manière plus pure, et préservée des erreurs qui pourraient la déshonorer.

Par suite des négations impudentes qui, depuis trois siècles, et surtout depuis le siècle dernier, ont été jetées à la face de l'Église, les intelligences se trouvent aujourd'hui tellement déchristianisées, que beaucoup d'esprits sérieux et sincères croient voir un antagonisme radical entre la liberté de l'esprit humain et la soumission de la foi catholique. Ils s'imaginent que pour croire, il faut abdiquer sa raison, et qu'au point de vue de la science, de la philosophie et de la liberté intellectuelle, la foi est pour le catho-

lique ce que la cage est pour l'oiseau : une prison. Ce préjugé est au fond de bien des têtes, et il importe d'en montrer la fausseté.

Avant tout voici un fait, brutal et inexorable, comme tous les faits : « Vous avez entre les mains les écrits de nos grands hommes catholiques ; de saint Augustin par exemple, de saint Thomas, de saint Bernard, de Suárez, de Bossuet, de Fénelon, de Pascal et de tant d'autres. Dites-moi, ces hommes-là étaient-ils, oui ou non, des hommes de génie ? Étaient-ce, comme on dit aujourd'hui, des *penseurs*, de profonds penseurs ? La foi a-t-elle gêné l'essor de leur magnifique intelligence ? Ces grands hommes dédaignaient-ils la science, la science humaine, la philosophie, les sciences naturelles ? Si, dans l'ordre de la pensée et du savoir, vous occupiez la place de l'un de ces beaux génies, vous croiriez-vous humilié ? Et la cage qui leur a permis de déployer ainsi leurs ailes pour voler si haut et pour dépasser tous les autres hommes, cette cage vous semble-t-elle une prison pour l'intelligence ?

Et sans remonter jusqu'à ces géants de la foi et de la science réunies, trouvez-vous que nous autres chrétiens d'aujourd'hui, nous ayons beaucoup moins d'esprit que vous, moins de vrai savoir, moins d'intelligence philosophique, moins d'amour pour la vraie science, pour les arts, pour les lettres ? Trouvez-vous que vous ayez plus de bon sens que l'Église ? Trouvez-vous que vos théories de gouvernement valent les siennes ? que vos professeurs valent vos Docteurs ?

Nous avons plus de vrai savoir que vous ; nous aimons la vérité et la science plus que vous ; nous

connaissions mieux que vous les grands monuments du génie humain dans les siècles passés, et nous les admirons avec enthousiasme ; nous puisons dans les lumières de la foi une force merveilleuse pour soutenir et pour éclairer les travaux de notre raison, pour discerner et démasquer vos erreurs ; nous nous sentons libres, forts et joyeux dans l'atmosphère divine dont l'Eglise nous enveloppe. Que venez-vous donc nous dire : « La foi étouffe la raison » ? Vous parlez de ce que vous ignorez.

L'immutabilité des vérités de la foi ne gêne pas plus la liberté de l'esprit humain, que l'immutabilité des axiomes de la géométrie ne gêne la liberté des raisonnements mathématiques. Bien plus, la fixité de ces axiomes est tout le secret de la force irrésistible du raisonnement qui les prend pour point d'appui. Notre foi aide notre raison, bien loin d'en paralyser l'essor ; elle la délivre de l'ignorance et du doute, bien loin de l'asservir. La vérité *délivre* toujours.

L'expérience l'a démontré mille fois : en dehors des lumières de la foi catholique, la science arrive promptement aux incertitudes, au doute, et va se perdre dans les abîmes du scepticisme. C'est l'état de la science allemande ; c'est l'état où en sont réduits bon nombre de nos esprits forts, philosophes, médecins, astronomes, mathématiciens, chimistes. « Je ne crois plus à rien », disait un jour amèrement l'un d'eux. A ce point de vue, le protestantisme et le voltairianisme ont tué la science.

Le préjugé que nous combattons ici est vraiment inexplicable. Depuis quand une plus grande lumière

ajoutée à une petite, a-t-elle empêché un homme d'y voir clair? La lumière naturelle de la raison, tout excellente qu'elle est, toute nécessaire que le proclame l'Eglise, est à la lumière surnaturelle de la foi, ce qu'est la lumière d'une lanterne à la lumière du soleil. J'ai ma lanterne à la main, aussi lumineuse, aussi brillante que vous voudrez la supposer; je marche à sa lumière, mais je ne vois pas loin devant moi, autour de moi, derrière moi; et, quel que soit son éclat, l'espace qu'elle éclaire est toujours bien restreint. Vienne le jour : à la lumière terrestre de ma lanterne, que la lumière du soleil n'éteint pas, j'ai le bonheur de voir surajouter une lumière céleste, mille fois plus parfaite, mille fois plus claire; à une lumière infinie est venue s'adjoindre une lumière supérieure; ma marche n'en est que plus assurée; car je vois bien plus clairement la voie que je dois suivre, les obstacles que je dois éviter; mon horizon s'est grandement élargi. Parce que je suis plus éclairé, je suis plus libre, plus fort, plus sûr de moi-même, plus heureux. Tel est l'esprit humain quand il marche à la lumière de la foi : il garde toute sa liberté, et même il la décuple.

« Mais, dira-t-on, si la science, et principalement la géologie, l'astronomie, la physique, venait à faire quelque découverte qui fût en contradiction avec les enseignements de la foi, est-ce que la foi ne nous empêcherait pas de l'admettre? Et cependant, dans l'hypothèse, cette découverte serait une vérité : la foi, dès lors, ne serait-elle pas manifestement l'ennemie de la vérité, l'ennemi de la science?

— En effet, si la science humaine faisait une découverte, une découverte absolument certaine, indubitable, évidente, qui fût *évidemment* opposée aux données de la foi, nous serions acculés dans une impasse, et nous verrions, chose absurde, une vérité contredisant une vérité. Mais de quel droit fait-on une semblable hypothèse ? Supposer l'absurde est-ce raisonner ? Une vérité astronomique a-t-elle jamais détruit une vérité géologique ? Une vérité géologique a-t-elle jamais contredit une vérité historique, une vérité mathématique, etc. ? N'ayez pas peur : il n'arrivera pas davantage qu'une vérité scientifique quelconque vienne jamais contredire une vérité révélée.

Depuis dix-huit siècles, la science profane fait le possible et l'impossible pour trouver en défaut la doctrine révélée, et pour mettre en contradiction la Bible et les sciences naturelles, la foi et la raison ; et elle n'aboutit qu'à des déceptions. Il n'y a pas de siècle où elle ne chante victoire deux ou trois fois ; dans le nôtre ç'a été le système de Laplace, le fameux zodiaque de Dendérah, la génération spontanée, les hiéroglyphes de l'Égypte et de l'Inde, les fossiles, etc., etc ; pendant deux ans, trois ans, cinq ans, ils ont cru en avoir fini « avec le Galiléen » ; ils ont dit avec Renan : « Pour le coup, il est enterré ! » Et un rayon de vraie science a suffi pour mettre à néant ces prétendues découvertes, contraires à la parole de Dieu.

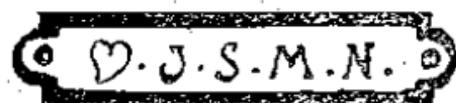
Il est impossible que les sciences naturelles fassent des découvertes réelles réellement opposées à la foi, parce que la nature comme la foi viennent toutes

deux du même auteur, du DIEU de vérité, du DIEU de lumière, du DIEU des sciences. Quoique inférieures par leur objet, les vérités naturelles n'en sont pas moins des vérités, filles de DIEU; et lorsque la VÉRITÉ incarnée est apparue au milieu du monde sous le nom adorable de Jésus, la raison comme la foi, la nature comme la grâce, ont eu à l'adorer comme leur principe unique et comme « la lumière véritable qui éclaire tout homme venant en ce monde ». La lumière naturelle est le rayonnement de JÉSUS-CHRIST, auteur de la nature; la lumière surnaturelle est le rayonnement de ce même Christ auteur de la grâce: entre elles deux, il y a distinction mais union, union puis subordination; jamais de contradiction. Donc, *à priori*, l'hypothèse en question est impossible, absurde, chimérique, contradictoire dans les termes, et c'est une des raisons pour lesquelles, *à posteriori*, elle ne s'est jamais réalisée, et risque fort de ne se réaliser jamais.

Terminons en faisant remarquer que les enseignements de la foi nous venant directement de DIEU par l'Eglise, ne sont pas seulement plus clairs, plus lumineux que tous les autres, mais de plus qu'ils sont absolument certains et infaillibles. Nous pouvons, nous devons les prendre pour des points de départ immuables, de la vérité desquels nous sommes totalement sûrs; il n'y a là matière à aucune hésitation, à aucun doute. Aussi sommes-nous forts de la force même de la vérité dans notre logique chrétienne; et c'est précisément cette force qui donne à notre esprit une magnifique liberté. Pendant que les autres, à la lueur de leur lanterne

géologique, astronomique, chimique, scientifique, tâtonnent et hésitent, nous autres, au grand soleil du Christ qui brille au firmament de l'Eglise, nous avançons, fiers et joyeux, sans crainte et sans hésitation, comme de vrais enfants de la lumière et de la vérité.

Donc, l'esprit humain est admirablement libre dans la foi catholique. Il n'est pas indépendant, mais il est libre.





QUESTIONS BRULANTES

Vraie
et
Fausse Liberté



N° 30

TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-ÉDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS

N° 30

**Que la fausse liberté bouleverse tout
et est un mal universel**

La liberté, la vraie, la bonne, s'étend à tout, comme nous l'avons indiqué en la définissant. Pour la conscience, pour chacune de nos facultés, pour la vie privée comme pour la vie publique, pour toutes les œuvres de DIEU, elle est la puissance de réaliser la volonté du Seigneur, et de prendre les moyens d'atteindre la fin pour laquelle elles existent. La vraie liberté est donc un bien universel.

Par contre, la fausse est un mal universel, qui s'étend également à tout et qui s'insinue dans la vie publique et privée, comme l'eau qui mine un édifice s'insinue entre toutes les pierres, dans les jointures, dissolvant peu à peu les murailles, préparant insensiblement et certainement la ruine. Analysons-la dans quelques-unes de ses applications plus pratiques, et nous acquerrons la certitude de la réalité de l'immense danger qui menace aujourd'hui l'Église et la société.

Ce qu'il y a de plus intime en chacun de nous, c'est la conscience. La vraie liberté de la conscience, nous dit l'Église, c'est pour chaque homme, quel

qu'il soit, le pouvoir de connaître, de servir et d'aimer JÉSUS-CHRIST, le seul vrai DIEU ; de n'être pas gêné dans l'exercice quotidien de ce droit et de ce devoir ; de pouvoir sanctifier et sauver éternellement son âme. Voilà ce que c'est que la liberté de la conscience ou la liberté religieuse. — Ce n'est pas vrai, répond la fausse liberté. La liberté religieuse, la liberté de conscience, c'est la faculté laissée à chaque homme de servir DIEU comme il l'entend, et même de ne pas le servir du tout ; d'être, à son gré, catholique, hérétique, déiste, rationaliste, incrédule, athée : de croire, non ce que DIEU veut qu'on croie, mais ce qu'il plaît à chacun de croire. La liberté religieuse, c'est la libre pensée.

L'autorité religieuse, dit l'Église, est la puissance, le droit et le devoir donnés par le Christ, seul vrai DIEU, aux Pasteurs légitimes de l'Église, de faire connaître la loi divine à tous les hommes, et de la leur faire pratiquer le plus exactement possible, ainsi que le Saint-Siège l'a formellement défini : « Toute créature humaine est soumise, sous peine de damnation, au Pontife Romain », c'est-à-dire à l'autorité du Chef de l'Église, qui est l'autorité même de JÉSUS-CHRIST : « Tous les Souverains chrétiens doivent être soumis au successeur de Pierre, au vicaire du Christ, au Pontife Romain, comme à Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST lui-même. » — Cela n'est pas vrai, s'écrie la liberté fautive : il n'y a pas d'autorité religieuse légitime ; le Pape et les Évêques se mêlent de ce qui ne les regarde pas ; le droit qu'ils veulent exercer sur nous, n'est que la tyrannie des consciences.

L'Église dit encore : Dans l'ordre temporel et civil, la liberté est la puissance donnée à tous et à chacun d'atteindre la fin de la société civile, qui est la paix, l'ordre et la protection de tous les vrais intérêts publics et particuliers. Or « la fin que doit se proposer *principalement* le Souverain, soit pour lui-même soit pour ses sujets, c'est la béatitude éternelle ; ce bien étant supérieur à tout autre bien, il doit être le mobile principal du gouvernement du Souverain. » Cet enseignement fait partie du dépôt de la révélation ; il a été constamment rappelé aux princes de la terre par les Souverains Pontifes, par les Conciles et par les Pères ; et tout récemment encore par Notre Très Saint Père le Pape Pie IX. Aussi le gouvernement des peuples et l'exercice du pouvoir, législatif, judiciaire et exécutif, doivent-ils se faire conformément à la loi de DIEU, conformément à l'enseignement et à la haute direction morale du Pape et des Évêques, qui, de droit divin, sont chargés de veiller à ce que rien sur la terre ne vienne s'opposer au règne de JÉSUS-CHRIST, à la pratique de sa loi et au salut des âmes. Un peuple n'est libre qu'à cette condition. — Non, mille fois non, s'écrie la fausse liberté : la liberté civile, c'est l'indépendance totale de la société temporelle vis-à-vis de l'Église ; c'est la séparation totale de l'Église et de l'État ; plus de subordination, comme jadis ; plus même d'union : séparation, séparation radicale du divin et de l'humain, dans les institutions sociales ! L'État, ajoute-t-elle, l'État, tel que l'a formé le progrès des lumières et de la civilisation, n'a d'autre loi que sa volonté, qui est toujours sou-

veraine ; il a la haute main sur la nation, sur l'enseignement et l'éducation, sur la famille, le mariage et la propriété, sur la direction du mouvement social ; dans l'État moderne, la politique et les institutions sont indépendantes de toute autorité religieuse ; l'Église elle-même est, dans l'État, inférieure à l'État, subordonnée à l'État. Ne pas se soumettre aux lois de l'État, quelles qu'elles soient, c'est un crime, une trahison.

L'Église dit : Dans l'ordre domestique, la liberté consiste, pour chacun des membres qui composent la famille, à pouvoir exercer tous ses droits, et remplir tous ses devoirs ; droits et devoirs qui découlent soit de la loi naturelle, soit de la loi religieuse, soit de la loi civile, et dont l'Église est la gardienne et l'interprète suprême. Le père et la mère doivent pouvoir élever ou faire élever leurs enfants selon les préceptes de la Religion ; leur faire observer, ainsi qu'aux serviteurs, les commandements de DIEU et de l'Église, en faire de bons chrétiens, d'honnêtes gens et des citoyens utiles. — Ce n'est pas ainsi que je l'entends, réplique la liberté fausse : le père et la mère ont le droit, si cela leur convient, d'élever leurs enfants et de diriger leur maison sans que personne ait à s'en mêler. L'enfant appartient à ses parents, qui peuvent le façonner à leur guise ; que s'il appartenait à quelque autre, ce serait à l'État, à l'État seul.

On pourrait pousser bien loin ce parallèle, et l'appliquer, par exemple, à la liberté de la presse, qui nous est présentée comme la puissance légitime d'imprimer et de publier tout ce qu'on veut ;

tandis que, selon la vérité, selon l'Église et selon le bon sens, la presse, doit être, comme toutes les forces d'ici-bas, appliquée exclusivement au service de la vérité, en quelque ordre que ce soit : religion, science, histoire, littérature, poésie, etc. La vraie liberté de la presse est le pouvoir donné aux auteurs, aux imprimeurs et aux libraires, de publier, sous le contrôle suprême de l'autorité religieuse et séculière, toutes les vérités et découvertes utiles. Également, la vraie liberté d'enseignement est le pouvoir donné à chacun d'enseigner, sous la haute surveillance des Pasteurs de l'Église et, en un sens, des magistrats séculiers, toutes sortes de vérités qu'il croit utile à ses semblables. Elle n'est pas du tout la faculté laissée à chacun et à tous d'enseigner indistinctement la foi ou l'hérésie, la vérité ou l'erreur, la sagesse qui sauve ou la folie qui perd.

« Devant DIEU, dit saint Jérôme, il n'y a d'autre liberté que de ne pas se mettre au service du péché. » C'est ce que fait la liberté qu'enseigne et propage l'Église, la liberté telle que nous l'exposons ici ; dans l'ordre religieux, civil, domestique, dans l'ensemble et dans le détail, elle est notre délivrance vis-à-vis du péché ; elle expulse l'erreur et le mal partout où elle le rencontre, soit dans l'individu, soit dans la société ; et tandis que les fausses libertés crient toutes, à qui mieux mieux, comme les Juifs du prétoire : « Nous ne voulons plus que JÉSUS-CHRIST règne sur nous », la véritable répète au contraire sa grande profession de foi et d'obéissance : « Je veux que JÉSUS-CHRIST, je veux que l'Église de JÉSUS-CHRIST règne sur le

monde entier ; je veux détruire tous les obstacles qui l'empêchent de régner sur les consciences, d'éclairer les intelligences, de purifier et de sanctifier les cœurs, de diriger les volontés ; de maintenir les rois de ce monde, les magistratures et les lois dans la vérité et dans la justice de l'Évangile ; d'illuminer la science, de protéger tous les faibles, d'empêcher toutes les tyrannies ; de sauvegarder les droits de chacun et de faire marcher toutes les créatures dans la voie qui les conduit à leur fin dernière. Je veux que JÉSUS-CHRIST règne librement sur chacun et sur tous, parce que seul il est pour tous et la vraie vie et le vrai bonheur ! »

La liberté que prêche l'Église, s'applique à tout, pénètre tout pour remettre tout dans l'ordre, et par conséquent dans la paix ; la fausse, que prêchent l'hérésie et la Révolution, et qui n'est qu'une renaissance détestable de l'État social païen, veut tout envahir pour tout bouleverser ; elle pénètre partout pour tout ruiner et pour tout perdre. C'est une gangrène universelle.





QUESTIONS BRULANTES

Liberté religieuse

Liberté civile

Liberté individuelle



N° 31

TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-ÉDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS

N^o 31**Comment la liberté de tous est sauvegardée par l'union et la subordination des trois pouvoirs.**

Tout chrétien appartient de droit et simultanément à sa famille, à son pays, au bon DIEU; bon gré mal gré, il fait partie de la société domestique, de la société civile et de la société religieuse. A ces trois titres, il a des devoirs et des droits spéciaux, tout à fait distincts, voulus de DIEU et que personne n'a le droit de violer. Ces droits et ces devoirs ne sont, au fond, que sa liberté : sa liberté religieuse, sa liberté civile, sa liberté domestique et individuelle.

Comment concilier entre eux et ces droits et ces devoirs? De la part de Notre-Seigneur l'Eglise, gardienne et de la liberté et de l'autorité, nous l'apprend de la manière la plus précise.

Elle nous enseigne d'abord que chacune des trois sociétés à qui l'homme appartient est une société distincte, parfaite en soi, et, comme on dit aujourd'hui (où l'on ne sait plus le grec), une société *autonome*. La confusion des trois pouvoirs est une doctrine réprouvée par l'Eglise, non moins que leur séparation.

Dans la famille, l'autorité doit être en tout unie et subordonnée à l'autorité de l'Etat, pourvu que

l'autorité de l'Etat soit, comme c'est son premier devoir, pleinement unie et subordonnée à l'autorité spirituelle et surnaturelle de l'Eglise. Tel est l'ordre providentiel qui doit régir toute la grande société humaine.

Lorsque l'autorité de l'Etat n'est pas pleinement catholique, comme cela a lieu chez nous ; lorsqu'elle viole ainsi la règle divine, la famille ne doit lui demeurer unie et subordonnée que dans les points où la loi de l'Etat n'est point en désaccord avec la loi de l'Eglise. En effet, l'Eglise, qui est la lumière, la vie et le salut éternel de toute l'humanité, doit toujours passer la première, ainsi que l'ordonne expressément Notre-Seigneur : « *Cherchez AVANT tout le royaume de DIEU et sa justice* ». Dans toutes les questions mixtes, qui intéressent également le chrétien, le citoyen et l'homme, l'intérêt spirituel et éternel doit primer tous les autres ; et comme l'Eglise seule est chargée par Notre-Seigneur de faire connaître et de faire pratiquer ce qui concerne directement cet intérêt suprême, c'est sa loi qui doit dominer et régler toutes les lois. Au point de vue de la conscience et devant Dieu, toute loi humaine opposée à une loi de l'Eglise est de nulle valeur.

L'Eglise a le droit et le devoir de diriger, dans les choses spirituelles, toutes les sociétés, toutes les familles, tous les individus. Saint Thomas nous fait comprendre ce rôle bienfaisant de l'Eglise par la comparaison d'une escadre composée d'un nombre considérable de navires et cinglant vers le même rivage. En tête de l'escadre s'avance le vaisseau-amiral, qui porte le commandant en chef et que tous doivent suivre. La subordination de chacun des navires à la direction qu'il reçoit du vaisseau-amiral l'empêche de dévier, de sortir de

la voie qui mène au port ; mais elle ne gêne en rien l'autorité du capitaine qui le commande. Ainsi en est-il, dans le monde chrétien, de l'autorité salutaire de la sainte Eglise, par rapport à toutes les autres autorités : seule, elle connaît ; seule, elle leur montre la voie qui mène à DIEU, la voie de la vérité, de la justice et du vrai bien ; elle la leur montre de la part de DIEU même, et infailliblement. Elle la leur montre avec une autorité divine ; elle leur commande d'y marcher fidèlement et de ne s'en écarter en rien.

Chaque navire de l'escadre représente un des Etats qui composent le monde chrétien. Le commandant, c'est le roi, ou le pouvoir souverain. Et de même que, sur le vaisseau, l'autorité directe du commandant demeure pleine et entière, malgré sa soumission aux signaux du vaisseau-amiral ; de même aussi dans chaque Etat, l'autorité du pouvoir souverain demeure pleine et entière, malgré sa fidélité à suivre les enseignements et les directions de la sainte Eglise de DIEU. En effet, les matières temporelles, purement temporelles, sont en dehors de la fin de l'Eglise, et par conséquent hors de sa sphère. D'où il suit que, dans ces sortes de matière, la société civile n'est nullement subordonnée à l'Eglise et en est totalement indépendante. C'est comme le pénitent, qui ne dépend de son confesseur que dans les choses où sa conscience est intéressée. Dans tout le reste, il conserve sa pleine et entière indépendance.

Une fois réservés les droits inaliénables de JÉSUS-CHRIST, le pouvoir séculier a la liberté de faire tout ce qu'il veut, tout ce qu'il juge utile au bien public ; il peut, à son gré, changer, modifier les institutions, prendre telle ou telle forme de gouvernement ; à

priori, on peut être assuré qu'il ne fera rien de contraire à la justice, à la morale, à la foi, à l'honneur et au bonheur des familles, aux véritables intérêts du règne de JÉSUS-CHRIST sur la terre.

Il y a des gens qui, ne voyant pas plus loin que les frontières de leur pays, demandent pourquoi l'Etat doit être subordonné à l'Eglise : « Ce sont deux sociétés distinctes, disent-ils; deux sociétés égales, autonomes; pourquoi l'une dans l'autre, et non pas l'une à côté de l'autre? Pourquoi pas l'Eglise libre dans l'Etat libre, et réciproquement? L'une s'occuperait du naturel, l'autre du surnaturel; ne serait-ce pas mieux? » Non seulement ce ne serait pas mieux, mais ce serait impossible, absurde. Un gouvernement ne peut pas plus régulièrement vouloir se confiner dans l'ordre naturel, sans tenir aucun compte de l'ordre surnaturel, que la raison ne peut légitimement prétendre rester dans son domaine, sans s'occuper aucunement de la foi, appelée à la régler et à la perfectionner. Le corps et l'âme sont distincts : s'ensuit-il qu'ils puissent vivre séparés, à côté l'un de l'autre? C'est toujours le grand mystère de l'union, où DIEU a déposé la source de la vie.

L'Etat doit être subordonné à l'Eglise parce que ce qui est moindre, quoique très bon en soi, doit être subordonné à ce qui est plus grand et plus relevé; ce qui ne regarde directement que la terre doit être subordonné à ce qui regarde directement le ciel; ce qui ne concerne qu'un seul peuple, qu'un pays particulier, doit être subordonné à ce qui est universel, à ce qui est *catholique*, à ce qui embrasse tous les siècles, tous les peuples, tous les pays; en un mot, l'Etat doit être subordonné à

l'Eglise. Ce sont deux pouvoirs distincts, mais non pas égaux; bien loin de là. L'Etat n'est pas plus l'égal de l'Eglise, que la raison n'est l'égal de la foi; la nature, l'égal de la grâce; l'homme, l'égal de JÉSUS-CHRIST. La France est dans l'Eglise, et non pas l'Eglise dans la France; la partie est dans le tout, et non pas le tout dans la partie. C'est clair comme le jour. Et puis, l'Eglise est plus ancienne que tous les Etats modernes: elle les a plutôt reçus qu'elle n'en a été acceptée. Ses droits sont donc antérieurs, outre qu'ils sont plus sacrés.

Il y en a d'autres qui croient que la subordination de l'Etat à l'Eglise est une abdication de l'Etat au profit de l'Eglise. C'est là une erreur grossière. Le Souverain et l'Etat chrétiens n'abdiquent pas plus leur autorité et leur liberté, que la famille n'abdique en obéissant à l'enseignement, aux directions et aux conseils de son curé. Cette fidélité d'un père, d'une mère, d'une famille chrétienne à éviter ce que le prêtre lui signale comme mauvais ou dangereux, au point de vue de la conscience, et à faire le mieux possible ce qu'il lui montre comme voulu ou désiré par le bon DIEU, lèse-t-elle le moins du monde, je vous le demande, l'autonomie de la famille, l'autorité paternelle, la liberté et le bonheur de tous? Elle empêche les écarts; elle sauvegarde les droits de chacun; elle éclaire et détermine tous les devoirs; elle fait éviter le mal; elle fait pratiquer le bien; elle fait que JÉSUS-CHRIST règne sur la famille; voilà tout.

Ainsi en est-il dans l'Etat, lorsque le pouvoir qui le régit est soumis à JÉSUS-CHRIST et à son Eglise. Enseigné dans l'ordre spirituel, conseillé, dirigé par les Pasteurs de l'Eglise, le pouvoir séculier

apprend à discerner ce que DIEU veut de lui, ce qui est conforme ou contraire au règne du CHRIST: il a, pour se guider, non seulement les lumières de la raison et de la sagesse naturelle, mais encore ce qui est absolument indispensable à des chrétiens: les lumières surnaturelles de la foi. La foi seule, nous l'avons vu, lui fait connaître sa fin surnaturelle et suprême, avec les moyens de l'atteindre, et seule elle lui apporte la force de les vouloir et de les pratiquer. Or la foi, c'est avant tout la subordination à l'autorité de l'Eglise.

Donc, dans le monde chrétien, les individus et les familles doivent être unis et soumis à l'autorité de l'Etat; de son côté, l'Etat doit être inséparablement uni et fidèlement soumis à l'autorité surnaturelle de l'Eglise. En dehors de cet ordre, il n'y a plus que chaos, révoltes et révolutions. En dehors de cette subordination des pouvoirs, il n'y a plus de vraie liberté.

Quant au monde non chrétien, son premier devoir est de devenir chrétien. Jusque-là il est essentiellement hors de l'ordre; et l'on ne fait point de l'ordre avec du désordre. S'il applique, au profit d'une religion hérétique ou schismatique ou infidèle, les principes de subordination que nous venons d'indiquer, il fait un mal immense, en appliquant à l'erreur ce qui ne convient qu'à la vérité. Il applique à faux des principes vrais, et fait servir le bien au mal. C'est ce qui a lieu en Angleterre, en Russie, en Suède, en Turquie, et, en général, dans tous les pays où domine une autorité non catholique.

L'union et la subordination des pouvoirs réalisent la véritable notion de l'autorité, telle que nous l'avons donnée plus haut; elle est par conséquent

la sauvegarde souveraine de notre liberté religieuse, civile, domestique, individuelle ; l'autorité n'étant constituée de DIEU au milieu des hommes qu'en vue de la liberté. Par son Eglise, Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST règne ainsi sur l'État ; et par l'État par l'État catholique et fidèle, il règne sur la famille et sur le chrétien. Or, son règne, c'est notre liberté.





QUESTIONS BRULANTES

L'Église
et les abus
de
pouvoir



N° 32

TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-ÉDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS

N° 32

I

**Deux abus de pouvoir dans l'ordre
civil et politique**

L'autorité légitime peut s'exercer d'une manière fort illégitime; de là les abus de pouvoir de tout genre, les tyrannies, les caprices qui désolent les sociétés et les familles.

Le plus effrayant exemple de cet abus d'un pouvoir légitime en soi, a été donné au monde pendant trois siècles, par les Césars païens; car, en dehors de l'Église, il y a des sociétés et des pouvoirs légitimes qui, bien que purement naturels, relèvent, comme nous le dirons plus tard, de l'ordre surnaturel, et lui doivent être unis. Enivrés de puissance, les empereurs romains ne se servirent de leur pouvoir que pour imposer au monde entier toutes les folies qui leur passaient par la tête; ils centralisèrent tout l'empire dans leurs mains, et cette centralisation insensée a pris leur nom : le *césarisme*.

Le césarisme est l'abus suprême de l'autorité.

Avec des apparences plus brillantes, il est peut-être plus délétère encore que l'anarchie. Il tend à annihiler toutes les forces vives d'une nation, à asservir ou à détruire tout ce qui ne dépend pas de lui personnellement, l'Église en tête; son argument suprême n'est point la justice, mais la force; aussi l'âme d'un gouvernement césarien est-elle l'armée: divinité nouvelle qui, en son unité brutale, présente une trinité bien connue: infanterie, cavalerie, artillerie.

La formule du césarisme est ce blasphème antichrétien, antinational: « L'Etat, c'est moi! » Plus un Souverain est puissant, plus il risque de verser de ce côté, et de commettre le crime de l'asservissement de son peuple, de la destruction des libertés légitimes, et avant tout de la liberté religieuse:

Il n'y a que la foi et l'obéissance à l'Église qui puissent empêcher pleinement au Souverain d'abuser de son pouvoir. Seule, en effet, l'Église lui apporte la lumière totale, sans laquelle il ne peut gouverner selon Dieu, et la force surnaturelle sans laquelle il ne peut dominer l'orgueil du commandement, remplir tous ses devoirs de Souverain, réprimer le mal, et favoriser le bien. Le premier devoir d'un Souverain, c'est d'être chrétien, très chrétien, plus chrétien que les autres. Sans cela, je le répète, l'abus du pouvoir est là, toujours prêt à entrer.

Toute loi contraire à la doctrine ou au bien de

l'Eglise, toute loi contraire à la volonté de DIEU et par conséquent au bien public, est un abus de pouvoir, un acte illégitime et nul en soi, de quelque forme légale et solennelle qu'on ait pris soin de le revêtir. La loi n'est pas, en effet, comme l'ont rêvé les idéologues de 89, l'expression d'une volonté purement humaine; elle doit être avant tout l'expression de la volonté du souverain Maître des hommes, de Celui que nous appelons par excellence Notre-Seigneur.

Qu'on juge par là des abus de pouvoir de tout genre qui, depuis trois ou quatre siècles surtout, encombrant nos histoires nationales! Avec la renaissance des théories païennes et du droit païen, avec les révoltes protestantes, d'où est sorti le gallicanisme parlementaire et politique, et plus encore avec l'omnipotence militaire, le Césarisme a peu à peu remplacé dans le monde la monarchie chrétienne, la monarchie baptisée et soumise au Christ et à son Eglise. Mortel à la vraie autorité non moins qu'à la vraie liberté, cet odieux système tend partout à prévaloir. Que DIEU daigne écarter ce péril, par quelque coup inespéré de Providence, et qu'il ne permette pas que des nations chrétiennes s'affaissent sous ce joug abrutissant! L'Eglise n'a pu le briser que par de longs siècles de lutte, de tortures, de sacrifices de tout genre.

Et qu'on ne s'imagine pas que l'abus du pouvoir infecte seulement les monarchies : les républiques,

les aristocraties, les pouvoirs les plus parlementaires et constitutionnels ne sont pas à l'abri de ces petites faiblesses; témoin chez nous les extravagances de 89, les horreurs de la Convention; témoin tout ce qui se pratique sous nos yeux en Italie, en Espagne, en Belgique, en Suisse, en Autriche, au Mexique, aux États-Unis, un peu partout. Au lieu d'un grand vampire public, personnel et responsable, vous en avez une collection de petits, plus ou moins enragés, plus ou moins distingués, suivant votre mérite ou vos capacités : voilà tout. Si cela ne s'appelle pas du césarisme, c'est uniquement parce qu'il n'y a pas de Césars; au fond, cela ne vaut pas mieux; le résultat est le même : c'est du despotisme délayé, qui pèse presque autant sur l'Église, sur les familles, sur les vraies libertés; c'est de la tyrannie plus ou moins déguisée, c'est de l'arbitraire. Ce n'est plus cette chose sainte et bienfaisante qu'on appelle l'autorité.

II

De la fausse autorité et des abus de pouvoir dans la société domestique.

Le bon DIEU ne donne au père de famille son autorité sur la mère, les enfants et les serviteurs; à la mère son autorité sur les enfants et les servi-

teurs, et enfin aux enfants leur part d'autorité sur les serviteurs, que pour régner sur eux tous et sanctifier, les uns par les autres, tous les membres de la famille. La même hiérarchie se retrouve dans les trois ordres, avec le même but final : dans l'Eglise, le Pape, l'Evêque, le prêtre, le fidèle ; dans l'Etat, le Souverain, les pouvoirs et influences secondaires, les sujets ; dans la famille, le père, la mère, l'enfant, le serviteur. Tout cela est voulu de Dieu, et n'est institué que pour le bien de tous, pour le bien surnaturel et pour le salut éternel de tous, au moins comme but suprême.

Le père de famille abuse de l'autorité et fausse sa mission sainte, lorsqu'il donne à son épouse de mauvais exemples, de mauvaises directions ; lorsqu'il l'oblige ou à faire ce que Dieu défend, ou à ne pas faire ce que Dieu ordonne ; quand, d'une manière quelconque, il la détourne du devoir. Si par négligence, il ne la soutient pas et de la parole et de l'exemple dans la bonne voie, il pèche négativement : il manque à son devoir de chef de famille, et ne remplit pas dignement le poste d'honneur et d'autorité qui lui est confié. Notre-Seigneur lui en demandera compte ; car, nous l'avons vu, l'autorité n'est pas seulement donnée pour empêcher le mal, mais encore pour protéger et faire faire le bien.

Le père et la mère de famille abusent de leur pouvoir, lorsque, d'une manière ou d'une autre,

ils font du mal à leurs enfants et à leurs serviteurs, au lieu de leur faire du bien ; quand ils leur commandent, quand ils leur conseillent quelque chose de contraire à la volonté de Notre-Seigneur ; quand ils les exposent à perdre la foi ; quand ils les détournent d'une vocation sainte ; quand ils approuvent, ou même quand ils tolèrent, dans le sein de la famille, des scandales, des abus qu'ils ont pour mission d'empêcher. Que d'enfants perdus, sinon par la faute proprement dite, du moins par le fait de leurs parents ! Que de femmes détournées du service de DIEU par leurs maris ! Que de pauvres domestiques, que d'ouvriers gênés, pour ne pas dire tout à fait empêchés dans l'exercice de leur liberté religieuse, la plus sacrée de toutes les libertés !

Les père et mère abusent encore et d'une manière très grave de leur autorité, lorsqu'ils confient l'éducation et l'enseignement de leurs enfants à des maîtres, à des maîtresses sans religion, plus indignes encore qu'incapables d'élever ces enfants comme DIEU et l'Eglise veulent qu'ils soient élevés. Ainsi, c'est un abus flagrant de l'autorité paternelle que de mettre un enfant en pension dans ce lycée, dans ce collège, dans cette école où sa pauvre petite âme fera presque infailliblement naufrage. On ne doit pas compter sur des miracles de préservation, et l'on est responsable devant DIEU, des chutes dont on a soi-même posé la cause. Cet abus

d'autorité est malheureusement ce qu'il y a de plus commun aujourd'hui : la plupart des maisons d'éducation dirigées par des laïques étant des écoles d'immoralité, des manufactures de libres-penseurs et de petits révolutionnaires en herbe.

Et quelle responsabilité pour les maîtres, pour les professeurs ! La pauvre jeunesse qu'ils enseignent est comme livrée aux bêtes : autrefois, c'étaient des coups de dents et de griffes ; aujourd'hui ce sont des coups de langues, des blasphèmes, les plus pernicieuses erreurs. C'est encore pis ; car maintenant ce sont les âmes qui périssent, et c'est toute la société que l'on corrompt et qu'on ruine par la base.

Telle est, en abrégé, la fausse autorité ; tels sont les abus de l'autorité légitime : dans la société religieuse, civile, domestique, c'est la violation la plus détestable de l'ordre providentiel ; c'est la violation de la liberté humaine à tous les degrés. Aussi, la sainte Ecriture nous déclare-t-elle « qu'un jugement très rigoureux attend ceux qui ont autorité sur les autres ». Autant le bon usage de l'autorité prépare une couronne magnifique dans le ciel, autant les abus de l'autorité préparent des châtiements terribles.





QUESTIONS BRULANTES

Divisions
religieuses
des
Catholiques



N° 33

TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-EDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS

N° 33

I

Les divisions du protestantisme.

Depuis dix-huit cents ans, l'Église catholique, apostolique et romaine, fondée par le Christ et gouvernée en son nom par saint Pierre et les Souverains Pontifes, ses successeurs, conserve l'unité la plus intacte dans l'enseignement de la foi et dans la pratique de la religion. Dès l'origine, une foule de novateurs ont essayé d'introduire leurs idées particulières dans le sein de cette grande Église; mais elle les a rejetés successivement, et sa doctrine, éternellement vivante, est restée une et vierge.

Depuis trois cents ans que la révolution protestante a éclaté, elle a suivi une voie absolument opposée. Dans le passé, le protestantisme regarde comme ses pères les gnostiques, les ariens, les manichéens, les nestoriens, les iconoclastes, les albigeois, les hussites et tous les hérétiques les plus scandaleux. De même qu'un cadavre produit des vers, ainsi ce cadavre de religion, continuant des traditions si peu glorieuses, n'a cessé de produire jusqu'à nos jours des centaines et des milliers de sectes qui pullulent dans son sein. Elles y dévorent les âmes et s'y dévorent réciproquement. Ce serait une chose matériellement impossible de donner le chiffre exact des sectes protestantes : la statistique d'hier ne serait plus vraie aujourd'hui; elles naissent et meurent comme des mouches. « Le protestantisme, disait déjà en 1743 le pasteur pro-

testant Frœreisen (1), ressemble à un ver coupé en morceaux qui remuent tant qu'il leur reste quelque force, mais qui perdent insensiblement la vie, et avec elle le mouvement. »

D'ailleurs, qu'est-ce qu'une secte protestante? — En vertu du libre examen, chacun de ses membres ne peut-il pas, ne doit-il pas se regarder comme absolument indépendant, et briser l'unité factice du groupe auquel il est censé appartenir? Autant de religions que de sectes, autant de sectes que de têtes, et, dans chacune de ces têtes autant de croyances que de caprices, telle est l'unité protestante. « Depuis le lendemain de la Réforme, disait en gémissant le pasteur Vinet, il y a des protestants, mais il n'y a pas de protestantisme. »

Dernièrement, un de nos grands journaux reproduisait, d'après une feuille américaine, la liste nombreuse, et cependant incomplète, des sectes qui se partagent le seul Etat de New-York : « Anabaptistes, baptistes, nouveaux baptistes, baptistes libres, baptistes séparés, baptistes rigoureux, baptistes libéraux, baptistes paisibles, baptistes petits-enfants, baptistes gloire, halleluiahs, baptistes chrétiens, baptistes au bras de fer, baptistes généraux, baptistes particuliers, baptistes du septième jour, baptistes écossais, baptistes de la nouvelle communion générale, baptistes nègres, indépendants ou puritains, caméroniens, crispites ou frisés, cambelites ou réformés, dunkers, libres penseurs, haldanites, hungtingdoniens, irvingiens, inghanites, sauteurs, chrétiens bibliques, glassites ou saudomoniens, anciens presbytériens, nouveaux presbytériens, écossais, congrégationalistes, quakers ou amis, unitairiens, sociniens, moraves ou frères de l'unité, méthodistes ou wesleyens, méthodistes pri-

(1) FRÖREISEN, *Discours prononcé lors de son installation comme pasteur à Strasbourg.*

mitifs, wesleyens réformés, calvinistes méthodistes français, originaux connexistes, nouveaux connexistes, swedenborgiens, frères de Plymouth, chrétiens rebaptisés, mormons, kellytes, muggletoniens, romaniens perfectionnalistes, méthodistes rogeiens, secklers, universalistes, marcheurs, rothfieldistes, disciples-amis libres ou agapémontes, luthériens protestants français, réformés allemands, protestants allemands réformés, catholiques allemands ou disciples de Ronge, nouveaux illuminés anglicans anglais, anglicans allemands, anglicans français, etc., etc... » Quelle fécondité!

Je ne crois pas qu'en France nous soyons aussi riches. Nous n'avons que des réformés, des protestants de la confession d'Augsbourg, des méthodistes, des anabaptistes, des baptistes, des piétistes, des unitairiens, des latitudinaristes, des darbystes, des irvingiens... Je dois dire cependant que je ne connais pas toute la richesse des variétés du protestantisme français, vu que les pasteurs affectent ordinairement une touchante fraternité, et ne se disputent, autant que possible, qu'à huis clos, cachant soigneusement aux regards ce que l'un d'eux, M. Baum, pasteur protestant d'Alsace, appelle indiscrètement *les entre-mangeries pastorales* (1). Ils ont peur du bon sens français, qui tirerait bien vite de leurs variations et divisions la célèbre conséquence dont se servit jadis Tertullien contre l'hérésiarque Marcion : *Tu varies, donc tu erres*.

Combien grande et majestueuse s'élève la sainte Eglise catholique avec sa hiérarchie gardienne de son unité, à côté de ces discussions intestines, de ce morcellement sans fin!

(1) *Le principe de légalité et la conscience confessionnelle de certains pasteurs soi-disant luthériens*, par J.-G. BAUM, p. 1.

« Qui a jamais vu, dit un vieux et naïf auteur (1), un régiment de soldats marcher dans un bel ordre, le capitaine cuirassé en tête, suivi des mousquetaires, puis des arquebusiers suivis eux-mêmes du reste de la troupe, les tambours battant en mesure; et qui voit après une bande de marmousets, cheminant par les rues avec des épées de bois au côté et des échaldas sur l'épaule, donnant du tambour sur un chaudron, chacun commandant son compagnon : celui-là voit dans les premiers l'ordre de la vraie Eglise, et dans les seconds le désordre de ces églises bâtardes qui voudraient contrefaire la vraie. »

II

Que faut-il penser de la liberté de penser ?

La liberté de penser est un non-sens. Nous ne sommes pas plus libres de penser sans règle, que d'agir sans règle. Sous peine de désordre et de damnation, nous devons penser la *vérité* et la vérité seule, comme nous devons faire le bien et seulement le bien. N'est-ce pas évident ?

Qui est libre de penser que cinq et cinq ne font pas dix ? Qui est libre de penser que la partie est plus grande que le tout, que le vice ne vaut pas mieux que la vertu, que Charlemagne n'a pas existé, etc. ? Et pourquoi personne ne peut-il avoir cette liberté, sinon parce que ce sont là des vérités ?

Ce principe universel qui régit l'intelligence humaine, s'applique en premier lieu, et avec toute

(1) FLORIMOND DE RÉMOND, *Histoire de la naissance et des progrès de l'hérésie.*

sa force, à ce qu'il y a de plus important dans l'ordre des vérités, je veux dire aux vérités religieuses. Les mystères de la foi chrétienne, les dogmes catholiques de la Trinité, de l'Incarnation divine, de la déchéance originelle, de la Rédemption, de la grâce, de l'Eglise, de l'éternité du feu de l'enfer et du bonheur du paradis, etc., etc.; en un mot, tous les dogmes qui composent l'enseignement catholique sont *imposés* à notre intelligence parce que ce sont des *vérités*, et que nous ne sommes pas libres de discuter la vérité, à plus forte raison de ne pas l'admettre. Nous sommes sûrs que ce sont des vérités, parce que DIEU les a révélées par son Fils JÉSUS-CHRIST, qui en a lui-même confié le dépôt et l'infaillible enseignement à son Eglise. La *liberté de penser*, qui est l'âme du protestantisme, aussi bien que de la philosophie rationaliste moderne, est donc une de ces impossibilités que la légèreté d'une raison superficielle peut seule regarder comme admissible. Pour un bon esprit qui ne se paye pas de mots, cette liberté de penser est tout simplement une absurdité, et, qui plus est, un péché.

Il en est de même de la liberté de conscience, de la liberté de tout dire et de tout faire; libertés, soit! mais libertés qui vous mènent droit en enfer, si on ne les règle pas selon l'enseignement divin du Christ et de son Eglise.

L'autorité catholique, loin de détruire la pensée humaine, la protège et la vivifie. C'est l'autorité de la vérité, dont l'immutabilité n'est pas celle de la borne qui arrête l'essor, mais le garde-fou qui prévient les écarts. L'autorité de l'Eglise est le garde-fou de l'intelligence humaine en ce qui touche directement ou indirectement la religion, c'est-à-dire en toutes sortes de doctrines religieuses, philosophiques, scientifiques, politiques, etc.

Dans l'Eglise seule l'esprit humain, abrité par l'autorité, trouve la véritable liberté de penser.

III

Divisions religieuses des Catholiques.

Au sein de l'unité catholique, on se divise parfois sur des questions religieuses; on discute, on écrit pour et contre. Les impies qui ne comprennent pas ces luttes en tirent d'injustes conséquences contre la religion elle-même. Mais ces divisions ont-elles la portée qu'on leur prête? Ont-elles le moindre rapport avec les divisions religieuses des protestants?

En aucune manière. Les catholiques ont tous la même foi, parce qu'ils ont tous le même principe de foi qui est l'obéissance à l'Enseignement de l'Eglise. Ils sont absolument d'accord sur le dogme proprement dit. C'est sur le dogme, au contraire, que se divisent les sectes protestantes. Leur prétention de se réunir sur un terrain commun qu'elles appellent les *points fondamentaux*, est une illusion démentie par les faits. Elles ne sont d'accord sur rien, sinon sur l'existence de DIEU. Sur les sept cents pasteurs qui prêchent l'hérésie et attaquent l'Eglise en France, M. de Gasparin constatait naguère qu'il y en avait cinq cents qui ne croyaient pas en la divinité de JÉSUS-CHRIST, en la Sainte-Trinité, à la régénération baptismale, etc. Il y en a beaucoup qui, à la suite du professeur Schœrer, théologien de Genève, ne croient plus à l'inspiration de la Bible. C'est donc précisément sur les *points fondamentaux*, et seuls fondamentaux, que les protestants sont séparés; ainsi que le grand Bossuet le constatait il y a deux siècles.

Les catholiques, au contraire, n'entrent et ne peuvent entrer en discussion que sur des points de doctrine que l'Eglise ne propose pas à leur croyance et que l'on appelle pour cette raison des *opinions*. Toute opinion est libre, et diffère en cela des croyances. Etant libres de soutenir leurs opinions, les catholiques, les docteurs, quelquefois même les évêques, expriment et défendent des sentiments opposés les uns aux autres. De ces luttes doctrinales jaillissent d'ordinaire des lumières précieuses, et leur ensemble enrichit la science théologique qui n'est pas le simple catéchisme de la foi, mais bien le travail de l'esprit humain sur les inébranlables et magnifiques données de la foi.

Si l'Eglise juge à propos, dans sa sagesse, de définir quelques-unes de ces doctrines, les catholiques cessent de les pouvoir discuter et ils *croient*. L'opinion est devenue un dogme, et ce qui était subjectivement douteux est désormais certain.

Les divisions des catholiques portent encore et surtout sur des appréciations de conduite. Les uns, par exemple, croient préférable pour le bien de la religion que les ennemis de l'Eglise soient attaqués de front, qu'on ne pactise point avec eux, et qu'on repousse avec énergie leurs attaques et leurs erreurs; les autres appellent cette conduite de la violence, de l'imprudence; ils entendent autrement la charité, et croient qu'on doit essayer d'apprivoiser les loups.

Qui ne voit que nos divisions en ce point laissent complètement intacte notre unité religieuse? C'est cependant ce qui scandalise si profondément ces bons pasteurs protestants, si amis de l'unité, de la vérité et de la charité. Pauvres gens, qui voient la petite paille dans notre œil, et oublient la poutre qui creve le leur !



QUESTIONS BRULANTES

**La Conciliation
est-elle possible
entre
l'Église
et la Révolution?**



N° 34

**TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-ÉDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS**

N° 34

I

**Entre l'Eglise et la Révolution,
la conciliation est-elle possible ?**

Pas plus qu'entre le bien et le mal, entre la vie et la mort, entre la lumière et les ténèbres, entre le ciel et l'enfer. Ecoutez plutôt :

« La Révolution, disait naguère une Loge italienne de carbonari dans un document occulte, « la Révolution n'est possible qu'à une condition : « le renversement de la Papauté. Les conspirations à l'étranger, les révolutions en France n'aboutiront jamais qu'à des résultats secondaires tant que Rome sera debout. Quoique faibles comme puissance temporelle, les Papes ont encore une immense force morale. C'est donc sur Rome que doivent converger tous les efforts des amis de l'humanité. Pour la détruire, tous les moyens sont bons. Une fois le Pape renversé, tous les trônes tomberont naturellement. »

« Il faut, dit de son côté Edgar Quinet, il faut
« que le catholicisme tombe. Point de trêve avec
« l'INJUSTE ! Il s'agit non seulement de réfuter le
« papisme, mais de l'extirper ; non seulement de
« l'extirper, mais de le déshonorer ; non seu-
« lement de le déshonorer, mais de l'étouffer
« dans la boue. » — « Il est décidé dans nos
« conseils que nous ne voulons plus de chré-
« tiens », écrit la Haute-Vente. Voltaire avait dit
auparavant : « Écrasons l'INFAME ! » Et Luther :
« Lavons-nous les mains dans leur sang ! »

L'Église proclame les droits de DIEU comme prin-
cipe tutélaire de la moralité humaine et du salut
des sociétés ; la Révolution ne parle que des droits
de l'Homme, et constitue une société sans DIEU.
L'Église prend pour base la foi, le devoir chrétien ;
la Révolution ne tient nul compte du Christianisme,
elle ne croit pas en JÉSUS-CHRIST, elle écarte l'Église,
et se fabrique à elle-même je ne sais quels devoirs
philanthropiques qui n'ont d'autre sanction que
l'orgueil de l'honnête homme, et la peur des gen-
darmes. L'Église indique et maintient tous les prin-
cipes d'ordre, d'autorité, de justice dans la société ;
la Révolution les bat en brèche, et, avec le désordre
et l'arbitraire, constitue ce qu'elle ose appeler le
droit nouveau des nations, la civilisation moderne.

L'antagonisme est complet : c'est la soumission
et la révolte, c'est la foi et l'incrédulité. Nul rap-
prochement possible, nulle transaction, nulle

alliance (1). Retenez bien ceci : tout ce que la Révolution n'a pas fait, elle le hait ; tout ce qu'elle hait, elle le détruit. Donnez-lui aujourd'hui le pouvoir absolu, et, malgré ses protestations, elle sera demain ce qu'elle fut hier, ce qu'elle sera toujours : la guerre à outrance contre la religion, la société, la famille. Qu'elle ne dise pas qu'on la calomnie : ses paroles sont là, et ses actes aussi. Souvenez-vous de ce qu'elle fit en 91 et 93, quand elle fut la maîtresse !

Dans cette lutte, l'un des deux partis tôt ou tard sera vaincu, et ce sera la Révolution. Elle paraîtra peut-être triompher pour un temps ; elle pourra remporter des victoires partielles, d'abord parce que la société a commis, depuis quatre siècles, dans toute l'Europe, d'énormes attentats qui appellent le châtement ; puis, parce que l'homme est toujours libre, et que la liberté, même quand il en abuse, constitue une grande puissance ; mais, après le Vendredi-Saint, vient toujours le Dimanche de Pâques, et c'est DIEU lui-même qui, de ses lèvres infailibles, a dit au Chef visible de son Église : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les puissances de l'Enfer ne prévaudront pas contre elle ».

(1) Depuis l'année 1862, où ces lignes ont été écrites, la suprême et infailible autorité du Saint-Siège s'est prononcée, à cet égard, de la manière la plus formelle, dans l'Encyclique et le *Syllabus* de 1864.

II

**Quelles sont les armes ordinaires
de la Révolution ?**

Elle l'a dit elle-même et elle l'a prouvé maintes fois : « Pour combattre les princes et les bigots, « *tous les moyens sont bons* ; tout est permis pour les « anéantir : la violence, la ruse, le feu, le fer, le « poison et le poignard : la fin sanctifie les « moyens (1) ». Elle se fait toute à tous pour gagner tout le monde à sa cause. Afin de pervertir les chrétiens, afin de nous ravir le sens catholique, elle se sert de l'éducation qu'elle fausse, de l'enseignement qu'elle empoisonne ; de l'histoire, qu'elle falsifie ; de la presse, dont elle fait l'usage que chacun sait ; de la loi, dont elle prend le manteau ; de la politique, qu'elle inspire ; de la religion elle-même, dont elle prend parfois les dehors pour mieux séduire les âmes. Elle se sert des sciences, qu'elle trouve moyen d'insurger contre le DIEU des sciences ; elle se sert des arts, qui deviennent, sous sa mortelle influence, la perte des mœurs publiques et la déification de la volupté.

Pourvu que Satan atteigne son but, peu lui im-

(1) Lettre d'un révolutionnaire d'Allemagne à un franc-maçon.

portent les moyens. Il n'est pas si délicat qu'on pense, et ses amis ne le sont pas non plus.

On peut le dire cependant, le principal caractère des attaques de la Révolution contre l'Église, c'est l'audace dans le mensonge. C'est par le mensonge qu'elle ébranle le respect de la Papauté, qu'elle vilipende nos Évêques et nos prêtres, qu'elle bat en brèche les institutions catholiques les plus vénérables, et qu'elle prépare la ruine de la société. Par le mensonge cynique et persévérant, la Révolution fascine et séduit les masses toujours peu instruites et peu habituées à suspecter la bonne foi de ceux qui leur parlent. Sur mille hommes qu'elle parvient à séduire, neuf cent quatre-vingt-dix-neuf sont victimes de cette tactique odieuse. Malheur à elle ! malheur aux séducteurs des peuples, qui mettent au service du mensonge l'énergie que DIEU leur a donnée pour servir la société ! Fils de la Révolution, ils ne craignent pas d'appeler mal ce qui est bien, d'appeler bien ce qui est mal. Sur eux tombe le terrible anathème : *Væ qui dicitis malum bonum, et bonum malum ! « Væ genti insurgenti super genus meum ! »* Malheur à la race qui s'attaque à mes enfants !

Mais est-il bien vrai que la Révolution soit aussi perverse ? Est-il vrai qu'elle conspire ainsi contre DIEU et les hommes ?

« Le meilleur moyen de déchristianiser l'Europe, « écrivait Eugène Suë, c'est de la protestantiser. »

« Les sectes protestantes, ajoute Edgar Quinet,
« sont les mille portes ouvertes pour sortir du
« Christianisme. »

Après avoir exposé la nécessité d'en finir avec toute religion, il s'exprime ainsi :

« Pour arriver à ce but, voici les deux voies qui
« s'ouvrent devant vous. Vous pouvez attaquer, en
« même temps que le catholicisme, toutes les reli-
« gions de la terre, et spécialement les sectes chré-
« tiennes; dans ce cas, vous avez contre vous l'uni-
« vers entier. Au contraire, vous pouvez vous armer
« de tout ce qui est opposé au catholicisme, spécia-
« lement de toutes les sectes chrétiennes qui lu
« font la guerre; en y ajoutant la force d'impulsion
« de la Révolution française, *vous mettrez le catho-
« licisme dans le plus grand danger qu'il ait jamais
« couru.*

« Voilà pourquoi je m'adresse à toutes les
« croyances, à toutes les religions qui ont combattu
« Rome, *elles sont toutes, qu'elle le veuillent ou non,*
« *dans nos rangs, puisqu'au fond leur existence est*
« *aussi inconciliable que la nôtre avec la domina-
« tion de Rome.*

« Ce n'est pas seulement Rousseau, Voltaire,
« Kant, qui sont avec nous contre l'éternelle oppres-
« sion; c'est aussi Luther, Zwingle, Calvin, etc.,
« toute la *légion des esprits* qui combattent avec leur
« temps, avec leurs peuples, *contre le même ennemi,*
« qui nous ferme en ce moment la route.

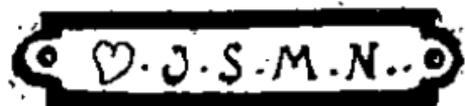
« Qu'y a-t-il de plus logique au monde que de
 « faire un seul faisceau des révolutions qui ont
 « paru dans le monde depuis trois siècles, et de les
 « réunir dans une même lutte, pour achever la
 « victoire sur la religion du moyen âge ?

« Si le seizième siècle a arraché la moitié de
 « l'Europe aux chaînes de la Papauté, est-ce trop
 « exiger du vingtième qu'il *achève* l'œuvre à
 « moitié consommée ? »

Détruire le Christianisme, « *cette superstition caduque et malfaisante* », tel est le but avoué de la ligue infernale où les protestants sont englobés, « *qu'ils le veuillent ou non* », et par cela seul qu'ils sont protestants. Détruire le Christianisme au moyen du protestantisme, voilà la tactique qu'adopte la Révolution, avec pleine espérance de succès.

Qu'en dites-vous, lecteur ? La Révolution est-elle une grande et noble chose ? Mérite-t-elle nos sympathies ? Son œuvre peut-elle se concilier avec la foi du chrétien ? Est-ce la calomnier, que de l'anathématiser comme détestable et satanique ?

Tertullien disait jadis du Christianisme : « Il ne
 « craint qu'une chose, c'est de n'être pas connu ». La Révolution dit le contraire : elle ne craint que la lumière. La lumière lui enlève, je ne dis pas tout ce qu'il y a de religieux, mais d'honnête parmi les hommes.





QUESTIONS BRULANTES

Quel est le véritable
père
de la Révolution
et
quand est-elle née ?



N^o 35

TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-ÉDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS

N° 35

I

**Quel est le véritable père de la Révolution
et quand est-elle née ?**

Il y a dans la Révolution un mystère, un mystère d'iniquité que les révolutionnaires ne peuvent pas comprendre, parce que la foi seule peut en donner la clef, et qu'ils n'ont pas la foi.

Pour comprendre la Révolution, il faut remonter jusqu'au père de toute révolte, qui le premier a osé dire, et ose répéter jusqu'à la fin des siècles : *Non serviam*, JE N'OBÉIRAI PAS.

Oui, Satan est le père de la Révolution. La Révolution est son œuvre, commencée dans le Ciel et se perpétuant dans l'humanité, d'âge en âge. Le péché originel, par lequel Adam, notre premier père, s'est également révolté contre DIEU, a introduit sur la terre, non pas encore la Révolution, mais l'esprit d'orgueil et de révolte qui en est le principe; et depuis lors le mal a été sans cesse grandissant, jusqu'à l'apparition du Christianisme, qui l'a combattu et refoulé en arrière.

La Renaissance païenne, puis Luther et Calvin, puis Voltaire et Rousseau, ont relevé la puissance

maudite de Satan, leur père; et, favorisée par les excès du césarisme, cette puissance a reçu, dans les principes de la Révolution française, une sorte de consécration, une constitution qu'elle n'avait pas eue jusque-là et qui fait dire avec justice que la RÉVOLUTION est née en France en 1789. « La Révo-
« lution française, disait en 93 le féroce Babeuf,
« n'est que l'avant-courrière d'une révolution bien
« plus grande, bien plus solennelle, et qui sera la
« dernière. » Cette révolution suprême et univer-
selle qui remplit déjà le monde, c'est la Révolution.
Pour la première fois depuis six mille ans, elle a
osé prendre à la face du ciel et de la terre son nom
véritable et satanique : LA RÉVOLUTION, c'est-à-dire
la grande révolte.

Elle a pour devise, comme le démon, la fameuse
parole : *Non serviam*. Elle est satanique dans son
essence; et, en renversant toutes les autorités, elle
a pour fin dernière la destruction totale du règne du
Christ sur la terre. La Révolution, qu'on ne l'oublie
pas, est avant tout un mystère de l'ordre religieux :
elle est l'*Anti-Christianisme*. C'est ce que constatait,
dans son Encyclique du 8 décembre 1849, le Sou-
verain Pontife Pie IX : « La Révolution est inspirée
« par Satan lui-même. Son but est de détruire de
« fond en comble l'édifice du Christianisme, et de
« reconstituer sur ses ruines l'ordre social du
« paganisme ». Avertissement solennel confirmé à
la lettre par les aveux de la Révolution elle-même :

« Notre but final, dit l'Instruction secrète de la
« *Vente suprême*, notre but final est celui de Vol-
« taire et de la Révolution Française : *l'ancantisse-*
« *ment à tout jamais, du catholicisme et même de*
« *l'idée chrétienne* ».

II

Quel est l'antirévolutionnaire par excellence.

C'est Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST dans le Ciel,
et, sur la terre, le PAPE, son Vicaire.

L'histoire du monde est l'histoire de la lutte gigantesque des deux chefs d'armée : d'une part, le Christ avec sa sainte Eglise, de l'autre, Satan avec tous les hommes qu'il pervertit et qu'il enrôle sous la bannière maudite de la révolte. Le combat a de tout temps été terrible; nous vivons au milieu d'une de ses phases les plus dangereuses, celle de la séduction des intelligences et de l'organisation sociale de ce qui, devant DIEU, est désordre et mensonge.

Le Pape et l'Eglise sont maintenant, comme toujours, sur la brèche, défendant la vérité et la justice envers et contre tous, mortellement haïs des

révolutionnaires de tout étage, dont ils démasquent les complots, et déconcertent les projets.

Sur le point de mourir, un de nos plus illustres Evêques dévoilait naguère la haine et les projets de la Révolution contre le Souverain Pontife. « Le Pape, écrivait-il de sa main défaillante, le Pape a un ennemi : la Révolution. Un ennemi implacable, qu'aucun sacrifice ne saurait apaiser, avec lequel il n'y a point de transaction possible. Au début, on ne demandait que des réformes. Aujourd'hui, les réformes ne suffisent pas. Démembrez la souveraineté temporelle du Saint-Siège ; mutiliez l'œuvre admirable que Dieu et la France achevèrent il y a plus de mille ans ; jetez aux mains de la Révolution, morceau par morceau, tout le patrimoine de saint Pierre, vous n'aurez pas satisfait la Révolution, vous ne l'aurez pas désarmée. La ruine temporelle du Saint-Siège est moins un but qu'un moyen, c'est un achèvement vers une plus grande ruine. L'existence divine de l'Eglise, voilà ce qu'il faut anéantir, ce dont il ne doit rester aucun vestige. Qu'importe, après tout, que la faible domination dont le siège est à Rome et au Vatican, soit circonscrite dans des limites plus ou moins étroites ? Qu'importent Rome même et le Vatican ? Tant qu'il y aura sur terre ou sous terre, dans un palais ou dans un cachot, un homme devant lequel deux cents millions d'hommes se prosterneront comme

« devant le représentant de DIEU, la Révolution
« poursuivra DIEU dans cet homme. Et si, dans
« cette guerre impie, vous n'avez pas pris résolu-
« ment contre la Révolution le parti de DIEU, si
« vous capitulez, les tempéraments par lesquels
« vous aurez essayé de contenir ou de modérer la
« Révolution n'auront servi qu'à enhardir son
« ambition sacrilège et à exalter ses sauvages espé-
« rances. Forte de votre faiblesse, comptant sur
« vous comme sur des complices, — je ne dis pas
« assez : comme sur des esclaves, — elle vous som-
« mera de la suivre jusqu'au terme de ses abomi-
« nables entreprises. Après vous avoir arraché des
« concessions qui auront consterné le monde, elle
« aura des exigences qui épouvanteront votre cons-
« cience.

« Nous n'exagérons rien. La Révolution, consi-
« dérée non par le côté accidentel, mais dans ce
« qui constitue son essence, est quelque chose à
« quoi rien ne peut être comparé dans la longue
« suite des révolutions par lesquelles l'humanité
« avait été emportée depuis l'origine des temps, et
« que nous voyons se dérouler dans l'histoire du
« monde.

« La Révolution est l'insurrection la plus sacri-
« lège qui ait armé la terre contre le Ciel, le plus
« grand effort que l'homme ait jamais fait, non
« pas seulement pour se détacher de DIEU, mais
« pour se substituer à DIEU. »

La Révolution n'en veut au Pape-Roi que pour atteindre plus sûrement le Pape-Pontife. Elle comprend, comme nous, que le Pape-Roi, c'est le Pape matériellement indépendant, c'est le Pape inviolable. Le Pape inviolable, c'est le Pape libre de dire toute la vérité et de lancer l'anathème contre les spoliateurs et les despotes, quelle que soit la hauteur de leur taille. La Révolution, qui, sous le masque de la liberté et de l'égalité, n'est que la spoliation et le despotisme vivants, ne peut supporter la royauté pontificale; son existence est pour elle une question de vie ou de mort.

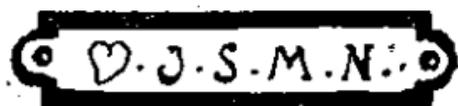
Le Pape, Vicaire du Christ, est ainsi l'ennemi-né de la Révolution. Les Evêques fidèles et les prêtres selon le cœur de DIEU, partagent avec lui cette gloire et ce danger. Ils vivent au milieu des hommes, en personnifiant l'Eglise et la loi de DIEU, et sont pour cela même le point de mire de la haine révolutionnaire. La spoliation du domaine temporel serait le dernier coup porté à la dernière racine qui, par la propriété, attache l'Eglise au sol de l'Europe. « Or, disait en 1820 M. de Bonald, c'en est fait de la religion publique en Europe, si elle n'a pas de propriété; c'en est fait de l'Europe, si elle n'a plus de religion publique. »

« Il faut dé catholiciser le monde, écrit un des chefs de la Vente de la Haute-Italie; ne conspirons que contre Rome : la révolution dans l'Eglise, c'est la révolution en permanence, c'est

« le renversement obligé des trônes et des dynasties.
« La conspiration contre le siège romain ne devrait
« pas se confondre avec d'autres projets. »

Autour du Pape, des Evêques et des prêtres, viennent se grouper, « pour combattre le bon combat, et conserver la foi », les vrais catholiques, disciples fidèles de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. Par la prière, par les saintes œuvres, par l'action et par la parole, par la polémique, par tous les moyens légitimes d'influence, chacun d'eux s'efforce de repousser l'ennemi, et de faire triompher la bonne cause. C'est la petite et très grande armée du Christ. Le géant révolutionnaire se flatte de l'écraser, comme jadis Goliath en face de David ; mais DIEU est avec nous, et il nous a dit : « Ne craignez point, petite troupe : parce qu'il a plu à votre Père de vous donner la victoire ». Marchons donc, et du courage !

Jeunes gens, votre place est marquée dans nos rangs. Hâtez-vous d'accourir et d'apporter à votre divin Maître le concours de votre fidélité naissante ! Dans un temps comme le nôtre, tout chrétien doit être soldat, et JÉSUS, en nous ralliant sous l'étendard sacré de son Eglise, nous crie à tous : *Qui non est mecum, contra me est!* — « Quiconque n'est pas pour moi, est contre moi. » (S. Luc, xi, 23.)





QUESTIONS BRULANTES

La Révolution

**Ce qu'elle
n'est pas**



N° 36

TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-EDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS

N° 36

I

La Révolution – Ce qu'elle n'est pas

Le mot *révolution* est une parole élastique dont on abuse à tout propos pour séduire les esprits.

Une révolution, en général, c'est un changement fondamental qui s'opère dans les mœurs, dans les sciences, dans les arts, dans les lettres, et surtout dans les lois et le gouvernement des sociétés. En religion ou en politique, c'est le développement complet, le complet triomphe d'un principe subversif de tout l'ancien ordre social. Ordinairement, le mot révolution se prend dans un mauvais sens; cependant cette règle n'est pas sans exception. Ainsi l'on dit : « Le Christianisme a opéré une grande *révolution* dans le monde »; et cette révolution a été très heureuse. Il est également vrai de dire : « Dans tel ou tel pays a éclaté une *révolution* qui a mis tout à feu et à sang »; c'est encore une révolution, mais une révolution mauvaise.

Il y a une différence essentielle entre une *révolution* et ce que, depuis un siècle, on appelle LA RÉVOLUTION. De tout temps il y a eu des révolutions

dans les sociétés humaines ; tandis que LA RÉVOLUTION est un phénomène tout moderne et tout récent.

Bien des gens s'imaginent, sur la foi de leur journal, que c'est à la Révolution que, depuis quatre-vingts ans, l'humanité doit tout son bien-être ; que nous lui devons tous nos progrès dans l'industrie, tout le développement de notre commerce, toutes les inventions modernes des arts et des sciences ; que sans elle nous n'aurions ni chemins de fer, ni télégraphes électriques, ni bateaux à vapeur, ni machines, ni armée, ni instruction, ni gloire ; en un mot, que sans la Révolution tout serait perdu, et que le monde retomberait dans les ténèbres.

Rien de tout cela. Si la Révolution a été l'occasion de quelques-uns de ces progrès, elle n'en a pas été la cause. La violente secousse qu'elle a imprimée au monde entier a sans doute précipité certains développements de la civilisation matérielle ; cette même violence en a fait avorter beaucoup d'autres. Toujours est-il que la Révolution, considérée en elle-même, n'a été, à proprement parler, le *principe* d'aucun progrès réel.

Elle n'est pas non plus, comme on voudrait nous le faire croire, l'affranchissement légitime des opprimés, la suppression des abus du passé, l'amélioration et le progrès de l'humanité, la diffusion des lumières, la réalisation de toutes les aspirations généreuses des peuples, etc., etc. Nous allons nous en convaincre, en apprenant à la connaître à fond.

La Révolution n'est pas davantage le grand *fait* historique et sanglant qui a bouleversé la France et même l'Europe à la fin du XVIII^e siècle. Ce fait, dans sa phase modérée aussi bien que dans ses excès épouvantables, n'a été qu'un fruit, qu'une manifestation de la Révolution, laquelle est une *idée*, un PRINCIPLE, plus encore qu'un fait. Il est important de ne pas confondre ces choses.

Qu'est-ce donc que la Révolution ?

II

Ce que c'est que la Révolution, et comment c'est une question religieuse, non moins que politique et sociale.

La Révolution n'est pas une question purement politique ; c'est aussi une question religieuse, et c'est uniquement à ce point de vue que j'en parle ici. La Révolution n'est pas seulement une question religieuse, mais elle est *la grande question religieuse de notre siècle*. Pour s'en convaincre, il suffit de réfléchir et de préciser.

Prise dans son sens le plus général, la Révolution est la RÉVOLTE *érigée en principe et en droit*. Ce n'est pas seulement le fait de la révolte : de tout temps il y a eu des révoltes ; c'est le droit, c'est le prin-

cipe de la révolte devenant la règle pratique et le fondement des sociétés : c'est la négation systématique de l'autorité légitime ; c'est la théorie de la révolte, c'est l'apologie et l'orgueil de la révolte, la consécration légale du principe même de toute révolte. Ce n'est pas non plus la révolte de l'individu contre son supérieur légitime : cette révolte s'appelle tout simplement désobéissance ; c'est la révolte de la société en tant que société ; le caractère de la Révolution est essentiellement *social*, et non pas individuel.

Il y a trois degrés dans la Révolution :

1. La destruction de l'Église, comme autorité et société religieuse, protectrice des autres autorités et des autres sociétés ; à ce premier degré, qui nous intéresse directement, la Révolution est la négation de l'Église érigée en principe et formulée en droit : la séparation de l'Église et de l'État dans le but de découvrir l'État et de lui enlever son appui fondamental ;

2. La destruction des trônes et de l'autorité politique légitime, conséquence inévitable de la destruction de l'autorité catholique. Cette destruction est le dernier mot du principe révolutionnaire de la démocratie moderne et de ce qu'on appelle aujourd'hui la *souveraineté du peuple* ;

3. La destruction de la société, c'est-à-dire de l'organisation qu'elle a reçue de Dieu ; en d'autres termes, la destruction des droits de la famille et de la propriété, au profit d'une abstraction que les docteurs révolutionnaires appellent l'État. C'est le

socialisme, dernier mot de la Révolution parfaite, dernière révolte, destruction du dernier droit. A ce degré, la Révolution est, ou plutôt serait, la destruction totale de l'ordre divin sur la terre, le règne parfait de Satan dans le monde.

Nettement formulée pour la première fois par Jean-Jacques Rousseau, puis en 89 et en 93 par la *Révolution française*, la Révolution s'est montrée dès son origine l'ennemie acharnée du Christianisme ; elle a frappé l'Église avec une fureur qui rappelait les persécutions du paganisme ; elle a tué les évêques, massacré les prêtres, les catholiques ; elle a fermé ou détruit les églises, dispersé les Ordres religieux, traîné dans la boue les croix et les reliques des Saints ; sa rage s'est étendue dans l'Europe entière ; elle a brisé toutes les traditions, et un moment elle a cru détruit le Christianisme, qu'elle appelait avec mépris une vieille et fanatique superstition.

Sur toutes ces ruines, elle a inauguré un régime nouveau de lois athées, de sociétés sans religion, de peuples et de rois *absolument* indépendants ; depuis un siècle, elle grandit et s'étend dans le monde entier, détruisant partout l'influence sociale de l'Église, pervertissant les intelligences, calomniant le clergé, et sapant par la base tout l'édifice de la foi.

Au point de vue religieux, on peut la définir : la *néga*tion LÉGALE du règne de JÉSUS-CHRIST sur la terre, la destruction SOCIALE de l'Église.

Combattre la Révolution est donc un acte de foi,

un devoir religieux au premier chef. C'est de plus un acte de bon citoyen et d'honnête homme ; car c'est défendre la patrie et la famille. Si les partis politiques honnêtes la combattent à leur point de vue, nous devons, nous autres chrétiens, la combattre à un point de vue bien supérieur, pour défendre ce qui nous est plus cher que la vie.

III

Que la Révolution est fille de l'incrédulité.

Pour juger la Révolution, il suffit de savoir si l'on croit ou non en JÉSUS-CHRIST. Si le Christ est DIEU fait homme, si le Pape est son Vicaire, si l'Église est son Envoyée, il est évident que les sociétés comme les individus doivent obéir aux directions de l'Église et du Pape, lesquelles sont les directions de DIEU même. La Révolution, qui pose en principe l'indépendance absolue des sociétés vis-à-vis de l'Église, *la séparation* de l'Église et de l'Etat, se déclare par cela seul « incrédule au Fils de DIEU, et est jugée d'avance », selon la parole de l'Évangile.

La question révolutionnaire est donc en définitive une question de foi. Quiconque croit en JÉSUS-CHRIST, et en la mission de son Église, ne peut être révolutionnaire s'il est logique ; et tout incrédule,

tout protestant, *s'il est logique*, doit adopter le principe apostat de la Révolution, et, sous sa bannière, combattre l'Église. L'Église catholique, en effet, si elle n'est divine, usurpe tyranniquement les droits de l'homme.

JÉSUS-CHRIST est-il DIEU? Toute puissance lui appartient-elle au Ciel et sur la terre? Les Pasteurs de l'Église, et le Souverain Pontife à leur tête, ont-ils ou n'ont-ils pas, de droit divin, par l'ordre même du Christ, la mission d'enseigner à toutes les nations et à tous les hommes ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter pour accomplir la volonté de DIEU? Y a-t-il un seul homme, prince ou sujet, y a-t-il une seule société qui ait le droit de repousser cet enseignement infallible; de se soustraire à cette haute direction religieuse? Tout est là! C'est une question de foi, de catholicisme.

L'État doit obéir au DIEU vivant, aussi bien que l'individu et la famille; pour l'État comme pour l'individu, il y va de la vie.





QUESTIONS BRULANTES

La Souveraineté
du
Peuple
ou
la Démocratie



N° 37

TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-EDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS

N° 37

**La souveraineté du peuple
ou la démocratie**

Si fort exploité depuis un siècle par les ennemis de l'Église, le principe de la souveraineté du peuple peut s'entendre néanmoins dans un sens catholique et très variable.

Notons-le tout d'abord, le *peuple* n'est pas ce ramassis d'individus brutaux et malfaisants qui fait les révolutions; qui, du haut des barricades, renverse les gouvernements, et dont les chefs d'émeute exploitent les grossières passions. Le peuple, c'est la nation entière, comprenant toutes les classes de citoyens : le paysan et l'ouvrier, le commerçant et l'industriel, le grand propriétaire et le riche seigneur, le militaire, le magistrat, le prêtre, l'Évêque; c'est la nation avec toutes ses forces vives, constituée en une représentation sérieuse et capable par ses vrais représentants d'exprimer ses vœux, d'exercer librement ses droits.

Cette notion antirévolutionnaire du *peuple* une fois donnée, nous constatons que la doctrine catholique a toujours enseigné, quoique dans un sens tout autre, ce que les Constituants de 89 ont pris pour une découverte merveilleuse. L'Église, par l'organe de saint Thomas et de ses plus grands doc-

teurs, enseigne que Notre-Seigneur Jésus-Christ, Père des peuples et Roi des rois, dépose dans la nation tout entière le principe de la souveraineté; que le Souverain (héréditaire ou électif, peu importe) à qui la nation confie la charge du gouvernement, ne reçoit de Dieu sa puissance que par l'intermédiaire de cette même nation; enfin, que le Souverain, recevant le pouvoir pour le bien public et non pour lui-même, s'il vient à manquer *gravement et évidemment* à son devoir, peut être légitimement déposé par ceux-là mêmes qui l'avaient investi de la souveraineté. Je m'empresse d'ajouter, pour prévenir toute interprétation révolutionnaire, que l'Église étant seule juge impartial de ces grands cas de conscience, peut seule, par une décision solennelle, légitimer un fait aussi grave, après avoir constaté la grièveté du crime (1).

C'est en cela que le pouvoir civil diffère du pouvoir paternel et du pouvoir ecclésiastique, qui sont tous deux inamissibles, parce qu'ils ont été l'un et l'autre institués divinement avec leur forme déterminée, et sans aucune délégation de leurs inférieurs; le pouvoir civil, au contraire, n'a reçu de Dieu aucune forme déterminée, et peut conséquemment passer d'une forme de gouvernement à une

(1) Ces cas sont *très rares*. C'est, par exemple, le cas où par le fait du prince, le peuple serait exposé à perdre la vraie foi; le cas où les fureurs de sa tyrannie bouleverseraient tout l'ordre public, et menaceraient la nation d'une ruine prochaine, et autres énormités de ce genre. Voir le développement de cette doctrine dans le magnifique opuscule de saint Thomas : *De Regimine principum*.

autre forme de gouvernement, de la monarchie héréditaire, par exemple, à la monarchie élective, de la monarchie à l'aristocratie, ou à la démocratie, et réciproquement. Ces changements, quand ils s'opèrent *régulièrement et légitimement*, ne touchent en rien au principe de la monarchie, de la souveraineté.

« Mais quand seront-ils réguliers? quand seront-ils légitimes? » — Grande difficulté pratique, que ne peut résoudre ni le Souverain, ni le peuple, parce qu'étant tous deux parties intéressées dans le débat, ils ne sauraient être juges dans leur propre cause. L'Église, représentée par le Saint-Siège, est le seul tribunal compétent qui puisse décider cette grande question; seul, ce tribunal est investi d'une puissance supérieure à la puissance temporelle; seul; il est indépendant et désintéressé; plus que tout autre, à cause de son caractère religieux, il offre les garanties de moralité, de justice, de sagesse, de science, nécessaires pour une si auguste et si délicate fonction. Tel est, d'ailleurs, l'ordre divinement établi, non dans l'intérêt personnel de l'Église, mais bien dans l'intérêt général des sociétés, des Souverains et des nations. Le jugement de ces hautes questions de justice tombe, comme les cas de conscience particuliers, sous la parole immuable du Christ disant au Chef de son Église : « Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux ». Telle est la théorie catholique et véritable sur la souveraineté du peuple et sur les changements de gouvernement.

Il y a un abîme, qu'on le sache bien, entre cette doctrine et la souveraineté du peuple telle que l'entend la Révolution, et telle, disons-le en passant, que les Constituants de 89 l'ont entendue. Suivant ces derniers, le peuple tire la souveraineté de lui-même, et ne la reçoit pas de DIEU ; il ne veut pas de DIEU et prétend se passer de lui. En outre, et comme conséquence de cette première erreur, il rejette l'Église, et se prive ainsi du seul pouvoir modérateur que DIEU a institué pour le protéger contre le despotisme et l'anarchie. Depuis que les rois et les peuples ont rejeté la direction maternelle de l'Église, nous les voyons en effet obligés de décider leurs cas de conscience à coups de canon, par le droit sanglant du plus fort, et les sociétés politiques, malgré leurs prétentions au progrès, marchent rapidement vers la décadence païenne. Au lieu de l'ordre, fruit de l'obéissance, il n'y a plus dans le monde que le despotisme ou l'anarchie, fruits de la révolte ; la notion de la véritable souveraineté n'existe pour ainsi dire plus sur la terre.

« Tout cela peut être très vrai en théorie ; mais la pratique ? — Ce n'est pas la faute de la théorie, si elle est difficile à pratiquer ; c'est la faute de la faiblesse et de la corruption humaines. Il en est de ce principe comme de tous les principes de conduite ; la théorie, la règle est claire, vraie, parfaite ; l'application *parfaite* est impossible, parce que la perfection n'est pas de ce monde ; mais plus la pratique se rapprochera de la théorie, plus on sera dans le vrai, dans l'ordre, dans le bien.

Depuis longtemps déjà les États temporels dédai-

gnent la théorie, et se conduisent selon leurs caprices; ils oublient et repoussent de plus en plus la direction divine de l'Église et, comme l'enfant prodigue, ils s'éloignent chaque jour davantage de la maison paternelle. Aussi le monde, égaré loin de DIEU, est-il en révolution permanente, malgré des efforts prodigieux pour arriver à l'ordre et contenir le mal. Si la société ne veut périr, il faudra que tôt ou tard elle revienne au principe catholique, au seul principe véritable de la souveraineté. Leibnitz, *protestant*, mais homme de génie, appelait de tous ses vœux ce retour des sociétés à la haute direction morale du Saint-Siège et de l'Église : « Je serais
« d'avis, écrivait-il, d'établir à Rome même un tri-
« bunal pour juger les différends entre les princes,
« et d'en faire le Pape président » (*Op.*, t. V, p. 65). Ce tribunal existe, il existe de droit divin, et immuable, bien qu'on le méconnaisse. Je le répète, il n'y a de salut que là. « La Révolution ne cessera,
« disait M. de Bonald, que lorsque les droits de
« DIEU auront remplacé les droits de l'homme. »

Appelons donc de tous nos vœux de catholiques et de citoyens la conformité de la pratique à la théorie, et, jusqu'à nouvel ordre, appliquons la théorie le moins imparfaitement qu'il sera possible.

« Mais ce système n'ouvre-t-il pas la porte à mille inconvénients? » — C'est possible; mais entre deux maux nécessaires il faut choisir le moindre.

En cas de conflit entre le Souverain et la nation, qu'arrive-t-il aujourd'hui? qui l'emportera? Sera-ce le droit, la justice, la vérité? — Oui, si la force aveugle se trouve par hasard de ce côté. — Non, si,

comme d'habitude, elle favorise le parti du mal. Dans les deux cas, c'est la guerre civile érigée en principe, sanglante et féroce, où le succès justifie tout, qui ruine et épuise toutes les forces vives de l'État.

Rien de tout cela dans le système catholique, où tout se passerait pacifiquement. Les deux partis plaideraient leur cause devant le tribunal auguste du Saint-Siège, et se soumettraient à sa décision. Pas de sang versé, pas de guerre civile, pas de finances ruinées, etc... Ne serait-ce pas désirable, et bien beau ?

J'admets volontiers, vu la corruption humaine, qu'il y aurait, autour de ce tribunal sacré, quelques intrigues, quelques misères regrettables; mais les inconvénients qu'entraînerait ce système seraient bien peu de chose en comparaison de ses avantages, et la haute influence de la Religion serait à elle seule une puissante garantie contre les abus. « L'Église, dit Bossuet, ne rassemble-t-elle pas tous les titres par où l'on peut espérer le secours de la justice? » D'ailleurs, ce tribunal ne déciderait que d'après des principes certains, basés sur la foi, connus et acceptés de tous. La Révolution, au contraire, n'offre aucune garantie; elle ne connaît que le droit du plus fort; elle ne résout pas le problème social, elle ne fait qu'en reculer la solution.

Il y a démocratie et démocratie : l'une, vraie et légitime, professée de tout temps par l'Église, respectant la souveraineté qui repose sur elle et sur DIEU; l'autre, fausse et révolutionnaire, d'invention récente, qui méprise le pouvoir, insubordonnée,

factieuse, n'enfantant que le désordre et les ruines. C'est la démocratie de 89, la démocratie moderne, qui méconnaît l'Église, et qui n'est, au fond, que la révolution sociale et le masque de l'anarchie.

Un chrétien, je le demande, peut-il être démocrate en ce sens-là?





QUESTIONS BRULANTES

**Comment
on
devient
Révolutionnaire**



N° 38

TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-EDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS

N° 38

I

Les diverses espèces de révolutionnaires

La Révolution étant une idée, un principe, tout homme qui se laisse dominer par cette idée, qui se laisse diriger par ce principe, est un révolutionnaire. Il l'est plus ou moins, selon qu'il donne plus ou moins dans le piège.

On peut et on doit distinguer plusieurs catégories de révolutionnaires. Les premiers, les plus coupables, les plus rapprochés de Satan, leur père, sont ces hommes exécrables qui de sang-froid conspirent contre DIEU et les hommes, séduisent et trompent les peuples, et conduisent, comme de redoutables capitaines, l'armée de l'enfer à l'assaut de l'Eglise et de la société. Ils sont, DIEU merci, en petit nombre ; mais ce sont de vrais démons.

Après eux, moins imbus de l'idée révolutionnaire, mais bien pervers encore, viennent les hommes qui conduisent, eux aussi, la Révolution à son but final, qui veulent ouvertement anéantir l'ordre social catholique et même le *vrai* principe monarchique, mais qui repoussent le meurtre et le pillage. Ce sont les Mirabeau, les Palmerston, les Cavour, et tous ces impies qui, depuis un siècle, tournant la politique, les lois et les institutions civiles contre l'Eglise de JÉSUS-CRIST, sont le fléau de la société chrétienne. Ils savent se contenir plus que les premiers, ils colorent plus savamment leurs projets anticatholiques, et n'inspirent pas d'horreur ; ils

peuvent parler et écrire en plein jour, et disposent ainsi d'un grand pouvoir matériel et moral; ils croient mener et sont menés eux-mêmes; leur grand nombre et leurs moyens d'action les rendent très redoutables.

En troisième ligne, il faut placer ces *hommes d'ordre*, enfants de 89, qui veulent faire abstraction de l'Eglise dans tout l'ordre politique et social. Leurs intentions sont souvent honnêtes; mais il leur manque le sens antirévolutionnaire, qui est la foi, qui est le sens catholique. Ils ne détestent pas l'Eglise; ils lui accordent même un vague respect; mais ils ne la comprennent pas, et l'empêchent de sauver la société, qui ne peut être sauvée que par elle. Leur action révolutionnaire est plutôt négative que positive. Il y a bien peu d'hommes publics en Europe, depuis un siècle, qui n'appartiennent à cette très nombreuse catégorie de révolutionnaires. Le journalisme européen est presque en entier dans ses rangs et à son service. C'est de la graine de francs-maçons.

Viennent ensuite des hommes à imagination exaltée, sans aucune instruction religieuse, mais au cœur bon et noble, qui prennent les idées démocratiques pour de généreux élans, pour l'amour du pauvre peuple, pour le patriotisme, et qui de très bonne foi croient que la Révolution est un bienfaisant progrès, est la religion de la liberté. Ils aiment toujours les réformes, tout en détestant les émeutes. Ce sont de pauvres égarés, qui font du mal sans le savoir. Une solide instruction religieuse, une bonne conversion, les ramèneraient complètement.

Enfin, tout près de nous, mais encore dans le camp de la Révolution, nous trouvons un nombre considérable de chrétiens honnêtes, quelquefois même pratiquants, mais peu instruits, qui se laissent éblouir par le prestige du libéralisme, et qui veulent concilier le bien et le mal. Leurs préjugés d'éducation, de lectures, de journal, de politique, de position sociale, paralysent pratiquement les pensées de

respect qu'ils ont dans le cœur pour les droits de la Religion. Ils aiment le prêtre, et néanmoins ils ont peur de son influence. Ils blâment volontiers le Pape et l'Episcopat; ils prennent facilement le parti de l'Etat contre l'Eglise, du temporel contre le spirituel, et n'ont, en fait de politique, aucun autre principe que le libéralisme, qui n'en est pas un. Le nom de *liberté* suffit pour les éblouir; la sécularisation et la modération leur paraissent l'unique remède à tous les maux.

Qu'ils le veuillent ou non, tous ces hommes appartiennent au parti de la Révolution, au parti du véritable désordre, de la désorganisation religieuse et politique de la société. Les premiers et les seconds sont les meneurs, les autres sont les instruments quand ils ne sont pas les dupes. Tous, ils sont enveloppés dans l'immense filet dont parlait plus haut la Vente suprême; les derniers, les révolutionnaires honnêtes, détestent les autres et les craignent, comme le goujon craint le brochet; mais le brochet dévore le goujon.

Que chacun s'examine et se juge. Qu'il voie, en conscience et devant Dieu, s'il appartient à l'une des cinq classes que je viens de dire. La fortune, le rang, l'esprit, ne font rien à la chose: on peut être révolutionnaire à tous les degrés de l'échelle sociale: c'est une affaire de *principes* et de conduite. Quiconque viole, en son intelligence ou en ses actes, dans sa conduite privée ou dans sa conduite publique, par ses paroles, par ses œuvres, par ses exemples, de quelque manière que ce soit, l'ordre social catholique, établi de Dieu pour le salut du monde, est révolutionnaire; qu'il soit grand ou petit, ecclésiastique ou laïque, il importe peu. Il y a des révolutionnaires partout, dans les ateliers, dans les châteaux, dans les chaumières; il y a des révolutionnaires en habit noir et en cravate blanche, aussi bien qu'en paletot et en blouse.

Les catholiques, les vrais catholiques de cœur et d'esprit, sont seuls hors du camp de la Révolution;

mais qu'ils prennent garde de se laisser séduire au milieu de la contagion publique! Un seul homme au monde est absolument à l'abri de la séduction : celui à qui il a été dit par le Christ : « J'ai prié POUR TOI, afin que ta foi ne puisse défaillir; à ton TOUR, CONFIRME TES FRÈRES ». Le Pape, le successeur de Pierre, le Chef de l'Eglise, est protégé par DIEU même contre toutes les erreurs, et par conséquent contre l'erreur révolutionnaire. Comme Pape, comme Docteur catholique, il ne peut être séduit. Attachons-nous indissolublement à l'enseignement pontifical; élevons nos regards fidèles par-dessus toutes les têtes, par-dessus toutes les couronnes, et même par-dessus toutes les mitres, pour les fixer sur la tiare de saint Pierre; savoir ce qu'enseigne le Pontife romain, le Vicaire de DIEU, et penser comme lui, croire comme lui, dire comme lui : tel est le seul mais infallible moyen d'échapper à la Révolution. Que d'illusions sur ce point parmi ceux que le monde appelle *honnêtes gens*! et combien de loups se croient des agneaux!

II

Comment on devient révolutionnaire

Une société devient révolutionnaire en ne réprimant pas les révoltes, les mauvaises passions qui minent dans son sein les grands principes religieux et politiques, lesquels sont, nous l'avons dit plus haut, la base de tout l'ordre social. Mais je ne parle pas ici des sociétés; je ne m'occupe que de l'individu. Or, pour l'individu, cela commence souvent de très bonne heure.

Voyez-vous cet enfant qui mord et bat sa mère? C'est un révolutionnaire qui tette. — A cinq ans, il fait tapage au logis, et impose ses mille caprices à

son père et à sa mère : c'est un révolutionnaire en herbe. — Ecolier, il se moque de ses maîtres, déchire ses livres, monte tous les mauvais coups : révolutionnaire faisant son stage. — Apprenti, il se façonne au vice, il insulte les prêtres qui l'ont préparé à sa Première Communion, les bons Frères auxquels il doit son éducation gratuite : révolutionnaire qui prend ses degrés. — Ouvrier, il s'insurge contre son patron, lit et commente les feuilles démagogiques, se plaint du gouvernement, entre dans les sociétés secrètes, fête le lundi, jamais le dimanche, et au besoin monte sur les barricades : révolutionnaire émancipé.

Et voilà le révolutionnaire en blouse.

Le révolutionnaire en paletot et en habit noir est, au collège, un élève indiscipliné ; bien avant l'âge, ses mœurs sont corrompues ; il organise les révoltes, se fait chasser ; de lycée en lycée, il arrive à l'adolescence, déjà roué, sans foi, ambitieux et déterminé ; il est démocrate sans savoir ce que c'est ; et s'il sait quelque peu barbouiller du papier, il fait des articles de journaux : révolutionnaire émérite. — Il fait des pièces ou des brochures ; si sa prose surnage, s'il prend de l'influence, de deux choses l'une : ou bien, il *attrape* une place, un emploi lucratif, et le voilà homme d'ordre ; ou bien, il n'attrape rien, et alors il conspire, bien décidé, si le coup réussit et s'il arrive jamais au pouvoir, à faire main basse sur la fortune publique, et à supprimer le fanatisme et la superstition : révolutionnaire grand homme, père de la liberté.

En résumé, on devient révolutionnaire en s'habituant à rejeter l'autorité, l'autorité paternelle, l'autorité politique ; le goût de la révolte se développe d'année en année, et, sous le souffle du démon, on devient souvent un véritable scélérat.

III

Comment on cesse d'être révolutionnaire

Pour les sociétés, en redevenant catholiques, complètement catholiques. Pour l'individu, en allant à confesse; il n'y a pas d'autre moyen.

La Révolution, c'est la révolte, c'est l'orgueil, c'est le péché; la confession et avec elle la très douce et très sainte Communion, c'est l'humble soumission de l'homme à son Créateur, c'est la pureté, c'est l'ordre.

J'ai connu un de ces bienheureux convertis du camp révolutionnaire; il s'était livré à tous les excès de la révolte de l'esprit et du cœur; il avait rejeté l'Eglise comme une vieillerie malfaisante, l'autorité comme un joug avilissant. Représentant du peuple en 1848, siégeant à la Montagne, il avait rêvé je ne sais quelle régénération sociale. Honnête homme au fond cependant, et sincère dans ses égarements, il vit de près les révolutionnaires et leurs projets et leurs œuvres. Partisan des fameux principes de 89, il en vit sortir fatalement les conséquences de 93; il prit la Révolution sur le fait;... et rejeté dans le bien par l'excès même du mal, il tendit ses bras désespérés vers cette Eglise qu'il avait méconnue; il se repentit, il examina, il crut, et déposa aux pieds du prêtre, avec le fardeau de ses péchés, les affreuses livrées de la Révolution. Il a trouvé la paix et le bonheur. Il fait autour de lui un bien immense, se dévouant au service de JÉSUS-CHRIST avec une sainte ardeur.

Dans les rangs peu chrétiens de nos jeunes démocrates, combien de nobles cœurs, abusés par les utopies révolutionnaires, cherchent, sans pouvoir les trouver, cette paix et ce bonheur! Les aspira-

tions de leur âme ne seront satisfaites que lorsqu'ils se soumettront au joug bienheureux du Sauveur, et lorsque, devenant de vrais catholiques, ils expérimenteront la puissance de la parole évangélique : « Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui travaillez, et moi je vous soulagerai. Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur; et vous trouverez le repos de vos âmes ».

Mais qu'ils prennent garde! pour cesser tout de bon d'être révolutionnaire, il faut devenir catholique tout de bon, entièrement, et par l'esprit, et par le cœur, et par la pratique. Il ne suffit pas de s'arrêter à moitié chemin. Il faut être catholique tout court, catholique comme le Pape, catholique avec le Pape.

Et ce qui est vrai de l'individu est également vrai de la société; l'enfant prodigue, le monde moderne, misérable, loin de la maison paternelle, loin de la sainte Eglise, ne trouvera le repos qu'aux pieds du Christ et de son Vicaire.





QUESTIONS BRULANTES

La
Réaction
Catholique



N° 39

TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-ÉDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS

N° 39

I

La réaction catholique

Sommes-nous des réactionnaires? Non, si par réactionnaires, on entend des esprits chagrins, toujours occupés à regretter le passé, l'ancien régime, le moyen âge. « Personne, disait le bon Nicodème, ne peut rentrer dans le sein de sa mère pour naître de nouveau »; nous le savons très bien, et nous ne voulons pas l'impossible.

Oui, nous sommes des réactionnaires, si l'on entend par là des hommes de foi et de cœur, catholiques avant tout, ne transigeant avec aucun principe, n'abandonnant aucune vérité, respectant au milieu des blasphèmes et des ruines révolutionnaires, l'ordre social établi de Dieu, décidés à ne pas reculer d'un pas devant les exigences d'un monde perverti, et regardant comme un devoir de conscience la *réaction antirévolutionnaire*.

Nous le disions tout à l'heure, la Révolution est le grand danger qui menace l'Église, aujourd'hui. Quoi qu'en disent les endormeurs, ce danger est à nos portes, dans l'air que nous respirons, dans nos idées intimes. A la veille des grandes catastrophes, il s'est toujours trouvé de ces incompréhensibles aveugles, sourds et muets, qui ne veulent rien voir, rien comprendre. « Tout va bien, disent-ils; le monde n'a jamais été plus éclairé, la fortune publique plus prospère, l'armée plus brave, l'administration mieux organisée, l'industrie plus florissante, les communications plus rapides, la patrie plus unie. » Ils ne voient pas, ils ne veulent pas

voir que cet ordre matériel couvre un désordre moral profond, et que la mine prête à éclater est à la base même de l'édifice. Endormis et endormeurs, ils abandonnent la défense, la font abandonner aux autres, et livrent à la Révolution l'Eglise désarmée.

Et cependant, cela est plus clair que le jour : la Révolution, c'est l'antichristianisme, qui appelle à soi toutes les forces ennemies de l'Eglise : incrédulité, protestantisme, césarisme, gallicanisme, rationalisme, naturalisme, fausse politique, fausse science, fausse éducation : « Tout cela est à moi, tout cela fait mon œuvre, s'écrie la Révolution ; nous marchons tous contre l'ENNEMI COMMUN ! Plus de Pape, plus d'Eglise ; affranchissement du joug catholique, émancipation de l'humanité ! »

Voilà le redoutable adversaire contre lequel chaque chrétien est obligé *en conscience* de RÉAGIR, comme nous l'avons déjà dit, avec toute l'énergie que donne l'amour de DIEU, uni au vrai patriotisme. Voilà l'ennemi commun ; il faut vaincre, ou périr.

Comment vaincrons-nous ? D'abord, je le répète, en ne craignant pas. Un chrétien, un catholique, un honnête homme, ne doit craindre que DIEU. Or, DIEU est avec nous, et nous sommes certains de vaincre tôt ou tard. Peut-être faudra-t-il du sang comme aux premiers siècles, du sang et des humiliations et des sacrifices de tout genre ; soit ! Mais nous finirons par vaincre : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde : *Confidite, ego vici mundum !* »

Puis, nous devons mettre au service de la grande cause toutes les influences, toutes les ressources dont nous pouvons disposer. Si, par notre position sociale, nous pouvons exercer une action générale sur la société, soit par notre plume, soit par tout autre moyen légitime, ne manquons pas à notre devoir catholique d'homme public. Faisons le bien sur une aussi grande échelle que possible. Il y a bien peu de catholiques qui font vraiment *tout ce qu'ils peuvent*.

Si nous ne pouvons exercer qu'une action indi-

viduelle et restreinte, gardons-nous de croire que cette influence est perdue au milieu du tourbillon. L'Océan n'est formé que de gouttes d'eau réunies, et c'est en convertissant des individus que l'Eglise est parvenue, après trois siècles d'une indomptable patience, à convertir, à transformer le monde. Faisons de même; en face de la Révolution, universelle comme le paganisme d'alors, cherchons, même individuellement, « le royaume de DIEU et sa justice; et tout le reste nous sera donné par surcroît ». Jeunes gens, hommes faits; vieillards, enfants; femmes, jeunes filles; riches, pauvres; prêtres, laïques, qui que nous soyons, travaillons avec confiance, et faisons l'œuvre de DIEU; si le monde se remplit de saints, si la majorité des membres qui composent la société devient profondément catholique, l'opinion publique reformera d'elle-même et sans secousse cette société qui se perd, et la Révolution disparaîtra.

Ayons pour le bien l'énergie que la Révolution déploie pour le mal. Nous l'entendions dire tout à l'heure aux enfants de ténèbres : « Le travail que nous allons entreprendre n'est l'œuvre ni d'un jour, ni d'un mois, ni d'un an; il peut durer plusieurs années, un siècle peut-être; mais, dans nos rangs, le soldat meurt et le combat continue. Ne nous décourageons ni pour un échec ni pour un revers; c'est d'insuccès en insuccès qu'on arrive à la victoire. »

Enfants de lumière, prenez cette règle pour vous, et appliquez-la avec le zèle de l'amour. L'Eglise est pauvre : vous êtes riches, donnez-lui votre or; vous êtes pauvres vous-mêmes : partagez avec elle votre pain. L'Eglise est attaquée les armes à la main : un sang généreux coule dans vos veines, offrez-lui votre sang. L'Eglise est indignement calomniée : vous avez une voix, parlez; une plume, écrivez pour sa défense. L'Eglise est abandonnée, trahie par ceux qui se disent ses enfants. Sa confiance est en DIEU seul : hâtez par vos prières le secours d'en

haut. Que notre devise à tous soit la belle parole de Tertullien : « Aujourd'hui tout catholique doit être soldat : *In his omnis homo miles* ».

Avant tout, il faut, dans le siècle où nous vivons, se former avec soin l'esprit et l'intelligence; il faut baser sa vie sur des principes purement catholiques, afin de ne pas être emportés, comme tant d'autres, à tout vent de doctrine. Presque tous les jeunes gens qui donnent dans les idées libérales et révolutionnaires manquent de ces principes réfléchis et sérieux dont la foi est l'immuable point de départ. Une responsabilité redoutable pèse à cet égard sur les hommes chargés d'instruire la jeunesse; depuis longtemps, l'éducation et l'enseignement sont le berceau caché de la Révolution.

Prenons garde à nos lectures; il y a *très peu* de bons livres, de livres vraiment purs en fait de principes, surtout en fait de principes politiques et sociaux; presque tous méconnaissent totalement la mission sociale de l'Eglise; ou ils la repoussent, ou ils ne daignent pas en parler. N'ayant plus, pour point de départ, l'autorité divine, ils sont forcés de tout faire reposer sur l'homme seul; sur le Souverain, s'ils sont monarchistes, et c'est l'absolutisme ou le césarisme; s'ils sont démocrates, sur la souveraineté du peuple, et c'est la Révolution proprement dite. De part et d'autre, erreur fondamentale, principe social antichrétien. Les plus dangereux de ces livres, du moins pour les lecteurs honnêtes, ce ne sont pas les pamphlets ouvertement impies; ce sont bien plutôt les livres de fausse doctrine modérée qui accordent à l'Eglise un certain respect. 89 est plus dangereux que 93.

Que l'on se méfie principalement des livres d'histoire. Depuis quelques années seulement, un revirement heureux, dû à la bonne foi et à des études plus consciencieuses, nous a valu quelques précieux ouvrages qui suffisent à peu près pour dissiper les préjugés et les erreurs. Depuis trois siècles, l'histoire a été transformée, par les haines protestantes,

et plus tard par le voltairianisme, en une véritable machine de guerre contre le Christianisme. Elle est devenue, a dit le comte de Maistre, « une conspiration permanente contre la vérité ».

Ce qui est vrai des livres l'est encore bien plus des *journaux*, cette peste publique qui empoisonne le monde entier. Ils sont presque tous les champions avoués ou secrets de la Révolution. Rien n'est dangereux comme un journal non catholique; cette lecture répétée chaque jour s'insinue promptement et profondément dans les têtes les plus solides, et finit par fausser le jugement. Je vous en supplie, ne vous abandonnez à aucune de ces feuilles, et moins encore à celles qui couvrent leurs mauvaises doctrines d'un masque d'honnêteté, et se prétendent conservatrices. « Il n'est pire eau que l'eau qui dort. »

Enfin, je recommande aux jeunes hommes une instruction religieuse très forte et très solide. Je n'ose leur parler de la *Somme de saint Thomas*, chef-d'œuvre incomparable, résumant, dans un ordre magnifique, toute la doctrine religieuse, toute la tradition catholique; les intelligences ont tellement baissé, depuis que la foi ne soutient plus la raison, que l'on n'est plus même en état de comprendre aujourd'hui ce que le grand docteur offrait aux *étudiants* du MOYEN AGE comme « du lait pour les commençants »!

Entre plusieurs ouvrages de fond, je recommanderai la *Théologie dogmatique* et l'*Exposition du droit canonique*, du cardinal Gousset; la *Règle de la foi*, du P. Perrone, et les belles *études philosophiques*, de M. Nicolas; comme résumé de la doctrine chrétienne, le grand Catéchisme du Concile de Trente, traduit par Mgr Doney; enfin les excellentes *Réponses populaires* du P. Franco, qui résument avec une lucidité merveilleuse et une très pure doctrine toutes les controverses à l'ordre du jour.

Les lumières de l'esprit ne suffisent pas; il faut en outre la sainteté du cœur. Tout homme qui veut

réagir sérieusement contre le mal qui nous dévore, doit vivre en vrai chrétien, mener une vie pure, innocente, détachée du monde, et tout animée de l'esprit de l'Évangile; il doit prier beaucoup, communier souvent, et puiser ainsi à ces sources vives la véritable vie chrétienne et catholique. Les hommes de foi, de prière et de charité, possèdent seuls le secret des grandes victoires.

Telle doit être notre *réaction* contre la séduction des faux principes et contre l'entraînement universel. Tel est notre *devoir* à tous, devoir dont nous rendrons compte à DIEU quand nous paraîtrons devant lui. Ce devoir regarde avant tout ceux qui directement ou indirectement ont charge d'âmes : les Pasteurs de l'Église, les Evêques et les prêtres, docteurs du peuple chrétien, chargés par DIEU du soin d'instruire *tous* les hommes de *tous* leurs devoirs, et de les garantir contre les pièges du mensonge; les chefs des Etats qui doivent, comme nous l'avons vu, veiller indirectement sur le salut de leurs peuples, en facilitant à l'Église sa mission salutaire; les pères et mères, dont le ministère consiste avant tout à faire de leurs enfants des chrétiens solides, et des hommes de dévouement.

Que Dieu bénisse nos efforts! Et que le monde, encore une fois, soit sauvé par les Chrétiens!





QUESTIONS BRULANTES

La République

et

la loi



N° 40

TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-EDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS

N° 40

I

La République

La Révolution a un attrait irrésistible pour cette forme de gouvernement qu'on appelle *république*, et elle a une invincible antipathie pour les deux autres formes de gouvernement : *aristocratie* et *monarchie*.

Il est certain cependant qu'une république peut n'être pas révolutionnaire, comme aussi une monarchie et une aristocratie peuvent l'être parfaitement. Ce n'est pas la forme politique qui fait passer un gouvernement dans le camp de la Révolution; ce sont les principes qu'il adopte et d'après lesquels il règle sa conduite. Tout gouvernement qui ne respecte pas en théorie et en pratique, dans sa législation et dans ses actes, les droits imprescriptibles de Dieu et de son Eglise, est un gouvernement révolutionnaire. Qu'il soit une monarchie héréditaire, élective ou constitutionnelle; qu'il soit une aristocratie, un parlement; qu'il soit une république, une confédération, etc., il est révolutionnaire s'il s'insurge contre l'ordre divin; il ne l'est pas, s'il le respecte.

Ceci posé, il est cependant curieux d'observer que la forme démocratique ou républicaine est la seule qui n'ait aucune sanction divine. Les deux sociétés directement constituées par Dieu ont reçu de sa sagesse paternelle la forme monarchique, tempérée, ou plutôt, fortifiée d'aristocratie; la famille est une monarchie où le père commande et gouverne

en souverain, mais avec l'assistance de la mère, qui représente l'élément aristocratique, et dont l'autorité est réelle, bien que secondaire. Quant aux enfants, élément démocratique, ils n'ont, dans la famille, aucune autorité proprement dite.

Il en est de même dans l'Eglise. L'Eglise est une monarchie spirituelle, fortifiée d'aristocratie. Le Pape est véritablement monarque religieux des hommes; mais, à côté de son pouvoir suprême, Dieu a établi le pouvoir de l'Episcopat, qui est dans l'Eglise le pouvoir aristocratique. Le peuple des fidèles, qui est l'élément démocratique, n'a pas plus d'autorité que les enfants n'en ont dans la famille.

De ce double fait divin ne serait-il pas raisonnable de conclure que la démocratie n'est pas fille du Ciel, et que la république, telle du moins qu'on l'entend de nos jours, a des accointances secrètes avec le principe fatal de la Révolution? « La Démocratie, dit Proudhon, définisseur non suspect, c'est L'ENVIE »; or, l'envie, selon Bossuet, n'est que « le noir et secret effet d'un orgueil faible ». Un mauvais plaisant disait naguère : « Démocratie, démonocratie ! » C'est peut-être un peu vif, mais il pourrait y avoir du vrai. Ce qui est sûr, c'est que les républiques étant presque toujours de vraies *pétardières*, tous les brouillons, tous les avocats sans cause, tous les médecins sans clientèle, tous les bavards, tous les ambitieux de bas étage, y trouvent aisément leur compte, et le diable ne demande pas mieux que de pêcher en cette eau trouble. La république enfante invariablement ou l'anarchie ou le despotisme, et voilà pourquoi elle est si chère à la Révolution.

Chez nous, l'expérience l'a démontré jusqu'à l'évidence. A trois reprises, la pauvre et folle France a essayé de la République : en 1792, la République est devenue immédiatement l'horrible Convention, avec la Terreur, avec le règne sanglant de l'échafaud, avec la banqueroute, avec la guerre civile, avec la destruction de la Religion, avec les folies et

les cruautés du Directoire, avec la ruine publique; en 1848, elle a enfanté immédiatement les massacres de Juin et les menaces d'une affreuse Jacquerie; en 1870, elle a glissé immédiatement dans la Commune, dont le nom seul est synonyme de tous les crimes et de toutes les hontes. Au moment même où j'écris, elle creuse sous nos pas DIEU sait quels nouveaux abîmes! Les deux premières républiques ont appelé, comme une conséquence fatale, le césarisme, le despotisme impérial; et tout annonce que, si DIEU n'y met la main, la troisième nous vaudra pis encore, sans compter les horreurs prussiennes d'une nouvelle invasion!

Sans proscrire absolument en elles-mêmes les idées républicaines, je conseillerais fortement à un jeune homme de s'en méfier beaucoup. Il risquerait d'y perdre les vrais et bons instincts de la foi et de l'obéissance, sans compter le danger fort sérieux d'y perdre la tête, comme cela est arrivé à tant d'autres.

A l'extrême opposé se trouve l'absolutisme royal ou impérial, autrement dit le césarisme, c'est-à-dire le pouvoir sans frein, sans contrôle; je le crois, en vérité, plus fatal encore que la pire des républiques. La nation entière est, comme sous les empereurs païens, comme le peuple russe, à la merci d'un homme, et cet homme est armé de la toute-puissance. Le césarisme est antichrétien et révolutionnaire au premier chef.

II

La loi

La Révolution sait qu'elle n'est au fond que l'anarchie, et que l'anarchie fait peur à tout le monde. Pour dissimuler son principe et se donner des apparences d'ordre, elle se drape emphatiquement dans ce qu'elle appelle la *légalité*; elle ne fait

rien qu'au nom de la LOI. En 89, elle a miné l'ordre social, politique et religieux, au nom de la loi; au nom de la loi, elle a décrété, en 91, le schisme et la persécution; en 93, toujours au nom de la loi, elle a assassiné le roi de France, établi la Terreur et commis ces horribles attentats que chacun sait. C'est au nom de la loi que, depuis un demi-siècle, elle a fait la guerre à l'Église, au pouvoir, à la vraie liberté. Il ne sera donc pas inutile de rappeler brièvement ici la notion véritable de la LOI.

La loi est l'expression de la volonté légitime du Supérieur légitime. Pour qu'une loi nous oblige en conscience, pour qu'elle soit vraiment une loi, il faut ces deux conditions essentielles : 1° qu'elle émane de notre Supérieur légitime, et 2° qu'elle ne soit pas un caprice, une volonté mauvaise et perverse de ce Supérieur. Voilà pourquoi j'ai dit une volonté *légitime*.

Quels sont nos Supérieurs légitimes? quand leurs volontés sont-elles des volontés légitimes? Double question pratique facile à résoudre.

DIEU seul est, à proprement parler, notre Supérieur; si nous avons, sur la terre, à obéir à des hommes, c'est qu'ils sont investis par DIEU du pouvoir de nous commander. Dépositaires de l'autorité de DIEU, ils deviennent nos *Supérieurs*. Tout Supérieur sur la terre n'est donc qu'un délégué de DIEU, qu'un représentant de DIEU, et ne doit *jamais* imposer à ses subordonnés une volonté opposée à la volonté de DIEU. Ce principe est le fondement de toute loi.

Or nous avons sur la terre trois sortes de Supérieurs : le Pape et l'Evêque, dans l'ordre religieux; le Souverain, dans l'ordre civil et politique; le père, dans l'ordre de la famille. Chacun est Supérieur légitime et a droit de nous commander au nom de DIEU, mais en observant, avant tout, l'ordre établi de DIEU. Cet ordre, nous l'avons exposé tout à l'heure : c'est la subordination régulière de la famille à l'Etat, et de l'un et de l'autre à l'Église.

Donc pour qu'une volonté de mon père m'oblige en conscience, il est absolument nécessaire, mais aussi il suffit qu'elle ne soit pas évidemment opposée à une loi supérieure, c'est-à-dire à une loi de l'Etat ou à une loi de l'Eglise; pour qu'une injonction du pouvoir civil m'oblige à son tour, il faut et il suffit qu'elle ne soit pas contraire à une loi, à une direction de l'Eglise. Sans cette condition indispensable, nous ne sommes pas tenus d'obéir, en conscience du moins; et, loin d'être une *loi*, cette injonction n'est qu'un abus de pouvoir, un caprice tyrannique, une violation flagrante et coupable de l'ordre divin.

Quant à l'Eglise, sa garantie, par rapport à nous, repose sur la parole de DIEU même, qui l'assiste toujours dans l'exercice de son pouvoir. Elle a le privilège divin et incommunicable de l'infailibilité dans tout son enseignement, de telle sorte que les nations, aussi bien que les individus, peuvent sans aucun risque s'abandonner à sa conduite, et recevoir ses directions. Ecouter l'Eglise, c'est toujours écouter DIEU; la mépriser, c'est toujours mépriser DIEU: « Qui vous écoute, m'écoute; qui vous méprise, me méprise ».

Or, il n'y a aucun rapport entre la loi, la vraie loi, et ce que la Révolution ose appeler la loi. « La loi, dit-elle, est l'expression de la volonté générale ». Non pas; la loi est l'expression de la volonté de DIEU, et la volonté générale n'est rien, ou plutôt est criminelle dès qu'elle est opposée à cette volonté divine promulguée infailiblement par l'Eglise catholique. Le doute n'est pas possible ici; c'est une question de foi et de bon sens.

Dans l'Etat césarien, la loi, la vraie loi qui oblige en conscience, n'est pas non plus l'expression de la volonté du Souverain; j'entends de sa volonté capricieuse, opposée à la volonté de DIEU, le Souverain des Souverains. Le césarisme, c'est la domination autocratique et brutale de l'homme sur l'homme. La loi césarienne n'est pas une loi; elle n'est souvent qu'un blasphème; qu'un sacrilège, déguisé en

loi. La loi n'est donc pas l'expression de la volonté de l'homme, indépendante de la volonté de DIEU.

Elle n'est pas davantage l'expression de la volonté du peuple, ou des représentants du peuple. Les nations, comme les individus, ont pour premier devoir de demeurer soumises en toutes choses à la sainte volonté de DIEU et aux enseignements de son Eglise. Si la loi était véritablement l'expression de la volonté générale, ce serait le suffrage universel qui fabriquerait la loi, non seulement avec le plus d'autorité, mais encore avec le plus de perfection. Or, depuis quatre-vingts ans, nous ne voyons que trop, hélas! ce qu'est et ce qu'enfante le suffrage universel; invention révolutionnaire, aveugle, absurde, monstrueuse, qui conduit aux abîmes, et que PIE IX appelait naguère avec tant de raison « le mensonge universel ».

Remarquons enfin, dans la définition de la loi par les hommes de 89, l'habileté perfide de l'incrédulité révolutionnaire : elle n'attaque pas de front le dogme catholique; elle fait comme s'il n'existait pas; et ainsi elle habitue les peuples et les Souverains eux-mêmes à se passer de DIEU, à se passer de l'Eglise, du Christianisme tout entier. C'est comme la religion de l'honnête homme, qui remplace soi-disant la religion chrétienne, et qui n'est autre chose que l'absence complète de religion. L'athéisme social et légal date de 89. Il est très réel, bien que purement négatif. Plus de DIEU, plus de Christ, plus d'Eglise, plus de foi, et à la place de tout cela, le PEUPLE et la LOI! Je regarde la loi, la légalité, telle que la Révolution nous la fait pratiquer, comme une séduction satanique, plus dangereuse que toutes les violences.

Il va sans dire que toutes les lois civiles et politiques, qui ne sont pas contraires aux lois et aux droits de l'Eglise, obligent en conscience tous les sujets, les prêtres et les Evêques aussi bien que les autres citoyens. Dans le doute, l'Eglise seule, par l'organe des Evêques et du Souverain Pontife, est

compétente pour décider s'il faut obéir. Si, au contraire, la loi civile est *évidemment* contraire au droit catholique, c'est le cas de répondre avec les premiers disciples du Seigneur : « Il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes ». En d'autres termes, il faut savoir souffrir et mourir.



QUESTIONS BRULANTES

Y

a-t-il un Dieu

qui

s'occupe de nous ?



N° 41

N° 41

Dieu

I

Un bon petit garçon de cinq ou six ans était en train de déjeuner sous les yeux de sa mère; il trempait très consciencieusement dans un œuf à la coque bien frais et cuit à point les petites mouillettes de pain que lui taillait sa maman.

— Sais-tu, mon enfant, lui demanda celle-ci, qui a fait cet œuf que tu manges ?

— Oui, maman, répondit le petit bonhomme, c'est la poulette blanche que vous m'avez donnée.

— Et la poulette blanche, d'où est-elle sortie ?

— D'un autre œuf.

— Et cet autre œuf, qui l'a fait ?

— Eh ! dit l'enfant en riant, c'est une autre poule.

— Et cette autre poule ?

— Eh bien, c'est encore un autre œuf, et toujours comme cela.

— Et le premier de tous les œufs, qui l'a fait ?

— Mais, maman, c'est la première de toutes les poules.

— Très bien ! Mais si c'est la première poule qui a fait le premier œuf, qui donc a fait la première poule ?

L'enfant réfléchit un instant, et, en bon petit philosophe, répondit à sa mère : « C'est le bon DIEU »

Que répondre autre chose, en effet ? Qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, comme il est certain qu'un œuf ne peut se faire sans poule, et qu'une poule ne peut sortir que d'un œuf, il faut bien arriver à une première poule qui ait pondu le premier œuf. Or, cette première poule, qui l'a faite, si ce n'est l'ÊTRE tout-puissant qui a tout fait, tout créé de rien, et qu'on appelle DIEU ?

Il suffit donc d'un œuf, cher lecteur, pour établir l'existence de DIEU, et cela à la barbe de tous les raisonneurs, de tous les beaux esprits, de tous les journaux, de tous les impies.

II

Tout le monde sait cela, mais tout le monde n'y réfléchit pas. Je me rappelle m'être servi un jour de ce raisonnement si simple, et d'autant plus irrésistible qu'il est plus simple, pour terminer une sorte de discussion religieuse avec un jeune officier. Il sortait tout fraîchement de l'école, entendait mille sornettes au café et à la *pension*, et, tout éblouit de la faconde de certains collègues, il cherchait à se mettre à leur niveau, et se posait en esprit fort.

Ce bon jeune homme, qui s'efforçait de devenir mauvais, m'entretint donc un jour de ses prétendus aperçus philosophiques. Il paraissait tenir surtout à une certaine théorie, renouvelée des Grecs, comme le jeu de l'oie, et qu'un *très savant* lieutenant de sa compagnie développait depuis quelques jours à table entre la poire et le fromage. Cette théorie était

impayable; elle avait pour but de supprimer le bon DIEU, ni plus ni moins.

— Les hommes, disait mon petit officier, ont été *pour sûr* des singes dès l'origine, et c'est par des perfectionnements successifs qu'ils sont arrivés à leur état actuel. Les singes, à leur tour, ne sont pas devenus singes tout d'un coup; il leur a fallu du temps, des siècles et des siècles, pour en venir là; ainsi des autres bêtes, jusqu'à la plus humble, jusqu'au crapaud, au limaçon, à l'huître, etc. Tous ces animaux ont *évidemment* commencé par être tout simplement des plantes qui se sont perfectionnées aussi, se sont détachées de la terre, se sont animées, et ont fini par prendre vie. Les plantes elles-mêmes étaient terre et pierre avant que d'être plantes, et, sous l'influence du soleil, du feu central de la terre et de je sais quoi encore, elles sont montées en grade et en graine. Et voilà, ajouta-t-il, comment s'expliquent les choses.

— Mais la terre elle-même, et le soleil, et le feu central, répondis-je, d'où sont-ils sortis? Il faut bien aussi les expliquer.

— Sans doute, reprit-il tout fier de son système, ce sont des vapeurs et des brouillards, ou bien des gaz qui se seront combinés et réunis peu à peu. Vous le voyez donc, tout s'explique, absolument tout, et je ne vois pas à quoi servirait un DIEU.

— Mais, mon pauvre ami, lui dis-je en riant, quand il ne servirait qu'à faire vos brouillards et vos gaz primitifs, il me semble que ce serait déjà quelque chose! Il faut bien que quelqu'un les ait faits.

Mon sous-lieutenant esprit fort et son ami le

lieutenant libre penseur n'y avaient jamais songé. « C'est vrai, me dit-il naïvement en rougissant un peu, c'est vrai... »; et il n'y revint plus.

Vos philosophes d'atelier, de caserne et d'estaminet sont, ami lecteur, de la force de mon lieutenant. Ecoutez-les, si vous le voulez; croyez-les, si vous le pouvez; je vous en défie.

■

Voltaire n'était certes pas dévot, et son témoignage n'est pas suspect. Un jour il avait été invité à présider un de ces petits soupers philosophiques, si fort à la mode dans le dernier siècle, et d'où sont sortis les livres et les pamphlets les plus infâmes contre tout ce qui est saint et respectable. On y buvait force champagne, on y accumulait en riant blasphème sur blasphème, obscénités sur obscénités. Le vieux Voltaire, patriarche de toute cette bande, n'était pas ce jour-là de belle humeur. On s'en aperçut, et on voulut le dérider par des pointes et des lardons contre le bon DIEU, cet ennemi personnel de tous les esprits forts. Les sarcasmes se croisaient : celui-ci déplorait l'aveuglement des hommes qui s'obstinent à croire en l'existence d'un DIEU impossible; celui-là s'irritait contre les chrétiens, ces fanatiques, ces superstitieux, ces misérables, ces ennemis de la raison humaine... On discutait, on riait, on criait; chacun prouvait à son tour par des raisonnements magnifiques, qu'il n'y avait pas, qu'il ne pouvait pas y avoir de DIEU.

Le vieux héros de la fête souriait parfois par politesse, mais il ne prenait point de part à la bataille.

La maîtresse du logis, frappée de son attitude, l'interpella directement et lui demanda ce qu'il pensait de cette grosse question.

Voltaire se leva, et montrant du doigt la pendule qui venait de sonner l'heure, il répondit par ces deux vers :

Pour ma part, plus j'y songe et moins je puis penser
Que cette horloge marche et n'ait point d'horloger.

J'ignore si les convives furent convaincus, mais je suis bien sûr qu'à cette repartie, aussi simple que piquante, on ne put rien répondre qui eût le sens commun.

IV

La pendule qui a si bien inspiré Voltaire me rappelle un charmant trait de la vie de Fénelon, cet admirable archevêque de Cambrai, qui avait un esprit aussi brillant et plus solide mille fois que Voltaire et toute sa troupe, et dont le noble cœur était aussi pur, que son intelligence était brillante. Il se promenait un soir avec son jeune neveu, confié pour quelque temps à ses soins paternels.

Le ciel étoilé étincelait de mille feux; l'horizon était encore doré par les derniers reflets du soleil couchant. Tout dans la nature respirait le calme, la grandeur et la majesté.

L'enfant demanda à Fénelon quelle heure il était. Celui-ci tira sa montre; elle indiquait huit heures. « Oh ! la belle montre; mon oncle ! dit le jeune enfant. Voulez-vous me permettre de la regarder ? Le bon archevêque la lui remit, et comme l'enfant l'examinait dans tous les sens :

— Chose bien singulière ! mon cher Louis, dit froidement Fénelon, cette montre s'est faite toute seule.

— Toute seule ! répéta l'enfant en regardant son oncle avec un sourire.

— Oui, toute seule. C'est un voyageur qui l'a trouvée dans je ne sais quel désert, et il est certain qu'elle s'est faite toute seule.

— C'est impossible, dit le jeune Louis ; vous vous moquez de moi.

— Non, mon enfant, je ne me moque pas de vous. Que voyez-vous d'impossible en ce que j'ai dit ?

— Mais, mon oncle, jamais une montre n'a pu se faire toute seule !

— Et pourquoi donc ?

— Parce qu'il faut tant de précision dans l'arrangement de ces mille petites roues qui composent le mouvement et font marcher également les aiguilles, que non seulement il faut de l'intelligence pour organiser tout cela, mais qu'il y a peu d'hommes qui y réussissent, malgré leurs soins. Que cela se fasse tout seul, c'est absolument impossible ; jamais je ne croirai cela. On vous a trompé, mon oncle.

Fénelon embrassa l'enfant, et lui montrant le beau ciel qui brillait au-dessus de leurs têtes :

— Que dire donc, mon cher Louis, de ceux qui prétendent que toutes ces merveilles se sont faites toutes seules, et qu'il n'y a pas de DIEU ?

— Est-ce qu'il y a des hommes assez bêtes et assez mauvais pour dire cela ? demanda Louis.

— Oui, cher enfant, il y en a qui le disent, en petit nombre, DIEU merci ! Mais y en a-t-il qui le

croient? C'est ce que je ne saurais affirmer, tant il faut avoir fait violence à sa raison, à son cœur, à ses instincts, à son bon sens, pour tenir un pareil langage. S'il est évident qu'une montre ne peut se faire toute seule, combien cela n'est-il pas plus évident pour l'homme lui-même qui fait les montres! Il y a eu un premier homme, car il y a un commencement à tout, et l'histoire du genre humain atteste universellement ce commencement. Il faut bien que quelqu'un ait fait le premier homme.

« C'est cet ÊTRE qui a fait tous les êtres, et qui n'a lui-même été fait par personne, que nous appelons DIEU. Il est infini, car rien ne borne son être; il est éternel, c'est-à-dire infini en durée, sans commencement et sans fin, tout-puissant, juste, bon, saint, parfait, et infini en toutes ses perfections. Il est partout et indivisible, et nul ne peut sonder ses merveilles. C'est en lui que nous vivons, que nous nous mouvons, que nous existons. Il est notre premier principe et notre fin dernière; et le bonheur, en ce monde et en l'autre, consiste à le connaître, à le servir et à l'aimer. »

Telle est la belle leçon que l'illustre archevêque de Cambrai donnait à son jeune neveu; c'est à nous aussi qu'il la donne, cher lecteur: elle nous montre une fois de plus combien ridicules sont les étourdis qui osent dire qu'il n'y a pas de DIEU. Un œuf, une poule, une montre, suffisent pour les arrêter tout court.

Mgr de SÉGUR

QUESTIONS BRULANTES

Y a-t-il
une
Providence
qui
s'occupe de nous ?

N° 42

TOLRA, Libraire-Editeur
28, Rue d'Assas, PARIS

N° 42

I

**Y a-t-il une Providence qui s'occupe
de nous ?**

Le bon sens nous a dit qu'il y a un DIEU (1). Écoutons-le maintenant nous dire que ce grand DIEU s'occupe de ses créatures, et en particulier de nous, qui avons reçu de lui une âme raisonnable, et qu'il a ainsi rendus capables de le connaître, de le servir et de l'aimer.

Personne n'aurait l'idée de douter de l'existence de DIEU, s'il n'était pas évident qu'il s'occupe de nous, nous voit, nous juge, nous punit si nous sommes mauvais. Les mauvaises passions elles-mêmes, n'ayant plus d'intérêt à nier le bon DIEU, reconnaîtraient bien volontiers une vérité qui ne les gênerait en aucune manière.

Mais le sens commun et la conscience, malheureusement pour les mauvaises passions, nous attestent que DIEU et la PROVIDENCE sont une seule et même chose. La Providence, c'est DIEU s'occupant de nous, nous jugeant, nous punissant, ou nous récompensant selon nos œuvres. Avoir prouvé l'existence de DIEU, c'est avoir prouvé sa Providence.

(1) Voir le tract n° 41 : *Y a-t-il un Dieu qui s'occupe de nous ?*

En effet, le bon DIEU ne peut pas ne pas s'occuper de nous.

Ceux qui seraient parfois tentés d'en douter se feraient une bien fausse idée de la nature même du bon DIEU. DIEU n'est pas comme un homme, comme un ouvrier qui fait une machine, une statue, un ouvrage quelconque, et puis ne s'en occupe plus, parce que son ouvrage n'a plus besoin de lui. DIEU nous fait, nous crée incessamment; notre existence dépend de lui à tous les instants; et, en ce moment où je vous écris, mon cher lecteur, en cet autre où vous me lisez, nous recevons du bon DIEU l'existence, la vie et toutes les puissances du corps et de l'âme.

L'acte admirable par lequel le bon DIEU nous crée ne ressemble donc pas à l'action de l'ouvrier sur son travail; c'est un acte toujours présent, dont Dieu seul est capable. Nous ne pouvons pas le comprendre, parce que c'est le mystère même de la création; mais nous en savons assez pour connaître que nous dépendons absolument de DIEU à tous les moments de notre vie, dans chacune de nos pensées, de nos paroles et de nos actions. Si donc nous sommes ainsi toujours dépendants de DIEU, DIEU voit et juge toutes nos actions; il ne peut être indifférent ni au bien ni au mal que nous faisons, puisqu'il est infiniment juste, infiniment bon. Voyant tout, le passé et l'avenir aussi bien que le présent, il nous punit si nous sommes mauvais, et nous bénit si nous sommes bons. Or, c'est là ce qu'on appelle la Providence de DIEU. *Providence* vient d'un mot latin, *providere*, qui veut dire *voir et pourvoir*.

Donc la Providence de DIEU est un fait très certain, qui résulte nécessairement de l'existence même de DIEU.

III

Encore ici, du reste, le bon sens nous conduit à la foi, et nous montre DIEU veillant toujours sur nous par sa Providence.

Dites-moi, un père ne veille-t-il pas sur ses enfants? ne veut-il pas être pour eux comme une PROVIDENCE qui assure leur présent, qui prépare leur avenir? Ne voudrait-il pas être sans cesse avec eux pour les soutenir, les relever, les consoler, les éclairer dans le rude sentier de la vie?

Une mère surtout ne tâche-t-elle pas de ne jamais quitter ses chers enfants? Elle voudrait les avoir constamment sous ses yeux, pour veiller sur eux et le jour et la nuit. Quand ils s'éloignent, elle les suit de son amour, elle prie pour eux, elle vit en eux et avec eux de toutes les forces de son cœur, elle est pour eux une PROVIDENCE autant qu'il lui est possible.

Et DIEU, qui est l'amour infini, nous aimerait moins qu'un père, qu'une mère! Il n'aurait point lui-même cette continuelle sollicitude qu'il met pour nous dans le cœur de nos parents! il ne nous accompagnerait pas toujours et partout de sa Providence, lui qui nous a donné, en nos pères et mères, des images vivantes de cette Providence!

Oui, DIEU veille sur nous; il veille sur nous comme un ami sur son ami, comme un maître sur son élève, comme un médecin sur son malade, comme un roi sur son peuple, et mille fois plus parfaitement encore. Tous ces dévouements viennent de DIEU; ils sont les moyens par lesquels s'exerce la Providence du DIEU qui est tout à la fois et d'une manière incomparable, notre roi, notre médecin, notre maître et notre ami.

Seulement, ici-bas tous ceux qui s'occupent de nous ne peuvent faire tout ce qu'ils voudraient pour nous. Leur providence, à notre égard, est limitée et souvent tout à fait empêchée par la distance,

la faiblesse, l'ignorance, le découragement et la mort. Quant au bon DIEU, il est partout, il est en nous. Il est la sagesse infinie, la puissance sans bornes, la bonté qui ne se lasse pas, la justice que l'on ne peut tromper. Sa Providence est donc toujours présente, toujours attentive, toujours puissante et toujours remplie d'une inépuisable tendresse. DIEU est pour nous ce que voudrait être un père, ce que voudrait être une mère pour ses enfants. Dans nos saintes Écritures, DIEU nous déclare qu'il prend soin de nous avec plus d'amour encore que nos mères : *Lors même qu'une mère pourrait oublier ses enfants, moi je ne vous oublie pas, dit le Seigneur (Isaïe, ch. XLIX, v. 15).*

IV

Parmi les impies du dernier siècle, il n'en fut peut-être pas de plus cynique qu'un certain baron d'Holbach, qui faisait hautement profession de ne croire ni en DIEU ni en la Providence.

Il exposait un jour ses folles pensées à un abbé fort spirituel. Celui-ci le laissa parler, et lui répondit par cette petite histoire : « Un jour, dit-il, un homme prit devant moi six dés dans un cornet, et paria qu'il allait amener *rafle de six*. Il l'amena du premier coup. Je dis : Cette chance est possible. Il l'amena une seconde fois. Je dis la même chose. Il remit les dés dans le cornet, trois, quatre, cinq fois, et toujours rafle de six. Parbleu ! m'écriai-je, les dés sont pipés... et ils l'étaient.

« Monsieur le baron, ajouta l'abbé, quand je vois un ordre invariable régler toute la nature, et les astres se mouvoir dans le même sens depuis le commencement des siècles ; quand je vois les saisons se succéder, les plantes, les animaux, l'homme même se reproduire d'après les mêmes lois ; quand je réfléchis aux mille bouleversements qui pour-

raient et devraient détruire cet ordre à chaque instant, je ne puis m'empêcher, malgré tous vos beaux raisonnements, de m'écrier à mon tour : Certes, *la nature est pipée*. Vous qui, pour rien au monde, n'admettriez qu'un joueur amenât *par hasard* cent fois de suite la rafle de six, comment pouvez-vous attribuer au hasard cet ordre merveilleux, évident et infiniment grand et compliqué? Monsieur le baron, il y a un DIEU et une Providence; un DIEU qui fait tout, et une Providence qui conserve tout; et, vous aurez beau dire, le monde est *pipé*. »

C'est le même raisonnement sans réplique qu'employait un jour l'empereur Napoléon I^{er}, dans une discussion religieuse qu'il avait entamée avec des savants *esprits forts*. L'empereur les embarrassait souvent, dans leur incrédulité, par la netteté, la vigueur originale de ses arguments : « Je regarde, disait-il, cet univers si vaste, si complexe, et qui cependant fonctionne avec plus d'ordre que vos meilleures machines, et je me dis que cet ordre ne peut pas être l'effet du hasard. Il doit provenir d'une intelligence supérieure et toute-puissante. Cherchez, aidez-vous de vos amis les mathématiciens et les philosophes; je vous défie de trouver à ce problème une solution raisonnable en dehors de l'existence de DIEU et de la divine Providence. »

V

Tout à l'heure, nous disions que tous les hommes de tous les siècles avaient toujours adoré l'ÊTRE suprême que dans notre langue nous appelons DIEU, et nous tirions de ce sentiment commun de l'humanité entière cette conclusion certaine : il y a un DIEU. Le même raisonnement est applicable à la Providence. Tous les hommes de tous les temps ont cru et croient à la Providence. Partout et toujours l'idée de DIEU mène directement à l'exercice d'un

culte quelconque ; la croyance en DIEU produit, comme nécessairement, l'adoration de DIEU, la crainte de l'offenser et de lui déplaire, le besoin de lui rendre les honneurs religieux. Or, tout cela serait non seulement inutile, mais souverainement ridicule et absurde, si DIEU était indifférent à ce qui se passe sur la terre. Des superstitions des religions fausses, aussi bien que des enseignements de la vraie religion, ressort la certitude de la croyance du genre humain à l'existence de DIEU, à l'existence d'un DIEU vivant, présent à tout, présidant à tout, réglant tout par ses suprêmes volontés.

C'est là l'expression du sens commun, dont ni vous ni moi, cher lecteur, ne penserons jamais à nous départir. Nous croyons ce qu'ont cru, ce que croient et ce que croiront tous les hommes, les plus doctes comme les plus simples.

En si belle et si nombreuse compagnie, il n'y a pas de danger de se tromper.

VI

Il y a donc une Providence, c'est-à-dire un DIEU infiniment saint, juste et bon, qui veille avec amour sur ses enfants, se complaisant dans leur fidélité, compatissant à leurs faiblesses, et supportant patiemment leurs offenses, en attendant leur repentir.

On est quelquefois tenté, en voyant l'impunité des méchants, de douter de la Providence divine, ou au moins de murmurer contre elle. On oublie ce que nous disions tout à l'heure, que DIEU est le bon DIEU ; qu'il est notre Père miséricordieux et aimant ; plus que cela encore, qu'il est l'amour infini, et que son cœur divin nous est toujours ouvert. A cause de cela, DIEU est patient ; il accorde souvent de longues années aux pécheurs pour leur faciliter le repentir. Il pourrait frapper la suite ;

mais il aime, et il ne veut point la mort, mais la conversion et la vie de l'ingrat qui l'offense. Combien d'impies ont dû à cette miséricordieuse patience du bon DIEU leur retour à la Religion et leur salut éternel !

J'ai connu une vieille femme qui, après avoir mené une vie détestable depuis sa première jeunesse jusqu'à l'âge le plus avancé, eut le bonheur d'être ramenée au Seigneur par une grande affliction, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. Elle vécut une année dans le repentir et dans la ferveur, communiant chaque dimanche, s'épuisant pour ainsi dire en reconnaissance, et ranimant ses forces éteintes pour regagner le temps perdu. Je sais un autre vieillard qui dut aussi son salut aux longues années que DIEU lui accorda, malgré l'abus qu'il en faisait ; après soixante-dix neuf années d'interruption, il remplit saintement ses devoirs de chrétien. Des faits de cette nature se présentent chaque jour. Malheur à l'homme qui ne veut pas de l'amour et de la patience de DIEU ! il ne connaîtra que sa justice.



QUESTIONS BRULANTES

Dieu n'existe pas !

Pourquoi
tant de gens
n'y croient-ils pas ?

N° 43

N° 43

Dieu n'existe pas

I

Le célèbre académicien La Harpe, autrefois ami de Voltaire, et qui, depuis, était devenu chrétien, raconte un trait de cette audace sacrilège :

« Un misérable, dit-il, osa, pendant les plus mauvais jours de la Révolution, monter dans la chaire de l'église Saint-Roch, à Paris; et, prenant DIEU à partie à la face de ses autels, nia son existence en vomissant contre lui mille imprécations furieuses, le défia de se venger, et conclut, puisque ce DIEU ne le foudroyait pas, qu'il était évident qu'il n'y avait pas de DIEU. »

La Harpe ajoute ces réflexions sensées :

« Ce malheureux s'imaginait que DIEU était engagé d'honneur à répondre à son appel. On eût dit que DIEU ne pouvait le frapper que dans la chaire de Saint-Roch, et que s'il perdait une si belle occasion, il ne la retrouverait plus. Vous qui vous étonnez peut-être que DIEU ne frappe pas immédiatement ceux qui l'outragent, méditez cette profonde et sublime parole de saint Augustin : *DIEU est patient, parce qu'il est éternel.* Il est bon que celui dont la main frappe sans remède et frappe pour l'éternité, ne soit pas pressé de frapper. » La Harpe avait de bonnes raisons pour parler ainsi. Si DIEU l'avait frappé lui-même dans sa jeunesse, lorsqu'il blasphémait ouvertement Celui qu'il adora plus tard, il n'aurait pas eu le temps du repentir, et n'aurait pu réparer ses égarements.

DIEU est si bon, qu'il daigne souvent garder le silence vis-à-vis de certains malheureux qui sont assez insensés pour braver directement sa colère.

Parfois cependant la Providence divine se manifeste d'une manière redoutable à l'occasion de ces blasphèmes. Le bon DIEU donne de temps en temps au monde comme des échantillons de sa justice. En 1819, deux démagogues de la pire espèce sortaient de Toulouse, où ils venaient de traiter à leur manière, dans un *club*, les *affaires du pays*. Aussi avancés en religion qu'en politique, les deux drôles charmaient les loisirs du chemin en blasphémant contre DIEU. Il pleuvait à verse et le tonnerre grondait... « Je me moque pas mal de toi, crie l'un d'eux en levant les yeux au ciel. Je n'ai peur ni de toi ni de ton tonnerre; venge-toi, si tu le peux. » Au moment où il achevait ces mots, la foudre éclate, le renverse et l'étend sur la route, privé de sentiment. Son compagnon épouvanté se jette à genoux, et demande miséricorde. La terreur dans l'âme, il prend sur ses épaules le blasphémateur puni et le dépose dans la première maison qu'il rencontre. Celui-ci reprit ses sens deux ou trois heures après, et, plein de repentir, remercia de ce terrible avertissement le DIEU juste et bon qui l'avait frappé, mais pour le guérir.

L'année suivante, au printemps de 1850, un trait de Providence plus redoutable encore remplit d'une terreur salutaire une petite ville du département de l'Eure. Un dimanche, pendant la grand'messe, une bande d'ivrognes étaient attablés chez un cabaretier voisin de l'église. Les cloches sonnèrent, comme d'usage, au moment de l'élévation. Leur son excita la fureur d'un de ces hommes, qui se mit à vomir un torrent d'injures contre DIEU, contre le Saint Sacrement, contre la sainte Vierge, contre les prêtres, etc. Le cabaretier et sa femme voulaient en vain arrêter ses imprécations. « Bah ! bah ! s'écriait-il, votre DIEU, c'est une farce ! je ne le crains pas. Qu'il m'empêche donc, s'il le peut, d'avaler ce verre

de vin. » — Et au moment où il portait le verre à ses lèvres, il chancelle et tombe raide mort sur le carreau. Cette fois-là DIEU avait accepté le défi.

Il accepta aussi, quoique avec un long délai, le défi que lui avait porté le détestable Voltaire. Vingt ans avant sa mort, jour pour jour, l'incrédule avait écrit ces paroles à l'un de ses complices : *Dans vingt ans l'INFAME aura beau jeu!* On sait que, par *l'Infâme*, il entendait Notre-Seigneur. Quelle épouvantable prophétie!

II

Si la justice de DIEU se manifeste ainsi de temps en temps pour confirmer notre foi, sa bonté paternelle, sa douce Providence éclate bien plus souvent encore. Tous ceux qui s'occupent de bonnes œuvres en font journellement l'expérience.

Saint Vincent de Paul avait appris, par des traits répétés de cette Providence bienfaisante, à se confier absolument à elle. Jamais elle ne lui fit défaut. Un jour il demanda à l'économe de la maison de la Mission, dont il était le Supérieur, de lui apporter soixante-quinze francs, dont il avait besoin pour une aumône. « Mais, monsieur le Supérieur, répliqua l'économe, notre caisse est presque vide, et les besoins de la maison sont considérables. Nous avons en tout cent vingt francs. — Alors, répondit doucement saint Vincent de Paul, c'est cent vingt francs et non pas soixante-quinze que vous allez m'apporter. Notre-Seigneur n'a-t-il pas promis que les miséricordieux obtiendront miséricorde à leur tour, et n'a-t-il pas dit : « Donnez, et l'on vous donnera ? » — Le pauvre économe se débattit vainement. « Si nous n'avons plus de quoi manger ni de quoi nous vêtir, dit le Saint en souriant, nous mettrons la clef sous la porte, et nous irons chercher notre vie comme nous pourrons. » — Les cent vingt francs furent donc immédiate-

ment donnés aux pauvres, et le jour même le charitable Vincent de Paul recevait d'une main inconnue une somme de dix à douze mille francs destinés, écrivait le bienfaiteur anonyme, à subvenir aux besoins de la pauvre communauté des Missionnaires. L'économe apprit avec une grande consolation à se confier plus entièrement à la bonté de la Providence.

Il ne faut jamais se croire abandonné de Dieu. C'est lorsque nous croyons tout perdu qu'il est souvent le plus près de nous.

Le P. de Beauregard, aussi connu par son éloquence que par sa charité, venait de prêcher, dans une église de Paris, un beau sermon sur la Providence. A peine est-il rentré chez lui, qu'un étranger se présente et demande à l'entretenir un instant : « Monsieur, lui dit-il, je viens de vous entendre ; vous avez parfaitement parlé ; mais vous avez vanté les bienfaits d'une Providence à laquelle je ne crois pas ; pour moi, il n'y a point de Providence. Tenez, jugez plutôt : je suis menuisier de mon état, j'ai une femme et trois enfants ; nous sommes d'honnêtes gens, qui travaillons et n'avons jamais fait de tort à personne. Malgré cela, je suis perdu ; la faillite d'un débiteur me ruine ; je dois payer demain deux mille francs que je ne sais où trouver. J'ai prié Dieu, mais il ne m'a pas entendu, et je préfère aller me noyer que d'affronter le déshonneur et la prison. » Le P. de Beauregard, tout ému, se lève, ouvre son secrétaire, en tire une bourse, et dit à l'ouvrier : « Mon ami, voici cent louis. Je n'aurais pu vous les donner de moi-même, car je ne suis pas riche ; mais il y a quelques jours, après avoir prêché sur l'aumône, j'ai reçu de M^{lle} la princesse de *** (qu'il nomma) cette somme d'argent, avec l'autorisation d'en faire l'emploi charitable que je jugerais le plus à propos. Votre présence chez moi et la cruelle position où vous vous trouvez m'indiquent clairement ce que je dois faire. Prenez donc ces cent louis. allez acquitter vos engagements, et,

ajouta-t-il en l'embrassant avec affection, croyez à la Providence. »

On pourrait multiplier sans fin les traits de ce genre.

Je le répète donc, les faits, aussi bien que les raisonnements et le bon sens, nous attestent qu'il y a là-haut un Dieu tout-puissant, bon et juste, qui frappe et qui console, qui punit et qui récompense; et nous avons ainsi, claire et évidente, la réponse à cette importante question : Y A-T-IL QUELQU'UN QUI S'OCCUPE DE NOUS LA-HAUT ?

III

Terminons cette causerie par une question assez intéressante : Si l'existence de Dieu et de sa Providence est un fait aussi certain, aussi indubitable, comment arrive-t-il qu'il y ait des gens qui n'y croient pas ?

Il vaudrait peut-être mieux dire qu'il y a des gens qui prétendent ne pas y croire ; car, ainsi que je l'ai dit déjà, je doute fort que l'athée vraiment convaincu existe quelque part sur la terre. Ce qui est possible, et ce qui arrive quelquefois, c'est l'obscurcissement momentané et partiel de la vue de cette grande vérité.

Les brouillards qui viennent se mettre devant nos yeux proviennent alors de deux sources, ou bien de l'ignorance d'un des plus grands enseignements de la Religion, ou bien de la corruption du cœur.

I. L'ignorance religieuse, qui est une des grandes plaies de notre époque, nous fait attribuer au bon Dieu des désordres, des maux véritables qui ne viennent pas de lui, et qui dès lors n'attaquent en rien la bonté, la sainteté, la sagesse de sa Providence.

On se dit parfois : Si le bon Dieu s'occupe de nous et gouverne le monde, pourquoi tant de maux

et de misères qui affligent la pauvre humanité? — Et l'on oublie ce que la foi nous enseigne et ce qui peut seul expliquer ce redoutable problème. On oublie que DIEU n'est point l'auteur du mal, que le mal ne s'est répandu sur la terre que par l'action désastreuse du démon, esprit puissant et pervers, auquel l'homme s'est misérablement soumis par le péché au lieu de le combattre et de le vaincre, comme c'était son devoir. C'est au démon et au péché qu'il faut nous en prendre lorsque nous souffrons, et non point à DIEU. DIEU est par sa nature même, l'infinie bonté, l'infini et pur amour. Il nous donne surabondamment tous les moyens d'éviter le péché et de résister au démon; et quant aux douleurs auxquelles nous ne pouvons échapper, parce qu'elles sont la punition du péché originel, le bon DIEU les adoucit par les consolations de la foi, par l'espérance certaine d'une prompte et éternelle récompense. DIEU est donc toujours bon, et nos souffrances ne peuvent lui être imputées; au milieu de nos larmes, de nos maladies, de nos chagrins, nous pouvons toujours répéter, sans arrière-pensée et sans récrimination, la douce parole de la prière chrétienne :

NOTRE PÈRE qui êtes dans les cieux.

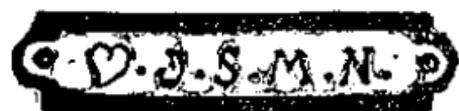
Plus on est instruit de la Religion, plus on comprend que l'existence du mal sur la terre se concilie parfaitement avec la Providence du bon DIEU, et bien souvent on voit dans ce mal même une preuve frappante de cette divine Providence qui sait tirer le bien du mal. Combien les maladies et les chagrins sont utiles à la sanctification des vrais serviteurs de Dieu! Combien de chrétiens aiment la croix dont ils sont chargés, à cause des grands biens qu'elle apporte à leur âme! Combien de pécheurs repentants trouvent dans les souffrances de la vie un précieux moyen d'expiation de leurs fautes. Donc, l'existence du mal sur la terre ne prouve rien contre la divine Providence.

II. Mais, il faut bien le dire, les doutes qui s'élè-

vent dans notre âme au sujet de la Providence de DIEU, n'ont guère d'importance quand ils ne proviennent que de cette première source. Il en est tout autrement quand ils naissent de la corruption du cœur.

Oh ! alors les ténèbres s'épaississent vite, l'âme s'ébranle profondément ; et s'il était réellement possible de ne plus croire en DIEU, bientôt on en arriverait là. Le cœur monte vite à la tête, et cette ivresse est plus dangereuse et plus durable que celle du vin. Tel ivrogne est rendu à lui-même après la nuit qui a suivi sa débauche ; le libertin, devenu impie par le libertinage, demeure souvent de longues années dans l'abrutissement de l'incrédulité ; quelquefois même, hélas ! il ne se réveille qu'au tribunal de DIEU.

Soyez assuré, cher lecteur, que sur mille hommes qui déblatèrent contre la Religion, qui blasphèment notre foi et nos mystères, qui se moquent de DIEU et nient sa Providence, il n'y en a pas un seul peut-être qui n'ait au fond de la conscience de bonnes raisons pour penser ainsi. C'est ce qu'avouait en mourant un écrivain du commencement de ce siècle, qui eut le bonheur de revenir à DIEU à la fin de sa vie : « J'ai vécu sans DIEU, dit-il à ses enfants et à ses amis, qui se pressaient autour de lui ; j'ai blasphémé son nom et sa religion, j'ai méconnu sa Providence, j'ai raillé ses mystères. Ramené par sa miséricorde à des sentiments meilleurs et sur le point de paraître devant mon Juge, je déclare hautement que ce sont mes passions mauvaises et non pas des convictions raisonnées qui m'ont fait vivre comme j'ai vécu, parler comme j'ai parlé, écrire comme j'ai écrit. J'ai grandement péché, mais j'espère en l'infinie miséricorde de Celui qui pardonne tout au repentir. »





QUESTIONS BRULANTES

**Qu'est-ce
que
Jésus-Christ ?**



N° 44

TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-ÉDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS

N° 44

I

Qu'est-ce que Jésus-Christ ?

Il n'est permis à personne de rester indifférent à la solution de ce problème. Qui que nous soyons, nous y sommes tous *personnellement et directement* intéressés; et non seulement nous y sommes intéressés, mais il s'agit là du plus important de tous nos intérêts.

En effet, si JÉSUS-CHRIST est réellement *Dieu fait homme*, ainsi que le proclament les chrétiens, chacun de nous doit l'adorer, croire à sa parole, obéir à ses lois, en un mot devenir chrétien.

Si, au contraire, la solution de l'Église n'est pas vraie, nous pouvons vivre selon des lois toutes différentes, et, il faut l'avouer, infiniment plus commodes et plus faciles. La vie chrétienne est une lutte constante contre toutes les passions; et pour s'imposer des sacrifices aussi sérieux, il faut être bien sûr de ne pas se tromper. « Si notre foi est vaine, disait jadis saint Paul aux premiers fidèles, nous sommes les plus misérables de tous les hommes. Mais pour moi, ajoutait-il, je sais quel est Celui en qui je crois! »

Donc, il est absolument nécessaire pour tout homme raisonnable d'examiner attentivement et de résoudre d'une manière ou d'une autre le grand problème de JÉSUS-CHRIST.

II

Qu'est-ce que JÉSUS-CHRIST ?

Jésus est un Juif qui vécut à Jérusalem il y a dix-huit siècles, et qui, ayant enseigné pendant trois ans une doctrine religieuse, fut accusé de blasphème par les pontifes et les magistrats de sa nation, et mourut crucifié à l'âge de trente-trois ans. Personne ne conteste ce fait.

Il est un autre fait non moins incontestable : c'est que ce Juif crucifié est, depuis dix-huit siècles, adoré par l'élite du genre humain, non pas comme un Dieu, mais comme le seul et unique Dieu vivant, créateur, sauveur et sanctificateur du monde.

Qu'est-ce que cela ? Comment concilier deux extrêmes aussi inconciliables ? Et cependant, si l'on n'adopte pas la réponse de la foi chrétienne, il faut dire que l'univers entier est devenu fou, et que le bon sens et la raison sont bannis du monde depuis dix-huit cents ans.

III

Ce n'est point assez de dire que l'élite des nations adore ce Juif crucifié : les plus grands génies de ces nations d'élite ont cru en JÉSUS-CHRIST.

Quelle est la force mystérieuse qui inclinait devant lui leurs têtes puissantes ? — Rien ne manque à leur témoignage, ni l'intelligence, ni la science profonde, ni la sainteté de la vie.

Qui craindra de se tromper avec un saint Ambroise, un saint Augustin, un saint Thomas d'Aquin, un saint Bernard, un Bossuet ?

Qui refusera de courber son front avec un Constantin, un Charlemagne, un Saint Louis ?

Et, dans ces derniers temps, n'avons-nous pas vu, au sein de l'incrédulité et de la révolution, le plus grand génie des temps modernes, Napoléon,

incliner lui-même devant la croix de JÉSUS-CHRIST son front glorieux? « Je me connais en hommes, disait-il un jour sur le rocher de Sainte-Hélène à l'un des compagnons de son exil; je me connais en hommes, et je vous déclare, moi, que le Christ est plus qu'un homme! »

IV

L'arbre se juge par ses fruits. Qu'a produit dans le passé, et que produit encore sous nos yeux le christianisme dans le monde?

Partout où pénètrent le Christ et sa loi, s'opère une transformation merveilleuse. Individus et sociétés, tout se métamorphose. Les mœurs barbares font place à la civilisation, l'orgueil à l'humilité, les passions brutales à la chasteté, la vengeance et la colère au pardon des injures, le froid égoïsme à l'abnégation et à la charité, en un mot le mal au bien, les ténèbres à la lumière.

Qui peut nier que le culte du Christ purifie tout ce qui l'approche? Il a seul le secret de consoler toutes les douleurs, de donner la paix du cœur et la joie de la conscience. Les chrétiens souffrent, mais ils ne sont pas malheureux.

Comment expliquer cette influence surhumaine? En dehors du christianisme, où est le mot de cette profonde énigme?

V

A la solution de cette grande question: Qu'est-ce que JÉSUS-CHRIST? se rattache donc la solution de toutes les questions humaines. On est bien coupable, ou du moins bien aveugle, en restant indifférent devant un problème qui contient le secret de nos destinées dans ce monde et dans l'autre.

Le petit ouvrage que je vous présente, cher lec-

teur, est l'examen, aussi familier qu'il m'a été possible de le faire, du mystère du Christ. Ce n'est point une histoire de JÉSUS-CHRIST ; ce n'est pas non plus une controverse, encore moins un livre de piété. C'est à la fois un peu tout cela ; c'est un ensemble de récits, de pensées, de réflexions simples, dont l'objet général doit être, ce me semble, de faire entrevoir ce qu'est Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST.

Je m'adresse un peu à tout le monde, à ceux qui croient, à ceux qui ne croient pas. Ceux qui ont le malheur de ne pas croire seront convaincus peut-être, ceux qui croient seront affermis.

Tel est du moins le but que je me suis proposé et que j'atteindrai sans doute, cher et bon lecteur, si vous apportez à l'examen de cette question si grave un esprit sans préjugés, un cœur droit et un amour sincère de la vérité.

Les Traditions primitives et les Prophéties

I

Il est encore un grand fait historique que nul homme instruit ne songe à nier : c'est que tous les peuples de l'antiquité, au milieu de leurs variétés religieuses, se sont rencontrés dans certaines croyances à peu près identiques, et dont l'origine remonte nécessairement aux premiers âges du genre humain.

Ces traditions primitives se rapportent toutes au double dogme, plus ou moins voilé par les différents mythologies, d'une déchéance originelle de l'humanité et d'une réhabilitation surnaturelle promise et attendue. Les plus grands impies du siècle dernier ne l'ont pas contesté :

« Les traditions sacrées des temps anciens, disait
 « l'un d'eux, avaient répandu chez tous les peuples
 « la croyance d'un grand Médiateur qui devait
 « venir, juge final, sauveur futur, roi, Dieu, con-
 « quérant et législateur, qui délivrerait les hommes
 « de l'empire du mal. »

Ce libérateur mystérieux doit être un Dieu incarné. Il doit naître miraculeusement d'une vierge, et réparer le mal causé, dès l'origine, par la séduction du serpent et la chute de la femme.

L'accord de tant de religions différentes sur ces détails extraordinaires ne serait pas croyable, si nous n'avions pas sous les yeux les documents les plus certains de la science. Pour les peuples de l'Asie, les Persans, les Indiens, les Chinois, ce *Saint*, comme l'appelle Confucius, doit venir de l'Occident; pour les peuples de l'Europe, au contraire, Grecs, Gaulois, Scandinaves, c'est de l'Orient qu'il doit surgir (1). Et, chose non moins frappante, le Libérateur divin est attendu par tous les cultes antiques, et en particulier par le paganisme romain, à l'époque même où le Christ apparaît au monde.

II

Mais, entre toutes les nations, il en est une dont l'histoire authentique remonte à plus de vingt siècles avant notre ère, et qui a toujours affirmé qu'elle était la race choisie d'où devait naître le Réparateur de l'humanité déchue. C'est le peuple juif, dont Abraham est le père. Seul fidèle au culte d'un Dieu unique et spirituel, ce peuple eut, dès les temps les plus reculés, des monuments écrits de son espérance.

Celui qu'il attendait était appelé le MESSIE, c'est-

(1) La Judée, où naquit Jésus-Christ, est précisément à l'occident de l'Asie et à l'orient de l'Europe, et se trouvait ainsi le centre géographique de l'attente universelle.

à-dire l'*Envoyé*, ou encore le CHRIST, c'est-à-dire le *Sacré*.

Ce Messie est comme l'idée fixe de la religion hébraïque. Il est prédit par une série de prophètes que les Juifs regardaient comme inspirés de DIEU, et les caractères auxquels on devait le reconnaître au jour de son apparition sont si clairement indiqués dans les livres de l'Ancien Testament, que l'on croit y voir plutôt une histoire du passé, qu'une annonce de l'avenir.

Et qu'on ne pense pas que les chrétiens aient torturé le sens des livres prophétiques pour les adapter, bon gré, mal gré, à leur Christ ; ou bien encore qu'ils aient fabriqué ces prophéties après l'événement. Les Juifs actuels, ennemis directs du christianisme, conservent entre leurs mains, depuis dix-huit cents ans, ces témoignages de notre foi ; et nous possédons en outre les anciens commentaires que les rabbins ont écrits, soit avant, soit immédiatement après la venue de JÉSUS-CHRIST. Or ces commentaires eux-mêmes déclarent, d'après les traditions mosaïques, que l'on doit entendre du Messie à venir les passages les plus importants que l'Eglise chrétienne applique au Fils de Marie.

III

Quels sont les signes caractéristiques de ce Christ attendu par les Juifs ?

Il doit être de la race d'Abraham, de la tribu de Juda, de la famille royale de David.

Il doit avoir un précurseur.

Il doit naître d'une vierge à Bethléem, la ville de David.

Il doit venir à une époque prédite expressément par Daniel, avant la destruction du second temple et la ruine de Jérusalem, lorsque le sceptre sortira de la tribu de Juda.

Il est appelé Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec

nous, — Jéhovah éternel, — le Fils de DIEU, — l'Ange de la nouvelle alliance, — l'Admirable, — le DIEU fort ; il sera tout à la fois le fils et le Seigneur de David.

Il doit être Roi tout-puissant, et ensemble pauvre, sans éclat, humilié, homme de douleurs.

Il doit faire de grands prodiges, rendre la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, évangéliser les pauvres.

Il doit être la victime universelle des péchés du monde.

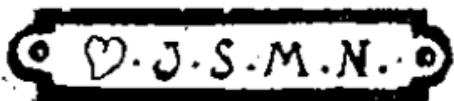
Il doit être méconnu et rejeté par son peuple, trahi par un des siens, vendu pour trente pièces d'argent, avec lesquelles on achètera le champ d'un potier ; il doit être souffleté, moqué, condamné à mort parce qu'il se dit Fils de DIEU, abreuvé de fiel, et insulté durant son supplice ; ses mains et ses pieds seront percés ; on lui crachera au visage, et ses vêtements seront tirés au sort.

Pour lui, il sera comme un agneau qui se tait pendant qu'on l'immole.

Mais sa mort sera sa victoire, et son sépulcre sera glorieux ; il ressuscitera le troisième jour, montera au ciel pour partager la gloire de DIEU, et régnera pacifiquement sur toute la terre.

Et les prophètes ajoutent que les Juifs qui l'auront rejeté ne seront plus le peuple de Dieu. Ils ne seront pas détruits mais errants, sans roi, sans sacrifices, sans autels, sans prophètes ; ils attendront toujours le Christ qu'ils n'ont pas voulu recevoir. A la mort du Messie, tous les peuples païens verront la lumière, et connaîtront le vrai Dieu, adoré jusque-là par les seuls Juifs ; les sacrifices sanglants cesseront, et le sacrifice nouveau sera selon l'ordre de Melchisédech, c'est-à-dire pur, saint et spirituel, offert avec le pain et le vin.

Tel est le Christ des prophètes, tel est le Messie qu'attendaient les Juifs.





QUESTIONS BRULANTES

Jésus-Christ
est-il
Dieu ?

— — —
Les
Quatre Récits



N° 45

TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-EDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS

N° 45

I

Jésus-Christ est-il Dieu ?

Un ancien séminariste, mort athée, avait répondu négativement à cette grande question, et son livre, sourdement patronné par les Sociétés secrètes, la franc-maçonnerie et les journaux révolutionnaires, s'est répandu, comme un venin subtil non seulement en France, mais en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Belgique et dans toute l'Allemagne.

M'adressant ici uniquement à la bonne foi et au bon sens du lecteur, laissant de côté les grands mots d'une demi-science creuse et perfide, j'affirme que cette négation est un impudent mensonge ; et, pour le démontrer, je résume en ces quelques pages des preuves bien simples, il est vrai, mais péremptoires, ce me semble, à la portée de tout le monde, et lumineuses comme le jour.

Qu'on le sache bien, du reste, l'écrivain pervers auquel je fais allusion ici, *ne croyait pas en Dieu*. Tombé plus bas que ces gens abrutis que l'on rencontre parfois avec une sorte d'épouvante dans les bas-fonds de notre société, et qui adorent le soleil, il avait déclaré naguère que jusqu'ici « *le culte du soleil a été le seul culte raisonnable et scientifique* », et que « *le soleil est notre mère-patrie et le Dieu particulier de notre planète* (1) ».

(1) *Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1863. *De l'Avenir des sciences naturelles*, par E. Renan.

Quand un homme en arrive là, il ne mérite pas qu'on lui réponde : aussi le laisserons-nous ici complètement de côté. Mais la question de la divinité de Notre-Seigneur étant pour chacun de nous et pour la société en général une question fondamentale qui domine toute la vie et métamorphose tous les intérêts, il nous faut profiter de cette nouvelle attaque pour nous confirmer une fois de plus dans notre antique et sainte foi.

L'attaque est d'autant plus dangereuse qu'elle affecte des formes respectueuses et douceâtres. Avec un art perfide, elle exalte l'humanité de JÉSUS-CHRIST ; mais c'est pour mieux nier sa divinité. Or, sa divinité est tout.

Établissons donc brièvement et simplement cette grande, cette sainte vérité ; mettons sous les yeux quelques-unes des preuves magnifiques qui lui servent de base depuis dix-huit siècles. Pour être comprises, ces preuves ne demandent que ce que chacun peut donner : un cœur droit et honnête, de la bonne foi et du bon sens.

II

Les Evangiles

Les faits relatifs à cet être surhumain qui s'appelle JÉSUS-CHRIST, et qui vécut en Judée il y a dix-neuf siècles, ont été consignés dans un livre appelé *l'Evangile*.

Evangile veut dire *bonne nouvelle, nouvelle du salut*.

L'Evangile est l'histoire de JÉSUS-CHRIST, écrite par quatre témoins contemporains : les Apôtres saint Jean et saint Matthieu, et les disciples saint Marc et saint Luc. Les trois premiers ont vu de leurs yeux, entendu de leurs oreilles les faits, les paroles qu'ils rapportent ; le quatrième, saint Luc,

a recueilli les témoignages des autres premiers disciples, fidèles compagnons du saint Maître. Les quatre récits forment un seul livre, que l'on appelle indifféremment *l'Évangile* ou *les Évangiles*.

La première histoire de JÉSUS fut écrite à Jérusalem, environ huit ans après la mort du Sauveur. Avant de se disperser pour conquérir l'univers à la foi de leur Maître, les douze Apôtres, cédant à la prière des chrétiens de Judée, chargèrent saint Matthieu de rédiger succinctement le récit des actions et des paroles les plus importantes de JÉSUS-CHRIST. Cet évangile fut composé en syriaque, langue vulgaire des Juifs à cette époque. Le but principal de saint Matthieu étant de prouver que JÉSUS-CHRIST est le Christ, Fils de Dieu et Fils de David, il s'applique à mettre sans cesse en regard les prophéties des livres sacrés du peuple hébreu et les circonstances de la vie du Sauveur qui en sont la réalisation.

L'évangile de saint Marc fut écrit à Rome, en langue grecque, deux ou trois ans après l'évangile de saint Matthieu, c'est-à-dire dix ou onze ans après l'Ascension. Saint Marc, né à Jérusalem, était disciple et secrétaire de saint Pierre, Prince des Apôtres. Son évangile, qui résume celui de saint Matthieu, fut approuvé, sinon dicté par saint Pierre, et se répandit bientôt dans toute l'Église.

Saint Luc, natif d'Antioche, en Syrie, compagnon fidèle du grand Apôtre saint Paul, est l'auteur du troisième évangile. Il l'écrivit en grec sous les yeux de l'Apôtre saint Paul. L'évangile selon saint Luc est plus complet que les trois autres, et l'auteur s'attache surtout à conserver l'ordre historique et chronologique. Seul entre tous, il raconte avec détails tout ce qui concerne les commencements de la vie du Sauveur, que saint Luc tenait de la Bienheureuse Vierge MARIE elle-même.

Quant à saint Jean, disciple bien-aimé de JÉSUS, il composa son évangile à Ephèse, près de cinquante ans après les autres.

Presque centenaire et seul survivant de tout le Collège Apostolique, saint Jean céda aux instances des fidèles épouvantés par l'audace des hérésies naissantes. A mesure que le martyr enlevait au monde les Apôtres immédiats du Seigneur, les ennemis de la foi levaient plus hardiment la tête, et altéraient la vérité par des fables et par les excès d'un faux mysticisme. Les *Gnostiques* et les *Docètes*, entre autres, niaient tantôt la réalité de l'humanité de JÉSUS-CHRIST, tantôt la divinité du Verbe. Aussi saint Jean, laissant de côté tout ordre chronologique, se contente-t-il de consigner par écrit les circonstances qui, dans la vie de son Maître, manifestent plus clairement la divinité du Fils de DIEU et la vérité de son Incarnation.

III

Dès le premier siècle, on écrivit plusieurs autres histoires de JÉSUS-CHRIST ; mais les quatre évangiles de saint Matthieu, de saint Marc, de saint Luc et de saint Jean, ont été seuls approuvés par l'Eglise, et déclarés exacts et authentiques.

Par les soins et sous la garde des Evêques, successeurs des Apôtres, ils se répandirent aussitôt dans toutes les Eglises du monde, et les chrétiens les vénéraient à tel point qu'ils en savaient par cœur presque toutes les paroles sacrées, et que beaucoup en portaient constamment sur eux une copie. Ce respect et cet amour de tous les fidèles garantissaient ainsi d'une manière inviolable la pureté et l'intégrité du texte évangélique.

IV

La véracité des Évangélistes, et par conséquent la vérité des faits qu'ils rapportent, est une question de bon sens et de bonne foi.

Les évangiles ont été prêchés et écrits à Jérusalem, sous les yeux des Juifs ; à Rome à Corinthe, à Ephèse, sous les yeux des païens et des hérétiques, qui en égorgaient les auteurs, mais ne les démentaient pas.

Toute la vie des Évangélistes et surtout leur mort nous sont données en gage de la vérité des évangiles. La fondation rapide de tant d'Eglises, la désertion des temples païens, la sainteté des chrétientés naissantes, la fidélité et le dévouement de tant de milliers de martyrs, la rage impuissante de tant d'ennemis : voilà les garants immenses de la vérité de ce livre, qui n'est pas seulement vrai, mais est la vérité même.

L'Évangile est plus qu'un livre écrit sur le papier ; c'est un fait imprimé sur le monde.

Les Évangélistes ont été les témoins oculaires de ce qu'ils racontent : « Ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons entendu de nos oreilles, ce que nos mains ont touché du Verbe de vie : voilà ce que nous vous annonçons ! » disait l'Apôtre saint Jean (1), et saint Pierre (2) : « Ce n'est pas en suivant de doctes fables, mais comme témoins oculaires de ses grandeurs, que nous faisons connaître la présence et la puissance de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, ayant entendu nous-mêmes sur la montagne la voix du ciel : Celui-ci est mon Fils bien-aimé : écoutez-le ! »

Ils écrivent, ils prêchent sur les places mêmes de Jérusalem et devant le Calvaire, en face d'ennemis acharnés, témoins des mêmes faits. La métamorphose inexplicable opérée en eux dans le Cénacle, la sainteté merveilleuse et la naïveté de leur vie, leur désintéressement, leur pauvreté, leur zèle pour la vérité, leur courage à annoncer le CHRIST sous les menaces et les coups ; enfin, et plus que tout

(1) Première Epître, c. I.

(2) Deuxième Epître, c. I.

cela, le sanglant matyre qui couronne leur prédication : tels sont les gages incomparables de la sincérité et de la véracité des Evangélistes.

« Pour moi, dit le grave Pascal, je crois sans peine à des témoins qui se font tuer. »

V

Mais il est une autre garantie de la véracité de l'Evangile, qui dépasse toutes les garanties, et qui n'a jamais été invoquée en vain : c'est le livre lui-même.

Ouvrez-le. Quelle évidence de vérité ! Et comment la méconnaître à cette simplicité, à cette indigence, à cette nudité du discours ? Quelle paix ! quelle sainteté ! quelle morale ! quelle sagesse ! quels sublimes enseignements ! quelle perfection soutenue ! L'Evangile a une profondeur et une élévation illimitées qui se tempèrent elles-mêmes par leur propre douceur, et qui sont à l'âme ce que le bleu du ciel est au regard. C'est simple, c'est doux, mais c'est infini.

« L'Evangile se prouve lui-même. Quand on le lit, quand on en parcourt les pages saintes, quand l'œil suit ce divin tissu de faits naïfs, de préceptes sublimes, de paraboles touchantes, de miracles bienfaisants, d'enseignements célestes, et quand on voit le parfait accord, la fusion de tout cela dans un fonds commun de candeur et de vérité, on se sent pénétré d'une persuasion irrésistible. On croit alors, on croit tout : toutes les preuves deviennent inutiles et superflues ; on a honte d'avoir douté ; les difficultés s'évanouissent. La simple affirmation de l'Evangile suffit pour entraîner la foi ; et l'incrédule lui-même, quand il n'a pas perdu tout sens moral et tout sentiment du vrai, ne peut retenir l'involontaire avcu qu'arrachait jadis au sophiste de Genève l'évidence de la vérité : « Je

« l'avoue, écrivait-il, la majesté des Ecritures
« m'étonne, la sainteté de l'Évangile parle à mon
« cœur. Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime
« et si simple soit l'ouvrage des hommes ? Diron-
« nous que l'histoire de l'Évangile est inventée à
« plaisir ? Mon ami, ce n'est pas ainsi qu'on invente.
« L'Évangile a des caractères de vérité si grands,
« si frappants, si parfaitement inimitables, que
« l'inventeur en serait plus étonnant que le
« héros. »

Donc, même au seul point de vue de la droite
raison, et en faisant abstraction de la foi chrétienne,
nous pouvons, nous devons conclure : l'Évangile
est vrai, et nous pouvons l'ouvrir avec confiance.





QUESTIONS BRULANTES

Qui es-tu ?
Que dis-tu de
toi-même ?



N° 46

TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-ÉDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS

N° 46

Qui es-tu ? Que dis-tu de toi-même ?

Quand on veut savoir ce qu'est un homme, il semble naturel de lui demander tout d'abord, comme les Juifs à Jean-Baptiste : « Qui es-tu ? Que dis-tu de toi-même ? » sauf à voir ensuite si ses œuvres et toute sa vie sont conformes à sa réponse.

Telle fut aussi la question que posèrent à JÉSUS ses douze Apôtres, ses disciples, ses ennemis et ses juges, et à laquelle il répondit avec une clarté vraiment effrayante pour ceux qui ne croient point en lui.

I

« Si tu es le CHRIST, dis-le nous », — lui demandent un jour les Juifs assemblés dans le Temple, au portique de Salomon. — « Je vous parle, leur répondit-il, et vous ne me croyez point. Les miracles que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi. *Moi et mon Père nous ne sommes qu'un.* »

Exaspérés de voir un homme pauvre et sans éclat se poser devant eux comme ce CHRIST-DIEU à l'avènement duquel ils rattachaient tant d'ambitieuses et folles espérances, ils s'indignent de cette réponse et cherchent des pierres pour lapider JÉSUS. — « Pourquoi, leur dit-il avec calme, voulez-vous me lapider ? — C'est à cause de ton blasphème, et parce qu'étant homme tu te fais DIEU (1). »

(1) S. Jean, chapitre X.

II

Un autre jour, JÉSUS est encore dans le Temple ; il vient de pardonner à la femme adultère. Les Pharisiens, indignés d'une puissance et d'une miséricorde qu'ils ne comprennent pas, le pressent de nouvelles questions, avec le parti pris de ne pas croire. — Il est deux manières, en effet, d'interroger JÉSUS : l'une, simple et naïve, cherchant la vérité et la trouvant bien vite ; l'autre, orgueilleuse et méprisante, ou du moins curieuse, et ne trouvant pas DIEU parce qu'elle ne le cherche pas avec amour.

Au milieu de cette foule qui le presse, JÉSUS s'écrie :
 « *Je suis la lumière du monde. Celui qui me suit ne*
 « *marche pas dans les ténèbres, mais il aura la*
 « *lumière de vie!* »

« — Votre témoignage est faux, répondirent les
 « Pharisiens, car vous êtes seul à témoigner de
 « vous-même.

« — Vous ne savez, reprend JÉSUS-CHRIST, d'où je
 « viens ni où je vais... Pour moi, je le sais, et je
 « me rends témoignage à moi-même ; car je ne suis
 « pas seul, et mon Père qui m'a envoyé est avec
 « moi, et il me rend aussi témoignage. »

Ils lui dirent alors : « Où est votre père ? »

« Vous ne connaissez ni moi ni mon Père, leur
 « répondit JÉSUS ; si vous me connaissiez, vous con-
 « naîtriez aussi mon Père.

« — Et qui êtes-vous donc ? s'écrièrent-ils.

« — *Le principe de toutes choses, moi qui vous parle.*
 « Abraham votre père a désiré avec ardeur de
 « de me voir, il m'a vu et il s'est réjoui!

« — Eh quoi ! reprirent les Juifs, vous n'avez pas
 « encore cinquante ans, et vous avez vu Abra-
 « ham ?

Et JÉSUS leur dit : « En vérité, en vérité, je vous
 « le dis : *Avant qu'Abraham fût, je suis* (1). »

(1) S. Jean, chapitre VIII.

Avant qu'Abraham fût, *je suis!* Quelle parole! Il ne dit pas: *J'étais*, mais *je suis*; comme jadis, dans le désert, à Moïse: « *Je suis Celui qui est! Ego sum qui sum.* » Or Abraham vivait dix-neuf siècles avant le Sauveur.

III

A Nazareth, on apporte à JÉSUS-CHRIST un paralytique couché sur un grabat. Or c'était le jour du sabbat, dont l'observance, d'institution divine, était si rigoureuse chez les Juifs.

Jésus, voyant la foi de ces pauvres gens, dit au paralytique: « Mon fils, aie confiance, tes péchés te sont pardonnés. »

Plusieurs Scribes qui se trouvaient là, dirent en eux-mêmes: « Cet homme blasphème. Qui peut remettre les péchés, si ce n'est Dieu seul! »

Mais Jésus, connaissant leurs pensées, leur dit: « Lequel est le plus facile, de dire à cet infirme: « Tes péchés te sont remis; ou: Lève-toi, et marche? Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir de remettre les péchés: lève-toi, dit-il au paralytique, prends ton grabat et marche! »

Et celui-ci se leva, et, portant son lit, s'en alla dans sa maison (1).

Les orgueilleux Pharisiens, loin de se rendre, murmurèrent contre Jésus, parce qu'il avait guéri ce malheureux, le jour du sabbat; hommes au cœur dur, à l'esprit étroit, qui mettaient les observances extérieures au-dessus de la loi suprême de la charité!

A cause de cela, sans doute, Jésus guérissait les malades de préférence le jour du sabbat, et aux murmures des Juifs il se contentait de répondre:

(1) S. Matth., chapitre IX; et S. Marc, chapitre II.

« *Celui qui vous parle est plus grand que le Temple, et le Fils de l'homme est le maître même du sabbat* (1). » — Affirmation qu'on ne saurait trop remarquer; car, pour les Juifs, DIEU seul était au-dessus du Temple, et celui-là seul était le maître du sabbat, qui l'avait imposé au premier homme, puis à Moïse, en mémoire de la création.

IV

Lors du premier voyage de JÉSUS à Jérusalem, après les fêtes de Pâques, un des chefs de la synagogue, le savant Nicodème, qui ne connaissait encore qu'imparfaitement le Sauveur, vint un soir le trouver secrètement, et lui dit :

« — Maître, je vois bien que vous êtes l'envoyé de DIEU, car nul ne peut faire les miracles que vous faites, si DIEU n'est point avec lui. »

Et JÉSUS, après lui avoir parlé du Saint-Esprit, qui seul peut donner l'intelligence des choses de DIEU :

« — Nul, lui dit-il, n'est monté dans le ciel que celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est dans le ciel. — Et comme Moïse a élevé le serpent dans le désert, il faut qu'ainsi le Fils de l'homme soit élevé en croix, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle... »

« Car DIEU a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle... »

« Quiconque croit en lui n'est point jugé; mais quiconque ne croit point, est déjà jugé, parce qu'il ne croit pas au nom du Fils unique de DIEU (2). »

(1) S. Matth., chapitre XII.

(2) S. Jean, chapitre III.

Il est important de remarquer la portée de ces mots : « *Fils de DIEU* ». Ni Jésus ni les Juifs n'entendaient par là un homme juste, enfant de DIEU, ami de DIEU. Tous savaient que c'était le nom propre du Verbe divin, de la seconde personne de la Sainte-Trinité, du Fils éternel et unique de DIEU, DIEU comme le Père et le Saint-Esprit; aussi reprochent-ils sans cesse dans l'Évangile à Notre-Seigneur de se faire l'égal de DIEU en appelant DIEU *son père*; et quand Jésus déclare solennellement devant Caïphe qu'il est le Christ, fils de DIEU, le Grand-Prêtre et tous les membres du Conseil déchirent leurs vêtements, se bouchent les oreilles en criant au blasphème, et le condamnent unanimement à mort comme blasphémateur sacrilège, comme s'étant proclamé DIEU.

V

Ajouterai-je encore cet autre témoignage que le Sauveur se rend à lui-même devant les Juifs assemblés au Temple après un de ces miracles :

« — *En vérité, en vérité, je vous le dis, ce que fait le Père, le Fils le fait également. Le Père ressuscite les morts et vivifie, et de même le Fils donne la vie à qui il veut.*

« *Le Père ne juge personne, mais il a remis tout jugement au Fils, afin que tous honorent le Fils, comme ils honorent le Père. Quiconque n'honore point le Fils, n'honore point le Père qui l'a envoyé.*

« *Comme le Père a la vie en lui-même, ainsi il a donné au Fils d'avoir la vie en lui; et il lui a donné la puissance de juger parce qu'il est le Fils de l'homme (1).* »

Profondeurs sacrées du mystère de l'Incarnation, où le Fils de DIEU, aussi vraiment homme qu'il est vraiment DIEU, demeure égal à son Père, tout en

(1) S. Jean, chapitre V.

devenant, par son humanité, le ministre, l'adorateur, et le serviteur de DIEU ici-bas; et en même temps, notre Seigneur, notre frère aîné, notre doux Sauveur, notre Grand-Prêtre, notre Docteur céleste, notre ami, notre Victime et le Roi de nos âmes!

VI

Jésus n'est pas moins explicite devant ses Apôtres et ses Disciples, que devant ses ennemis.

Entre mille circonstances, il en est une où il semble leur ouvrir davantage son cœur : c'est dans le Cénacle, après la sainte Cène, et quelques heures avant de commencer sa Passion.

« — Vous croyez en DIEU, leur dit-il avec la tendresse et la solennité d'un dernier adieu : *vous croyez en DIEU, croyez donc en moi.*

« *Je suis la voie, la Vérité et la Vie. Personne ne vient au Père que par moi. — Si vous me connaissiez, par là même vous connaîtriez mon Père. Vous le connaîtrez bientôt, et déjà vous l'avez vu. »*

L'Apôtre Philippe, le plus simple peut-être des Douze, ne comprenant point ces paroles, lui dit tout étonné :

« Seigneur, montrez-nous le Père, et cela nous suffit. »

— Et Jésus : « Quoi! depuis si longtemps que je suis avec vous, *vous ne me connaissez point encore? Philippe qui me voit, voit mon Père. Comment dis-tu : Montrez-nous le Père? Ne croyez-vous pas que le Père est en moi et que je suis dans le Père? Croyez-le du moins d'après mes miracles!*

« *Si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans le Fils, et, si vous me priez en mon propre nom, je vous exaucerai.*

« Celui qui m'aime gardera mes commande-

« ments, et mon Père l'aimera; et nous viendrons
« à lui, et nous ferons en lui notre demeure.

« *Tout ce qu'a le Père est à moi!*

« *Qui me rejette, rejette le Père! (1)* »

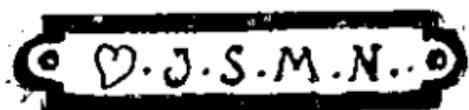
— Enfin jusque dans les douleurs de sa Passion, jusque sur le Calvaire, jusqu'à son dernier soupir, JÉSUS-CHRIST s'affirme DIEU, parle, promet, commande comme un DIEU : il meurt, comme il a vécu, le plus audacieux, le plus sacrilège des blasphémateurs s'il n'est point ce qu'il dit être, c'est-à-dire DIEU incarné, Fils de DIEU fait homme, aussi vraiment DIEU qu'il est vraiment homme.

VII

Voilà ce que JÉSUS-CHRIST a dit de lui-même; voilà ce que lui seul a jamais osé dire depuis que le monde est monde, et que les hommes parlent. D'autres se sont présentés comme les envoyés de DIEU, comme ses prophètes, comme ses ministres; leurs titres étaient véritables ou menteurs : tels furent, dans la vérité, Moïse, les Prophètes, les grands Saints; tels, dans le mensonge, Zoroastre, Manès, Mahomet, Luther, Calvin, et tous les illuminés de la Réforme. Aucun ne s'est dit DIEU, aucun n'a pu se dire DIEU! Non. Il n'est point au pouvoir de l'homme d'arriver à un pareil orgueil, de descendre à une pareille folie!

Et pourtant, c'est ce qu'a fait JÉSUS-CHRIST.

(1) S. Jean, chapitres XIV, XV, XVI.





QUESTIONS BRULANTES

**Quels miracles
faites-vous
afin
que nous croyons
en vous ?**



N° 47

TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-ÉDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS

N° 47

Quels miracles faites-vous afin que nous croyons en vous ?

Un *miracle* est un fait extérieur qui dépasse *évidemment* les forces de la nature; c'est l'exercice *extraordinaire* de la toute-puissance de DIEU dans le monde.

Nier la possibilité des miracles, c'est nier la puissance de DIEU, ou plutôt son existence.

Le miracle étant le cachet de la divinité, si JÉSUS-CHRIST est DIEU, JÉSUS-CHRIST a *dit* faire des miracles, des miracles *évidents*, des miracles en son propre nom, par sa puissance propre, comme il convient à DIEU quand il agit; et, comme les Juifs de Capharnaüm, nous avons le droit de lui demander : « Quels miracles faites-vous, afin que nous croyons en vous ? »

JÉSUS-CHRIST ne redoute point cette épreuve. Ses faits parlent plus haut encore que ses discours.

I

Dans le second séjour qu'il fit à Jérusalem, pour la fête des Tabernacles, Jésus, suivi de ses Disciples, rencontra un pauvre mendiant, aveugle de naissance :

« — Maître, lui dirent les Apôtres, quel péché
« cet homme ou ses parents ont-ils commis, pour
« qu'il soit aveugle ?

« — Ce n'est point parce qu'ils ont péché, ré-

« pondit le Seigneur, mais c'est afin que les œuvres
« de Dieu soient manifestées en lui.

« Tant que je suis en ce monde, je suis la lumière
du monde. »

Ayant dit ces paroles, il cracha à terre, fit de la boue avec sa salive, enduisit de cette boue les yeux de l'aveugle et lui dit : « Va, et lave-toi dans la piscine de Siloë (1) ». »

L'aveugle s'en alla donc, se lava et revint voyant.

Ses voisins ne voulaient pas le reconnaître : « Ce n'est point lui, disaient-ils; « mais un homme
« qui lui ressemble ». Et, comme il leur affirmait
que c'était bien lui-même : « Comment, lui deman-
dèrent-ils, tes yeux se sont-ils ouverts? »

Il répondit : « Cet homme qu'on appelle Jésus a
« fait de la boue, en a enduit mes yeux, et m'a dit :
« — Va à la piscine de Siloë et lave-toi. — J'y suis
« allé, je me suis lavé, et je vois. »

On le conduisit aux Pharisiens réunis dans le Temple, car c'était le jour du Sabbat.

Les Pharisiens demeurèrent interdits. Ils interro-
gèrent l'aveugle, qui leur raconta naïvement ce qui
s'était passé.

« Que dis-tu, lui demandèrent-ils, de celui-ci qui
t'a ouvert les yeux? »

Et il répondit : « C'est le Prophète ! »

Les Juifs ne crurent point qu'il eût été aveugle,
et firent appeler ses parents :

« Est-ce là votre fils, qui est né aveugle? leur
« dirent-ils; et comment voit-il maintenant? »

« — Oui, c'est là notre fils, et il est né aveugle,
« répondirent les parents; mais nous ne savons
« comment il voit, ni qui lui a ouvert les yeux.
« Demandez-le à lui-même. »

Les Pharisiens se mirent donc à l'interroger de
nouveau.

(1) En syriaque, la fontaine de Siloë veut dire la fontaine du Messie.

« Rends gloire à DIEU ! nous savons que cet homme est un pécheur. »

Il leur dit : « Si cet homme est un pécheur, je n'en sais rien ; ce que je sais, c'est que j'étais aveugle, et qu'à présent je vois. »

Et, comme ils le pressaient de nouvelles questions :

« — Je vous l'ai déjà dit, répondit le mendiant ; voulez-vous l'entendre de nouveau ? ou voulez-vous donc, vous aussi, devenir ses disciples ? »

Ils le chargèrent de malédictions en lui disant : « Toi, sois son disciple ; pour nous, nous sommes les disciples de Moïse. »

« Quant à celui-ci, nous ne savons ni qui il est, ni d'où il vient. »

« — C'est une chose étrange, répondit l'aveugle, que vous ne sachiez point d'où il vient, et qu'il ait pu cependant m'ouvrir les yeux. Il est inouï que personne ait jamais rendu la vue à un aveugle-né ; si celui-là n'était point l'homme de DIEU, il n'aurait aucune puissance. »

« Tu n'es qu'un pécheur, s'écrièrent les Pharisiens, et tu veux nous faire la leçon ! » Et ils le chassèrent et le jetèrent hors du Temple.

Jésus, l'ayant rencontré, lui dit :

« — Crois-tu au Fils de Dieu ? »

« — Et qui est-ce, Maître, afin que je croie en lui ? »

Jésus répondit : « *Celui qui te parle, c'est lui-même.* »

« — Je crois, Seigneur ! » s'écria le bienheureux mendiant ; et, se prosternant, il l'adora (1).

II

Il arriva dans la suite que Jésus entra dans une ville qu'on appelait Naïm ; il était accompagné de ses disciples et d'une grande multitude.

(1) S. Jean, chapitre IX.

Comme il approchait des portes de la ville, il rencontra un cortège funèbre. C'était un jeune homme, fils unique d'une pauvre veuve, et tout le peuple de la ville accompagnait le cadavre.

A la vue de la mère désolée, Jésus fut touché de compassion et lui dit : « Ne pleurez point » ; et s'approchant du cercueil, il le toucha, et les porteurs s'arrêtèrent.

Selon l'usage juif, le cadavre avait la face découverte. Et Jésus dit : « Jeune homme, lève-toi, je te l'ordonne ».

Aussitôt le mort se leva et se mit à parler ; et Jésus le rendit à sa mère.

Tous furent saisis de stupeur, et s'écrièrent :

« — Le grand Prophète a paru parmi nous, et DIEU a visité son peuple. » — Le bruit de ce prodige se répandit dans toute la Judée, et dans les pays voisins (1).

À la fin du premier siècle, un disciple immédiat des Apôtres, nommé Quadratus, dans une apologie du christianisme adressée à l'empereur, citait comme témoins irrécusables des miracles de JÉSUS-CHRIST plusieurs de ceux que le Sauveur avait ainsi miraculeusement guéris ou ressuscités, et qui vivaient encore au moment où il écrivait.

III

Un autre miracle de JÉSUS-CHRIST eut des témoins plus nombreux encore.

Comme il s'était retiré dans la Décapole, non loin de la mer de Galilée, une foule de peuple accourut de toutes les villes voisines, et, après trois jours de recherches, le découvrit sur une montagne solitaire, entouré de ses douze Disciples, et leur parlant du royaume de DIEU.

Touché de compassion à la vue de cette multitude

(1) S. Matth., chapitre XIV.

épuisée de faim et de fatigue, et voyant le jour décliner, Jésus se tourna vers l'Apôtre Philippe, et lui dit : « Où acheter du pain pour nourrir tout ce monde ? »

« — Deux cents deniers ne suffiraient pas, lui répondit Philippe, lors même qu'on en donnerait peu à chacun. »

André, frère de Simon-Pierre, dit au Sauveur : « Il y a ici un jeune homme qui a cinq pains d'orge et deux poissons. Mais qu'est-ce que cela pour tant de gens ? »

Jésus dit alors : « Faites asseoir tout ce peuple ». — Or, ils étaient environ cinq mille, sans compter les femmes et les enfants.

Jésus prit les pains ; levant les yeux au ciel, il les bénit, les rompit, et les donna à ses Apôtres pour qu'ils les distribuassent à la foule. Il fit également distribuer les poissons, et tous mangèrent et furent rassasiés.

Après ce repas miraculeux, Jésus-Christ dit à ses Disciples : « Recueillez les morceaux qui sont restés » ; et ils remplirent douze corbeilles.

De même que, sous l'action invisible et créatrice de DIEU, le froment germe dans la terre et nourrit les hommes ; ainsi, dans la main adorable de ce même DIEU, créateur, rendu visible dans son humanité, le pain se multipliait, et suffisait à chacun.

A la vue de ce prodige incomparable, la foule s'écriait : « C'est là vraiment le Prophète qui doit apparaître au monde ».

Par « *le prophète qui doit venir* », les Juifs entendaient le Messie ; aussi se levèrent-ils tous, et voulurent-ils prendre Jésus pour le faire roi ; car toutes les prophéties relatives au Messie annonçaient qu'il serait *Roi d'Israël*.

Mais le Sauveur, voyant leur dessein, se retira sur la montagne, et s'y mit en prières (1).

(1) 3. Jean, chapitre VI.

IV

Jésus avait ordonné à ses Apôtres de descendre jusqu'au rivage de Bethsaïda, de prendre une barque, et d'aller l'attendre lui-même à Capharnaüm, où il devait aller les rejoindre.

Mais un vent furieux s'éleva bientôt, et à la pointe du jour, ils avaient, malgré leurs efforts, parcouru à peine l'espace de trente stades, c'est-à-dire trois lieues. Vers la quatrième heure, ils virent Jésus marchant sur la mer, et s'approchant de la barque. Ils le prirent pour un fantôme, et poussèrent des cris d'effroi.

Mais lui, leur adressant aussitôt la parole, leur dit : « Ayez confiance, c'est moi, ne craignez point ».

Alors Simon-Pierre lui dit :

« — Seigneur, si c'est vous, ordonnez-moi de venir à vous.

« — Viens », lui dit Jésus.

Pierre alors descendit de la barque et fit quelques pas sur les flots.

Mais, voyant la violence des vagues, il eut peur, et, comme il se sentait enfoncer, il s'écria : « Seigneur, sauvez-moi ! »

Jésus lui tendit aussitôt la main, et lui dit :

« Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? »

Ils entrèrent tous deux dans la barque; aussitôt, la tempête s'apaisa, et ils se trouvèrent au rivage.

Saisis d'étonnement et d'admiration, les Disciples qui étaient dans la barque se prosternèrent aux pieds de Jésus, et s'écrièrent : « Maître, vous êtes vraiment le Fils de Dieu ! (1) »

(1) S. Matth., chapitre XIV.

— Le Fils de DIEU, en effet, demeure, au milieu même des abaissements de son incarnation, le Maître Tout-Puissant de la nature : par une seule parole, il en apaise les désordres, symbole de ces autres désordres, bien plus profonds et plus déplorables, qu'il vient également guérir en nous.





QUESTIONS BRULANTES

L'Armée
de
l'Eglise

Ses soldats et ses chefs



N° 48

TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-EDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS

N° 48

I

**Comment est organisé le gouvernement
de l'Eglise**

Comme une armée. L'Eglise est en effet l'armée du Christ, et nous sommes tous les soldats de DIEU, combattant le démon et le péché, et marchant à la conquête du Paradis; de là le nom d'Eglise militante.

Une armée a toujours un général en chef, chargé par le Souverain de commander à tous en son nom; et pour cette raison tous sans exception, soldats, officiers, généraux, doivent au général en chef une exacte obéissance. L'armée est divisée en plusieurs corps, commandés chacun par un chef spécial; et ces corps se subdivisent à leur tour en régiments, en compagnies, etc., avec des officiers subordonnés les uns aux autres dans l'unité du commandement et de l'obéissance. Enfin, pour la direction supérieure de l'armée, le général en chef s'entoure d'un état-major d'officiers et d'aides de camp qui transmettent ses ordres aux différents chefs de corps.

L'Eglise est organisée exactement de même. Son Chef suprême, représentant du Christ, commande à tous par l'autorité même de Celui de qui il tient la place; tous doivent lui obéir, et DIEU l'assiste

dans son commandement. Le Pape est ainsi l'Evêque, le Pasteur et le Pontife de l'Eglise universelle, l'Evêque des Evêques, le juge suprême et infallible de toutes les questions religieuses. L'Eglise repose sur lui, sur son autorité; ainsi l'a réglé Notre-Seigneur.

Au-dessous du Pape et autour de lui sont les Evêques, qui gouvernent, en union avec le Pape, les différents diocèses du monde; et pour renforcer le gouvernement des diocèses et faciliter les rapports des Evêques avec le Souverain Pontife, les diocèses sont groupés en *provinces*, que président les Archevêques.

Chaque Evêque divise à son tour son diocèse en un certain nombre de paroisses, à la conduite desquelles sont préposés des prêtres appelés *curés*, et avec le curé d'autres prêtres appelés *vicaires*. Enfin viennent les simples fidèles.

On voit ainsi l'unité, la force et l'extrême simplicité du gouvernement de l'Eglise. Tout le monde dans l'Eglise obéit au Pape, comme dans l'armée tout le monde obéit au général en chef: il n'y a qu'un commandement, qui de JÉSUS-CHRIST passe en plénitude au Pape, du Pape aux Archevêques et aux Evêques, de ceux-ci aux curés et aux prêtres, et s'étend jusqu'au plus humble des fidèles.

Et de même que l'état-major participe au gouvernement suprême de l'armée, représentant vis-à-vis de tous le général en chef, de même dans l'Eglise les Cardinaux, et les autres ecclésiastiques appelés par le Pape à ces fonctions sacrées, administrent et gouvernent au nom du Souverain Pontife l'Eglise catholique tout entière. C'est ce que l'on appelle les *Congrégations Romaines*; elles sont au Pape, pour le gouvernement spirituel, ce que sont ailleurs les différents Ministères au Chef de l'Etat. Leur autorité est l'autorité même du Pape, qui par elles juge, gouverne et décide toutes les affaires de l'Eglise catholique. Les Cardinaux, les Prélats et

les Congrégations Romaines forment *l'état-major* spirituel du Souverain Pontife.

Enfin, dans l'Eglise comme dans l'armée, il y a des signes extérieurs pour distinguer les divers degrés de la hiérarchie : la soutane ou robe sacerdotale, est pour le Souverain Pontife de couleur blanche ; pour les Cardinaux, de couleur rouge ; pour les Evêques, ainsi que pour les Prélats, de couleur violette ; pour les simples prêtres, de couleur noire.

II

Que sont, dans l'organisation de l'Eglise, les Ordres religieux et les Associations catholiques ?

Ce qu'est le chien vigilant et fidèle auprès du pasteur, l'aidant à garder le troupeau et à le défendre contre les loups. Les loups ont encore plus peur des chiens que du berger, bien que les chiens ne fassent que seconder le berger, seul véritable pasteur ; aussi croiraient-ils avoir bien vite raison et du berger et du troupeau, s'ils pouvaient se débarrasser de ces acolytes importuns, qui sont toujours aux aguets, qui vont et viennent sans relâche, voient tout et sentent de loin le moindre louveteau.

Tel est le secret de la haine profonde et incurable que tous les loups à deux pattes ont toujours portée, portent et porteront à nos Religieux. Bien que les Religieux ne fassent point partie de la hiérarchie ecclésiastique proprement dite, ils sont suscités de DIEU pour assister puissamment cette hiérarchie sacrée dans la prédication de la parole divine, dans l'éducation de la jeunesse, dans la direction des consciences, dans la conversion des

âmes et dans toutes les autres œuvres du zèle catholique. Les impies savent bien ce qu'ils font lorsqu'ils attaquent les Ordres religieux et lorsqu'ils emploient contre eux tantôt la persécution et la violence, tantôt la calomnie, les sourdes intrigues, et toutes les ruses d'une implacable aversion.

Il en est de même, dans un degré moindre cependant, des Associations de foi et de piété que suscite de toutes parts dans notre siècle la résurrection religieuse dont l'Eglise bénit Dieu chaque jour. Elles unissent fortement les fidèles autour de leurs Pasteurs pour les aider par la prière et par l'aumône à propager, à conserver, à défendre la foi, à étendre le règne de JÉSUS-CHRIST, à secourir les pauvres et à sauver les âmes. Il n'y a que les méchants ou les aveugles qui en prennent ombrage.

III

L'Eglise enseignante et l'Eglise enseignée

L'Eglise catholique est composée de Pasteurs et de fidèles. Le corps des Pasteurs s'appelle l'*Eglise enseignante* ; il comprend le Pape et les Evêques, et en un certain sens, les Prêtres ; l'Eglise enseignée comprend tous les fidèles, quels qu'ils soient, même les rois et les princes. Cette distinction est d'institution divine.

Quand on parle de l'Eglise, au point de vue de son autorité, de sa mission, etc., il ne s'agit que de l'Eglise enseignante, que du Pape et des Evêques, qui ont seuls reçu de JÉSUS-CHRIST le droit et le devoir d'enseigner, de gouverner et de juger. L'Eglise enseignée profite de ces divins privilèges, mais elle n'y participe pas.

Le Pape résume en lui la plénitude de l'autorité de l'Eglise enseignante ; il en possède l'infailibilité

doctrinale, la puissance suprême de juger sans appel, d'ordonner ou de défendre. Chaque Evêque, dans son diocèse, enseigne aussi avec autorité, juge, gouverne, porte des lois; mais sa puissance n'étant pas suprême et dépendant d'une puissance supérieure, ses actes, en cas de litige, ne sont pas sans appel, et n'ont une valeur définitive que lorsque le Souverain Pontife les a confirmés. Les Evêques ne sont pas les « vicaires » du Pape; ils sont ses Frères, et s'il est leur Supérieur, ce n'est pas en sa qualité d'Evêque, mais en sa qualité de Souverain Pontife, choisi par le Christ pour paître les brebis aussi bien que les agneaux.

Quant aux Prêtres, que DIEU a donnés aux Evêques pour les aider dans la charge pastorale, ils ne sont pas *juges de la foi*; ils enseignent cependant, mais ils ne font que transmettre et distribuer l'enseignement, tel qu'ils le reçoivent eux-mêmes. Ils sont à la tête de l'Eglise enseignée, comme les fils aînés de la famille catholique.

Toute l'Eglise est ainsi dans l'infailibilité religieuse: l'Eglise enseignante, parce que JÉSUS-CHRIST est avec elle tous les jours jusqu'à la fin des temps, et l'assiste de son Saint-Esprit; l'Eglise enseignée, parce qu'elle reçoit et conserve fidèlement la vérité très pure que lui apporte le corps de ses Pasteurs.

IV

Le dogme seul est-il l'objet de l'autorité du Pape et des Evêques?

Non pas; la foi n'est qu'une partie de la Religion, comme l'intelligence n'est qu'une partie de l'homme. Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST a chargé les Pasteurs de son Eglise de faire connaître et de faire pratiquer aux hommes non seulement toute vérité, mais aussi toute justice, toute morale, toute vertu.

L'Eglise est constituée par DIEU Mère spirituelle et Maîtresse infaillible de tous les hommes, des peuples aussi bien que des individus, des gouvernants aussi bien que des gouvernés, des savants et des philosophes aussi bien que des simples. Elle est envoyée par JÉSUS-CHRIST pour être « la lumière du monde », *vos estis lux mundi*.

Cette mission embrasse donc bien plus que le dogme. Toutes les questions humaines, quelles qu'elles soient, du moment qu'elles intéressent la conscience et les mœurs, sont de droit divin de son ressort; nul ne peut décliner sa compétence sans se révolter contre JÉSUS-CHRIST, qui lui a donné sa mission : « Qui vous écoute, m'écoute; qui vous méprise, me méprise ».

Et comme l'Eglise est infailliblement assistée de DIEU dans tout ce qui concerne l'accomplissement de son devoir, elle seule est compétente pour régler ce qui est de son ressort, ce qui est judiciaire de son tribunal, et ce qui appartient à sa juridiction. Nos petits journalistes crieront et se débattront tant qu'ils voudront; le bon DIEU l'a réglé ainsi, et ce qui est fait, est fait.

Que dire après cela de l'extravagance anti-chrétienne de certains individus qui décident du haut de leur ignorance que le Pape et les Evêques ne sont pas chrétiens, n'entendent pas les vrais intérêts de la Religion, agitent imprudemment les consciences, devraient faire ceci, ont tort de faire cela, etc., etc. ? C'est le pauvre jardinier de la fable qui veut en remonter à la Providence; c'est Gros-Jean qui ne sait pas lire et qui parle philosophie; c'est le savetier qui, avec les lumières de son échoppe, discute la politique de son gouvernement. Pauvres têtes à l'envers! et, plus encore, pauvres cœurs rebelles et bien coupables!



QUESTIONS BRULANTES

**Le pouvoir laïque
et
l'influence
de l'Eglise**



N° 49

TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-EDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS

N° 49

I

**L'Église fait-elle peu de cas
des pouvoirs laïques ?**

Personne ne respecte, autant que l'Église, le pouvoir laïque. Elle respecte et fait respecter toutes les autorités vraies : la famille, la propriété, la société, l'Etat. Tout dernièrement encore elle a condamné par la bouche des Souverains Pontifes les doctrines erronées de Lamennais et des sectes révolutionnaires qui prétendaient que le pouvoir temporel est une usurpation, et que l'insurrection est le plus saint des devoirs. Les sectaires détestent l'Église, précisément à cause de l'inébranlable énergie avec laquelle elle défend tous les principes d'ordre et d'obéissance, aussi bien dans la société civile que dans la société religieuse.

Si, dans le cours des siècles, l'Église a parfois blâmé, jugé et même condamné les actes de certains princes et de certains Etats, ce n'a pas été parce qu'elle faisait peu de cas des pouvoirs laïques, mais uniquement parce que son devoir religieux l'obligeait à défendre envers et contre tous la justice, la vérité, et les grands principes de la morale publique. C'est le péché et l'injustice qu'elle a frappés, et non pas l'autorité des princes. En agissant ainsi, elle a fait pour les nations et leurs Souverains

ce qu'elle fait tous les jours pour les individus : elle a éclairé et redressé leurs consciences, elle leur a montré la voie du devoir, elle s'est efforcée de les ramener au bien, elle ne les a jamais condamnés ni frappés d'anathème qu'après avoir épuisé tous les moyens de persuasion et de douceur.

En présentant le Saint-Siège et l'Épiscopat comme ennemis des pouvoirs laïques, le démon et ses amis n'ont qu'un but : c'est de soulever contre l'Église le bras séculier, et de faire renverser par le trône l'autel, qui est son plus ferme soutien.

Le pouvoir laïque est souverainement respectable en tout ce qui touche le gouvernement temporel des Etats ; mais, dans ce gouvernement même, il doit être moral, il doit être selon DIEU, il doit aider de son mieux la mission de salut que l'Église a reçue du Seigneur pour sanctifier et pour sauver tous les hommes ; et s'il est juste et équitable, il ne doit pas s'étonner que les Pasteurs des âmes lui rappellent ses devoirs, au nom de JÉSUS-CHRIST, l'éclairent et le reprennent, comme ils le font pour chacun des fidèles.

Laïque veut-il donc dire antichrétien ? S'il en était ainsi, personne, en conscience, ne pourrait être *laïque*.

II

Quelle est l'influence que l'Église cherche à conquérir en ce monde ?

C'est l'influence du bien, des bonnes mœurs, de la justice, du service de DIEU. Elle n'en veut pas d'autre, quoi qu'en disent ses ennemis ; mais celle-là, elle la veut ; elle la veut à tout prix, et pour la conquérir, elle n'épargne ni ses travaux, ni ses sueurs, ni son sang. Qu'importent à la sainte Eglise les vains calculs de la politique humaine ?

Elle n'y touche jamais qu'au point de vue de la conscience, et dès lors elle demeure dans son domaine.

L'Eglise Romaine veut faire régner JÉSUS-CHRIST dans le monde, parce qu'elle est envoyée pour cela. Le divin Maître lui a dit avant de retourner aux cieux : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Allez donc, enseignez toutes les nations, et apprenez-leur à observer mes lois. » Et elle va, avec l'autorité de DIEU, le faisant connaître, le faisant servir, le faisant aimer. Rien ne l'arrête et rien ne l'arrêtera. Pour faire triompher la vérité, elle invoque avec un droit égal la liberté ou l'autorité ; moyens humains qui tirent toute leur excellence du bon usage qu'on en fait, et que l'Eglise honore grandement en les faisant servir au salut des âmes.

Que l'on crie tant qu'on voudra à « la double face, à l'empiétement, à l'agitation cléricale », à « l'orgueil du clergé », et autres travestissements de ce genre : l'Eglise n'en accomplira pas moins sa sainte, sa puissante, sa douce et bienfaisante mission. Elle sauve ceux-là mêmes qui, après l'avoir le plus indignement blasphémée, lui demandent du secours au jour du péril et de l'épreuve.

Non, l'Eglise « n'empiète » pas, lorsqu'elle instruit les princes et les peuples, lorsqu'elle s'oppose à ce que DIEU défend, lorsqu'elle condamne sur la terre ce que JÉSUS-CHRIST condamne dans les cieux. Elle fait son devoir à l'égard de ceux qui ne font pas le leur. Elle ne « trouble » jamais les consciences que lorsqu'il faut les réveiller d'un sommeil dangereux ; elle « n'agit » jamais que les questions qui doivent être agitées, et son prétendu « orgueil » n'est que le profond et unique sentiment de la mission divine qu'elle tient de DIEU. Bienheureux, même dès ce monde, ceux qui acceptent avec amour la divine influence de l'Eglise, et qui échappent ainsi à l'influence délétère de toutes les folles idées qui bouleversent les intelligences, et perdent les sociétés, aussi bien que les âmes !

III

Si les Evêques et les Prêtres sont des fonctionnaires publics

Ils ne le sont en aucun sens. Les ministres de DIEU ne peuvent être les ministres des rois de la terre. Le traitement annuel que reçoivent de certains gouvernements les Evêques et les curés catholiques ne change en rien leur divin ministère. En France, par exemple, ce traitement n'est pas un « salaire » de fonctionnaire public, mais bien le paiement d'une dette reconnue officiellement par l'empereur Napoléon 1^{er} vis-à-vis du Pape Pie VII après la grande révolution. Les propriétés du clergé français avaient été volées et confisquées, et le Pape, administrateur suprême de tous les biens de l'Eglise, voulut bien abandonner tous ses droits à ces propriétés injustement ravies, moyennant une faible indemnité que le gouvernement français prit l'engagement de payer chaque année aux Evêques et aux curés de toutes les Eglises de France.

Le traitement des fonctionnaires civils n'a aucunement ce caractère. C'est un salaire, honorable sans doute, mais enfin un véritable salaire des services qu'ils rendent à l'Etat. Leur autorité n'est qu'une délégation du pouvoir civil ; et cette délégation peut cesser par le seul fait de la volonté du Souverain qui la leur retire quand il lui plaît.

Les Evêques et les prêtres, au contraire, exercent le ministère catholique au nom de DIEU seul ; ils ne relèvent que de JÉSUS-CRIST et du Pape, son Vicaire. Leur mission dépasse les limites de tous les Etats, et les domine comme le ciel domine la terre. Ils prêchent le respect pour l'autorité tempo-

relle sans dépendre d'elle, du moins en ce qui touche leur saint ministère; car c'est ne rien comprendre aux questions spirituelles et temporelles, religieuses et civiles, que d'assimiler les ministres de l'Eglise aux fonctionnaires de l'Etat, comme le font tous les jours les déplorables journaux qui inondent et pervertissent l'Europe.

IV

Comment on est fait Evêque

Deux conditions sont requises pour qu'un prêtre exerce les fonctions sacrées de l'Episcopat. Il faut d'abord qu'il soit élu et institué par le Souverain Pontife, qui est l'Evêque des Evêques, chargé par JÉSUS-CHRIST de gouverner et de faire gouverner par ses vénérables Frères, les Evêques, chaque portion de l'Eglise universelle. Seul dans l'Eglise, le Pape a le droit de fixer dans le monde entier les limites des diocèses, d'en créer de nouveaux, et d'investir de la « juridiction » pastorale le prêtre à qui il juge à propos de confier la charge d'un diocèse. La juridiction, c'est le pouvoir de gouverner, d'enseigner, de juger, de lier ou de délier. Sans cette juridiction, qui appartient en plénitude au Pape, et que seul il peut conférer, un prêtre n'a aucun pouvoir ecclésiastique dans un diocèse; si un prêtre se permettait de jouer à l'Evêque, de faire des lois, de donner des dispenses, etc., tous ses actes seraient nuls de plein droit, et lui-même encourrait *ipso facto* l'excommunication majeure, digne punition des schismatiques et des intrus.

La seconde condition requise pour qu'un prêtre puisse exercer légitimement et valablement les fonc-

tions épiscopales, est la *consécration* par le sacrement de l'Ordre. Si, comme il est arrivé parfois dans les temps de schisme, il se rencontrait un Evêque et un prêtre assez oublieux de leurs devoirs, l'un pour donner, l'autre pour recevoir la consécration épiscopale, en dehors de la volonté du Pape, le malheureux prêtre ainsi consacré aurait vraiment le *caractère* d'Evêque, il pourrait *validement* administrer le sacrement de Confirmation et le sacrement de l'Ordre; mais tout cela serait *illicite* au premier chef; comme la consécration eucharistique par un prêtre interdit est valide, tout en étant très illicite, très coupable et très sacrilège.

Par suite de certaines conventions, appelées *Concordats*, passées entre le Saint-Siège et plusieurs gouvernements temporels, la désignation ou nomination des futurs Evêques est abandonnée par l'Eglise à l'initiative du Souverain. Mais cette nomination n'a aucune valeur religieuse, tant que le Pape ne l'a pas ratifiée par un acte officiel, que rien ne peut suppléer, et qu'on nomme l'*Institution canonique*.

Voilà comment un prêtre peut devenir Evêque.



Mgr DE SEGUR

QUESTIONS BRULANTES

Plus
d'École chrétienne!
l'École sans Dieu,
sans religion!

N° 50

TOLRA, LIBRAIRE-ÉDITEUR
28, Rue d'Assas, Paris (6°)

N° 50

I

**État de la question.
Son importance extraordinaire**

La question sur laquelle je voudrais ici jeter un peu de lumière pour la faire bien comprendre aux pères et mères de famille se résume en ceci :

L'école où nous envoyons nos petits enfants recevoir l'instruction élémentaire doit-elle être chrétienne, et aider ainsi l'Eglise à former des chrétiens? — ou bien, doit-elle ne s'occuper en aucune manière de la Religion, et laisser ce soin exclusivement au prêtre et aux parents?

L'école doit-elle être chrétienne, ou doit-elle être sans religion? Où est la solution du problème?

Etes-vous chrétien? croyez-vous en DIEU, en JÉSUS-CHRIST et en son Eglise? ou bien êtes-vous ce qu'on appelle aujourd'hui un révolutionnaire, c'est-à-dire un homme qui vit sans religion, en dehors de JÉSUS-CHRIST et de l'Eglise, et qui pose en principe que la société doit faire comme lui? Tout est là; tout dépend de là.

Si vous êtes chrétien, vous voulez sans doute que votre enfant soit et demeure chrétien? Dès lors vous devez vouloir que l'école où vous envoyez votre enfant vous aide à en faire un chrétien. Vous devez vouloir et vous voulez que le maître, que la maîtresse à qui vous confiez votre enfant, non seu-

lement ne lui enlève point la foi de son baptême, mais coopère, dans la mesure du possible, à la grande œuvre de son éducation, laquelle doit être avant tout chrétienne, puisque tout chrétien est chrétien avant tout.

Pour les pères et mères chrétiens, la question de l'école, si fort agitée de nos jours, n'a donc qu'une solution possible, logique, raisonnable : « Oui, l'école où nous faisons élever notre enfant doit être chrétienne. Elle doit nous aider à faire de notre enfant un chrétien ».

Pour des incroyants et des révolutionnaires, la solution est tout opposée; et ils répondent par la voix de leurs journaux, de leurs députés, de leurs francs-maçons, de leurs Conseils municipaux : « Nous ne voulons pas d'école chrétienne; nous voulons que l'école où nous mettons les enfants soit, comme nous, sans Dieu, sans religion ».

Qui a tort? Sont-ce les chrétiens? sont-ce les révolutionnaires?

Si les parents chrétiens étaient dans le faux, si JÉSUS-CHRIST n'était pas le vrai DIEU vivant, à qui toute créature doit obéir, si l'Eglise n'était pas son Envoyée, chargée par lui de sauver et de sanctifier les hommes, il est bien évident que les révolutionnaires auraient raison de ne vouloir pas de religion à l'école, ni même autre part. Ils seraient logiques, et nous, nous serions absurdes, aveugles, stupides.

Heureusement pour nous, et malheureusement pour eux, les révolutionnaires sont dans le faux, de la tête aux pieds. Le sachant ou non, de bonne ou de mauvaise foi, ils font la guerre au vrai DIEU; ils méconnaissent, ou du moins ils ignorent JÉSUS-CHRIST et son Eglise; ils acclament ce qu'ils devraient maudire.

Je le répète, dans la grande question de l'école chrétienne ou non chrétienne, la solution dépend entièrement du point de vue où l'on se place, de la croyance ou de l'incroyance de ceux qui en parlent. Pour avoir la solution vraie, seule vraie, il faut donc

de toute nécessité remonter plus haut, et résoudre préalablement cette triple question, d'où dépend toute la vie : Y a-t-il un DIEU et une religion véritable? JÉSUS-CHRIST est-il DIEU? L'Église est-elle l'Envoyée de JÉSUS-CHRIST et la dépositaire de la vraie religion?

Tant que vous n'aurez pas résolu, affirmativement ou négativement, ces trois questions, qui n'en font qu'une, jamais vous ne pourrez résoudre raisonnablement la question de l'école.

A leur point de vue, les révolutionnaires sont logiques; mais c'est leur point de vue qui est faux; ils se trompent sur le point de départ, qui les perd.

II

Quels sont ceux qui ont soulevé cette question

Il y a un moyen très simple et pour ainsi dire infailible de juger une question avant de l'examiner en elle-même : c'est de regarder de près ceux qui sont pour, et ceux qui sont contre. Si, d'un côté, vous trouvez les bons, et de l'autre les mauvais, vous êtes sûr de votre affaire, et vous pouvez aller du côté des bons, sans crainte de vous tromper. Or, pour la grosse question qui nous occupe ici, la chose est claire comme le jour : d'un côté, les gens de bien, et de l'autre, les gens de mal.

Ceux qui veulent faire à la France ce beau cadeau de l'éducation sans religion, de l'école radicalement séparée de l'Église, quels sont-ils?

Du haut en bas de l'échelle sociale, depuis les plus gros gouvernants jusqu'aux plus maigres gouvernés, ce sont des révolutionnaires, c'est-à-dire des hommes égarés ou pervers, dupes ou scélérats, qui

posent en principe que la société doit vivre sans religion, sans foi, ni prière.

Ce sont des impies, des incrédules, sans exception. Tous ne demandent pas avec le même zèle cette mise hors la loi de JÉSUS-CHRIST et de son Eglise; mais tous sont partisans du système, qui fait merveilleusement leur affaire.

Ce sont des Francs-Maçons, des membres de l'Internationale, des sectaires anti-chrétiens des sociétés secrètes; en un mot, tous les conspirateurs, grands et petits, ministres ou ouvriers, bourgeois ou communards.

Ceux qui veulent bannir de nos écoles la Religion, ce sont tous les mal vivants, tous ceux qui n'ont de religion nulle part, ni à la maison, ni au dehors. Ce sont tous les journalistes mal famés; ce sont tous les démagogues. C'est la foule, malheureusement considérable, des esprits *forts* qui croient tout ce que leur apportent chaque jour les feuilles révolutionnaires, dirigées, comme chacun sait, par la fine fleur de ces ambitieux sans vergogne, sans conscience, sans patriotisme, qui n'ont qu'un seul but : arriver au pouvoir s'ils n'y sont pas; s'y maintenir, s'ils y sont; amasser des écus; se donner du bon temps; le tout, aux dépens de la patrie et tout spécialement du pauvre peuple qui a la simplicité de les croire.

Tous ces gens-là réclament l'exclusion absolue de la Religion de nos écoles, dans l'intérêt, disent-ils, de la patrie, de la société, de la famille; c'est dans l'intérêt bien entendu de la Religion elle-même et du respect dont l'Eglise et le prêtre doivent être entourés.

Qui sera assez simple pour les croire?

Si, pendant le siège de Paris, le bon, le doux Bismarck était venu proposer aux assiégés un moyen souverain de sauver la ville et la France, qui l'aurait cru?

Méfions-nous donc de ce que nous proposent, soi-disant pour le bien du pays et de la Religion,

les Prussiens du dedans, nos Bismarck de toute couleur. S'ils nous vantent avec un tel accord la suppression de l'école chrétienne, et l'inauguration de leur système d'école sans religion, c'est qu'ils savent fort bien où ils en veulent venir, ou plutôt où ils veulent nous amener.

Ainsi, avant tout examen, nous pouvons conclure en faveur de l'école chrétienne, rien qu'à la vue de ceux qui n'en veulent plus.

L'école sans religion est leur idéal : donc repoussons-la. Rien de plus logique.

III

Que, dans la pratique, ne pas s'occuper de la Religion à l'école c'est rendre impossible l'instruction religieuse des enfants

Sortons des théories, et regardons les choses dans la pratique. Si le système de l'école sans religion venait à prévaloir, ce serait tout simplement la suppression de l'instruction religieuse, et par conséquent la perte de nos pauvres petits enfants. Comment cela ?

Voici des enfants qui arrivent à l'école à huit heures du matin, pour en sortir à onze heures. Ils y reviennent à une heure pour n'en sortir qu'à quatre heures, quelquefois même quatre heures et demie. Cela fait six heures d'école par jour. Pour des enfants, même de onze et douze ans, ce n'est pas peu de chose. On ne fait pas assez attention à ce fait. Six heures d'application d'esprit et d'attention continue de la part de petits enfants qui, jusqu'à l'école et en dehors de l'école, ne pensent qu'à jouer, à manger et à rire : c'est énorme.

Ce n'est pas tout : de l'école ils emportent du travail à faire à la maison, des leçons à apprendre, des devoirs à rédiger. Mettons que ce travail ne leur prenne que deux heures : avec les six heures d'école, cela fait huit heures. Déjà, c'est beaucoup trop.

Je le demande à tout homme de bon sens, est-il raisonnable, est-il possible d'exiger de la petite tête de l'enfant un travail intellectuel quelconque en sus de ces huit heures ? Et dès lors que devient l'instruction religieuse ? Que devient l'étude, fort ardue pour un enfant, de la lettre du catéchisme ?

Car enfin, le travail du catéchisme, le travail de l'instruction religieuse, est un travail intellectuel s'il en fût jamais. Il y faut du temps, il y faut de l'application. Il y faut revenir à tout propos, parce que l'enfant oublie aussi vite qu'il apprend.

On nous répond : « N'ont-ils pas le jeudi et le dimanche ? Il n'y a pas d'école ces jours-là ». — Oui ; mais d'abord le jeudi et le dimanche sont des jours de repos, de repos nécessaire. Ensuite, il y a précisément ces jours-là le catéchisme, destiné, non à apprendre, mais à expliquer la lettre du catéchisme. Si les enfants arrivent au catéchisme sans y être bien préparés par l'étude matérielle de la lettre, le prêtre perd son temps, et ne peut plus rien.

Cette préparation indispensable doit être prise sur les huit heures consacrées à l'étude, à la lecture, à la mémoire. Je le répète : en dehors de ces huit heures, déjà exorbitantes, il est absurde de demander à l'enfant un travail d'esprit.

Et puis, dites-moi, quelle idée l'enfant prendra-t-il de l'étude de la Religion, la première de toutes sans contredit, lorsqu'il la verra mise comme au rebut, et passant après toutes les autres, après la grammaire, le calcul, la géographie, etc... ? Il la prendra en grippe, et n'y verra qu'un trouble-fête, qui ronge ses récréations.

Enfin, il est certain que si les enfants n'entendent

parler de la Religion que deux misérables petites fois par semaine, ils n'arriveront jamais à la connaître comme il faut; et, de plus, ils se feront tout naturellement cette idée très fausse, que la Religion est étrangère à leur vie de chaque jour. En pratique, ils apprendront à s'en passer.

Au fond, c'est là ce que veulent les ennemis de l'école chrétienne, quoi qu'ils en disent. Mais vous, pères et mères de famille, vous qui êtes chrétiens, vous qui avez fait baptiser vos enfants, qui entendez qu'ils fassent une bonne première communion, qu'ils ne vivent pas et qu'ils ne meurent pas comme des chiens, je vous le demande, est-ce là ce que vous voulez?

L'Eglise s'unit à vous pour réclamer tout le contraire; et c'est parce qu'elle sait que, sans l'école chrétienne, il est impossible à ces enfants d'apprendre comme il faut leur Religion, qu'elle repousse de toutes ses forces, comme vous devez faire vous-mêmes, ce qu'ils appellent la séparation de l'Eglise et de l'école, c'est-à-dire l'école sans Religion, l'école sans crucifix, sans prière, sans DIEU.



QUESTIONS BRULANTES

**Les Écoles chrétiennes
sont des foyers
d'obscurantisme,
de politique rétrograde
et de réaction**

N° 51

N° 51

**S'il est vrai que nos écoles chrétiennes
soient des foyers d'obscurantisme, de
politique rétrograde et de réaction**

De réaction? Et contre quoi? Contre l'impiété et le vice? Oui certes! Contre les détestables doctrines révolutionnaires, subversives de la Religion, de l'autorité, de la famille, de l'ordre social tout entier? Oui, oui, et mille fois oui. Et c'est ce qui fait qu'on veut les supprimer.

Des foyers de réaction politique, dans un sens quelconque? Non, en aucun sens. Et nos radicaux le savent aussi bien que nous. Dans nos écoles, on ne s'occupe pas de politique; pas plus de politique blanche que de politique tricolore ou rouge. Et c'est là ce qui vexé nos révolutionnaires. Ils voudraient que nos écoles, sanctuaires de la simplicité et de la paix, devinssent sous la direction de leurs maîtres d'école *communards*, des espèces de petits clubs, des foyers de révolte. Révolutionnaires, ils ne rêvent que révolutions; hommes de révolte, ils voudraient semer partout la révolte.

C'est ce que nous ne voulons pas; c'est ce que nous ne faisons pas; c'est ce que nous n'avons jamais fait, et ce que nous ne ferons jamais. Qu'on appelle cela « obscurantisme », tant qu'on voudra; qu'on l'appelle « réaction », soit! Nous savons ce que parler veut dire. On n'accuse nos Frères et nos Sœurs d'école de s'occuper de politique, que pour les rendre odieux aux populations et pour les envelopper dans les colères et les haines que les journaux révolutionnaires excitent contre le parti de l'ordre et des honnêtes gens.

Dans nos écoles, les Frères et les Sœurs s'occupent à faire de leurs petits enfants des chrétiens,

des gens de bien, et de vrais citoyens. Ils laissent aux émissaires de la Révolution et des Sociétés secrètes la criminelle besogne de leur faire perdre la tête, sous prétexte de « liberté » et de « république ».

On dira tout ce qu'on voudra, la politique n'a rien à faire à l'école.

II

S'il est vrai que l'école chrétienne ne s'entende pas à former des citoyens

Cela dépend de ce que l'on entend par « citoyen ». Par citoyen, les révolutionnaires entendent une espèce d'exalté, qui a toujours à la bouche les grands mots de *liberté*, *d'égalité*, de *fraternité* (ou la mort !); qui est toujours prêt à s'armer contre l'autorité légitime, c'est-à-dire non-révolutionnaire; qui fait le bravache et qui, sous prétexte de fierté nationale, est ingouvernable. — Tel est le citoyen que forment l'école sans religion, l'atelier sans religion, la famille sans religion, le journal sans religion, l'Etat sans religion. Dans toutes nos révolutions, on le voit à l'œuvre, et il n'est pas beau.

L'école chrétienne, non seulement ne forme pas de citoyens de cette espèce, mais elle a pour mission directe, évidente, de les empêcher de se former. A-t-elle tort? Qu'est-ce, je vous prie, que le « citoyen » révolutionnaire, sinon l'homme de désordre et de tapage, l'émeutier, le communard?

DIEU et son Église condamnent ce composé hideux d'orgueil, de présomption, d'ignorance, de colère, de violence, et, presque toujours d'intempérance et de luxure. L'école chrétienne en fait autant; elle le réprouve, et s'efforce de préserver de tous ces vices et de toutes ces erreurs l'esprit et le cœur des enfants qu'elle élève.

Mais si elle est l'ennemie du faux citoyen, elle est l'amie et la mère du citoyen véritable.

Vous tenez, n'est-ce pas, à ce que votre fils fasse un jour honneur à son pays ? Vous tenez à ce qu'il soit toute sa vie un homme de bien, un homme de devoir, un homme d'ordre et de dévouement ? C'est là ce qu'on appelle un bon citoyen, du haut en bas de l'échelle sociale. Vous tenez à ce que votre fille devenue femme et à son tour mère de famille, soit et demeure honnête, bonne, vertueuse, pure ?

Eh bien, c'est à cette grande œuvre que travaille de concert avec le prêtre et avec vous, l'école chrétienne. Les démagogues prétendent que, dans nos écoles, nous ne formons que des chrétiens, et que nous ne nous occupons pas à former des citoyens. Cela est faux : en formant des chrétiens nous formons par là même des citoyens, de bons et vrais citoyens. « Les meilleurs chrétiens, disait jadis le roi protestant Gustave-Adolphe, sont toujours les meilleurs soldats. » On peut en dire autant des citoyens. « Les meilleurs chrétiens sont toujours les meilleurs citoyens », c'est-à-dire les hommes les plus véritablement dévoués aux intérêts et au bonheur de leur pays.

Nos révolutionnaires de tous degrés sont les plus piètres citoyens qui se puissent voir : sous le couvert des grands mots que nous disions tout à l'heure, ils ne cherchent qu'à contenter leurs mauvaises passions, à acquérir sans travailler, à attraper quelques bons emplois bien lucratifs, sans se soucier le moins du monde de la chose publique. On les a vus à l'œuvre, à l'époque de la Commune ; et tels ils ont été, tels ils seront toujours.

La Religion peut seule former de vrais hommes de bien ; et c'est pour cela que l'école, qui est chargée de former des hommes, doit être chrétienne, profondément chrétienne.

L'école sans religion ne formera jamais que des révolutionnaires, des rebelles, des ivrognes, des *communards*.

III

**Du crime de ceux qui empoisonnent l'esprit
et le cœur de la jeunesse**

Le Code pénal punit de mort les empoisonneurs; et il a bien raison. Rien de plus odieux, de plus lâche que cette forme du crime.

Mais, dites-moi, quel est le plus coupable, de celui qui empoisonne et tue le corps, ou de celui qui empoisonne et tue l'âme? N'est-ce pas l'âme qui fait de nous des hommes? L'âme est cent fois, mille fois au-dessus du corps. Si donc empoisonner, tuer le corps est un si grand crime, que sera-ce quand il s'agira de l'âme?

Or, la France est couverte de gens qui, au vu et au su de tout le monde, empoisonnent les âmes, non avec de l'arsenic ou du vert-de-gris, mais avec d'abominables doctrines, lesquelles pénétrant peu à peu l'esprit, le rendent incrédule, impie et rebelle, et arrivant jusqu'au cœur, lui donnent le goût du mal, la haine de Dieu, l'habitude du vice.

Ces empoisonneurs publics, ce sont tous ceux qui, d'une façon ou d'une autre, enseignent l'erreur soit en religion, soit en politique. Ce sont, au premier chef, les mauvais instituteurs et les mauvaises institutrices, les maîtres et maîtresses d'école sans religion, sans principes.

Qu'apprennent-ils aux pauvres petits êtres qu'on leur confie? A lire, à écrire, je le veux bien; mais ils leur apprennent aussi et surtout, tant par leurs exemples que par leurs paroles, à vivre sans Dieu, à mépriser les saintes pratiques de la Religion, à se moquer du prêtre, à dédaigner et la prière et la sanctification du dimanche, et les lois de l'Eglise, et la confession, et les pâques. Ils les habituent à ne pas faire le bien par conscience, ou par devoir, mais à chercher avant tout leur intérêt personnel, à gagner de l'argent, à devenir des égoïstes. Trop

souvent, surtout dans les moments de crises politiques, ces maîtres d'école, ces institutrices sans religion donnent, par-dessus le marché, des scandales dont les traces demeurent profondément gravées dans le souvenir des enfants.

Cet empoisonnement moral est un crime de premier ordre. Il atteint non seulement l'Église, mais la société elle-même jusqu'à la racine, jusqu'au cœur. Il prépare d'affreuses ruines pour l'avenir. Ceux qui le commettent devraient être traités comme les pires des criminels, d'autant plus criminels qu'ils s'attaquent à de pauvres petits innocents privés de défense, qui croient aisément ce qu'on leur dit.

Ceux qui le laissent commettre, et, plus encore, ceux qui le font commettre, sont des misérables, ennemis de Dieu et de la société ; il n'y a point de nom pour les flétrir. Si la justice humaine est assez aveugle pour ne pas les punir, l'inexorable justice divine les attend au sortir de ce monde ; et le Juge redoutable, devant lequel ils comparaitront alors, tétifiés, éperdus, l'a déclaré dans son saint Évangile : « Quiconque aura scandalisé un seul de ces « petits qui croient en moi, je vous dis en vérité « qu'il vaudrait mieux pour lui d'être précipité « jusqu'au fond de la mer, avec une pierre de « meule au cou ».

Or, ce n'est pas un enfant, c'est toute une génération d'enfants que scandalise, c'est-à-dire que perd et que corrompt le maître, la maîtresse d'école sans religion ; et ces enfants, étant des petits baptisés, des petits chrétiens, c'est d'eux que parle ici directement Jésus-Christ. Les scandaliser, c'est commettre un meurtre, et un meurtre sacrilège ; c'est arracher à Dieu l'esprit et le cœur de ses enfants. Malheur à l'homme qui commet ce crime ! Et malheur à la société qui le laisse commettre ! Malheur aux journaux qui le prêchent ! Malheur aux hommes publics qui osent l'ériger en loi !

Toute loi contraire à la loi de Dieu est nulle et de

nulle valeur. La conscience défend de s'y soumettre ce serait apostasier. Si nos impies parviennent à faire ériger en loi leur système d'éducation anti-chrétienne, nous entrerons dans les voies de la persécution ouverte; et ce sera le cas, pour les pères et mères comme pour les enfants, pour les prêtres comme pour les laïques, de répéter la grande parole tombée jadis des lèvres des Apôtres : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ! »

IV

Du crime et de la folie des parents qui élèvent leurs enfants sans religion

Les pères et mères qui élèvent, ou qui font élever sans religion leurs pauvres petits enfants, ne sont pas moins coupables que les mauvais maîtres d'école; et, comme eux, ils en répondront devant Dieu.

Ils sont tout ensemble et coupables et insensés : coupables, parce qu'ils manquent gravement à leur premier devoir de père et de mère, qui est d'aider de tout leur pouvoir l'Eglise à sauver et à sanctifier les enfants que Dieu leur donne; — insensés, parce qu'un jour ils recueilleront ce qu'ils auront semé, et s'apercevront, mais trop tard, qu'une mauvaise éducation ne produit que de mauvais fruits. Bien souvent leur fils deviendra un drôle et un libertin; sans foi et sans crainte de Dieu, il s'abandonnera à ses passions, bienheureux si le mal ne va pas jusqu'au déshonneur; leur fille risquera fort de mal tourner, et de leur causer de ces chagrins qui n'ont point de nom. Il y a si peu de gens qui restent honnêtes et qui gardent de bonnes mœurs, lorsqu'ils n'ont point, pour les retenir, le frein salutaire de la conscience, la crainte de Dieu, et le tout-puissant secours des sacrements !

Donc, pères et mères, prenez garde à l'avenir ! Prenez garde au compte que Dieu vous demandera

de l'âme, de la foi, des mœurs de vos enfants ! Prenez garde pour vous-mêmes, et dans l'intérêt de votre propre bonheur ici-bas, de ce qui résultera presque infailliblement de l'éducation que vous leur aurez donnée ou fait donner !

N'oubliez pas que vous n'avez pas le *droit* d'élever ni de laisser élever vos enfants sans religion ; c'est pour vous un devoir de conscience, sous peine de péché grave, non seulement de faire prier vos petits enfants chez vous et de leur apprendre par votre exemple à servir le bon Dieu, mais encore de ne les confier qu'à des maîtres ou des maîtresses d'école capables de vous aider dans votre grande tâche. Vous n'arriverez à rien de bon, si l'école ne travaille pas dans le même sens que vous, si l'école n'est pas chrétienne, comme la famille.

Je le sais, cela n'est malheureusement pas toujours possible ; il y a de bonnes paroisses, qui, grâce à un maire et à un conseil municipal impies, ont pour instituteur, pour unique instituteur, un homme sans foi ni loi, quelquefois même un *communard*, un homme sans mœurs, trois fois indigne du poste qu'il remplit. C'est là un malheur immense ; mais, loin de vous décourager, vous devez redoubler de vigilance et de zèle pour inculquer à votre pauvre enfant de solides principes religieux. Vous devez lutter, tant que vous pouvez et à propos de tout, contre la mauvaise influence de l'école où vous êtes obligés de l'envoyer. Vous devez le prêcher d'exemples plus encore que de paroles, et veiller à ce qu'il remplisse avec vous, tous ses devoirs religieux.

Si, en face de cette école corruptrice, le zèle de votre curé parvient à élever une école libre, une école chrétienne, n'oubliez pas que c'est pour vous un devoir d'y envoyer le plus tôt possible vos enfants, et de les soustraire, dès que vous le pourrez, au danger qui les menace là où ils sont.

Pour la famille, comme pour l'Eglise et la société, l'école sans Dieu, l'école sans crucifix et sans prières, c'est la ruine et la perte.



QUESTIONS BRULANTES

L'Église
est l'ennemie
du Progrès

Il n'est pas question
du Pape dans l'Évangile



N° 52

TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-ÉDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS

N° 52

I

L'Église est l'ennemie du progrès

De quel progrès ? Il y a le bon et véritable progrès, qui est le développement de tout ce qui est utile aux hommes ; il y a aussi le faux progrès menteur, qui ne s'occupe que du bien-être matériel, qui flatte les passions et les convoitises, aux dépens du salut de l'âme.

Ce second *progrès*, l'Église catholique le repousse, le combat avec toute l'énergie de son amour pour les hommes, parce qu'elle sait que c'est une maladie qui conduit à la mort, un mal et non un bien. Quant au premier, qui seul mérite le nom de progrès, l'Église est son partisan le plus ardent, sa véritable amie. C'est elle qui l'a fait triompher des raffinements infâmes de la soi-disant *civilisation* païenne ; c'est elle qui l'a établi dans le monde ; c'est elle qui l'y maintient, quoi qu'on en dise ; défendant partout la vraie liberté contre tous les despotismes, protégeant la vraie autorité contre les licences.

L'Église veut le progrès, mais le progrès dans la bonne voie, le progrès dans la vérité, le progrès dans le bien, dans l'ordre, dans ce qui constitue la paix, la joie, le bonheur, le salut.

Sans rejeter le moins du monde tout ce progrès industriel qui fait pâmer d'admiration la foule des

gens superficiels, elle demeure assez indifférente à ce tapage d'inventions, de machines, de télégraphes, de vapeur, de centralisation, etc., parce qu'elle y voit des dangers véritables, que ne compensent guère certains avantages matériels. Elle a peur qu'il ne sorte de tout cela plus de mal que de bien. Et, à vrai dire, presque tous nos modernes perfectionnements n'ont-ils pas pour unique objet de développer le luxe, de flatter les sens, de déclasser les pauvres gens, et de mettre les têtes à l'envers ? Nous font-ils avancer ou reculer dans la voie du bien, laquelle seule nous conduit à notre destinée suprême, au bonheur éternel ? Cette voie-là est la seule voie du progrès.

L'autre n'est en réalité qu'une déception. L'expérience est là qui le montre chaque jour, avec une évidence de plus en plus douloureuse.

Plus le luxe augmente, et plus le peuple est misérable ; plus la fièvre du commerce est ardente, et plus les ouvriers et les ouvrières sont pauvres, sont à la merci des gros marchands égoïstes.

Il y aurait bien des choses à dire sur tout cela, sur la bureaucratie, sur la dépopulation des campagnes, sur l'encombrement de toutes les carrières (sauf la meilleure de toutes, la plus pauvre et la plus sainte : la carrière sacerdotale) ; sur la démanigaison universelle de tout savoir, de tout lire ; sur la demi-science qui perd les peuples au lieu de les éclairer, etc., etc. Qu'il nous suffise de bien constater ce fait, que l'Église ne prend pas, comme nos fameux grands hommes et nos journalistes, les vessies pour des lanternes, et qu'elle ne favorise, dans le mouvement de nos sociétés modernes, que ce qui est bon et honnête, que ce qui est pur, utile, chrétien et selon Dieu.

II

Il n'est pas question du Pape dans l'Évangile

Il en est si bien question, que les protestants se débattent vainement depuis trois siècles contre l'évidence écrasante des paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ, rapportées au seizième chapitre de l'Évangile de saint Matthieu. Ecoutez plutôt :

Notre-Seigneur, dans la plaine de Césarée, vient d'interroger ses douze Apôtres sur l'opinion que les hommes avaient de lui. « Que dit-on de moi ? leur demande-t-il, et qui pense-t-on que je suis ? » Les Apôtres répondirent : « Quelques-uns croient que vous êtes Jean-Baptiste ressuscité ; d'autres que vous êtes le Prophète Elie ; d'autres encore, que vous êtes Jérémie ou l'un des anciens Prophètes. — Et vous, ajoute le Seigneur, que dites-vous de moi ? » Alors Simon-Pierre s'avance devant son Maître, et répondant au nom de tous les autres, au nom de l'Église à venir : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant », s'écrie-t-il avec amour ; *tu es Christus Filius Dei vivi*. — Jésus le regarde avec une divine tendresse et lui dit : « Tu es bienheureux, Simon, fils de Jean, parce que ce n'est point la chair ni le sang qui te l'a révélé, mais mon Père qui est dans les cieux. Et moi, je te dis que tu es Pierre ; et sur cette pierre je bâtirai mon Église ; et les puissances de l'enfer ne l'emporteront point contre elle. C'est à toi que je donnerai les clefs du royaume des cieux ; et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux ; et tout ce que tu délieras sur la terre, sera délié dans les cieux. »

Voilà toute la Papauté catholique ; voilà, résumée par le Christ lui-même et exposée clairement et par la bouche de Dieu, l'autorité spirituelle et suprême du Pape successeur de saint Pierre sur le siège de Rome, et Chef suprême de l'Eglise.

Remarquez tout d'abord quelle idée l'Evangile nous donne de la grandeur unique des prérogatives de saint Pierre ! « Mon Père t'a révélé, lui dit le Sauveur, que je suis le Christ, Dieu incarné, fils éternel du Dieu éternel. A cause de cela, je te prends, je te choisis seul entre tous les hommes, pour être, comme je suis moi-même, un Être unique, un homme à part, au-dessus de tous : *et ego dico tibi* ; à cause de cela, moi, je dis à toi. Moi, le Christ ; à toi, le Vicaire du Christ. Moi, qui suis par nature le Souverain Pontife du monde, le Père et le Monarque des âmes, le Chef de la Religion ; à toi, que je fais par ma grâce ce que je suis par nature : Souverain Pontife, Père et Roi des âmes, Chef de la Religion.

Et que va dire Jésus-Christ à ce cher disciple, élu entre tous les disciples ? « *Tu es Pierre*. Par nature, tu n'es que Simon, un pauvre pêcheur et un pauvre pêcheur ; par grâce, je te fais *Pierre* ; je te change, toi et ton nom ; je te donne la solidité de la pierre, l'immobilité du roc, afin que sur ce roc, sur cette pierre, je puisse asseoir les fondements de mon Eglise. Au ciel, invisible, je serai la pierre angulaire, la seule pierre immuable sur laquelle repose toute la Religion, tout le salut du monde ; sur la terre, au milieu des hommes, je te place, toi, mon Vicaire, comme un autre moi-même ; tu reposeras sur moi, et mon Eglise reposera sur toi ; *et super hanc petram ædificabo ecclesiam meam* ; et sur cette pierre je bâtirai, j'établirai mon Eglise.

« C'est parce que mon Eglise reposera ainsi sur toi et sur moi, sur moi en toi, que les puissances de l'enfer ne pourront jamais triompher d'elle; et *portæ inferi non prævalebunt adversus eam*. Les puissances de l'enfer, c'est-à-dire la rage et la perfidie des Juifs, la fureur des bourreaux, la puissance des Césars, la ruse des hérétiques, le nombre des barbares, les rébellions des faux chrétiens, l'ingratitude des hommes, les négligences et les faiblesses des ministres mêmes de la Religion. Rien de tout cela ne prévaudra contre l'Eglise, parce que l'Eglise trouvera en toi la force, la vérité, l'appui nécessaires à son existence. Comme moi, mon Eglise aura ses jours de luttes et de ténèbres, de deuil et de sang; mais toujours, pour elle comme pour moi, après la Passion, se lèvera radieux le soleil de Pâques. »

Pour réaliser son dessein, Notre-Seigneur donne à Pierre « les clefs du royaume des cieux, *et tibi dabo claves regni cælorum* »; et avec ces clefs, signe de la domination suprême, il lui donne le pouvoir discrétionnaire, le pouvoir illimité et absolu de s'en servir pour fermer ou pour ouvrir, pour lier ou pour délier, lui déclarant de sa bouche infallible que « tout » ce qu'il lierait sur la terre, serait lié dans les cieux; et tout ce qu'il délierait sur la terre serait délié dans les cieux; « *et quodcumque ligaveris super terram, erit ligatum et in cælis, et quodcumque solveris super terram, erit solutum et in cælis* ». Rien n'est excepté: « tout ce que tu lieras, tout ce que tu délieras »; donc, le Pape est constitué juge suprême et infallible de toutes les questions qui peuvent intéresser le salut du monde; juge suprême et infallible de toutes les doctrines; directeur suprême et infallible de toutes

les consciences, de toutes les sociétés, de toutes les institutions; en un mot, Père des hommes et des peuples, Protecteur de tous les droits, Pasteur du monde.

Tel est le Pape, dans la pensée du Christ : tel est le Pape de l'Évangile ; tels sont les oracles et les décisions du Fils de Dieu. Aussi saint Léon le Grand, expliquant, il y a quinze siècles, cette même page de l'Évangile au peuple fidèle qui entourait sa chaire, déclarait-il que « cette parole est la parole de la vie, qu'elle porte au Ciel ceux qui la reçoivent et la pratiquent, et qu'elle précipite ceux qui la rejettent, jusqu'au fond des enfers ».

Reconnaissant ces glorieux privilèges donnés au Pape par le divin Sauveur, l'Église, dans le Concile général de Florence, les a formulés dans un célèbre décret de foi, conçu en ces termes solennels : « Nous définissons et nous déclarons que le Saint-Siège Apostolique et le Pontife Romain tiennent le premier rang dans le monde ; que c'est lui, Pontife Romain, qui est le Successeur de saint Pierre, Prince des Apôtres, et le vrai Vicaire du Christ ; **qu'il est le chef de toute l'Église**, le Père et le Docteur de tous les chrétiens ; et **qu'enfin à lui seul a été confiée par Notre-Seigneur Jésus-Christ, en la personne du bienheureux Pierre, la pleine puissance de paître, de diriger et de gouverner l'Église universelle, ainsi que le témoignent les actes et les décisions des Conciles œcuméniques.** » Ainsi parle l'Église, d'accord en cela comme en toutes choses avec avec la très sainte parole de son divin fondateur.

Que vient-on donc nous dire que l'Évangile ne parle pas du Pape ? Il parle du Pape comme il parle de la Sainte-Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemp-

tion, etc. ; s'il ne prononce pas le nom, il parle de la chose, ce qui est l'essentiel et l'unique nécessaire. L'ignorance ou la mauvaise foi peuvent seules s'y méprendre.

« Mais du moins l'Évangile ne parle pas du pouvoir temporel ? » — Sans doute ; et il n'avait pas besoin d'en parler. Quand on parle d'un homme, parle-t-on de sa chemise et de ses habits ? et l'armure ne suit-elle pas tout naturellement le guerrier ? Le pouvoir temporel du Pape n'est que cela ; c'est un vêtement de décence et d'honneur, que les peuples chrétiens ont donné à leur Père ; c'est une armure que les soldats du Christ ont donnée à leur chef pour le préserver plus sûrement des coups et des surprises de l'ennemi. C'est parce qu'on veut détruire la Papauté que, depuis plusieurs siècles, on attaque son temporel. Si jamais le diable réussit à le lui enlever, il aura porté au Vicaire du Christ et à l'Église un de ses coups les plus redoutables. Quand le Souverain Pontife, définitivement dépouillé de son temporel, n'aura plus de racine sur la terre, l'Antechrist sera proche, et avec lui la fin des temps et le Jugement dernier (1).

(1) Pour plus de détails sur l'autorité spirituelle du Pape, voir le petit Traité intitulé *Le Souverain Pontife* ; pour les questions concernant l'Église, voir celui qui a pour titre : *L'Église* ; pour la question spéciale du pouvoir temporel, voir le traité populaire intitulé : *Le Pape*.

Mgr DE SEGUR

QUESTIONS BRULANTES

A quoi bon

Prier ?



N° 53

TOLRA, LIBRAIRE-ÉDITEUR
28, Rue d'Assas, Paris (6°)

A quoi bon prier?

A quoi bon prier? dit-on quelquefois. Le bon Dieu ne connaît-il pas mes besoins, sans que je les lui expose? Oui, certes, Dieu connaît nos besoins sans que nous les lui disions. Mais, outre que Dieu veut que nous lui exposions ces besoins, comme des enfants à leur père, comme des serviteurs à leur maître, il est bon de savoir que la prière ne consiste pas uniquement à demander à Dieu ce qui nous est nécessaire pour l'âme et pour le corps. Ce n'est même, à vrai dire, qu'un des côtés les moins élevés de ce grand acte qu'on appelle la prière. Avant tout, prier c'est *adorer* Dieu, c'est-à-dire lui offrir nos profonds hommages de créatures qui n'existent que par un effet de sa toute-puissance, de serviteurs qui ne sont placés sur la terre que pour lui rendre leurs devoirs et accomplir ses volontés, d'enfants qu'il aime comme leur tendre père et qui lui rendent amour pour amour. L'adoration et l'amour, tels sont donc les deux principaux actes de la prière, et par là même le fondement de la vie chrétienne.

Non seulement nous devons *adorer* Dieu et *l'aimer*, mais nous devons encore prier pour le *remercier* de tous les biens dont il nous comble, et surtout de l'amour qu'il nous prépare, si nous lui sommes fidèles. Cet acte de remerciement est encore supérieur à l'acte de demande.

Enfin, parmi toutes les *demandes* proprement dites, il en est une dont aucun de nous ne peut se passer: c'est la demande adressée à Dieu pour en obtenir le *pardon de nos péchés*, par les mérites de Jésus-Christ, son Fils, notre miséricordieux Sauveur.

Il est donc nécessaire de prier, de penser souvent à Dieu, et de lui exprimer souvent les sentiments de respect et d'amour qui doivent remplir notre cœur

à son égard. Mais il est bon surtout de prier le matin et le soir, au commencement de la journée pour la consacrer au Seigneur, de qui nous la tenons, et à la fin de cette même journée pour remercier Jésus des grâces qu'il nous y a données, et pour lui demander pardon des péchés que nous y avons commis peut-être.

N'oublions pas non plus de prier quand nous sommes tentés de faire quelque mal ; la prière ressemble alors au bouclier dont le guerrier se sert pour repousser l'attaque de l'ennemi.

Enfin, prions toujours avec *attention*, avec *respect*, avec *confiance*, avec *humilité* et avec *persévérance*. Qui ne prie pas de la sorte prie mal, et n'est pas exaucé de Dieu. Quand nous récitons des prières, le chapelet par exemple, ayons soin d'avoir notre cœur et notre esprit recueillis en Dieu, et ne prions pas seulement du bout des lèvres.

Puisse notre divin maître et Sauveur Jésus-Christ vous accorder la grâce de la prière, vous la faire aimer et vous en faciliter la pratique ! Vous y trouverez la sanctification de votre vie, la pureté du cœur, le secret de la vraie joie, la seule consolation de la douleur, et, grâce à la prière, vous deviendrez, en peu de temps, un chrétien véritable et un parfait serviteur de Dieu.

Foi et Patience dans la Prière

Il faut prier, c'est l'ordre de Dieu, c'est la volonté formelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ. L'homme qui prie sauve son âme, celui qui ne prie pas vit sans Dieu, n'est pas chrétien, se perd infailliblement.

Mais ce n'est pas tout de prier, il faut prier avec foi et avec persévérance. Quelquefois de bonnes âmes se mettent à prier ; mais, croyant sans doute que les choses de Dieu se font comme les choses humaines, elles veulent toucher du doigt, pour ainsi dire, l'effet immédiat de leur prière. Elles

ne voient rien venir, s'imaginent que leur prière est inutile, et tombent dans le découragement. Elles ignorent que la prière est une œuvre de foi, qui exige avant tout que l'on croie à sa puissance, lors même qu'on n'en voit pas les effets. Combien d'excellentes prières, pleinement exaucées de Dieu, ne produisent leurs fruits qu'à la longue, et quelquefois après des siècles ! Au jugement dernier ce mystère nous sera dévoilé, et nous verrons alors les effets prodigieux de la prière des chrétiens.

Voyez, par exemple, la prière que fit saint Étienne pendant qu'on le lapidait. Elle obtint la conversion de saint Paul qui était juif encore et qui gardait les vêtements des bourreaux. Imaginez-vous maintenant le bien immense qu'a fait saint Paul en convertissant des peuples entiers, en prêchant la religion chrétienne dans tout le monde, en instruisant les fidèles, etc... Tout ce bien dont saint Paul est l'auteur, et qui va se développant de siècle en siècle, ne revient-il pas en définitive à saint Étienne, qui par sa prière changea le persécuteur en apôtre ?

Ainsi, il peut arriver qu'on demande vos prières pour la conversion d'un jeune libertin. Dans ce but, vous priez de tout votre cœur, vous récitez quelques chapelets, vous visitez quelque sanctuaire de la Sainte Vierge, vous faites une ou deux bonnes communions ; au bout de quelque temps, et le plus souvent sans que vous le sachiez, peut-être même après votre mort, voici que ce jeune homme revient à Dieu, se consacre aux bonnes œuvres, soigne les pauvres, va plus loin encore ; se fait prêtre ou missionnaire, convertit une foule d'âmes, fait durant une longue vie un bien immense. Tout cela, n'est-ce point le fruit de votre prière, dont vous n'avez pu cependant voir les effets et que vous aurez peut-être été tenté de croire inutile ? C'est à vous, c'est à votre prière que ce jeune homme doit sa conversion ; vous en serez certainement récompensé avec lui. Quelle perte, si vous n'avez point prié, ou si vous aviez mal prié !

Mères de famille, vous avez demandé au bon Dieu, dans vos prières de chaque jour, la persévérance de votre fils, de votre fille, dans la bonne voie. Les voici devenus grands, mariés, à leur tour père et mère de famille. Ils élèvent chrétiennement leurs enfants qui plus tard seront, eux aussi, le centre de familles chrétiennes, et ainsi de suite. Voyez la puissance de votre prière qui s'étend à de nombreuses générations.

Parfois Dieu semble refuser ce que nous lui demandons. Patience! viendra le jour où nous verrons, où nous recueillerons les fruits cachés de nos efforts, fruits de grande sanctification pour nous-mêmes, car cette longue prière, stérile en apparence, nous aura fait persévérer et avancer dans la piété; d'un autre côté, qui peut savoir dans combien de péchés nous aurons empêché de tomber celui ou celle qui était l'objet de nos prières, bien que sa mauvaise volonté ait mis un obstacle à une conversion complète.

Quand nous demandons, pour le prochain, des biens temporels, la santé, la richesse, la cessation d'un fléau, etc.; la chose est bien plus frappante encore. Cette maladie, cette vie de privation, ce chagrin, c'est précisément le moyen dont le bon Dieu veut se servir pour sauver l'âme de la personne pour laquelle vous priez. Son vrai bien, connu de Dieu mieux que de vous-même, n'exige-t-il pas que vous n'obteniez pas ce que vous demandez? Vos prières seront-elles perdues pour cela? Point du tout; elles sont, pour vous d'abord, puis pour votre prochain, une source abondante de grâces bien supérieures aux bénédictions temporelles que vous demandiez.

On pourrait ici multiplier les exemples. Ce peu que nous venons de dire suffira, je l'espère, pour ranimer en vous la foi dans la prière. Priez avec confiance, élargissez votre cœur, et souvenez-vous des petits conseils que nous vous donnons aujourd'hui, toutes les fois que vous prierez le bon Dieu.

La grande mission de la Prière

Lorsque Jésus voulut établir son Église dans le monde, il choisit douze pauvres pêcheurs, et c'est par des instruments aussi misérables, aussi nuls en apparence, qu'il voulut convertir les hommes, et qu'il les convertit en effet.

Or, ce que Jésus fit au commencement, il le fait encore chaque jour, et il nous donne à tous, quelque faibles, quelque petits que nous soyons, une mission divine au milieu de son Église.

Il nous charge de ses intérêts, il veut que nous travaillions tous à sa gloire, en procurant le salut de nos frères. Il est vrai que nous ne sommes nous-mêmes que des pêcheurs bien indignes, et que nos propres misères semblent devoir nous empêcher de nous occuper du salut des autres. Dieu veut cependant que nous sauvions nos frères. Que ferons-nous pour cela ? Irons-nous prêcher sur les places publiques ? si nous sommes ouvriers, serviteurs, cultivateurs, quitterons-nous nos ateliers, notre travail pour aller engager les pêcheurs à faire pénitence ? Nullement, et ce n'est pas là ce que Dieu attend de nous. Que ferons-nous donc ? je le répète, nous priions. C'est par la prière que nous accomplirons notre œuvre.

Nous devons prier les uns pour les autres, c'est l'ordre de Dieu et la parole de l'apôtre saint Paul. On ne pense guère à cela de nos jours, et l'égoïsme que nous portons partout est bien souvent la cause de notre peu de progrès dans le service de Dieu. Beaucoup de fidèles se plaignent de ce qu'ils n'avancent pas dans la vertu, de ce qu'ils ne gagnent rien sur leurs passions, sur leur penchant au mal, sur leur amour-propre. Ils en sont aujourd'hui au même point que l'année dernière, et ils tombent dans le découragement. Cela n'arrive que parce qu'ils sont égoïstes, et qu'ils ne pensent qu'à eux-mêmes en priant. On dirait qu'en dehors d'eux il n'y a rien qui intéresse la gloire de Jésus-Christ. Ils ne prient

jamais pour le prochain, et ce manque de charité leur resserre le cœur, et les empêche de recevoir de plus grandes grâces du bon Dieu.

Si nous faisons attention aux premières paroles de notre prière de chaque jour : **NOTRE PÈRE**, cela suffirait pour nous rappeler que nous ne faisons tous qu'une grande famille, et que de véritables frères doivent s'intéresser au bien de leurs frères comme à leur bien propre. Nous ne disons pas : *Mon Père, qui êtes dans les cieux... donnez-moi mon pain quotidien... pardonnez-moi mes offenses...* Mais, par l'ordre de Dieu même, nous disons : *Notre Père, donnez-nous... pardonnez-nous...* N'est-il pas évident que le bon Dieu, en nous faisant prier de la sorte, veut que nous prenions à cœur les intérêts de tous les hommes, qui sont ses enfants et nos frères ?

Quelquefois nous ne savons que dire à Dieu quand nous nous mettons en prière. Cependant ce n'est pas la matière qui manque. Voyez plutôt : Notre Saint-Père le Pape, chargé par Jésus-Christ, dont il est le vicaire et le représentant, de gouverner toute l'Église, de nommer les Évêques, de décider les grandes questions qui intéressent la gloire de Dieu, n'a-t-il pas bien besoin d'assistance ? Et cette assistance, d'où viendra-t-elle, sinon de nos prières, à nous qui sommes sa grande famille religieuse ? Un bon fils ne doit-il pas chercher à soulager son père ?

J'en dirai tout autant des évêques, des prêtres, des missionnaires, et en particulier de l'Évêque dans le diocèse duquel vous êtes, et du prêtre qui est chargé par votre Evêque de vous enseigner le service de Dieu, de vous faire éviter le péché, et de sauver votre âme en faisant de vous un bon chrétien. Si les vrais fidèles de chaque diocèse et de chaque paroisse avaient plus de charité et plus de cœur, s'ils priaient chaque jour pour la conversion des impies, pour la persévérance de leurs frères dans la foi, croyez-vous que les efforts de nos prêtres ne seraient pas couronnés de plus de succès, et que le bon Dieu ne serait pas mieux servi ? « La

prière assidue du juste a une grande valeur devant Dieu », disent les livres saints.

Donc, priez, priez beaucoup et priez souvent pour le Pape, pour les Evêques, pour les prêtres, pour la conversion des pécheurs, pour la sanctification des justes, et spécialement de ceux de votre pays, de votre paroisse, de votre famille. Priez pour vos parents, pour chacun d'eux en particulier. Qui sait si le salut de votre père, de votre mère, de votre mari ou de votre femme, de votre enfant, de votre ami, n'est pas attaché à cette prière que vous êtes tenté de négliger? Nous verrons un jour avec une grande confusion et une grande douleur combien nous aurions pu sauver d'âmes par les moyens les plus simples, par les prières les plus faciles : il ne sera plus temps, alors. Maintenant que vous le pouvez encore, mettez-vous à l'œuvre, et réparez le temps perdu. Prenez la bonne résolution de joindre chaque jour à votre prière du matin et du soir quelque bonne prière pour le prochain; un *Souvenez-vous*, par exemple, ou bien une petite dizaine de chapelet pour la Pape, pour votre Evêque, pour votre curé et votre confesseur; pour le succès des prédications des missionnaires par toute la terre, pour la conversion des pauvres protestants qui ne connaissent pas la vraie religion; priez pour votre pays et pour tous ceux qui le gouvernent, afin que le bon Dieu les guide dans la bonne voie, et leur donne la force nécessaire pour procurer le bien public.

Croyez-moi, priez ainsi, vous connaîtrez bientôt par expérience qu'il est bon et utile de penser aux autres, d'avoir de la générosité dans le cœur; le bon Dieu vous bénira et vous fera de grandes grâces, que vous n'obtiendriez point si, par un égoïsme trop commun, vous ne vous occupiez que de vous-mêmes dans vos prières.



Mgr de SÉGUR

QUESTIONS BRULANTES

La Confession !

Parler de Confession

au XX^e siècle !

Pour qui

nous prend-on ?

N^o 54

TOLRA, Libraire - Editeur
28, Rue d'Assas, PARIS

N° 54

La Confession !

Parler de *Confession* après le siècle des lumières en plein vingtième siècle ? c'est un peu fort ! Pour qui nous prend-on ? Pour des ultramontains ? Pour des cléricaux, des capucins, des jésuites ? — Doucement, mon cher ; ne vous fâchez pas pour commencer. Ecoutez-moi seulement, et, quand nous aurons fini, vous verrez que c'est vous qui avez tort et que c'est moi qui ai raison.

En plein vingtième siècle, ne faut-il pas croire ce qui est vrai, aimer ce qui est bien, respecter ce qui est respectable ? Or, telle est cette Confession, après laquelle on crie, on déblatère si fort dans tous les mauvais livres et dans tous les mauvais lieux. En vous parlant ici, je vous prends pour ce que vous êtes bien certainement : un chétien, un brave homme, un esprit droit, un bon cœur. Je m'adresse à votre bon sens ; prenez, lisez, et jugez !

I

Ce que c'est que la Confession

Confession veut dire *aveu*. La Confession, c'est l'aveu que nous devons faire de nos péchés à un prêtre, pour obtenir le pardon du bon Dieu. Se confesser, c'est aller trouver un prêtre, un ministre de Jésus-Christ, et lui avouer avec simplicité et repentir toutes les fautes qu'on a eu le malheur de commettre.

Les gens qui ne se confessent pas se font de la Confession les idées les plus baroques, les plus étranges. Une dame protestante, qui venait assez souvent demander des conseils au bon Mgr de Cheverus, évêque de Boston, lui disait un jour combien

la Confession lui paraissait absurde. « Pas autant que vous le croyez, lui répondit en souriant l'excellent évêque ; sans vous en douter, vous en sentez le prix et le besoin ; car voilà longtemps que vous vous confessez à moi sans le savoir. La Confession n'est pas autre chose que la confiance des peines de conscience que vous voulez bien m'exposer pour en être soulagée. » Cette dame ne tarda pas à se confesser tout de bon et à se faire catholique.

Rien, du reste, n'est plus naturel que la Confession. Voltaire, témoin non suspect, l'avouait dans un moment lucide : « Il n'y a peut-être pas d'institution plus utile, écrivait-il ; la plupart des hommes, quand ils sont tombés dans de grandes fautes, en ont naturellement des remords ; s'il y a quelque chose qui les console sur la terre, c'est de pouvoir être réconciliés avec Dieu et avec eux-mêmes (1) »

Ainsi, quand nous nous confessons, nous déchargeons notre conscience des péchés qui la déshonorent, et nous allons chercher dans le sacrement de Pénitence la paix du cœur et la joie de l'âme.

II

S'il est absolument nécessaire de se confesser

Absolument, mon pauvre ami ; il n'y a pas à dire. C'est le bon Dieu qui le veut, et c'est lui qui est le maître. On aura beau crier, pester, réclamer ; le bon Dieu *veut* que l'on se confesse ; il a institué lui-même la Confession ; et ce qu'il a réglé est réglé.

Quand il est venu en ce monde, Dieu a choisi un certain nombre de disciples qu'il a fait ses prêtres. Il leur a commandé d'aller prêcher la pénitence à tous les hommes, et leur a donné, à eux et à leurs successeurs jusqu'à la fin du monde, le pouvoir de

(1) Remarque sur Olympie.

pardonner les péchés en son nom. Il nous a imposé par là même à tous, sans exception, l'obligation d'avouer, de confesser nos fautes à ces hommes, qui sont ses ministres, ses représentants; sans quoi, nous demeurerons dans la fange de nos péchés, et après notre mort nous irons en enfer.

C'est le bon Dieu lui-même, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ qui a dit à ses prêtres : « Recevez le Saint-Esprit. Les péchés seront pardonnés à ceux à qui vous les pardonnerez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. Tout ce que vous aurez lié sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que vous aurez délié sur la terre sera délié dans les cieux ». Quoi de plus clair, quoi de plus formel que ces paroles divines : les péchés seront pardonnés à ceux à qui vous les pardonnerez ? Donc c'est Dieu lui-même qui a institué la Confession sur la terre; c'est lui qui veut que nous allions nous confesser à ses prêtres, afin d'obtenir, par leur ministère, la rémission de nos péchés, et la délivrance de l'enfer.

Bon gré, mal gré, il faut en passer par là : ou la Confession, ou l'enfer, l'enfer de feu éternel. A chacun de choisir.

III

Que l'on s'est confessé dans tous les temps

Dans tous les temps, depuis le commencement du monde, il a fallu, pour obtenir le pardon, confesser son péché. Adam, le premier pécheur, n'a été pardonné qu'après avoir confessé de bouche, humblement et avec repentir, aux pieds du Fils de Dieu, qui lui apparaissait sous une forme humaine au paradis terrestre, la grande faute qu'il venait de commettre. « J'ai mangé le fruit défendu », dit-il; voilà la Confession. Ève se confessa également, avant d'être absoute.

« J'en ai aussi mangé. »

Cain ne voulut pas se confesser : « Qu'as-tu fait de ton frère ? » lui demanda le Seigneur, également revêtu de cette apparence humaine dont il devait prendre un jour la réalité. « Mon péché est trop grand pour que Dieu me le pardonne », répondit le misérable. Et il fut maudit ; et il s'enfuit de la face du Seigneur, errant sur la terre comme un réprouvé.

Chez les Juifs, dans l'ancienne loi, il fallait se confesser aux prêtres, comme nous le faisons maintenant, se confesser de bouche et en détail, avant d'offrir le sacrifice et d'obtenir la rémission des péchés. Cette obligation est signalée à plusieurs reprises dans les livres sacrés de Moïse. La Confession a toujours été le signe distinctif de la vraie religion.

Notre-Seigneur Jésus-Christ a élevé la Confession jusqu'à la dignité d'un sacrement, et il l'a établie dans son Eglise comme une source inépuisable de salut et de consolation, comme le refuge des pauvres pécheurs, le soutien de la faiblesse humaine. Il a confessé et absous lui-même plusieurs pauvres pécheurs, entre autres la femme adultère, qui resta seule avec lui dans le Temple, la malade avec le médecin, la grande misère avec la grande miséricorde ; elle avoua sa faute avec repentir, et Jésus lui dit : « Va en paix ; tes péchés sont pardonnés ».

Ses apôtres, ses premiers Prêtres, furent aussi les premiers *confesseurs*. On voit saint Paul et ses compagnons, dans une de leurs missions à Ephèse, toucher si vivement le cœur des fidèles, que « beaucoup d'entre eux venaient *confesser et déclarer* leurs actions (1) ».

Dans les catacombes de Rome et dans les monuments des premiers siècles chrétiens, on retrouve des traces si fréquentes et si peu équivoques de la Confession, que l'historien protestant Gibbon avoue,

(1) *Actes des Apôtres*, ch. xix.

malgré sa haine contre la religion, que « l'homme instruit ne peut résister au poids de *l'évidence historique*, qui établit que la Confession a été un des principaux points de la doctrine *papiste* (c'est-à-dire catholique), dans toute la période des quatre premiers siècles (1) ». Il ne parle que des quatre premiers siècles parce que, à partir du cinquième, ce n'est plus une question pour personne.

Cet aveu si net d'un ennemi acharné de l'Église dispenserait de toute autre preuve. Apportons néanmoins ici, pour la consolation du lecteur, quatre ou cinq témoignages pris comme au hasard au milieu de beaucoup d'autres, et qui montrent, clair comme le jour, que les premiers chrétiens se confessaient tout comme nous.

Au premier siècle, le Pape saint Clément, baptisé et consacré par saint Pierre lui-même, donnait cette règle : « Que celui qui a soin de son âme ne rougisse pas de confesser au Prêtre les sentiments d'envie et les autres fautes qui ont pu se glisser secrètement dans son cœur, afin qu'il reçoive de lui la guérison par la *parole de Dieu* (c'est ainsi qu'il appelle l'absolution) et par des avis salutaires (2) ». Également au premier siècle, et du vivant de saint Paul, saint Denis, disciple de ce grand Apôtre et ordonné par lui premier évêque d'Athènes, adressait de graves reproches à un chrétien, nommé Démophile, qui avait brutalisé un pauvre pécheur, lequel était venu se jeter aux pieds d'un Prêtre pour confesser ses fautes : « Ce pauvre homme, dit-il, priait, et disait qu'il était venu chercher un remède à ses maux ; et non seulement tu l'as repoussé, mais tu es allé jusqu'à outrager insolument le bon Prêtre qui avait eu compassion de ce pénitent (3) ».

Parmi les auteurs chrétiens du second et du troi-

(1) *Décadence de l'empire romain.*

(2) *Épître à saint Jacques.*

(3) *Épître VIII à Démophile.*

sième siècles, le célèbre Origène, dont la grande science était admirée dans le monde entier, parle clairement de la Confession, et à plusieurs reprises : « Si nous nous repentons de nos péchés, et que nous les confessons non seulement à Dieu, mais encore à ceux qui peuvent y apporter remède, ces péchés nous seront remis (1) ». Il dit encore : « Quand le pécheur s'accuse lui-même et se confesse, il vomit son péché, et extirpe la cause de son mal. Seulement, quand vous voulez vous confesser, faites en sorte que le médecin à qui vous déclarez la cause de votre maladie puisse compatir à vos douleurs, et comprendre l'état de votre âme, afin qu'il soit pour vous un médecin habile et compatissant, et qu'il vous donne de sages conseils (2) ».

Tertullien, qui vivait à la même époque, n'est pas moins formel qu'Origène. « Il en est, dit-il, qui évitent le pénible travail de la Confession, ou qui remettent de jour en jour, parce qu'ils se soucient de leur honneur plus que de leur salut. Ils ressemblent à ceux qui, ayant une maladie honteuse et secrète, cachent leur mal au médecin, et meurent ainsi victimes de leur fausse honte. Vaut-il donc mieux se damner en cachant son péché, que d'en être purifié en le déclarant (3) ? » « C'est aux pieds des Prêtres, ajoute-t-il, qu'il faut s'humilier et s'agenouiller (4) ».

Saint Cyprien, évêque de Carthage et martyrisé au troisième siècle, parle des fidèles « qui viennent se confesser au prêtre de Dieu, avec repentir et simplicité, découvrent le secret de leur conscience, déchargent leur âme du poids de ses fautes, et recherchent le remède du salut (5). C'est au troisième siècle que furent institués dans toute l'Eglise, au témoignage des deux plus célèbres historiens des

(1) Hom. sur le Lévitique.

(2) Hom. sur le Psaume xxxvii.

(3) *De la Pénitence.*

(4) Même traité.

(5) *Traité sur les Apostats*

Eglises d'Orient, les *Prêtres pénitenciers*, « afin que tous les pécheurs se confessassent à eux en détail (1) ». « Pour obtenir le pardon, dit l'un d'eux, il faut nécessairement confesser son péché. »

Enfin, pour terminer ces citations frappantes que l'on pourrait étendre à l'infini, rapportons le beau témoignage du grand archevêque de Constantinople, saint Jean Chrysostome : « Les hommes ont reçu de Dieu un pouvoir qui n'a été accordé ni aux Anges, ni aux Archanges. Jamais il n'a été dit aux Esprits célestes : Tout ce que vous lierez et délierez sur la terre sera lié et délié dans les cieux... Les princes de ce monde ne peuvent lier et délier que les corps. La puissance des prêtres s'étend bien plus loin : elle va jusqu'à l'âme, et ils l'exercent non seulement en baptisant, mais encore en nous pardonnant nos péchés. Ne rougissons donc pas de leur confesser nos fautes. Celui qui rougit de découvrir ses péchés à un homme, et qui ne veut pas se confesser, sera couvert de honte au jour du jugement, en présence de l'univers entier (2) ».

Je le demande, n'est-ce pas à la lettre ce que disent encore, ce qu'enseignent nos prêtres d'aujourd'hui? La foi de l'Eglise n'a jamais varié sur ce point, non plus que sur les autres; et il est évident, pour tout homme de bonne foi, que l'on s'est confessé dans tous les temps, et que dans tous les temps la Confession faite au prêtre a été regardée comme une institution divine, comme une absolue nécessité.

(1) Socrate et Sozomène: *Histoire ecclésiastique*, liv. V et VII.

(2) *Traité du Sacerdoce*, liv. III.

Mgr DE SEGUR

QUESTIONS BRULANTES

I

Le
meilleur des États

II

Il ne faut pas
remettre au lendemain



N° 55

TOLRA, LIBRAIRE-ÉDITEUR
28, Rue d'Assas, Paris (6°)

N° 55

I

Le meilleur des États

Quel est le meilleur des états? Je vous le donne à deviner, en trois, en dix, en cent et en mille!

— D'abord, ce n'est pas le mien; on y a trop de mal et pas assez de profit. Ne serait-ce pas le métier de rentier, où l'on ne fait rien du matin au soir, où l'on passe tout son temps à se promener, à s'amuser?

— Vous pourriez ajouter peut-être : ou à s'ennuyer; précisément parce qu'on n'y a pas grand-chose à faire. Mais non, le meilleur des états n'est pas celui de rentier. Devinez-vous?

Ce n'est pas certes le métier de roi ou d'empereur, les souverains sont accablés de pénibles et fatigants devoirs, et l'un d'eux disait tristement à un de ses ministres qui se plaignait du poids intolérable de sa charge : « Mon cher ministre, je suis plus à plaindre que vous, nous sommes tous les deux aux travaux forcés; seulement, vous n'y êtes qu'à temps, et moi j'y suis à perpétuité ». Gouverner les hommes n'est pas chose facile, et le meilleur des états n'est pas le métier de roi.

Allez-vous me dire, par hasard, que c'est le métier de pauvre? Pas davantage; et, comme vous n'êtes pas sur la voie, laissez-moi vous dire tout de suite le mot de l'énigme.

Le meilleur des états, c'est l'état de grâce. — L'état de grâce! Qu'est-ce que c'est que cet état-là? Ce n'est pas un état patenté? — Non pas : c'est bien mieux que cela. La patente des autres états est délivrée par le Gouvernement; la patente de

l'état de grâce est donnée par le bon Dieu, par le grand Roi du ciel et de la terre. Il la donne gratuitement à tous ceux qui la désirent, et jamais il ne la retire que lorsqu'on n'en veut plus. Avec cette patente et dans cet admirable état on fait une fortune rapide; on gagne des trésors qui dépassent de beaucoup tous les trésors des banquiers, des richards, des princes de ce monde; des trésors que nul ne peut nous ravir, et qui sont à l'abri des révolutions et des voleurs. — Oh! oh! dites-vous, mais alors je veux immédiatement abandonner mon état qui est si dur et si peu lucratif, pour prendre cet excellent état qui me fait venir l'eau à la bouche! — Brave, rien n'est plus facile; il n'est même pas nécessaire de quitter votre état pour recommencer un nouvel apprentissage. L'état de grâce que le bon Dieu donne à ses amis, est compatible avec tous les états, excepté avec un seul : l'état de péché. Et voici que vous comprenez déjà où j'en veux venir, et que vous entrevoyez ce que c'est que l'état de grâce.

Oui, certes, l'état de grâce est bien le meilleur de tous les états. C'est l'état d'une conscience pure, en paix avec Dieu et avec elle-même; c'est l'état bienheureux d'une âme qui n'est souillée par aucun péché mortel, et qui est déterminée à demeurer chrétienne en pratiquant tous ses devoirs envers Dieu et envers le prochain.

Le prêtre, ministre de Jésus-Christ, apporte et conserve au monde ce don précieux de l'état de grâce. Il le donne pour la première fois dans le baptême, où l'enfant est lavé du péché originel et admis au nombre des chrétiens, des enfants de Dieu. Quand, par malheur, dans le courant de notre vie, nous venons à perdre cet état par le

péché, le prêtre a le pouvoir de nous le faire retrouver par le pardon qu'il nous donne, au nom de Jésus-Christ, dans le sacrement de la Pénitence.

Enfin, il nous présente, chaque jour, si nous le voulons, dans le sacrement de l'Eucharistie, l'aliment mystérieux qui donne à notre faiblesse la force de vaincre les tentations et de persévérer dans l'état de grâce.

L'état de grâce est l'état propre de tous les vrais chrétiens. Un chrétien qui n'est pas en état de grâce ressemble à une branche desséchée qui ne peut plus porter de fleurs ni de fruits. Ses œuvres, quelque grandes qu'elles soient, sont stériles pour le ciel; elles sont mortes aux yeux de Dieu, et, par conséquent, elles demeurent sans récompense.

Le péché, qui sépare l'âme du bon Dieu, est la mort de l'âme : la grâce, qui est, au contraire, l'union de l'âme avec le bon Dieu, est la vie de l'âme. Un chrétien qui ne se soucie pas avant toute chose d'être en état de grâce, en évitant le péché, ou bien en s'en repentant de tout son cœur s'il a eu le malheur d'y tomber, n'est pas digne du beau nom qu'il porte, et ne comprend pas le premier mot de la religion de Jésus-Christ.

Donc, rentrons en nous-mêmes, et mettons de bonne foi la main sur notre conscience. Sommes-nous en état de grâce? Depuis notre dernière confession et notre dernière communion, avons-nous bien servi le bon Dieu? Avons-nous bien prié? Avons-nous sanctifié les dimanches? Avons-nous observé les commandements de Dieu et de son Eglise? Ne sommes-nous pas retombés lourdement dans tel ou tel péché grave que nous nous étions bien promis d'éviter?

Si vous n'apercevez qu'un peu de poussière,

q'un peu de misère humaine, sur la robe blanche de votre conscience, bénissez-en le bon Dieu, et renouvelez-vous dans la bonne résolution de demeurer pur et fidèle. Si, au contraire, la belle robe d'innocence est toute déchirée et salie, faites comme l'enfant prodigue de l'Évangile : prenez votre courage à deux mains, levez-vous, et, plein de confiance et de repentir, allez trouver votre père; allez vous confesser; allez reprendre la robe blanche, la robe sainte des chrétiens, et, avec le secours de Dieu, tâchez de ne plus abandonner le meilleur des états.

II

Il ne faut pas remettre au lendemain

Le passé ne nous appartient plus; l'avenir ne nous appartient point encore et peut-être ne nous appartiendra-t-il jamais; le présent seul est à nous. Lors donc que nous avons quelque affaire sérieuse à traiter, et qu'il est possible de la traiter de suite, appliquons-nous-y dans le moment présent, aujourd'hui même, ne la remettons pas à un demain qui n'arrivera peut-être jamais pour nous; surtout ne la renvoyons point à un avenir éloigné.

Un fait arrivé il y a quelque temps dans la prison cellulaire de la Roquette, à Paris, va montrer combien cette règle de conduite est sage, prudente et nécessaire.

Cette prison est double: dans une partie sont les criminels ordinaires; dans l'autre, les *jeunes détenus*, c'est-à-dire des jeunes gens que des vices précoces ont fait condamner à un temps plus ou moins long de réclusion.

Le temps des Pâques approchait. Le digne aumô-

rier de la prison des jeunes détenus rassembla tous les jeunes gens, et, leur rappelant la gravité de l'obligation de remplir leurs devoirs religieux pour Pâques, il invita ceux qui désiraient s'y préparer à se faire inscrire et à lui remettre leurs noms. Tous se présentèrent, un seul excepté. C'était un jeune homme de dix-sept ans.

L'aumônier, peiné de son silence, qui contrastait si vivement avec la bonne volonté des autres, alla le lendemain le voir dans sa petite cellule. « Eh bien ! mon ami, lui dit-il avec bonté, vous avez donc oublié de vous faire inscrire pour le devoir pascal ? — Non, monsieur l'aumônier, lui répond tranquillement le jeune détenu ; j'y ai bien pensé, mais... je ne suis pas décidé ; je ne suis pas bien préparé... — Eh ! mon enfant, qu'à cela ne tienne ! je vous aiderai à vous préparer. C'est la chose la plus simple du monde. Laissez-moi vous inscrire sur la liste avec les autres. Je me charge de vous faire parfaitement remplir votre devoir. — Non, monsieur, non ; pas maintenant ; plus tard, nous verrons. Pas cette année ; l'année prochaine... — Comment, l'année prochaine ? Mais, mon pauvre ami, vous aurez l'année prochaine les mêmes difficultés que cette année. Pourquoi remettre ? vous n'êtes pas sûr..... — Si fait, si fait ; je ferai mes Pâques l'année prochaine ; je ne veux pas cette année. »

L'aumônier n'en put obtenir autre chose, et se retira tout attristé de cette obstination irréfléchie. « Pauvre jeune homme, se disait-il, il refuse la seule consolation qui lui reste dans sa captivité. S'il savait ce qu'il repousse ! »

Le lendemain matin, selon son usage, il descendit aux cellules de l'infirmerie, pour voir un autre

détenu, âgé de dix-sept ans, comme celui de la veille, et qui avait été administré il y avait cinq ou six jours.

En passant dans le corridor, il aperçut sur la porte voisine de celle de son jeune malade, le numéro du détenu qui lui avait témoigné, la veille, de si mauvaises dispositions. Etonné, il ouvre la porte, et voit en effet ce jeune homme fort pâle et couché. « Que vous est-il donc arrivé? lui demanda-t-il. Hier, vous me paraissiez frais et bien portant, et aujourd'hui, mon enfant, vous voici à l'infirmierie? »

Pas de réponse...

L'aumônier s'approche. « Eh! mon Dieu, dit-il, il se trouve mal. » Et sortant aussitôt, il appelle la Sœur et le médecin. Ceux-ci accourent : « Voyez, leur dit le prêtre; ce jeune homme est en syncope. Qu'a-t-il donc? — Ce ne peut être grand'chose, répond la Sœur; il n'y a pas une heure qu'il s'est fait descendre, il avait la migraine. »

Le médecin approche du malade. « Ah! mon Dieu! s'écria-t-il... Plus de pouls!... le cœur ne bat plus... Il ne respire plus... Cet enfant vient de mourir! »

Quelle nouvelle pour le pauvre aumônier! Il se tenait près de ce malheureux, sans pouvoir dire un seul mot. Il tenait ses yeux fixés, avec une angoisse indicible, sur ces lèvres pâles, sur cette bouche entr'ouverte... Et il lui semblait l'entendre dire encore : « L'année prochaine... Pas de devoirs religieux cette année... A plus tard... A l'année prochaine... » Et l'Eternité était commencée, et il ne devait point y avoir d'année prochaine... Et cette âme était déjà jugée!!! Il se retira la douleur dans le cœur.

Dans la cellule voisine, l'autre jeune malade était, lui aussi, étendu sur son lit de souffrances. Déjà les signes précurseurs de la mort se peignaient sur son visage... « O mon Père, dit-il d'une voix faible, quand il vit entrer le bon prêtre, ô mon Père, que je suis heureux ! je vais mourir ; je vais aller avec le bon Dieu ! Depuis que j'ai reçu les sacrements, je suis si content, si tranquille ! » Et comme l'aumônier lui donnait quelque espoir de guérison : « Ne me dites pas cela ; ne me dites pas que je ne vais point mourir. J'aime bien mieux mourir maintenant, voyez-vous ; je suis bien préparé... J'aime le bon Dieu... Si je sortais d'ici, je pourrais peut-être l'offenser, perdre mon âme ! Oh ! non, il est bien mieux pour moi de mourir maintenant !... » Et le soir même, cette âme, si différente de l'autre, paraissait, à son tour, devant Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST.

Le surlendemain, les deux cercueils étaient, à côté l'un de l'autre, dans la chapelle de la prison, et, de là, étaient conduits au cimetière où la même fosse les reçut... Quand ils ressusciteront tous deux, au dernier jour, leur sort sera-t-il le même ? Hélas ! bien que la miséricorde de Dieu ait des secrets que nous ignorons, n'est-il point à craindre que l'un d'eux ne soit rejeté au côté gauche, tandis que l'autre sera placé, avec les élus, à la droite du divin Juge ? Et cela, pour avoir remis à plus tard un devoir qu'il était si facile d'accomplir de suite !

Quel est l'homme capable de ne point profiter d'un aussi terrible exemple ?



QUESTIONS BRULANTES

I

Je n'ai pas le temps !

II

**Le Commerce
avant tout !**



N° 56

N° 56

I

Je n'ai pas le temps

Sur dix personnes qui ne remplissent pas leurs devoirs religieux, il y en a six ou sept au moins qui vous répondent, quand vous leur en parlez : « Je ne demanderais pas mieux, mais je n'ai pas le « temps ; il faut gagner sa pauvre vie. La religion « est bonne pour les gens à leur aise, qui peuvent « vivre sans travailler. »

Rien n'est plus faux qu'un raisonnement pareil, rien n'est plus contraire à l'esprit du christianisme. La religion est comme le bon Dieu, pour tout le monde ; et s'il y avait quelque distinction à faire entre les hommes, ce serait sans contredit les pauvres et les petits qui, devant Dieu, auraient la préférence.

Cette erreur est générale dans la classe ouvrière, surtout dans nos grandes villes. Il faut bien le dire, elle vient de l'ignorance. On se fait de la religion une idée absurde : on croit qu'elle consiste uniquement dans des pratiques extérieures et très multipliées ; et le travail quotidien, absolument nécessaire aux ouvriers pour gagner leur vie, étant évidemment incompatible avec ces pratiques, on tranche la question, et, sans se douter que l'on profère un blasphème, on pose en axiome le fameux : « Je n'ai pas le temps ».

Mais, dites-moi, mon bon ami, *combien de temps* faut-il pour aimer le bon Dieu ?

Combien de temps faut-il pour penser quelquefois à lui dans le courant du jour ; pour lui demander

de nous bénir, de faire réussir nos efforts, de nous donner le repos du Paradis après les peines et les fatigues de la vie présente ?

Combien de temps faut-il pour ne pas jurer, — pour respecter son père, sa mère, ses supérieurs, — pour ne pas se griser, — pour pardonner à ses ennemis, — pour ne pas rendre le mal pour le mal, — pour supporter les défauts des autres ?

Combien faut-il de temps pour être chaste, pour être pur, pour rejeter les mauvaises pensées, pour éviter les mauvais discours, pour fuir tel ou tel mauvais camarade qui nous entraînera certainement dans le vice ?

Faut-il beaucoup de temps pour se repentir, quand on a fait quelque sottise ? Mieux que cela, faut-il beaucoup de temps pour faire sa prière matin et soir ? En cinq minutes, en dix minutes au plus, on peut parfaitement satisfaire à ce grand devoir ; et quel est l'homme qui, au commencement et à la fin de sa journée, ne peut, quand il le veut, économiser quelques instants ?

— Mais, direz-vous, la religion commande bien d'autres choses. Il faut aller à la messe le dimanche et les fêtes. Il faut aller se confesser, il faut aller communier, et, pour tout cela, est-ce qu'il ne faut pas du temps ? C'est cela que je n'ai pas le temps de faire !

— Et comment s'arrangent donc ceux qui, tout aussi occupés que vous, souvent beaucoup plus occupés et encore plus pressés par le besoin de gagner un salaire, font tout cela et font plus que cela ? J'en connais qui ne passent jamais une semaine sans recevoir les sacrements. Comment trouvent-ils le temps de remplir leurs devoirs ? Ce qu'ils font, vous pouvez le faire, c'est la bonne volonté et non le temps qui manque.

Ce qui fait que vous ne trouvez pas ce temps, et qu'eux ils le trouvent, c'est que vous n'avez pas comme eux le sentiment profond de la nécessité de la religion, vous mettez le corps avant l'âme ;

eux, ils mettent l'âme avant le corps. Non pas qu'ils négligent leur corps et leur famille, non ; seulement, ils savent le prix et la différence des choses, et ils règlent tout selon la vérité.

Que diriez-vous si votre patron prétendait vous ôter le temps de manger ? Vous le laisseriez certainement là, lui et sa boutique, et vous diriez : *Avant tout*, il faut vivre ! Eh bien, je vous dis d'une manière bien plus pressante encore : avant tout, même avant la vie de votre corps, ne perdez pas votre âme, qui est la plus noble partie de vous-même ; votre âme, qui fait de vous un homme, car par le corps nous ne sommes qu'un animal ; c'est l'âme qui fait l'homme, et le distingue de la bête.

La religion vous donne la vie de votre âme en l'unissant à Dieu, et vous venez me dire : Je n'ai pas le temps de pratiquer la religion ! Eh ! prenez-le, ce temps *nécessaire* ; prenez-le, coûte que coûte, n'importe où, n'importe aux dépens de quoi.

Personne au monde n'a le droit de vous en priver, parce que personne au monde n'a le droit de vous perdre : ni votre patron, ni vos maîtres, ni votre père, ni votre mère, ni vous-même ; *personne*, sans exception !

Le salut éternel de votre âme ne peut vous être enlevé par aucune créature ; et si quelqu'un voulait attenter au plus sacré de vos droits, ce serait le cas de pratiquer cette grande règle des chrétiens : tout perdre plutôt que de perdre Dieu.

— Mais c'est mon état, ajoutez-vous, qui m'empêche de travailler à mon salut. — Est-ce vrai ? Faites attention à la réponse ; car si, après y avoir bien réfléchi vous me répondez « oui », je vous dirais : Alors il faut le quitter, et en prendre un autre. A quoi vous servira de gagner tout le monde, si vous venez à perdre votre âme ?

Et puis, soyons francs. Est-il bien vrai que vous ne puissiez vivre chrétiennement dans votre état ? Est-ce votre état qui vous empêche de penser à

Dieu quelquefois, de le prier matin et soir, de lui offrir vos peines, votre travail, vos privations ? Ce n'est pas votre état qui vous fait jurer le nom de Dieu, fréquenter les mauvais théâtres, les cabarets, les lieux de débauche. Le temps que vous passez ainsi serait cent fois suffisant pour faire de vous un bon chrétien, si vous vouliez l'employer à bien faire.

Pour moi, je ne connais point d'état qui empêche l'ouvrier, le soir, après sa journée, aux approches des grandes fêtes, d'aller trouver son confesseur, d'aller recevoir, avec le pardon de ses péchés, des conseils et des encouragements pour mieux vivre à l'avenir. Je ne connais pas d'état qui empêche d'aller quelquefois de bon matin à l'église pour y entendre une messe basse et pour y communier. En fait de conscience, voyez-vous bien, on a le temps de faire ce qu'on veut. Mais il faut vouloir.

Ne dites donc plus : Je n'ai pas le temps d'être chrétien ; car vous vous tromperiez vous-même. Dites, si vous voulez : « Je n'ai pas autant de temps, autant de facilités que je voudrais. » Soit ; mais après tout, c'est le cœur que Dieu demande, et la bonne volonté ; et, je le répète une fois encore, en pareille matière il n'est pas question de temps. Qui ne donne pas à Dieu son *temps*, Dieu lui refusera son *éternité* !

II

Avant tout, le commerce

Une bonne vieille, marchande de bric-à-brac dans un village des environs de Paris, à Méry-sur-Oise, avait été surnommée la mère Bon-Temps, à cause de son humeur joviale et de la rondeur de ses manières. La mère Bon-Temps avait de bonnes qualités : non seulement elle ne tuait personne.

et elle n'avait jamais pris d'argent dans la poche de son voisin ; mais elle était en outre bon enfant, aimait à rire, et se tirait fort bien de son petit commerce. Elle ne mettait, il est vrai, jamais les pieds à l'église ; mais elle saluait monsieur le curé, toutes les fois qu'il passait devant sa boutique ; elle *respectait* la religion, si bien qu'une fois, dans un excès de zèle, elle avait allongé un soufflet solennel à un maçon qui discutait théologie chez le marchand de vin, et qui disait qu'il n'y avait pas de bon Dieu.

La mère Bon-Temps était donc une femme *parfaite*. Elle se croyait blanche comme neige, et n'avait, disait-elle, rien à se reprocher en ses soixante-quatre ans d'existence, rien, absolument rien.

Son axiome favori était : *Avant tout, le commerce !* Elle se retirait derrière ce bouclier, dès qu'on voulait raisonner avec elle et lui montrer qu'à son âge il était au moins prudent de songer à l'éternité. « Ah ! ma fi, disait-elle avec une conviction désolante, je ne suis pas assez riche pour ne rien faire et aller à l'église. Il faut bien gagner sa pauvre vie ; et puis, avant tout, le commerce ! Je n'connais que ça. »

— « Le commerce, c'est très bien », lui répondit un jour une excellente femme qui l'était venue voir, et que tout le monde dans le village estimait pour sa vertu ; « quand on n'est pas riche, comme nous, il faut travailler et gagner sa vie. Mais en gagnant sa vie, il ne faut pas perdre son Paradis ; il faut aussi le gagner, et pour le gagner il ne suffit pas, mère Bon-Temps, d'être, comme vous êtes, une brave et honnête femme, il faut en outre être une bonne chrétienne, et remplir *vos devoirs* de religion. Entendez-vous bien ça : *vos devoirs* ? »

— Je comprends bien tout ce que vous me dites, ma voisine. Mais pour remplir ses devoirs de religion, faut du temps, et c'est ça qui me manque. J'ai pas le temps ; avant tout, le commerce !

— Mais vous aurez le temps, mère Bon-Temps, si vous le prenez. Il ne faut guère de temps ni de dérangements pour faire un bout de prière matin et soir.

— Ah ! pour ça, quant à ça, je n'y manque guère. Je fais le signe de croix en me couchant. Mon homme me disait dans le temps que ça ne servait à rien ; le pauvre cher homme, que le bon Dieu ait son âme ! Mais, moi, j'ai toujours tenu ferme, j'ai toujours servi le bon Dieu.

— Mais, ma bonne mère, ça ne suffit pas, pour servir le bon Dieu, de faire un pauvre signe de croix en se couchant ! ça ne suffit pas même de faire ses prières. Il faut, de plus, aller entendre la messe tous les dimanches.

— J'ai pas le temps ! le commerce...

— Bah ! vous ne me ferez pas croire que vous ne pouvez pas faire comme moi, qui suis marchande aussi, et qui mets tout juste les deux bouts ensemble. Quand on fait quelque chose pour le bon Dieu, il vient au secours du pauvre monde. Je ne vends le dimanche que quand je ne peux pas faire autrement, et alors ce ne n'est pas un péché. Mais ordinairement ma boutique est fermée ; je vas à la messe avec tous les braves gens. Je prends un brin de promenade ; je me repose de mes six jours de semaine, et je n'en meurs pas. Vous êtes une brave femme, mère Bon-Temps, vous devriez bien faire comme moi.

— Mais le commerce ?

— Eh ! le commerce ira tout de même ; et puis, quand vous aurez dix ou quinze sous de moins par semaine, v'là-t-il pas une grosse affaire, en comparaison du service du bon Dieu ! Voyez-vous, nous ne sommes pas sur terre pour vivre comme des chiens. Les chiens, ça ne va pas à la messe ; ça ne se confesse pas ; ça ne pense pas au bon Dieu, ni au Paradis, ni à l'enfer. Allons, mère Bon-Temps, dimanche prochain nous fermerons boutique, et nous irons à la messe ensemble : pas vrai ? »

L'histoire ne dit pas si la bonne voisine et son bon sens l'emportèrent du premier coup sur la vieille habitude de la mère Bon-Temps, et si le dimanche suivant elle ne reprit pas son refrain : *Avant tout, le commerce!* Nous croyons savoir cependant que la bonne voisine a eu gain de cause. Elle est morte, maintenant; et la pauvre mère Bon-Temps aussi. Si celle-ci pouvait revenir, elle ne dirait plus : « *Avant tout, le commerce!* mais bien : *Avant tout, le salut!* ».





QUESTIONS BRULANTES

Rendez à César
ce qui est
à
César



N° 57

TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-EDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS

N° 57

Rendez à César ce qui est à César

Sauf les filous de profession, tout le monde est d'accord pour reconnaître la culpabilité et l'infamie du vol. En ce point, les gens les moins religieux sont d'accord avec les chrétiens.

Le septième commandement de Dieu condamne le vol, et c'est ce commandement que je viens vous expliquer ici avec quelques détails. Ces détails, soyez-en persuadé, sont loin d'être superflus ; tout en accordant le principe, une foule de personnes n'en comprennent pas les conséquences, et ceux-là mêmes qui accordent le plus volontiers qu'il est défendu de voler, ont parfois une habileté surprenante pour s'aveugler sur tels et tels profits défendus, qui, en bon français, devraient s'appeler des vols.

Voler, c'est prendre ce qui ne nous appartient pas, sans en avoir le droit ; c'est faire tort au prochain dans sa propriété légitime. Il n'est pas nécessaire de démontrer ici que l'on ne doit pas voler. « *Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit à vous-même* », dit la loi de Dieu. Or, voudriez-vous que l'on vous prît vos vêtements, votre argent, votre maison, votre champ, en un mot, ce qui est à vous ? Ne blâmeriez-vous pas, avec autant de force que de justice, l'homme qui se permettrait vis-à-vis de vous une action semblable ?

Donc, le vol est *injuste* et *coupable*.

Il y a bien des manières de voler.

La plus connue de toutes et la plus impudente, c'est le vol sur les grands chemins, le vol à main armée, le vol de profession, le vol que pourchassent les gendarmes, ces dignes gardiens de la propriété et de l'ordre public. Cartouche et Mandrin sont les patrons de cette première catégorie de voleurs qui finissent en ce monde par la prison et le bagne, et

dans l'autre monde par l'enfer, s'ils ne font pénitence.

Après ces voleurs *pur sang*, arrive une autre catégorie tout aussi voleuse, mais dont les œuvres demandent plus de mystère. Ce sont les *escrocs*, les *filous*, les *escamoteurs* de montres, de tabatières, de mouchoirs, les *crocheteurs de serrures*, etc., en un mot, les habitués de la police correctionnelle ou des assises. Pour ceux-là encore, personne ne demande grâce, et chacun les rejette et les méprise comme ils le méritent.

Voici une troisième classe plus difficile à reconnaître. Ce sont les gens qui, sous prétexte de vous rendre service, font passer votre argent dans leur bourse par des calculs si habilement combinés, qu'ils sembleraient irréprochables. Ils vous prêtent charitablement de l'argent à un *modeste* intérêt de 20, 25, 50, quelquefois même 100 et 200 pour 100; ou bien, quand ils sont plus adroits, ils vous prêtent tout bonnement à 8 ou 10 pour 100, mais à la petite semaine, en accumulant les intérêts et le principal, jusqu'à ce qu'ils aient épuisé votre pauvre petit avoir.

Les *usuriers* sont la plaie des ouvriers, des petits fermiers, du petit commerce, des jeunes gens de famille. La police les pourchasse tant qu'elle peut, mais l'usure sait se rendre invisible, et souvent se cache si bien, qu'on ne peut la constater assez clairement pour la punir. Le bon Dieu, plus habile et plus puissant que toutes les polices du monde, se chargera un jour de ce soin.

Quatrième manière de voler, sur laquelle il est très facile de se faire illusion à soi-même, et qui, pour cette raison, est très fréquente, surtout dans les grandes villes.

Un marchand vend comme étant de première qualité ce qu'il sait être de qualité inférieure; il pèse, il mesure toujours à son avantage, et sait merveilleusement donner le coup de pouce au mètre ou à la balance, sans que le pauvre acheteur y puisse

rien voir. Sur une pièce d'étoffe de douze ou quinze mètres, il trouve moyen de gagner ainsi un bon demi-mètre. Sur quinze ou vingt livres de marchandise, une livre ou une livre et demie.

C'est un vol, mon cher, c'est un vol !

Une cuisinière va au marché, elle marchande, elle achète pour trois francs cette volaille, ce poisson, ces primeurs que chez la fruitière, sa voisine, elle aurait au moins payé cinq francs ; elle porte tranquillement cinq francs sur le livre de dépenses, grâce à ce raisonnement, fort à l'usage des servantes et domestiques : « J'aurais pu aller chez la fruitière et j'aurais dépensé cinq francs ; si j'ai pris la peine d'aller au marché, d'user mes souliers, de débattre mes prix, il est bien juste que ce soit moi qui en profite, et non pas mes maîtres ».

C'est un vol, ma chère, c'est un vol ! vous devez prendre les intérêts de vos maîtres comme les vôtres, et ces deux francs-là, vous les volez.

Un domestique demande et obtient d'un fournisseur le cinq pour cent, sur tous les mémoires ; rien de plus légitime en apparence : « En allant chez ce fournisseur plutôt que chez un autre, se dit-il, je lui fais gagner chaque année des sommes d'argent fort rondes ; il reconnaît, par un petit impôt, le service que je lui rends ; je puis donc, en parfaite conscience, toucher mon *sou pour livre* ». Oui, mais à la condition, rarement observée, que le petit impôt soit pris sur le gain du marchand et non pas aux dépens du maître, ou bien que ce dernier y consente. Il est tel commerce où le gain du fournisseur est si réduit, qu'il est impossible d'en distraire le cinq pour cent. Qu'arrive-t-il alors ? le marchand donne des pesées inexactes, augmente ses prix, et le domestique, aveuglé par l'intérêt, fait semblant de ne pas s'en apercevoir. Et cependant, il fait tort au maître qui le paye et qui l'emploie, puisqu'il le fait payer plus cher. Sa conscience est-elle donc en sûreté ?

Il faudrait ajouter bien d'autres exemples. Parler

entre autres des enfants qui prennent des petites sommes dans le tiroir de leur mère, sous le spécieux prétexte que ce qui est aux parents est aux enfants, des employés qui exigent illicitement des pots-de-
vin, etc. ; mais on ne peut pas tout dire, et la conscience suppléera à ce qui manque ici.

Le vol est un péché mortel, lorsqu'il est de quelque importance, et cette importance s'évalue par les circonstances ou par la valeur de l'objet volé. Ainsi, voler *quelques sous* ou un *vieux vêtement* à un pauvre, peut être un péché mortel. Quelle que soit cependant la fortune de celui que l'on vole, il est certain qu'en lui dérobant une valeur de 4 à 5 francs, on commet un péché grave.

S'il est défendu de prendre le bien d'autrui, il est également défendu de le retenir.

Si vous venez à vous apercevoir que vous avez en votre possession quelque chose qui m'appartient, il est bien évident que vous devez me le rendre, et cela le plus tôt possible. C'est de toute justice.

Retenir le bien d'autrui, c'est ne pas rendre ce que l'on sait appartenir à d'autres.

Restituer, c'est rendre aux autres ce qui leur appartient.

On est obligé à *restituer*, sous peine de péché grave, lorsqu'il s'agit d'un objet de quelque valeur, selon ce que nous venons de dire à propos du vol. On n'est pas obligé, en restituant, d'aller dire aux gens qu'on les a volés ; il faut même éviter de le faire. On peut envoyer de l'argent sans se nommer, ou bien remettre au curé ou à une personne de confiance la somme due, afin de la faire parvenir secrètement et sûrement à sa destination. Si on a volé de telle sorte *qu'il soit impossible* de rendre aux gens ce qu'on leur a pris, il faut le donner aux pauvres, ou l'employer à quelque œuvre de piété. En tout cela il y a, du reste, une règle pratique à indiquer : consultez votre confesseur, et faites ce qu'il vous dira.

Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'un homme qui ne

paye pas ses dettes, alors qu'il peut les payer, fait tort à son prochain et pèche contre le septième commandement de Dieu. En cela, comme en tout ce qui touche la probité, soyons d'une excessive délicatesse. C'est le seul point sur lequel il soit bon d'être *scrupuleux*. Que de misères, que de crimes de moins dans le monde, si tous les hommes écoutaient et pratiquaient fidèlement l'enseignement du catéchisme :

Le bien d'autrui tu ne prendras
Ni retiendras à ton escient.

Le Vol

Le vol ! Quelle parole sinistre ! Elle fait monter le rouge au visage, et soulève, au fond du cœur, je ne sais quelle indignation profonde, quel indicible mépris !

Voler, c'est prendre volontairement ce qui appartient à un autre, malgré cet autre.

Prendre le bien d'autrui par erreur, croyant que c'est le nôtre propre, ce n'est pas *voler*, c'est *se tromper*. Les plus honnêtes gens peuvent se tromper ainsi. La différence qu'il y a entre eux et les coquins, c'est que les coquins gardent la chose usurpée, et que les honnêtes gens la restituent quand ils s'aperçoivent de leur erreur.

On raconte que saint Éloi, ministre de Dagobert, roi de France, si fameux dans notre histoire, voulant bâtir un monastère à Paris, demanda au roi, son maître, un terrain à cet effet.

Quand les bâtiments furent achevés, Éloi s'aperçut que les architectes avaient pris *un pied de terrain* de plus que Dagobert n'avait accordé. Aussitôt, il court au palais, il se jette, comme un coupable, aux pieds du roi et lui demande pardon de son infidélité. Surpris et touché de cette admirable délicatesse de conscience, le prince le releva avec bonté et le punit en doublant sa première donation.

Après qu'Éloi se fut retiré : « Voyez, dit le roi à

ceux qui l'entouraient, combien sont fidèles et exacts ceux qui servent Jésus-Christ. Mes officiers et mes gouverneurs m'enlèvent sans scrupule des provinces entières, et moi tremble d'avoir un pouce de terre qui m'appartienne! »

Quand on a volé, il faut rendre; il n'y a pas à dire. « Rendez à César ce qui est à César », dit l'Évangile. Les voleurs n'entreront point au royaume des cieus. « Pas de restitution, s'écriait jadis le grand évêque saint Augustin, pas de restitution, pas d'absolution. » — Et ici, la loi de Dieu est sanctionnée par toutes les lois humaines; dans tous les pays civilisés, on punit les voleurs et on les oblige à restituer ce qu'ils ont pris, ou à réparer les dommages qu'ils ont causés.

Quand on ne peut pas restituer, il faut du moins se repentir et être sincèrement disposé à restituer quand on le pourra.

Et quand on dit qu'il faut restituer, on parle, bien entendu, de restituer au maître de la chose volée, et non pas à un autre. Il y a des gens qui croient qu'il suffit de donner cette valeur aux pauvres, ils se trompent.

Si j'ai volé cinq francs à Pierre, j'aurais beau en donner dix, vingt et cent aux indigents, le tort que j'ai fait à Pierre n'en subsistera pas moins. C'est à César qu'il faut rendre ce qui a été pris à César. Et cela, notez-le bien, sans distinction de richesse ou de pauvreté, de probité ou de non-probité. On n'a pas plus le droit de prendre un sou à un riche qu'à un pauvre; le sou du riche n'est-il pas tout aussi bien *le bien d'autrui* que le sou du pauvre? Si le vol fait à un pauvre est plus grave que le vol fait à un riche, c'est en raison du tort qui en résulte, et non point parce qu'il est permis de prendre aux riches même leur superflu.

Hélas! hélas! que la cupidité a fait de mal dans le monde! et que d'âmes le bien mal acquis a jetées et jettera en enfer! Combien n'ont pas le courage de réparer le tort fait à leur prochain! Combien

même n'ont pas le courage de s'avouer voleurs au tribunal de la pénitence! Et cependant, c'est le tribunal du pardon et de la bonté!

L'argent volé endurecit le cœur. Il est rare de voir les voleurs se repentir. Un misérable usurier mourut sans sacrements, il y a quelques années, en Normandie, pour une somme de *huit francs* qu'il ne voulut jamais restituer!.. Se perdre éternellement pour huit francs! Comprend-on une pareille folie?

Ah! soyons des honnêtes gens! Ce n'est pas tout que d'être un honnête homme, mais c'est beaucoup.

Gardons-nous de la passion de l'argent; portons nos prétentions sur des biens plus dignes de nous. « *Heureux*, a dit notre divin Maître, *ceux qui sont pauvres par l'esprit* (c'est-à-dire qui ont le cœur dégagé des biens passagers de la terre), *parce que le royaume du Ciel est à eux!* »



Mgr de SÉGUR

QUESTIONS BRULANTES

Les savants
et
les gens d'esprit
ne croient pas
à la Religion

N° 58

TOLRA, Libraire - Editeur
28, Rue d'Assas, PARIS

N° 58

I

Il y a des savants et des gens d'esprit qui ne croient pas à la religion

Que conclure de là, si ce n'est que pour être chrétien, pour recevoir de Dieu le don de la foi, il ne suffit pas d'avoir de la science profane ni de l'esprit; mais qu'il faut, en outre, avoir un cœur droit, pur, humble, bien disposé, prêt à faire les sacrifices qu'imposera la connaissance de la vérité?

Or, voilà ce qui manque au petit nombre des savants qui sont irréligieux :

1° Ou bien ils sont indifférents et ignorants en matière de religion : absorbés dans leurs études mathématiques, astronomiques, physiques, ils ne pensent ni à Dieu ni à leur âme; et alors il n'est pas étonnant qu'ils n'entendent rien aux choses de la Religion. Par rapport à la Religion, ils sont ignorants, et leur jugement sur elle n'a pas plus de valeur que celui d'un mathématicien sur la musique ou la peinture.

Il y a tel *savant* plus ignorant en Religion, qu'un enfant de dix ans qui est assidu au catéchisme.

2° Ou bien, ce qui arrive plus souvent, ces hommes sont des orgueilleux qui veulent juger Dieu, traiter avec lui d'égal à égal, et mesurer sa parole aux dimensions de leur faible raison. L'orgueil est le plus profond des vices. Aussi sont-ils justement repoussés comme des téméraires, et

privés des lumières qui ne sont données qu'aux cœurs simples et humbles. Le bon Dieu n'aime pas les insurrections.

3° Ou bien, ce qui arrive plus souvent encore, et ce qui habituellement est joint aux deux autres vices, ces savants ont des passions mauvaises, qu'ils ne veulent pas abandonner, et qu'ils savent incompatibles avec la Religion chrétienne.

Cela explique surabondamment l'incrédulité de certains savants modernes, élevés sans foi et vivant sans Dieu.

Si l'on veut, en outre, peser le nombre et la valeur des témoignages, la difficulté disparaît entièrement.

On peut affirmer que depuis dix-huit cents ans, parmi les hommes éminents de chaque siècle, il n'y a pas eu un incrédule sur vingt.

Et, parmi ce faible nombre d'incrédules, on peut affirmer encore que la plupart ne furent point stables dans leur incrédulité et se réfugièrent, avant de mourir, dans les bras de cette religion qu'ils avaient blasphémée. — Tels furent entre autres, plusieurs des chefs de l'école voltairienne du dernier siècle, Montesquieu, Buffon, La Harpe, etc.

Voltaire lui-même, malade à Paris, fit appeler le curé de Saint-Sulpice un mois environ avant sa mort. — Le danger passa, et, avec le danger, la crainte de Dieu. Mais une seconde crise survint; les amis de l'impie accoururent... Son médecin, témoin oculaire, nous atteste que Voltaire réclama de nouveau les secours de la Religion...; mais cette fois ce fut en vain : on ne laissa pas le prêtre

pénétrer jusqu'au moribond, lequel expira dans un hideux désespoir!

D'Alembert voulut également se confesser; et il en fut empêché, comme l'avait été son maître, par les *philosophes* — « Si nous n'eussions été là, disait l'un d'eux, il eût fait le plongeon comme les autres! »

Quelle valeur *morale* ont ces hommes? et que prouve leur irrégion, surtout si vous leur opposez la foi éclairée des plus grands savants, des plus profonds génies, des hommes les plus vénérables qui aient paru sur la terre?

La foi, notez-le bien, leur imposait, comme à tous les hommes, des contraintes désagréables, des devoirs assujettissants. L'évidence seule de la vérité du Christianisme a pu forcer leur adhésion.

Sans parler de ces admirables Docteurs que l'Eglise appelle *les Pères*, et qui furent presque les seuls philosophes, les seuls savants des quinze premiers siècles, tels que saint Athanase, saint Ambroise, saint Grégoire le Grand, saint Jérôme, saint Augustin, saint Bernard, saint Thomas d'Aquin (l'homme le plus prodigieux peut-être qui ait jamais existé), combien de noms magnifiques la Religion ne compte-t-elle pas sur la liste de ses enfants?

Roger Bacon, Copernic, Descartes, Pascal, Malebranche, d'Aguesseau, Lamoignon, Matthieu Molé, Cujas, Domat, de Maistre, de Bonald, Pasteur, etc..., parmi les grands philosophes, les jurisconsultes, et les savants du monde ;

Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, Massillon, parmi les grands orateurs ;

Corneille, Racine, Dante, le Tasse, Boileau, Chateaubriand, etc., parmi les littérateurs et les poètes.

Et nos gloires militaires, ne sont-elles pas pour la plupart des gloires religieuses? Charlemagne n'était-il pas chrétien? Godefroi de Bouillon, Tancrede, Bayard, du Guesclin, Jeanne d'Arc, Crillon, Vauban, Villars, Catinat, etc., n'abaissaient-ils pas devant la Religion leurs fronts glorieux ceints des lauriers de mille victoires? Henri IV, Louis XIV, étaient chrétiens; Turenne était chrétien; il avait communiqué le jour même de sa mort. — Le grand Condé était chrétien. — Et au-dessus de tous Saint Louis, ce véritable héros, cet homme si aimable et si parfait, la gloire de la France en même temps que de l'Eglise.

Chacun sait les sentiments de Napoléon touchant le Christianisme. Dans l'enivrement de sa puissance et de son ambition, il s'écarta gravement, je le sais, et des règles et des devoirs pratiques de la Religion; mais il en conservait toujours la croyance et le respect. « Je suis chrétien, catholique-romain, » disait-il; mon fils l'est comme moi; j'aurais un grand chagrin si mon petit-fils pouvait ne pas l'être. » — « Le plus grand service que j'ai rendu à la France, ajoutait-il encore, c'est d'y avoir rétabli la Religion catholique. Sans la Religion, où en seraient les hommes? Ils s'égorgeraient pour la plus belle femme ou pour la plus grosse poire! »

Lorsqu'il se trouva seul avec lui-même, à Sainte-Hélène, il se prit à réfléchir à la foi de son enfance :

et, dans son profond génie, Napoléon jugea la foi catholique véritable et sainte.

Il demanda à la Religion ses consolations suprêmes.

Il fit venir à Sainte-Hélène un prêtre catholique, et il assistait à la messe célébrée dans ses appartements. Il recommandait à son cuisinier de ne pas servir gras les jours maigres. Il étonnait les compagnons de son exil par la force avec laquelle il exposait les doctrines fondamentales du catholicisme.

Etant près de mourir, il congédia les médecins, fit venir l'abbé Vignali, son aumônier, et lui dit : « Je crois à Dieu; je suis né dans la Religion catholique; je veux remplir les devoirs qu'elle impose, et recevoir les secours qu'elle administre... »

Et l'Empereur se confessa, reçut le Saint-Viatique et l'Extrême-Onction. — « Je suis heureux d'avoir rempli mes devoirs, dit-il au général Montholon. Je vous souhaite, général, d'avoir à votre mort le même bonheur... Sur le trône, je n'ai point pratiqué la Religion, parce que la puissance étourdit les hommes. Mais j'ai toujours eu la foi; le son des cloches me fait plaisir, et la vue d'un prêtre m'émeut. — Je voulais faire un mystère de tout ceci; mais c'est de la faiblesse... Je veux rendre gloire à Dieu!... »

Puis il ordonna lui-même que l'on dressât un autel dans la chambre voisine, pour l'exposition, du Saint-Sacrement et les prières des Quarante-Heures.

Ainsi mourut Napoléon, en chrétien.

Ne craignons pas de nous tromper à la suite de tous ces grands hommes, dont le nombre, la science

religieuse et surtout la valeur morale l'emportent mille fois sur les quelques hommes qui méconnaissent le Christianisme.

L'orgueil, — la passion de science profane qui les absorbait tout entiers, — d'autres passions encore plus violentes et plus honteuses, — sont des raisons plus que suffisantes pour expliquer leur incroyance; tandis que la vérité de la Religion a pu seule, nous le répétons, incliner le front des autres sous le joug sacré du catholicisme !

II

J'ai ma religion à moi. Chacun est libre de pratiquer sa religion comme il l'entend ; cela me regarde seul, et je sers Dieu à ma manière

Et *votre manière*, n'est-ce pas, c'est de ne pas le servir ? C'est comme les gens qui entendent par « la liberté de conscience », la liberté de ne pas avoir de conscience.

Non, chacun n'est pas libre de servir Dieu comme il l'entend, mais il doit servir Dieu comme Dieu veut être servi, et non autrement.

« Cela vous regarde », il est vrai, mais il y a quelqu'un que cela regarde aussi : c'est l'Eglise, à qui Dieu a ordonné de vous apprendre comment vous devez le servir. « Allez, a-t-il dit aux premiers Evêques « de son Eglise, allez, enseignez tous les peuples ; « apprenez-leur à observer tous mes commande-
« ments. Celui qui vous écoute, m'écoute, et celui
« qui vous méprise, me méprise ; et voici que je

« suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde. »

La religion chrétienne (ou catholique, c'est la même chose) est la seule vraie Religion, nous l'avons vu plus haut; elle est donc le seul véritable et légitime service de Dieu.

Tout homme, donc :

1° Qui ne croit pas toutes les vérités chrétiennes que l'Eglise enseigne, qu'elle a résumées dans le Symbole des Apôtres, et qu'elle explique dans les catéchismes catholiques;

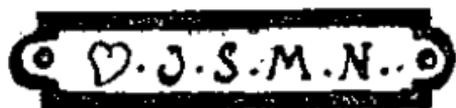
2° Qui ne pratique pas de son mieux les dix commandements de Dieu et les lois que font les Pasteurs de l'Eglise;

3° Qui ne pratique pas les vertus chrétiennes (la chasteté, l'humilité, la douceur, le détachement, l'obéissance, etc.), et ne fuit pas les vices opposés à ces vertus;

4° Qui n'emploie pas les moyens de salut que l'Eglise propose à ses enfants, c'est-à-dire la prière et les Sacrements;

Tout homme, dis-je, qui ne sert pas Dieu de la sorte, *ne le sert pas réellement*. Il offre à Dieu un culte dont Dieu ne veut pas; il veut arriver par une voie différente de celle qui lui est tracée; il a l'apparence de la Religion, mais il n'en a pas la réalité.

Vous n'êtes donc pas libre de servir Dieu comme vous l'entendez; surtout, vous n'êtes pas libre de ne pas le servir du tout.



Mgr de SEGUR

QUESTIONS BRULANTES

**Les Curés
font un métier ; ils ne
croient pas
à
ce qu'ils prêchent**



N° 59

**TOLRA, Libraire - Editeur
28, Rue d'Assas, PARIS**

N° 59

I

Les Curés font un métier, ils ne croient pas à ce qu'ils prêchent

Qu'osez-vous dire? — Les prêtres de Jésus-Christ, des imposteurs!... Eh! qu'en savez-vous? Comment pouvez-vous lire au fond de leur cœur s'ils croient ou s'ils ne croient pas à leur sacerdoce? C'est à l'accusateur à prouver ce qu'il avance: prouvez cette accusation, je vous en défie.

Me jetterez-vous, en guise de preuve, le nom de quelque mauvais Prêtre?

Mais ne voyez-vous pas que l'exception prouve la règle? On ne remarquerait pas un mauvais Prêtre si l'immense majorité n'était pas sainte, pure et vénérable.

Une tache d'encre paraît vivement sur une robe blanche; on la verrait à peine si la robe était noire ou souillée.

Ainsi en est-il du Sacerdoce catholique, à qui l'impiété rend ici un hommage involontaire.

Qu'il y ait de mauvais Prêtres, ce n'est pas

chose étrange. Souvenez-vous qu'il y eut un Judas parmi les Apôtres! — De même que les Apôtres, premiers Prêtres, premiers Évêques de l'Eglise, rejetèrent l'Apôtre infidèle et ne furent point responsables de son crime, ainsi l'Eglise condamne-t-elle avec encore plus d'énergie, plus d'horreur que vous ne le faites vous-mêmes, les Prêtres coupables, déserteurs de leurs sublimes devoirs! Elle tâche de les ramener d'abord par la douceur et par le pardon, le Prêtre, comme les autres hommes, ayant droit à la miséricorde; mais s'ils ne se corrigent pas, s'ils persévèrent dans leur mauvaise voie, elle les retranche de son sein, et les frappe de ses anathèmes.

Les Prêtres, des imposteurs! — Et quel intérêt ont-ils à vous confesser, à vous reprendre de vos vices, à vous prêcher, à catéchiser vos enfants, à nourrir les pauvres, à donner à celui-ci un conseil, à cet autre une consolation, à cet autre du pain?

Retrancherait-on un centime de leur mince traitement, et de leur casuel plus mince encore, s'ils se taisaient sur les désordres de leurs paroisses, s'ils admettaient tout le monde aux Sacrements sans se donner la peine d'examiner les consciences, s'ils abrégeaient leurs catéchismes de moitié, etc. ? Quel intérêt ont-ils donc à bien remplir leur ministère?

Non, non; le Prêtre n'est pas ce que les impies voudraient qu'il fût, et c'est parce qu'ils le savent bien, qu'ils détestent le Prêtre. Ils voient en lui le représentant du Dieu qui condamne leurs vices, l'Envoyé de Jésus-Christ, qu'ils blasphèment et qui les jugera. Ils voient en lui une personnification de

cette loi de Dieu qu'ils violent sans cesse; et c'est parcequ'ils ne veulent pas du Maître, qu'ils ne veulent pas de son Ministre.

II

Les Prêtres sont des fainéants ; à quoi servent-ils ?

A sauver les âmes ! Certes, voilà un emploi qui en vaut un autre !

L'ouvrier travaille la matière ; le Prêtre, lui, travaille l'âme. Autant l'âme est au-dessus de la matière, autant l'œuvre du Prêtre est au-dessus de tous les travaux de la terre.

Le Prêtre continue le grand travail du salut du monde. Jésus-Christ, son Dieu et son modèle, l'a commencé ; les Prêtres continuent son œuvre à travers les siècles.

A son exemple, le Prêtre passe en faisant le bien. Il est l'homme de tous ; son cœur, son temps, sa santé, ses soins, sa bourse, sa vie, appartiennent à tous, surtout aux petits, aux enfants, aux pauvres, aux abandonnés, à ceux qui pleurent et n'ont pas d'amis.

Il n'attend rien en échange de ce dévouement : le plus souvent il ne reçoit que des insultes, des calomnies abominables, et des traitements pénibles. Véritable disciple de son divin Maître, il n'y répond qu'en continuant à faire du bien. Quelle vie ! Quelle abnégation surhumaine !

Dans les calamités publiques, dans les guerres civiles, dans les maladies contagieuses, dans les choléras, quand les ministres protestants et les philanthropes se sauvent, on le voit exposer sa santé et sa vie pour soulager et sauver ses frères : tel Monseigneur Affre, sur les barricades de Paris ; tels Belzunce et saint Charles-Borromée, dans les pestes de Marseille et de Milan ; tel, dans le choléra en 1832 et en 1849, tout le clergé de Paris et de tant d'autres villes, qui s'était fait comme le serviteur public de tout le peuple.

Voilà à quoi servent les Prêtres. Je voudrais bien savoir si ceux qui les attaquent servent à quelque chose de meilleur.

Les ingrats ! ils ne se lassent point d'abreuver d'amertumes celui qu'ils appellent auprès de leur chevet dans de mauvais jours, celui qui a béni leur enfance, et qui ne cesse de prier pour eux !

Tous les malheurs de notre pays viennent de ce qu'on ne pratique pas ce qu'enseigne le Prêtre. Et notre pauvre France, déchirée par les discordes civiles, par les bouleversements politiques, peut s'appliquer la parole que m'adressait un jour dans une des prisons de Paris un pauvre condamné à mort, revenu à Dieu de tout son cœur. Je lui avais donné un petit *Manuel du Chrétien*. « Ah ! mon Père,

me dit-il en me montrant ce livre, si j'avais connu ce qui est là-dedans, e si je l'avais pratiqué toute ma vie, je n'aurais point fait ce que j'ai fait, je ne serais pas où je suis... »

Si la France avait connu, si elle connaissait ce qu'enseigne le Prêtre, si elle avait fait, si elle faisait ce qu'il dit de faire, elle n'aurait pas été bouleversée par une dizaine de révolutions en un siècle, et elle n'en serait pas à se demander encore aujourd'hui : « Vais-je périr? Puis-je encore être sauvée ? »

Oui, elle peut l'être, si elle veut redevenir catholique ! Oui, elle peut l'être, si elle veut écouter les ministres de Celui qui sauve le monde !

Les Prêtres sont le salut de la France ! Sans la Religion, la société est perdue.

Plus que jamais on doit honneur, vénération, reconnaissance au Prêtre. Tout homme qui le repousse n'a pas l'intelligence de notre siècle ni de notre patrie.

Loin de nous, donc, tous nos vieux préjugés ! Loin de nous ces grossiers et injurieux sobriquets dont l'aveugle impiété du voltairianisme avait flétri le Sacerdoce catholique !

Respectons nos Prêtres. Si nous voyons en eux des imperfections, des vices même, souvenons-nous qu'il faut faire à l'homme la part de sa faiblesse.

Tâchons alors de ne pas regarder l'homme, et de ne voir que le *prêtre* : en tant que *prêtre*, il est toujours respectable, et son ministère est toujours saint, car il est le continuateur de Jésus-Christ,

souverain Prêtre, à travers les siècles, et c'est de lui que le Sauveur a dit : « Qui vous écoute, m'écoute, et qui vous méprise, me méprise ».

III

Il y a de mauvais Prêtres. Comment peuvent-ils être les ministres de Dieu ?

Parce qu'en devenant mauvais, ils ne cessent pas d'être Prêtres.

Cessez-vous d'être chrétien parce que vous faites un péché ? Un juge cesse-t-il d'être juge, de porter des sentences obligatoires parce qu'il devient prévaricateur ? Un père, d'être père parce qu'il manque à ses devoirs ? Un capitaine perd-il le droit de commander parce qu'il commet une faute contre la discipline ?

S'il en est ainsi dans les choses humaines, où les charges publiques peuvent, à la rigueur, être enlevées aux coupables, combien plus stable, plus inaliénable encore ne doit pas être, dans les choses divines, ce caractère sacré du Sacerdoce, sur qui reposent la sécurité des consciences et toute la vie des fidèles !

Si nos Prêtres cessaient d'être prêtres par le seul fait d'un péché grave, nous ne saurions jamais si nous recevons réellement de leurs mains les choses saintes, car Dieu seul connaît et scrute les consciences.

C'est pour nous qu'ils sont Prêtres; c'est pour nous qu'ils le demeurent, même quand ils oublient leur grandeur.





QUESTIONS BRULANTES

I

Les
prêtres devraient
se marier

II

Je ne crois que ce
que je comprends



N° 60

TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-EDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS

N° 60

I

**Les Prêtres devraient se marier ;
le célibat est contre la nature**

Non pas contre la nature, mais au-dessus de la nature; ce qui est bien différent.

A ce compte, la chasteté elle-même serait condamnée, et le Christianisme, qui ordonne cette chasteté à tous les chrétiens non mariés, serait une loi coupable et tyrannique.

Le célibat des Prêtres n'a rien de bien extraordinaire. L'Eglise, en le proposant à ses ministres, n'a d'autre but que de les établir dans une liberté parfaite qui leur permette de se donner entièrement à leur saint ministère. Il est évident qu'un homme non marié est infiniment plus disposé à se dévouer au service de Dieu et de ses frères, à s'exposer aux dangers et à se sacrifier même au salut du prochain, que ne le serait un homme chargé de femme et d'enfants.

Dans nos armées durant la guerre, quels sont les soldats qui marchent au combat avec le plus de

cœur ? Sont-ce les soldats, les officiers mariés ? L'expérience démontre, ce qui se conçoit, du reste, bien facilement, que le souvenir d'une femme, d'un enfant, a fait mollir plus d'un courage.

Il en serait de même du Prêtre s'il était marié, et c'est ce que l'Eglise a compris dans sa profonde sagesse. Les hommes verraient moins en lui l'homme de Dieu, le ministre de la Religion, de la prière et du dévouement. En gardant la parfaite continence, le Prêtre ne fait d'ailleurs qu'imiter Jésus-Christ, le divin Maître. Jésus, fils d'une Vierge, est resté vierge lui-même. Son envoyé ne peut que gagner à l'imiter. *Le disciple est parfait, quand il ressemble au Maître.*

La chasteté sacerdotale entoure le Prêtre d'une sorte d'auréole qui l'élève au-dessus de ses frères et lui permet d'attaquer plus librement leurs vices, particulièrement l'impureté et le libertinage. Elle l'aide puissamment dans le ministère si délicat, si pur de la confession ; c'est elle qui lui permet de pénétrer des secrets tellement intimes, que la fille n'ose les dire à sa mère, l'époux à son épouse, le frère à son frère.

Ceux qui crient contre le célibat des Prêtres le savent bien ; la puissance morale du Prêtre catholique réside en grande partie dans son célibat. Ils sentent que ces hommes, chargés par état d'enseigner et de redresser leurs frères, deviendraient bien plus accommodants et plus faciles s'ils prenaient femme. Occupés de leur ménage, ils n'auraient plus guère le temps de s'occuper des affaires du bon Dieu, ni des consciences de leurs paroissiens.

Et puis on ferait les affaires du ciel en famille. Pour obtenir l'indulgence du curé, on flatterait *Madame*, on soupirerait auprès de *Mademoiselle-Aînée*, on admirerait, devant le *papa*, l'esprit, la bonne mine de la sainte progéniture. Le *mari-papa-confesseur* n'y tiendrait pas, et accorderait tout ce que l'on voudrait.

Et la charité ! et ce dévouement héroïque dont l'histoire catholique rapporte à chaque page de si admirables traits, n'est-ce pas le célibat qui les a rendus possibles ?

Il pourra s'attendrir sur le pauvre et l'orphelin, mais il ne se donnera point à eux, celui qui *doit* les affections premières de son cœur et les premières économies de sa bourse à l'entretien, à l'éducation, à l'avenir de ses propres enfants.

Le morceau de pain qu'il s'ôterait peut-être de la bouche pour sustenter l'affamé qui pleure à sa porte, il n'osera l'arracher des mains de son fils.

Cette vie que, dans un fléau public, dans une contagion, il voudrait sacrifier au salut de ses frères, il la doit, il la conservera à sa famille !.. Que deviennent les généreuses résolutions devant les larmes d'une épouse chérie et les caresses d'un enfant ?

Si nous voulons que nos Prêtres nous sauvent (et eux seuls peuvent nous sauver), laissons-les seuls avec Jésus-Christ !

Ont-ils donc, d'ailleurs, si fort envie de se marier ? Pas le moins du monde, je vous le jure.

Depuis quand marie-t-on les gens malgré eux ?

II

**Je ne crois que ce que je comprends.
Un homme peut-il croire les
mystères de la Religion ?**

Alors ne croyez donc *rien*, rien au monde, pas même que vous vivez, que vous voyez, que vous parlez, que vous entendez, etc. ; car je vous défie de *comprendre* aucun de ces phénomènes.

Qu'est-ce, en effet, que la *vie* ? qu'est-ce que la *parole* ? qu'est-ce que le *son* ? qu'est-ce que le *bruit* ? la *couleur*, l'*odeur*, etc. ?

Qu'est-ce que le *vent* ? où commence-t-il ? où et pourquoi et comment cesse-t-il ? Qu'est-ce que le *froid*, le *chaud* ?

Qu'est-ce que *dormir* ? Comment se fait-il que pendant le sommeil mes oreilles demeurant ouvertes absolument comme lorsque je veille, je n'entends plus rien ? Pourquoi, comment me réveillé-je ? et que se passe-t-il alors ?

Qu'est-ce que la *fatigue*, la *douleur*, le *plaisir*, etc. ?

Qu'est-ce que la *matière*, ce je ne sais quoi qui prend toutes les formes, toutes les couleurs, etc. ?

Qui *comprend* ce que c'est ?

Comment peut-il se faire qu'avec mes yeux qui sont deux petites boules toutes noires au dedans, je voie tout ce qui m'entoure, et jusqu'à des millions de lieues (les étoiles, par exemple) ?

Comment se fait-il que mon âme se séparerait de mon corps si, régulièrement, je ne faisais entrer dans ce corps, par la nourriture, des morceaux de bêtes mortes, de plantes, de légumes, etc. ?

Tout est *mystère* (1) en moi, jusqu'aux choses les plus animales, les plus vulgaires.

Quel est le savant qui a *compris* le comment et le pourquoi des phénomènes de la nature ? Quel est celui qui en a compris un seul ? Quels *mystères* !!...

Et je veux comprendre CELUI qui a fait tous ces êtres que je ne puis comprendre ! Je ne comprends pas la créature, et je veux comprendre le Créateur ! Je ne comprends pas le fini, et je veux comprendre l'infini ! Je ne comprends pas un gland, une mouche, un caillou, et je veux comprendre Dieu et tous ses enseignements !!...

Mais c'est *absurde* ! Il n'y a rien autre chose à répondre.

Les mystères de la Religion sont comme le soleil. Impénétrables en eux-mêmes, ils éclairent et vivifient ceux qui marchent avec simplicité à leur

(1) Un *mystère* est une vérité dont nous pouvons connaître avec certitude l'existence, mais que nous ne pouvons comprendre en elle-même que d'une manière imparfaite.

Tout est mystère pour qui sait réfléchir, dans la nature comme dans la Religion. C'est le cachet des œuvres de Dieu.

lumière ; ils n'aveuglent que l'œil audacieux qui veut sonder leur splendeur.

Les mystères sont *au-dessus de la raison*, et non *contraires à la raison* ; c'est toute autre chose. — La raison ne voit pas, par ses seules forces, la vérité qu'ils expriment ; mais elle ne voit pas non plus l'impossibilité de cette vérité.

Non, la foi n'est pas contraire à la raison.

Bien loin de là, elle est sa sœur et son aide. C'est une lumière plus brillante, qui vient s'ajouter à une première lumière.

La foi est à la raison ce qu'est le télescope à l'œil nu. L'œil, avec le télescope, voit ce qu'il ne peut apercevoir seul. Il pénètre dans des régions qui lui sont inaccessibles sans ce secours. Direz-vous que le télescope est contraire à la vue ?

Telle est la foi. Elle ne fait que régler et étendre la raison. Elle la laisse s'appliquer à tout ce qui est de son ressort ; et là où viennent expirer ses forces naturelles elle la prend, la relève et lui donne de pénétrer dans des régions nouvelles, surnaturelles, divines, jusque dans les secrets de Dieu.

Je crois donc les mystères de la Religion comme je crois les mystères de la nature, parce que je sais qu'ils existent.

Je sais que les mystères de la nature existent, parce que des témoins irrécusables me l'attestent : *mes sens et le sens commun*.

Je sais que les mystères de la Religion existent, parce que des témoins plus irrécusables encore me l'attestent : *Jésus-Christ et son Eglise* Ma raison me sert à examiner, à peser la valeur de leur témoi-

gnage. Mais, une fois qu'avec le flambeau de la philosophie, de la critique et du bon sens, j'ai examiné les faits qui me prouvent la vérité, la divinité, l'infailibilité de ces témoignages, ma raison a terminé son œuvre ; la foi lui doit succéder, la raison m'a conduit à la vérité. Elle parle ; je n'ai plus qu'à écouter, qu'à ouvrir mon âme, qu'à croire, qu'à adorer.

Ma foi aux mystères chrétiens est donc souverainement raisonnable. Elle prouve un esprit solide et logique. Ma raison m'a dit : « Ces témoins ne peuvent ni te tromper ni se tromper. Ils t'apportent du Ciel la vérité ! » — Je manquerais à ma raison, si je ne croyais pas à leur parole.

C'est une pitoyable faiblesse d'esprit, que de ne vouloir croire que ce que l'on comprend.





QUESTIONS BRULANTES

Pourquoi
les prêtres catholiques
ne se marient-ils
pas
comme les ministres
protestants



N° 61

TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-ÉDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS

COLLECTION

DES

“ QUESTIONS BRULANTES ”

Tracts de Propagande parus

- N° 1. — Qu'ai-je à faire de la Religion ?
- N° 2. — Il n'y a pas de Dieu. Quand on est mort, tout est mort.
- N° 3. — C'est le Hasard qui mène tout. Il est clair que Dieu ne s'occupe pas de nous.
- N° 4. — La Religion est bonne pour les femmes
- N° 5. — Ma religion à moi, c'est de faire du bien aux autres.
- N° 6. — Il faut jouir de la vie. Il faut prendre du bon temps.
- N° 7. — Est-il bien sûr que nous ne sommes pas des bêtes ?
- N° 8. — Ce que c'est qu'un schisme. L'Eglise doit-elle durer longtemps encore ?
- N° 9. — Y a-t-il une vraie Religion ? Pouvons-nous nous en passer ?
- N° 10. — Est-il bien sûr que Jésus-Christ est Dieu fait homme ?
- N° 11. — Guerre à Dieu ! Guerre à son Christ ! Guerre à son Eglise ?
- N° 12. — Ne nous trompons-nous pas en écoutant le Pape et les Evêques ?
- N° 13. — On ne parle plus que du Pape ! Qu'est-ce donc que le Pape ?
- N° 14. — Peut-on être bon catholique sans toujours écouter le Pape ?
- N° 15. — Qu'est-ce que le Pape ? Est-il vraiment infallible ?
- N° 16. — Pourquoi, comment, pour qui le Pape peut-il être infallible ?
- N° 17. — La Révolution est-elle vraiment l'ennemie du Pape et de l'Eglise ?
- N° 18. — L'Eglise est-elle purement spirituelle ? Peut-on séparer l'Eglise du Pape ?
- N° 19. — Le Dogme de l'infaillibilité ne fait-il pas du Pape une sorte de Demi-Dieu ?
- N° 20. — Est-il possible qu'un homme peccable soit infallible ?

Une circulaire spéciale sera gratuitement adressée à notre clientèle pour la mettre au courant des nouveaux titres qui viendront enrichir cette collection. Prière d'en faire la demande à :

• Tolra

éditeur

28, rue d'Assas, PARIS (6^e)

COLLECTION

DES

“ QUESTIONS BRULANTES ”

Tracts de Propagande

par Mgr DE SÉGUR

- N° 21. — Ce qu'il faudrait faire en cas de schisme et de division ?
- N° 22. — Faut-il lutter contre l'impossible ?
- N° 23. — Devons-nous avant tout suivre le Pape ?
- N° 24. — La Persécution véritable.
- N° 25. — La Liberté. Qu'est-ce que la Liberté ?
- N° 26. — Licence et Liberté.
- N° 27. — La liberté et le respect des droits de chacun.
- N° 28. — L'Eglise est-elle l'ennemie de la Liberté ?
- N° 29. — L'Eglise et la liberté de penser.
- N° 30. — Vraie et fausse Liberté.
- N° 31. — Liberté religieuse. Liberté civile. Liberté individuelle.
- N° 32. — L'Eglise et les abus de pouvoir.
- N° 33. — Divisions religieuses des catholiques.
- N° 34. — La conciliation est-elle possible entre l'Eglise et la Révolution ?
- N° 35. — Quel est le véritable père de la Révolution, et quand est-elle née ?
- N° 36. — La Révolution. Ce qu'elle n'est pas.
- N° 37. — La Souveraineté du peuple ou la Démocratie.
- N° 38. — Comment on devient révolutionnaire.
- N° 39. — La Réaction catholique.
- N° 40. — La République et la Loi.

Une circulaire spéciale sera gratuitement adressée à notre clientèle, pour la mettre au courant des nouveaux titres qui viendront enrichir cette collection. Prière d'en faire la demande à :

Tolra et M. Simonet, éditeurs

28, rue d'Assas, PARIS (6^e)

COLLECTION

DES

“ QUESTIONS BRULANTES ”

Tracts de Propagande parus

- N° 41. — Y a-t-il un Dieu qui s'occupe de nous ?
N° 42. — Y a-t-il une Providence qui s'occupe de nous ?
N° 43. — Dieu n'existe pas ! Pourquoi tant de gens n'y croient-ils pas ?
N° 44. — Qu'est-ce que Jésus-Christ ?
N° 45. — Jésus-Christ est-il Dieu ? Les quatre récits.
N° 46. — Qui es-tu ? Que dis-tu de toi-même ?
N° 47. — Quels miracles faites-vous afin que nous croyons en vous ?
N° 48. — L'Armée de l'Eglise. Ses soldats et ses chefs.
N° 49. — Le Pouvoir laïque et l'influence de l'Eglise.
N° 50. — Plus d'Ecole chrétienne ! L'Ecole sans Dieu, sans religion !
N° 51. — Les écoles chrétiennes sont des foyers d'obscurantisme.
N° 52. — L'Eglise est l'ennemie du progrès.
N° 53. — A quoi bon prier ?
N° 54. — Parler de confession au xx^e siècle ! Pour qui nous prend-on ?
N° 55. — Le meilleur des Etats.
N° 56. — Je n'ai pas le temps.
N° 57. — Rendez à César ce qui est à César.
N° 58. — Les savants et les gens d'esprit ne croient pas à la Religion.
N° 59. — Les Curés font un métier, ils ne croient pas à ce qu'ils prêchent.
N° 60. — Les prêtres devraient se marier. Je ne crois que ce que je comprends.

Une circulaire spéciale sera gratuitement adressée à notre clientèle pour la mettre au courant des nouveaux titres qui viendront enrichir cette collection. Prière d'en faire la demande à :

Tolra et M. Simonet, éditeurs

28, rue d'Assas, PARIS (6^e)

*Ô Marie conçue sans péché,
priez pour nous qui avons recours à vous!*

Les 20 premières pages de ce PDF donne un aperçu de la qualité, *bonne ou mauvaise*, de l'édition papier. La qualité dépend du livre original dont nous nous sommes servi pour produire le fac-similé (*texte numérisé*).

Il est possible de commander l'édition papier à prix abordable en visitant le site :

canadienfrancais.org

Plusieurs autres livres sont également disponibles sur le même site, toujours à prix abordable.

Ce PDF peut être distribué librement. Cependant, la licence ne permet pas qu'il soit modifié et ensuite redistribué. Aucune dérivation ne peut en être faite, par exemple pour en enlever certaines pages comme celle-ci.

Au Canada, cet ouvrage est dans le domaine public. Le fac-similé est toutefois sous droit d'auteur. Si vous désirez en faire usage pour reproduire ce livre, veuillez en faire la demande.

Licence *Creative Commons* CC BY-ND 2.5 CA



© 2019 *canadienfrancais.org*